

LE NORD DE LA SIBÉRIE

TOME PREMIER

ERRATA.

Page 19, lignes 9, 11, 13, 14 et 17, *au lieu de* talc; *lisez* schiste.

Page 334, en note : lat. 71° 46′ 35″; *lisez* lat. 70° 46′ 35″.



Delaporte lith.

Imp. Lith. Formentin & Cie

GLAÇONS FLOTTANTS ET

LE

NORD DE LA SIBÉRIE

VOYAGE

PARMI LES PEUPLADES DE LA RUSSIE ASIATIQUE

ET DANS LA MER GLACIALE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT RUSSE

ET EXÉCUTÉ

PAR **MM. DE WRANGELL** (AUJOURD'HUI AMIRAL)

CHEF DE L'EXPÉDITION

MATIOUCHKINE ET KOZMINE

OFFICIERS DE LA MARINE IMPÉRIALE RUSSE



TRADUIT DU RUSSE

PAR LE PRINCE EMMANUEL GALITZIN

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE, DONNANT LE RÉSULTAT GÉOGRAPHIQUE DE L'EXPÉDITION
ET ORNÉ DE DEUX DESSINS.

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1843

IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

A MONSIEUR

LE BARON

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

MONSIEUR LE BARON,

Les sentiments si précieux pour moi que vous conservez d'une époque déjà éloignée, mais qui aux yeux de l'amitié est encore présente, m'encourage à vous dédier cette traduction du voyage de l'amiral de Wrangell. A qui pourrai-je mieux adresser mon travail sur la Sibérie qu'à l'illustre et savant voyageur dont les récents travaux viennent de jeter un nouveau jour sur la Russie asiatique.

Veuillez, Monsieur le Baron, recevoir l'expression bien sincère des sentiments de respect et d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre dévoué et obéissant serviteur,

Le Prince EMMANUEL GALITZIN.

AVANT-PROPOS.

Les côtes septentrionales de l'Asie n'avaient encore été qu'imparfaitement reconnues en 1820; leur ligne immense, qui s'étend depuis la mer Blanche jusqu'au détroit de Béering, sur près de 145° de longitude, quoique visitée plusieurs fois par les Russes dès la fin du XVe siècle, n'avait jamais été parcourue par une expédition organisée de manière à ce que le résultat des travaux satisfît aux exigences de la géographie. Toutes les tentatives faites par des navigateurs étrangers pour se rendre d'Europe en Chine, ou bien du Grand-Océan dans l'Atlantique, en traversant la mer Glaciale, ont pour bornes la mer de Karsk à l'ouest et le méridien du Cap

Nord à l'est. Le capitaine Billings, qui fut chargé par l'Impératrice Catherine II d'une expédition [1], essaya vainement de s'avancer par mer le long des côtes, soit à l'est, à partir de l'embouchure de la Kolima, soit à l'ouest, au sortir de détroit de Béering dans lequel ce navigateur avait pénétré après s'être embarqué à Okhotsk : dans chacune de ces tentatives, Billings s'était trouvé arrêté par les glaces. M. Gédenchtrom, chargé, en 1808, d'explorer les îles nouvellement découvertes dans la mer Glaciale, se contenta de les visiter et d'exécuter quelques relèvements sur la côte.

Il résultait d'un tel état de choses, que les

[1] Il existe deux relations de l'expédition du capitaine Billings : la première, rédigée en langue russe par M. Saritcheff, l'un des capitaines de marine attachés à l'expédition, et la seconde, en langue allemande, par M. Sauer, qui en faisait partie en qualité de secrétaire interprète.

cartes des côtes de la Sibérie présentaient des différences considérables; souvent la position de tel point variait d'un degré d'une carte à une autre. Toute la partie du rivage, comprise entre le cap Chélagsk et le Cap Nord, n'avait été visitée par personne. Les relations du voyage maritime du Cosaque Dejneff, à partir des bouches de la Kolima le long des côtes et à travers le détroit de Béering, étaient tellement vagues et incertaines, que Burney persistait à croire à l'existence d'une isthme dans les environs du cap Chélagsk qui devait réunir l'Asie à l'Amérique [1]. La géographie de la partie septentrionale de l'Asie demeurait donc indécise, tandis que les travaux des Ross, des Parry et des Franklin circonscrivaient dans des limites exactes les côtes nord de l'Amérique.

Telles furent les causes qui engagèrent S. M. l'Empereur Alexandre à donner l'ordre

[1] Voyez Burney's *Chronological History*.

d'expédier deux officiers de marine aux bouches de la Yana et de la Kolima. Il avait été prescrit de leur fournir tous les moyens possibles, pour faciliter la découverte des terres que l'on prétendait exister dans la mer Glaciale. Les deux expéditions confiées à ces officiers devaient en outre relever les côtes de la mer Glaciale, de l'Olének, vers l'est, jusqu'au delà du Cap Nord.

M. le lieutenant de marine Anjou (actuellement capitaine de premier rang) fut placé à la tête de l'expédition chargée de se rendre à l'embouchure de la Yana, pour aller ensuite reconnaître les îles Kotelnoy et Fadéyevski et la Nouvelle-Sibérie, et relever la côte entre les bouches de l'Indiguirka et de l'Olének. M. le lieutenant de Wrangell (actuellement contre-amiral) reçut le commandement de la seconde expédition : on lui adjoignit deux officiers de marine; MM. Matiouchkine et Kozmine : M. le docteur Ki-

ber accompagna l'expédition en qualité de naturaliste. Pendant un séjour de quatre années dans les régions polaires, M. de Wrangell a exécuté de longues excursions en traîneau dans la mer Glaciale, à plus de 250 verstes du rivage. Les côtes de la Sibérie, à partir de l'embouchure de la Kolima, ont été visitées par lui, à l'ouest jusqu'aux bouches de l'Indiguirka, et à l'est jusqu'à l'île Kolioutchine (Burneys' Island) : sur cette vaste étendue de côtes, comprenant environ 35 degrés de longitude, près de cent points ont été déterminés par des observations astronomiques répétées avec le plus grand soin. Désormais la géographie de cette partie du globe, où il est si difficile de pénétrer, est fixée. On trouvera dans le cours de l'ouvrage de nombreuses observations thermométriques sur la température de l'air, ainsi que sur la température comparée de l'air et de l'eau, dans la mer Glaciale. La déclinaison

de l'aimant et l'inclinaison de l'aiguille ont été étudiées soigneusement.

Mais M. de Wrangell, en payant ainsi, dans le compte rendu de ses travaux, le tribut qu'il devait à la science, n'a point négligé une partie non moins importante, et pouvant offrir plus d'intérêt à la généralité des lecteurs : son voyage est riche en détails piquants sur les mœurs et les coutumes des peuplades répandues dans le nord de la Sibérie. Celle des Tchouktchas, qui n'a point été soumise à l'époque de la conquête de la Sibérie par les Cosaques, et qui demeure encore indépendante, était à peine connue. M. de Wrangell nous conduit à la foire d'Ostrovnoyë, où cette peuplade si remarquable par son amour de l'indépendance et son caractère belliqueux, vient échanger ses produits et ceux qu'elle va chercher jusqu'en Amérique : il fait plus, il nous introduit avec lui dans les villages

tchouktchas établis aux environs du détroit de Béering. En un mot, le voyageur a exploré avec soin une contrée qui, bien que mal partagée par la nature, offre néanmoins un véritable intérêt par la lutte que l'homme est appelé à y soutenir sans cesse contre un climat affreux et un sol glacé.

Tel est l'ouvrage dont nous offrons au public une traduction française faite sur le texte russe. Une des principales sommités de la science, M. de Humboldt, nous écrivait dernièrement : « J'ai puisé bien des renseignements dans l'excellent Voyage de l'amiral Wrangell. » — Ce peu de mots suffit pour classer un ouvrage : ils ont encouragé le traducteur à ne point reculer devant une publicité qu'il n'aurait osé aborder s'il n'avait eu pour soutien d'abord, et puis comme garant du succès, le mérite reconnu du livre.

Nous croyons utile, pour les lecteurs, de

faire précéder l'ouvrage de M. de Wrangell d'un court aperçu des voyages exécutés à diverses époques aux côtes nord de la Sibérie; il mettra le lecteur à même de se rendre compte du degré auquel étaient parvenues les connaissances géographiques sur ces régions, à l'époque où l'auteur entreprit son pénible et périlleux voyage.

PRÉCIS DES VOYAGES

EXÉCUTÉS, AVANT L'ANNÉE 1820, AUX CÔTES NORD DU CONTINENT ASIATIQUE, ENTRE LA MER DE KARSK ET LE DÉTROIT DE BÉRING.

PÉTA et JACKMAN (1580). Ces deux navigateurs anglais, après avoir pénétré dans la mer de Karsk, y errèrent à l'aventure, au milieu des glaces, sans qu'il en soit résulté aucun avantage pour la géographie.

L'AMIRAL NAY (1594-1595). Les parages de la mer Glaciale étaient tellement inconnus à cette époque, que ce navigateur se crut près de l'embouchure de l'Obi, tandis qu'il se trouvait de fait dans la baie Moutnoy, dans la mer de Karsk. Les deux voyages qu'il fit furent également infructueux.

DYAKOFF (1598-1600-1610). Il fut chargé par le Tsar Fédor-Ioanovitch, d'aller soumettre les Samoyèdes du Yénissey au paiement de l'impôt en pelleteries. Dyakoff fonda sur les rives du Tazé la ville de Mangazéya, laquelle fut transportée plus tard sur celles de la Touroukanska. Les Co-

saques, habitants de cette ville, furent les premiers à descendre le Yénissey jusqu'à son embouchure.

Association de Promichléniks[1] (1610). Les membres de cette société, qui avait été fondée dans un but géographique et commercial, se rendirent au bord de la Touroukanska, descendirent le Yénissey, pénétrèrent dans la mer Glaciale, et naviguèrent le long des côtes jusqu'à l'embouchure de la Pyasida.

Cosaques de Yéniseysk (1630). C'est à eux que l'on est redevable de la découverte de la Léna : cette découverte servit à étendre considérablement la domination russe en Sibérie.

Bosman (1625). Ce navigateur se trouva arrêté, à l'entrée de la mer de Karsk, par une barrière de glace. Cette mer, à la suite de son voyage, demeura encore complétement inconnue[2].

Bouza (1636-1642). Ce chef cosaque fut expédié de Yéniseysk pour soumettre quelques peu-

[1] *Promichlénik*, chasseur, trappeur et chercheur de dents de mammouth.

[2] Nous ferons observer que dès le XVIe siècle les Russes connaissaient les côtes de la mer Blanche jusqu'à l'Obi et le Yénissey.

plades au *yasak* (tribut en pelleteries). Après avoir atteint la Léna, il s'y embarqua, descendit le fleuve, entra dans la mer Glaciale, et suivit la côte jusqu'à l'embouchure de l'Olének, qu'il remonta pour aller hiverner chez les Toungouses.

L'année suivante, Bouza se rendit de nouveau dans la Léna, et de cette rivière dans la mer Glaciale; puis, ayant gagné l'embouchure de la Léna, il remonta le fleuve, et soumit chemin faisant diverses tribus de Yakoutes au paiement du *yasak*. Cet homme, chez lequel l'esprit d'entreprise s'alliait avec l'énergie, descendit ensuite la Léna à plusieurs reprises, et parvint enfin à obliger les Youkaguires des bords de la Tchendona à payer le yasak.

Postnik-Yvanoff (1638). Ce fut lui qui, après avoir franchi une chaîne de montagnes glacées, découvrit l'Indiguirka; il soumit les Youkaguires établis sur ses rives, descendit le fleuve, pénétra dans la mer Glaciale, et fut le premier à signaler l'existence de l'Alazéya.

Michel-Stadoukhine (1644). Ce Cosaque de Yakoutsk fonda Nijné-Kolimsk, fit connaître la tribu belliqueuse des Tchouktchas, et fournit quelques données vagues sur une terre située dans la mer Glaciale.

IGNATIEFF (1646). Navigateur intrépide, Ignatieff fut le premier qui essaya de suivre les côtes de la mer Glaciale, à partir de l'embouchure de la Kolima vers l'est : on a des motifs de supposer qu'il ne dépassa point le méridien de la baie de Tchaounsk.

KOLMOGORETZ et DEJNEFF (1647). Le premier, chef d'une société de *promichléniks*, et le second, fonctionnaire du gouvernement, s'embarquèrent sur la Kolima pour aller à la recherche de l'Anadir, dont quelques renseignements vagues faisaient supposer l'existence; mais des glaces les arrêtèrent, et firent avorter l'entreprise.

MICHEL-STADOUKHINE (1648-1649). Le fondateur de Nijné-Kolimsk se rendit cette fois de l'Indiguirka dans la Kolima, et de là dans la mer Glaciale, pour aller à la recherche de l'embouchure de la Poguitcha. Il est à présumer qu'il se sera avancé bien au delà du cap Chélagsk.

DEJNEFF (1648). Avide de découvertes, Dejneff se remit en route à la recherche de l'Anadir : les détails contenus dans la relation de son voyage par mer, et surtout la description exacte qu'il donne du cap Tchoukotski, prouvent qu'il a été le premier navigateur qui se soit rendu de l'Océan Glacial dans l'Océan Boréal. Ce fut donc Dejneff

qui découvrit le détroit qui reçut plus tard, mais à tort, le nom de détroit de Béering.

Motora (1650). Une nouvelle association de *promichléniks* s'étant formée, elle chargea un certain Motora de se rendre par terre sur les rives de l'Anadir. Il y rencontra Dejneff, qui, occupé de courses continuelles, demeura pendant six années au milieu des peuplades qu'il avait soumises. Motora périt dans un combat contre les Anaoules.

Bouldakoff (1650). Ce commis de la société de *promichléniks* dont nous avons fait mention, fut expédié de Yakoutsk vers la Kolima. Après avoir passé l'hiver à Gigansk, Bouldakoff descendit la Léna, entra dans la mer Glaciale, et se dirigeant vers l'est atteignit la baie d'Omoloyeva, l'embouchure de la Yana, et enfin la baie Gromkaya. Les glaces l'entourèrent en cet endroit en si grande quantité que, prévoyant le moment où son navire serait écrasé, il préféra l'abandonner et se rendre à terre avec son équipage en s'avançant sur une glace très-mince. Bientôt un vent impétueux s'étant élevé, brisa la glace et emporta le bâtiment. Dans cette extrémité, le courageux Bouldakoff ne se laissa pas ébranler, et parvint même à communiquer son énergie à ses compagnons abattus. Tous se mirent en route, et après

une marche des plus pénibles, ils arrivèrent au bord de l'Indiguirka, dans un endroit où par bonheur se trouvait une hutte. Bouldakoff y passa l'hiver, pendant lequel la majeure partie de ses gens succomba au scorbut.

IVAN-RÉBROFF (1652). Après la mort de Bouldakoff, Rébroff fut appelé à le remplacer comme chef de l'ostrog de Kolimsk [1]. Il reçut pour principale instruction de tâcher de découvrir une grande île que l'on prétendait exister dans la mer Glaciale.

MALGUINE, STADOUKHINE et NASETKINE (1661-1678). Ces trois voyageurs, après avoir côtoyé le rivage entre l'embouchure de la Kolima et celle de l'Indiguirka, revinrent annoncer qu'ils avaient aperçu une terre dans la mer Glaciale : ils

[1] A cette époque, où la Sibérie venait à peine d'être conquise, le gouvernement accordait à des sociétés d'industriels (promichléniks) l'autorisation de se rendre sur de certains points pour y faire la chasse aux animaux à fourrures et ramasser des dents de mammouth ; mais à la charge de soumettre par les armes les peuplades qui habitaient ces lieux à payer à l'État un tribut en pelleteries (yasak). Ces aventuriers, une fois arrivés dans la partie du pays qu'ils se proposaient d'exploiter, y bâtissaient de petites forteresses en bois (ostrogs), pour pouvoir se maintenir dans la contrée. Plusieurs de ces forteresses, actuellement abandonnées, existent encore, comme on le verra dans le courant de l'ouvrage. (T.)

prétendaient qu'elle devait être une île ou une péninsule de forme allongée, allant se réunir au Kamtschatka.

PERMYAKOFF (1710). Ce navigateur pénétra dans la mer Glaciale par l'embouchure de la Léna, et suivit la côte jusqu'aux bouches de la Kolima. A son retour, Permyakoff déclara qu'il avait aperçu deux îles, dont l'une se trouvait en face du cap Sviatoy, et l'autre en face de l'embouchure de la Kolima.

VAGUINE (1711-1712). Traourékine, vayvode de Yakoutsk, désirant vérifier les bruits qui s'étaient répandus sur l'existence de plusieurs îles dans la mer Glaciale, et invité par le gouverneur général de la Sibérie, prince Gagarine, à suivre ce projet, chargea le Cosaque Vaguine de se rendre dans les régions polaires. Vaguine partit en traîneau, atteignit le bord de la mer, et s'avança sur le rivage jusqu'au cap Sviatoy; de ce point il se dirigea au nord, sur la mer Glaciale, qui alors était couverte d'une couche de glace, et découvrit deux îles appartenant au groupe des îles Lyakoff. Le manque de vivres l'obligea à rebrousser chemin. Revenu sur la côte, il y prit ses quartiers d'hiver; mais les Cosaques qui l'accompagnaient, fatigués d'un tel genre de vie, se révoltèrent et assassinèrent leur chef.

STADOUKHINE (1712). Expédié par le vayvode Traourékine, pour renouveler les tentatives de Vaguine, Stadoukhine s'embarqua sur la Kolima, pénétra dans la mer Glaciale, et découvrit un cap qui très-probablement était le cap Chélagsk.

MARKOFF et KOUZYAKOFF (1714). On ne peut guère se fier à la véracité de Markoff. A l'en croire, après s'être avancé vers le nord, à partir de l'embouchure de la Yana, pendant sept jours de marche consécutive, il n'aurait aperçu aucune terre : or, il est impossible de s'avancer aussi loin, dans cette direction, sans rencontrer quelqu'une des îles qui sont situées en face de l'embouchure de la Yana et du cap Sviatoy. On ignore quel a été le résultat du voyage de Kouzyakoff.

AMOSSOFF et VILÉGUINE (1720-1723). Après avoir pénétré l'un et l'autre dans la mer Glaciale, et avoir navigué aux environs de l'embouchure de la Yana, ces voyageurs annoncèrent à leur retour qu'ils avaient visité une île située en face de cette rivière. Ce qu'il y a de certain dans leur récit, qui d'ailleurs est très-obscur, c'est qu'ils ont commis la grave erreur de prendre la première des Iles-aux-Ours pour une terre considérable [1].

[1] Les anciennes cartes de la Sibérie étaient en rapport avec

RÉSUMÉ

DES TROIS EXPÉDITIONS ENTREPRISES SOUS LE RÈGNE DE L'IMPÉRATRICE ANNE IVANOVNA.

Le Collége de l'Amirauté avait décidé que trois expéditions seraient formées dans le but de reconnaître les côtes de la Sibérie, de la mer Blanche jusqu'au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, et surtout d'examiner s'il serait possible de se rendre par mer d'Archangelsk au Kamtschatka. La première expédition, aux ordres de Mouravieff et Pavloff, devait se rendre d'Archangelsk à l'embouchure de l'Obi; la seconde, conduite par le lieutenant de marine Ovsine, avait pour mission de se diriger vers l'embouchure de l'Obi, et puis de gagner celle du Yénissey; la troisième, composée de deux bâtiments, devait

les notions superficielles que l'on possédait à cette époque. Chestakoff, colonel de Cosaques, à son arrivée de Sibérie à Saint-Pétersbourg, en 1726, dressa pour la première fois une carte de ces régions; gravée à Saint-Pétersbourg, elle fut ensuite copiée à Paris par Delille et Bruat : cette carte fourmille d'erreurs. — Miller fait mention de deux cartes dressées à Yakoutsk, et renfermant des erreurs grossières. Enfin, la carte que Béering dressa à son retour, en 1728, est loin d'être exacte; ainsi, par exemple, le cap Chélagsk n'y est point séparé de l'extrémité orientale de l'Asie et du cap Tchoukotsk.

se bifurquer au sortir de la Léna; l'un des bâtiments, commandé par le lieutenant Prontchicheff, ferait route à l'occident, à la rencontre de la seconde expédition; l'autre, aux ordres de Lasiniousse, devait se diriger vers l'orient, passer devant l'embouchure de la Kolima et s'avancer jusqu'à l'extrémité nord-est de l'Asie.

Mouravieff et Pavloff (1734-1735). Ces deux officiers quittèrent Archangelsk au printemps, gagnèrent la baie Moutnaya dans la mer de Karsk, et revinrent hiverner sur les rives de la Petchora. L'année suivante, ils se remirent en mer, mais sans plus de succès.

Skouratoff et Soukotine (1736). Les bâtiments sur lesquels Mouravieff et Pavloff avaient voyagé, ne convenant pas à la navigation côtière, on en construisit deux autres qui furent placés sous les ordres des lieutenants Skouratoff et Soukotine : Malguine, qui se trouvait alors sur la Petchora, remplaça Mouravieff. Les deux bâtiments descendirent la Kara, sortirent de son embouchure, firent route au nord et atteignirent l'île Béloyë, où ils mirent à l'ancre. Après être demeurés vingt-cinq jours en ce lieu, contrariés par les vents contraires, ces navigateurs parvinrent à pénétrer dans le golfe d'Obi, où ils prirent leurs quartiers d'hiver sur les bords de la

Sotchva, rivière qui se jette dans l'Obi. Malguine se rendit de là à Saint-Pétersbourg, tandis que Skouratoff s'apprêtait à repartir au printemps de l'année suivante. Il s'embarqua, et sa navigation, sans cesse contrariée par les tempêtes et les glaces, l'exposa aux plus grands dangers. Skouratoff finit néanmoins par ramener son bâtiment dans la Dvina.

Ovsine (1731-1735-1736). Cet officier de marine s'embarqua à Tobolsk, s'avança sur l'Irtich, et entra dans l'Obi qu'il descendit jusqu'à son embouchure. La saison étant très-avancée, Ovsine fut obligé de s'arrêter dans l'un des trois bras de cette rivière, avant d'avoir pu gagner la mer Glaciale. Les nouvelles tentatives qu'il fit, pendant les deux années suivantes, ne furent pas plus heureuses : la mauvaise saison ainsi que le scorbut qui avait attaqué ses gens, le forcèrent à revenir sur ses pas.

Ovsine et Kochéleff (1737). Un nouveau bâtiment fut construit par ordre de l'Amirauté, et Kochéleff fut adjoint à Ovsine. Ces officiers pénétrèrent dans la mer Glaciale à travers mille difficultés, gagnèrent l'embouchure du Yénissey, et prirent leurs quartiers d'hiver au bord de cette rivière.

Sélifontoff (1737-1739). Cet arpenteur fut

chargé par le gouvernement de parcourir en traîneau la côte occidentale du golfe d'Obi.

MININE (1738-1739). Chargé de remplacer Ovsine, que l'Amirauté avait rappelé à Saint-Pétersbourg, Minine reçut pour principale instruction de s'efforcer de doubler le cap Taymour. Son bâtiment pénétra dans la mer Glaciale, et s'avança jusqu'au cap Yefrémoff. Minine rencontra là une barrière de glace qui l'obligea à s'en retourner pour hiverner aux environs de Touroukansk, après avoir accompli une navigation périlleuse. L'année suivante, il se remit en route, et descendit le Yénissey dont il releva les rives.

STERLÉGOFF ET MININE (1740-1741). Le pilote Sterlégoff fut expédié par terre, chargé de reconnaître les rives du Yénissey. Arrivé au bord de la mer Glaciale, il se dirigea en traîneau vers le nord et atteignit le 75e degré de latitude. Son journal témoigne de la surprise que lui cause la forte déclinaison de l'aiguille aimantée.

Durant ce temps, Minine s'occupait à descendre le Yénissey : il pénétra dans la mer Glaciale, reconnut l'embouchure de la Piasina, et s'avança au nord jusqu'au 75e degré 13 minutes de latitude : là, une barrière de glace le contraignit à rebrousser chemin. L'année d'après, Minine descendit le Yénissey; après quoi il quitta la Sibérie,

et se rendit à Saint-Pétersbourg pour y rendre compte de ses travaux.

Béering, sous la direction duquel la deuxième et la troisième expédition avaient été placées, fit construire deux bâtiments à Yakoutsk : il donna l'un de ces bâtiments à commander à Prontchicheff, en le chargeant de se diriger de l'embouchure de la Léna à l'occident, pour aller à la rencontre d'Ovsine, qui devait s'avancer en même temps des bouches du Yénissey à l'est. Le lieutenant Lasiniousse reçut le commandement du second navire, avec ordre de faire route à l'est, au sortir de la Léna, et de s'avancer jusqu'au détroit de Béering qu'il devait tenter de franchir.

PRONTCHICHEFF (1735-1736). Après avoir dépassé les îles Kiriloff, Timouti et Kresta, situées en face de l'embouchure de la Léna, Prontchicheff fit route vers le couchant, et atteignit l'embouchure de l'Olének, où il se trouva arrêté par les glaces. Obligé d'hiverner sur place, il ne parvint à se remettre en route qu'au printemps de l'année suivante. Arrivé à l'embouchure de l'Anabra, Prontchicheff envoya des gens remonter cette rivière et en reconnaître les rives. Continuant à longer les côtes, il arriva à la hauteur du cap Taymour. Cet intrépide navigateur brava le

danger et parvint à s'avancer malgré mille obstacles jusqu'au 77° 29' de latitude. D'énormes amas de glace ne lui ayant pas permis de passer outre, il se décida enfin à rebrousser chemin; mais sa santé avait souffert de si rudes atteintes, que le malheureux Prontchicheff succomba en mer, avant d'avoir atteint la côte. Tchéliouskine prit alors le commandement du navire et parvint à le faire entrer dans l'Olének.

TCHÉLIOUSKINE (1737). Convaincu de l'impossibilité de doubler le cap Taymour, à cause de l'immense ceinture de glace qui l'entoure, cet officier prit le parti de suivre la côte vers l'est, pour se rendre à Yakoutsk par la Léna. Le commodore Béering étant absent de cette ville, Tchéliouskine en y arrivant lui expédia un rapport contenant le résumé de ses travaux ; après quoi il se dirigea vers Saint-Pétersbourg, pour en rendre compte de vive voix à l'Amirauté. Celle-ci décida qu'une nouvelle tentative serait faite, et désigna Lapteff pour remplacer Prontchicheff.

CHARITON-LAPTEFF (1737-1740). Cet officier s'embarqua sur la Léna, la descendit, entra dans la mer Glaciale, fit route à l'ouest et s'avança jusqu'au delà du cap Fadéyeff : les glaces ne lui permirent pas de dépasser ce point. Il rebroussa

donc chemin et prit ses quartiers d'hiver à Kotangou, sur la Bloudnoy.

Au printemps de l'année suivante, Lapteff envoya Tchékine suivre les rives de la Taymoura par terre. Arrivé au bord de la mer, Tchékine fit cent verstes le long des côtes. Lapteff, de son côté, essaya de doubler le cap Taymour par mer, mais arrêté au milieu des glaces, il se trouva contraint d'abandonner son vaisseau et de se rendre à terre avec son équipage; bientôt survint une tempête qui brisa la glace et entraîna le bâtiment. Égaré dans des déserts glacés, une partie de ces intrépides marins périt de misère, et Lapteff ne parvint à gagner Kotangou qu'avec quelques-uns de ses gens.

TCHÉLIOUSKINE ET LAPTEFF (1741-1742). Expédié par Lapteff, Tchéliouskine se rendit sur les rives de la Piasina en traîneau, et se dirigeant ensuite vers le nord-est, il côtoya la mer Glaciale et arriva à l'embouchure de la Taymoura. Lapteff, durant ce temps, fit route à l'est, de manière à prendre le cap Taymour par le revers et à rencontrer Tchéliouskine. Ces deux officiers, après s'être rejoints, poursuivirent leur route ensemble jusqu'à l'embouchure de la Piasina, et s'en retournèrent ensuite à Touroukansk.

L'année suivante fut consacrée à décrire et à reconnaître les côtes à l'ouest du cap Fadéyeff. Tchéliouskine fut le premier à s'apercevoir que ce cap ne forme pas la pointe la plus septentrionale de l'Asie. Il consacra le restant de la campagne à relever les bords du Yénissey.

LASINIOUSSE (1735-1737). Chargé par le commodore Béering de se diriger vers l'est, au sortir de la Léna, Lasiniousse ne tarda pas à être assailli par les glaces. Son voyage n'est d'un bout à l'autre qu'une suite de calamités de toute espèce. Forcé par les tempêtes et les glaces de prendre ses quartiers d'hiver sur les rives du Karaoulakh, le malheureux Lasiniousse ne tarda pas à y succomber à la misère et au scorbut avec la majeure partie de son équipage.

DMITRI-LAPTEFF (1736-1737). Cet officier fut choisi par Béering pour remplacer Lasiniousse. Il se mit en route, descendit la Léna et pénétra dans la mer Glaciale, mais les glaces le forcèrent bientôt à rebrousser chemin. Revenu pour hiverner sur les bords de la Léna, cet officier envoya un rapport à Béering où il était fait mention de l'impossibilité qu'il y avait de se rendre par mer de la Léna dans le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, à cause des fortes ceintures

de glace qui entourent les caps Borgo et Sviato, entre la Léna et l'Indiguirka. Lapteff se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg pour soumettre ses cartes à l'Amirauté. Celle-ci rendit compte de l'affaire au Sénat, qui donna l'ordre de faire une nouvelle tentative l'année suivante. On devait essayer de doubler les deux caps par mer, et dans le cas où l'on n'y parviendrait pas, parcourir la côte par terre de manière à les reconnaître l'un et l'autre.

(1739). A son arrivée à Yakoutsk, Lapteff expédia un matelot chargé de parcourir la côte de la mer Glaciale, depuis l'embouchure de la Léna jusqu'au cap Sviatoy. Lui-même descendit la Léna, entra dans la mer Glaciale, se dirigea vers l'est, et s'avança bien au delà de ce cap. Mais tout à coup les glaces, à travers lesquelles il s'était frayé un passage, l'entourèrent et le contraignirent à abandonner le bâtiment qui se trouvait emprisonné. Quelques Yakoutes que Lapteff rencontra, lui apprirent que l'Indiguirka coulait à 50 verstes de ce lieu; il se dirigea vers le fleuve et passa l'hiver sur ses bords. Cette saison fut mise à profit pour parcourir la côte par terre jusqu'à l'embouchure de la Kolima.

(1740). Au retour du printemps, Lapteff, après avoir dégagé son bâtiment, se dirigea de nou-

veau vers l'est, passa devant l'embouchure de l'Alazéya, découvrit la première des Iles-aux-Ours, dépassa l'embouchure de la Kolima et doubla les deux caps Baranoff. Les glaces ne lui ayant pas permis de s'avancer au delà, il revient sur ses pas et retourna passer l'hiver à Nijné-Kolimsk.

(1741). Cet infatigable marin s'embarqua de nouveau et rentra dans la mer Glaciale; les glaces l'ayant entouré, il courut le risque de voir son navire écrasé par une montagne de glace flottante; il parvint cependant à l'éviter et continua à avancer. Mais une barrière de glace immobile, qu'il ne tarda pas à rencontrer, opposa un obstacle insurmontable à ses efforts et l'obligea à rebrousser chemin. Lapteff venait de parcourir une étendue de côtes de 37 degrés, mais n'était point parvenu à dépasser le Bolchoy-Baranoff-Kamene. La mer lui étant fermée, il se mit immédiatement en route par terre, et parvint à pénétrer dans le pays des Tchouktchas. Arrivé au bord de l'Aniouy, le voyageur se dirigea vers les sources de cette rivière, traversa une contrée montagneuse, et atteignit l'ostrog d'Anadirsk où il passa l'hiver.

(1742). Doué d'un esprit fertile en expédients, Lapteff vint à bout de construire une embarcation dans le désert où il se trouvait; il s'y embarqua et descendit l'Anadir pour en relever les

rives. Après être revenu à Anadirsk, Lapteff se mit en route par terre et se rendit à Yakoutsk en passant par Nijné-Kolimsk.

Ici se termine la série des voyages exécutés par les trois expéditions formées sous le règne de l'Impératrice Anne. Vingt années s'écoulèrent sans qu'aucun voyage d'exploration eût été entrepris aux côtes de la Sibérie et dans la mer Glaciale.

CHALAOUROFF (1760-1764). Ce marchand de Yakoutsk organisa une expédition à ses frais, pour tâcher de se rendre de la Léna au Kamtschatka par mer. Ce fut plutôt la passion des découvertes que l'amour du gain qui l'engagea à tout sacrifier à son idée dominante. Chalaouroff s'embarqua, descendit la Léna, entra dans la mer Glaciale, doubla le cap Sviatoy, passa devant l'embouchure de l'Indiguirka et alla prendre ses quartiers d'hiver au bord de la Kolima. En 1762, il rentra dans la mer Glaciale, essaya de doubler le cap Chélagsk; mais des obstacles insurmontables l'ayant arrêté, il s'en retourna à son quartier d'hiver de l'année précédente. Sur ces entrefaites, une révolte éclata parmi les hommes de son équipage, lesquels finirent par l'abandonner. Chalaouroff, sans se laisser abattre par un pareil re-

vers, se rendit à Moscou (en 1763), y fit connaître la douloureuse situation où il se trouvait, et dit quels étaient les services qu'il s'était proposé de rendre au pays. Des secours lui furent immédiatement accordés; ils le mirent en état d'organiser une nouvelle expédition. Chalaouroff s'occupa sans retard des préparatifs, qui se trouvèrent terminés en 1764 : il partit, et pénétra dans la mer Glaciale où le malheureux et trop intrépide voyageur périt avec tout son monde [1].

Etérikan (1759-1760). Il découvrit la première des îles Lyakhoff, laquelle porte encore le nom d'île Etérikan.

Lyakhoff (1770-1773). Ce marchand, qui avait entendu parler de la découverte d'Etérikan, se trouvant un jour au cap Sviatoy, aperçut un nombreux troupeau de rennes qui s'avançait du nord au sud; il se dirigea aussitôt vers le point d'où les rennes paraissaient venir, et découvrit deux îles. Lyakhoff, ayant fait une nouvelle excursion dans la mer Glaciale, en 1773, découvrit la troisième île du groupe, laquelle porte son nom. Le gouvernement lui accorda un privilége pour

[1] Ce fut M. de Wrangell qui retrouva, aux environs du cap Chélagsk, l'endroit où Chalaouroff avait succombé. (Voyez le chapitre XIV du voyage.)

l'exploitation des dents de mammouth qui s'y trouvent en profusion [1].

KHVOYNOFF (1775-1777). Cet arpenteur fut expédié par le gouvernement pour reconnaître et décrire les îles découvertes par Etérikan et Lyakhoff.

ANDRÉYEFF (1762). Le gouverneur général de la Sibérie chargea cet arpenteur d'aller vérifier s'il était vrai qu'il existât dans la mer Glaciale une terre qui, disait-on, se réunissait au Kamtschatka. Il partit de Nijné-Kolimsk en traîneau, gagna les bords de l'Indiguirka, la mer Glaciale, et atteignit la première des Iles-aux-Ours, qui alors étaient à peine connues. Andréyeff les visita toutes, et y rencontra des vestiges d'habitations et les ruines d'une espèce de forteresse.

LÉONTYEFF, LISOFF et POUCHKAREFF (1767-1773). Le gouvernement chargea ces trois arpenteurs de visiter les Iles-aux-Ours et de les décrire.

COOK (1778). Ce célèbre navigateur, espérant

[1] Ce fut par ordre de l'Impératrice Catherine II que la première île du groupe reçut le nom d'île Lyakhovski, en l'honneur de Lyakhoff, auquel on était redevable de la découverte des autres îles; mais ce fut Etérikan qui la découvrit.

découvrir un passage pour se rendre par le détroit de Béering dans l'Atlantique, soit en contournant l'Amérique vers l'est, soit en longeant les côtes de l'Asie du côté de l'ouest, pénétra dans le détroit. Une barrière de glace infranchissable ne lui ayant pas permis de s'avancer vers l'est, Cook se dirigea vers le couchant, et découvrit un cap auquel il donna le nom de Cap Nord; en s'en retournant il rencontra une île; il la nomma Burneys' Island (île Kolioutchine). Avant de rentrer dans le détroit, le navigateur anglais crut apercevoir des indices certains annonçant qu'il existait une terre vers le nord.

Billings et Saritcheff (1785-1794). Une expédition, formée sur une vaste échelle, fut placée sous les ordres du capitaine Billings; elle avait un double but, à savoir : d'éclaircir la géographie encore confuse des côtes de la Sibérie, et de rechercher un moyen de communiquer par mer d'Archangelsk au Kamtschatka. Billings descendit la Kolima avec le capitaine Saritcheff dans deux embarcations construites exprès, pénétra dans la mer Glaciale, et se dirigea ensuite vers le nord : bientôt les glaces l'arrêtèrent, et il se trouva forcé de rentrer dans la Kolima.

(1791). Billings ayant remarqué qu'il était extrêmement difficile de parvenir à doubler le

cap Chélagsk, et, supposant qu'il en serait de même du cap Tchoukotski, avait d'abord songé à visiter la côte par terre; mais ses officiers, réunis en conseil, furent d'avis de se rendre directement à Okhotsk, et de s'y embarquer. Ce projet fut mis à exécution, et Billings gagna la baie de Saint-Laurent; là il rencontra des naturels du pays qui lui persuadèrent de renoncer à s'avancer au delà, à cause des glaces flottantes à travers lesquelles on ne pouvait espérer de se frayer un passage : Billings débarqua, et se rendit par terre dans la baie de Kolioutchine, puis au cap Chélagsk; après quoi il gagna l'Indiguirka.

Sirovatski (1805-1806). A la mort de Lyakhoff, le privilége qu'il avait obtenu pour l'exploitation de l'ivoire fossile et le commerce des peaux d'isatis, dans les îles qu'il avait découvertes, fut transmis à un nommé Sirovatski. L'un des commis de Sirovatski, du nom de Sannikoff, découvrit les îles Stolbovoy [1] et Fadéyevsko [2], appartenant toutes les deux au groupe des îles Lyakhoff.

[1] *Stolbovoy*, du mot *stolbe*, pilier, à cause des rochers en forme de piliers qui s'y trouvent.

[2] Fadéyevsko; ce nom lui a été donné parce que ce fut un *promichlénik* nommé Fadéyeff qui y contruisit la première habitation.

Les *promichléniks* de Sirovatski firent, en 1806, l'importante découverte de la Nouvelle-Sibérie, si riche en ivoire fossile.

Belkovski (1808). Ce marchand découvrit une petite île à l'ouest de l'île Kotelnoy, dont elle n'est séparée que par un petit détroit : cette île porte son nom.

Gédenchtrom (1808). De nouveaux priviléges ayant été sollicités à plusieurs reprises, pour l'exploitation des îles situées dans la mer Glaciale, le gouvernement chargea M. Gédenchtrom d'aller visiter ces îles, qui à cette époque étaient à peine connues. L'arpenteur Kogévine lui fut adjoint, et un certain Sannikoff s'offrit en outre à l'accompagner. Arrivés, au mois de mars, dans la première des îles Lyakhoff, les trois voyageurs se séparèrent pour commencer immédiatement la reconnaissance du groupe.

(1809). Gédenchtrom passa de l'île Lyakhovski dans l'île Fadéyevsko, et se dirigea vers la Nouvelle-Sibérie, tandis que Kogévine s'occupait à relever les côtes de l'île et que Sannikoff mesurait la largeur du détroit qui sépare l'île Fadéyevsko de l'île Kotelnoy. L'automne fut employée à reconnaître la côte de Sibérie vers l'embouchure de

l'Indiguirka. Les voyageurs passèrent l'hiver dans une hutte, près du cap Sviatoy.

(1810). Gédenchtrom visita la Nouvelle-Sibérie au printemps, et se rendit en automne sur les côtes de la mer Glaciale.

Pchénitsen et Gédenchtrom (1811). Gédenchtrom ayant été mandé à Irkoutsk par le gouverneur général de la Sibérie, l'arpenteur Pchénitsen fut appelé à le remplacer : il fit le tour de la Nouvelle-Sibérie pour la première fois. Gédenchtrom, à son retour, visita l'île Kotelnoy, et y découvrit beaucoup d'ammonites, des cornes de buffle fossiles et des défenses de mammouth. Après avoir achevé la reconnaissance des îles qu'il avait été chargé d'explorer, ce voyageur et ses compagnons de route quittèrent les parages de la mer Glaciale, et furent de retour à Yakoutsk au mois de janvier 1811.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE DE SAINT-PÉTERSBOURG A YAKOUTSK.

ANNÉE 1820.

SOMMAIRE DU CHAPITRE PREMIER.

Départ de Saint-Pétersbourg. — M. Anjou. — Arrivée à Moscou. — Départ pour Irkoutsk. — Rivières débordées. — Aspect de la contrée. — Diversité de climats. — Passage des monts Ourals. — Opinion erronée sur la Sibérie; habitants hospitaliers. — Irkoutsk, capitale de la Sibérie; le gouverneur général; services qu'il rend à l'expédition; accueil hospitalier; M. Gédenchtrom; départ. — Navigation sur la Léna; *povozoks, angarkas*, embarcations; huttes de poste; relais de rameurs. — Avantages à retirer des fleuves qui traversent la Sibérie. — Populations établies vers le nord; leurs moyens de subsistance. — Aspect des bords de la Léna; comment ce fleuve a été découvert en 1607. — Coup d'œil géologique; nature des roches. — *Les piliers*. — Mines d'argent abandonnées. — Sources remarquables. — Kirensk, soi-disant ville. — Écho prodigieux. — Mort tragique d'un chasseur toungouse. — Le roc *Piani-Bitchok*. — Célébrité des zibelines d'Olekma. — Forêts vierges des monts Yablonny-Stolbovoy. — Vent contraire; singulier

moyen d'en atténuer les effets. — Incendie des forêts; leur cause. — Végétation de plus en plus chétive. — Arrivée à Yakoutsk; M. Minitski, principale autorité; services qu'il nous rend. — Ce que c'est que Yakoutsk; sa tristesse; étrange opinion des habitants sur leur ville; plaques de glace en guise de vitres : c'est un centre commercial; objets de commerce. — Arrivée des marchands; la *foire* de Yakoutsk n'en a que le nom; tristesse générale; rues désertes. — Commerce des pelleteries. — Population; genre de vie : les femmes de Yakoutsk s'occupent de toilette. — Départ successif des officiers de l'expédition pour Nijné-Kolimsk.

LE NORD DE LA SIBÉRIE.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE DE SAINT-PÉTERSBOURG A YAKOUTSK.

ANNÉE 1820.

PLACÉ à la tête de l'expédition dirigée vers l'embouchure de la Kolima, je quittai Pétersbourg le 23 mars 1820, avec les deux officiers qui en faisaient partie, et en compagnie de M. Anjou, chef d'une autre expédition désignée pour explorer la Nouvelle-Sibérie et les îles adjacentes[1] : nous arrivâmes à Moscou le 3 avril. Après une halte de peu de durée, je me remis en route avec M. le midshipman

[1] La route, suivie par cet officier, est marquée sur la carte qui accompagne cet ouvrage. (T.) *

* Les notes suivies de la lettre (T.) sont du traducteur.

Matiouchkine, et confiai nos instruments[1] à M. Kozmine qui demeura à Moscou ainsi que M. Anjou, pour y attendre l'époque où les chemins seraient entièrement débarrassés de neige. Je me dépêchais de gagner Irkoutsk où j'avais à m'occuper immédiatement des arrangements nécessaires pour continuer notre route. Désirant éviter toute cause de retard, nous n'emportâmes que deux petits portemanteaux avec le linge et les habits indispensables, et partîmes en chariots de poste[2].

Le débordement d'un grand nombre de rivières, en deçà comme au delà des monts Ourals, retarda beaucoup notre voyage, mais en revanche en varia la monotonie par l'aspect pittoresque des points de vue qui nous environnaient. Toutes les vallées étaient

[1] Voici la liste de nos principaux instruments : 3 sextants, 3 horizons artificiels au mercure, 1 sextant de poche, 1 boussole pour mesurer les azimuts, 3 boussoles d'arpenteur, 3 thermomètres au mercure, 3 dito à l'alcool, 2 baromètres portatifs, 1 aiguille d'inclinaison et 2 aimants artificiels.

[2] On en trouve en Russie à chaque relais; c'est ainsi que voyagent les courriers. (T.)

alors transformées en immenses réservoirs d'eau et en lacs, au-dessus desquels s'élevaient les cimes des arbres qui commençaient à verdir : ils présentaient aux regards le magique aspect de jardins assis sur l'eau, entre lesquels nous dirigions notre course sur le sommet des collines et à travers des chaînes de montagnes. Ce fut ainsi que, continuant à avancer par bons et mauvais chemins, nous atteignîmes enfin l'immense Sibérie.

De Moscou à Irkoutsk, dans un espace de 5317 verstes (5630 kilomètres), formant à peine le tiers de l'étendue de la Russie d'occident en orient, nous éprouvâmes plusieurs fois le printemps et plusieurs fois l'hiver : en nous détournant tant soit peu (suivant la manière d'estimer les distances en Sibérie) de notre route, nous aurions pu rencontrer facilement le véritable été. A Kazan, les arbres se couvraient alors de feuilles, et les prés se paraient de fleurs variées, tandis que les monts Ourals et leurs vallées étaient encore recouverts d'un épais tapis de neige. Dans les environs de Tobolsk, une herbe d'un vert pâle pointait à peine sur

les versants des collines, tandis que le printemps embaumé nous souriait dans le romantique Krasnoyarsk [1], et qu'à Irkoutsk les jardins étaient tout à fait en fleurs. Mais pressés d'atteindre au but du voyage, notre course était si rapide que nous parvenions à peine à saisir des tableaux d'autant plus variés que nous passions à tout moment d'un objet à un autre. Que l'on se figure notre surprise de nous trouver transportés comme par enchantement des palais grandioses de *la blanche* Moscou dans les *yourtes* des Toungouses nomades, et des immenses forêts de chênes et de tilleuls du gouvernement de Kazan dans les *toundras* [2] nues et couvertes de neige et de glace des bords de l'Alazéya et de la Kolima. Que de contrastes dans ces divers climats, ces végétations si variées, ces populations toutes différentes; en un mot, dans la physionomie des contrées que nous parcourions! Quelle distance de la civilisa-

[1] Krasnoyarsk, ville à 128 lieues de Tomsk, au confluent de la Katcha et du Yénissey. (T.)

[2] Déserts marécageux. (T.)

tion des habitants de la capitale à celle des nomades de la Sibérie!

Sitôt qu'après avoir franchi le sommet du mont Oural, ou, comme disent les Sibériens, *la ceinture de pierre*, le voyageur se trouve en Sibérie, il se sent aussi frappé que surpris de la bonté hospitalière des habitants de cette contrée que tant de gens, et les étrangers surtout, se représentent comme n'étant d'un bout à l'autre qu'un affreux désert peuplé de scélérats. Au contraire, le voyageur qui en visite la partie occidentale y rencontre une riche végétation, des champs bien cultivés, de très-bonnes routes de poste, de grands villages bien construits, et une sûreté complète et telle qu'on la trouve rarement dans les États de l'Europe qui s'enorgueillissent le plus de leur civilisation. On nous recevait partout avec une cordialité et un désintéressement parfaits; et jamais nous n'éprouvâmes de retards aux relais. Tandis que l'on attelait des chevaux frais et que nous nous chauffions dans l'intérieur de la maison de poste, nos effets demeuraient abandonnés sur le grand che-

min, et s'il nous arrivait de témoigner la moindre inquiétude à leur sujet : « *Bah!* nous répondait-on, *vous n'avez rien à craindre parmi nous.* »

Nous atteignîmes Irkoutsk, capitale de la Sibérie, le 18 mai, et mîmes pied à terre dans la maison du chef de l'amirauté, le lieutenant Koutiguine, chez lequel, durant un mois que j'y séjournai, je trouvai l'hospitalité la plus bienveillante. Aussitôt je me présentai chez le gouverneur général de la Sibérie[1], M. Spéransky. Il me fit un accueil d'une affabilité parfaite, et me promit de m'aider de tout son pouvoir pour notre équipement et les arrangements qu'exigeait notre long voyage. Si bien secondé, je pus me procurer en peu de temps tous les objets que la ville d'Irkoutsk est capable de fournir. M. Spéransky voulut bien me communiquer toute sa correspondance, relative à l'expédition,

[1] Le territoire russe est partagé en un grand nombre de gouvernements; et, pour éviter le morcellement, quatorze grandes divisions ont été formées sous le titre de gouvernements généraux. (T.)

avec les autorités locales des lieux que nous devions traverser, ainsi que les rapports de M. Gédenchtrom qui avait visité les îles de la mer Glaciale en 1811. Il m'engagea à lui communiquer mes idées sur les moyens d'assurer le succès de l'expédition que nous allions entreprendre. Le gouverneur n'en resta pas là et manda M. Gédenchtrom à Irkoutsk: les entretiens que j'eus avec ce voyageur, plus encore que les documents qui me furent communiqués, m'apprirent au juste les difficultés sans nombre qui m'attendaient à Nijné-Kolimsk d'abord, et puis sur les côtes de la mer Glaciale. Le tableau d'une contrée couverte de *toundras* pénétrées de glace et de neige; d'une contrée où, sans compter des difficultés souvent insurmontables, on manque même des moyens d'existence les plus nécessaires, n'était certes pas engageant: au reste, il n'altéra point la gaîté du marin, et servit seulement à nous engager à faire des préparatifs en conséquence.

M. Anjou arriva à Irkoutsk, au commencement de juin, avec le personnel des deux expéditions et nos instruments; nous quit-

tâmes ensemble la capitale de la Sibérie, le 25 juin, pénétrés de reconnaissance pour l'accueil plein de bienveillance de nos hôtes. Les agréments dont nous y avions joui nous firent une impression d'autant plus vive qu'Irkoutsk est la limite du *monde civilisé*, et qu'il s'agissait de passer quatre ans dans des déserts glacés.

Le 27 juin, nous arrivâmes à Katchougsk, village à 236 verstes d'Irkoutsk, sur la rive gauche de la Léna, qui est navigable à partir de cet endroit. Là nous attendait un *povozok* construit exprès pour nous; c'est une grande embarcation pontée à fond plat. Après l'avoir chargée de divers objets d'approvisionnement préparés pour nous par l'amirauté d'Irkoutsk, nous nous y embarquâmes le 28, et commençâmes à descendre la majestueuse Léna.

Le village de Katchougsk, sans être précisément un port, en a l'apparence, attendu que c'est là que l'on embarque les marchandises et les vivres expédiés par le gouvernement aux villages de la Léna, situés au nord. Les bateaux dont on fait usage pour cet

objet sont de deux espèces : ce sont des *povozoks* et des *angarkas*. Les premiers transportent les objets les plus pesants à Yakoutsk; mais trop grands pour qu'il leur soit possible de remonter la rivière, on les dépèce une fois arrivés au lieu de leur destination. Les angarkas, au contraire, qui ne peuvent porter en tout que quatre-vingts pouds (1 310 kilogrammes), remontent la rivière à la rame, ou se font haler. Il existe en outre une troisième espèce d'embarcations assez grandes, pontées et à voiles, qui remontent la Léna. Les simples voyageurs profitent de petits bateaux très-agiles qui, pour plus de sûreté, longent le rivage sous le vent. Des relais sont établis à des distances déterminées, où l'on a le droit de prendre autant de rameurs qu'il y a de chevaux marqués sur la feuille de poste (podorojna) : par ce moyen on voyage assez rapidement, surtout en aval.

Tels sont les moyens de communications fluviales qui existent sur la Léna, cette grande artère qui partage la Sibérie. Ils sont d'autant plus imparfaits que la contrée est très-peu peuplée, les villages étant souvent éloi-

gnés les uns des autres de plusieurs centaines de verstes. Les établissements plus éloignés vers le nord sont ceux qui en souffrent le plus, car ils n'existent qu'au moyen des approvisionnements qui leur sont amenés tous les ans des parties méridionales.

De gigantesques et majestueux fleuves, en traversant la Sibérie, du nord au sud, semblent destinés, par la nature elle-même, à porter le superflu des parties favorisées vers les parties septentrionales, dont les habitants manquent de tout. Ces principales rivières communiquent entre elles par une foule de rivières latérales, grandes et petites qui généralement sont navigables; en sorte que l'on rencontrerait difficilement un seul endroit habité du nord de la Sibérie où il serait impossible d'arriver par eaŭ. Cependant, quoique l'on mette, jusqu'à un certain point, ces cours d'eau à profit, en expédiant de la foire de Yakoutsk à Gigansk [1] et dans d'autres établissements situés vers le bas

[1] La majeure partie des marchandises s'expédie, conditionnellement, à la foire de Yakoutsk, au commencement d'août.

de la Léna, dans des bateaux de diverses dimensions, des vivres et d'autres objets, comme tabac, thé, sucre, eau-de-vie, sel et une petite quantité d'étoffes, la mauvaise construction des bateaux et le nombre insuffisant des bateliers sont cause que ces bateaux de transport naviguent avec une extrême lenteur, et qu'ils hivernent fréquemment en route. Il est vrai que l'on transporte, en pareil cas, par terre, une partie des objets les plus indispensables aux habitants du Nord; mais ce mode de transport, aussi difficile que dispendieux, élève le prix du peu de marchandises, amenées de cette manière, à un taux exorbitant et inaccessible à la majeure partie des habitants: aussi passent-ils leur vie dans des appréhensions continuelles, prévoyant toujours le moment où la disette, plus horrible en Sibérie qu'ailleurs, se fera sentir. Il me semble qu'un bateau à vapeur éviterait ces inconvénients.

Revenons cependant à ma navigation fluviale. Notre bâtiment glissait à la surface du superbe fleuve, entre des rives élevées aux romantiques aspects, tantôt porté par le

courant, tantôt empruntant à la voile un nouveau moyen d'impulsion lorsque le vent était favorable; quelquefois, enfin, il marchait à la rame.

On sait que la Léna est au nombre des plus grands fleuves du globe. De Katchougsk jusqu'à la station de Riga[1], sur une étendue de 400 verstes, elle coule à travers un pays montagneux, couvert d'épaisses forêts, entre des rives pittoresques, dont les aspects sont variés à l'infini. Les versants des montagnes offrent à l'œil des champs cultivés, des prés et des jardins parmi lesquels s'élèvent les huttes des habitants, tantôt séparées, tantôt groupées en villages [2]. Le fleuve lui-même est parsemé d'îles fort basses et couvertes de bois. Plus on avance, et plus les montagnes s'élèvent et deviennent rocheuses. Près de

[1] Ces stations sont des espèces de relais où l'on prend de nouveaux rameurs.

[2] Les fréquents débordements des rivières occasionnent un grand tort aux habitants, et souvent ils resteraient sans aucun moyen de subsistance, sans les secours qu'ils reçoivent des magasins que le gouvernement a soin d'approvisionner pour cet objet.

Riga la Léna tourne si brusquement à l'est, qu'au premier coup d'œil il semble que toute issue est fermée à ses eaux. De ce point, les montagnes dirigent leurs nombreux rameaux vers le midi, et la Léna, dégagée des rochers qui la resserraient naguère, poursuit paisiblement son cours entre des rives basses et unies. Parmi les rivières qui, dans cet espace, se jettent dans la Léna, je citerai l'Orlenga qui la rejoint du côté droit; les montagnes qui l'encaissent contiennent une pierre à grain serré de l'espèce du grès, dont les habitants se servent pour aiguiser leurs outils : nous en fîmes provision, et elle nous fut très-utile.

Entre Riga et la station de Oust-Koutsk, on rencontre çà et là des bancs de sable qui gênent la navigation à l'époque des basses eaux; plus loin cependant, les bateaux plats du pays passent sans difficulté. Auprès de l'embouchure de la Kouta, qui tombe dans la Léna du côté gauche, les Russes bâtirent, en 1631, la première baraque construite sur les bords de la Léna, fleuve découvert par les Cosaques de Mangazeysk ou de Touroukansk, en 1607, et que visitèrent, en 1628, les

Cosaques du Yénissey : ces derniers descendirent de l'Ydirma dans la Kouta, et les premiers remontèrent le Nijné-Toungousk, se mirent à la poursuite des Yakoutes, alors indépendants, et traversant une langue de terre étroite, entrèrent dans la Vilouy, d'où ils débouchèrent dans la Léna.

De la station de Zaborya jusqu'à la ville de Kirensk, on ne compte par terre que 35 verstes, et 150 verstes en suivant la Léna; ce qui provient de ce qu'elle fait là de grands circuits, appelés *les grands arcs :* quoique profonde de sept sagènes (15 mètres), son cours est calme. De Riga, les montagnes recommencent à border les rives. A Kirensk, la rive gauche se compose de schiste noir mêlé de talc lamelleux. A quelques verstes au-dessous, et du même côté, se trouvent des couches de schiste vert, partagées par de l'argile rouge. A 100 verstes au delà, le rivage est formé d'argile commune et de schiste en décomposition. Près de l'endroit nommé Tchéki (les joues), à 250 verstes au-dessous de Kirensk, la rive gauche se compose entièrement de roches calcaires, renfer-

mant des veines de silex et des cristaux de spath calcaire : les dimensions de ces rochers augmentent de plus en plus sur un espace de 350 verstes, jusqu'à la ville d'Olekma, à partir de laquelle les rives s'abaissent de nouveau. Elles sont couvertes là d'une grande quantité de débris de porphyre vert, de quartz commun à paillettes de mica, et d'une énorme quantité de talc micacé. A environ 150 verstes d'Olekma, le rivage escarpé se compose de couches de talc de diverses nuances d'un vert pâle, entre lesquelles sont d'autres couches très-minces de talc gris clair : on y rencontre aussi un talc vert, très-dur, et difficile à diviser. Du gypse, en petite quantité, s'aperçoit entre les couches ; enfin, près d'Olekma, toute la rive gauche est formée d'argile, divisée par d'épaisses couches de talc grisâtre, sur lequel apparaît par places un gypse d'une éclatante blancheur.

A environ 180 verstes au-dessus de Yakoutsk, près la station de Batomoy, la rive droite de la Léna est formée de rochers à pic, qui, à cause de leur forme, se nomment les *stolbi* (les piliers) : on assure qu'ils ren-

ferment du marbre de diverses qualités. Soixante verstes au delà, on aperçoit dans le calcaire blanc du rivage escarpé des cavernes et des conduits souterrains; ils proviennent, à ce que l'on m'a dit, d'excavations pratiquées pour découvrir un minerai argentifère, dont plusieurs indices annonçaient la présence : mais comme au lieu d'argent on n'y trouva qu'une quantité insignifiante de plomb, les travaux furent bientôt abandonnés. Dans une de ces cavernes, à 100 verstes de Yakoutsk, le docteur Kiber découvrit un mélèze qui, par un jeu bizarre de la nature, y croissait dans une complète obscurité. A 150 verstes des stolbi se trouvent deux sources singulières qui offrent un contraste frappant: l'une d'elles, qui sort d'un rocher calcaire et escarpé sur la rive gauche, est fort chaude et exhale une odeur sulfureuse; l'autre, qui sort de la rive droite, est au contraire froide, limpide et salée.

Kirensk, baptisé du nom de ville, n'est qu'un misérable village; ses habitants cultivent des jardins, et fournissent Yakoutsk d'excellents choux, de pommes de terre, de

navets et d'autres légumes, y compris le concombre, qui pourtant ne réussit pas également bien tous les ans. Ils disposent leurs jardins avec art, de manière à les abriter contre les vents du nord et de l'est.

A peu de distance de la station Tchastyë-Ostrova, à environ 250 verstes au-dessous de Kirensk, la Léna, qui a là douze sagènes (près de 26 mètres) de profondeur, s'échappe avec violence entre des rochers élevés de quatre-vingts sagènes (170 mètres). Cet endroit, nommé Tchéki, est fameux par un écho aussi fort que prolongé qui répète le coup de pistolet plus de cent fois; les détonations se succèdent comme un feu de file; quelquefois même on croirait entendre tirer les canons de tout un parc. On nous raconta un triste événement dont ce lieu avait été témoin quelques années auparavant : un Toungouse, monté sur ses patins de neige [1], poursuivait un élan avec une rapidité telle et une si grande ardeur qu'il ne

[1] *Lija* est le nom de ces patins, qui sont particuliers à la Sibérie. (T.)

remarqua pas plus que l'animal effrayé qu'un précipice leur barrait le chemin; tous deux y furent précipités, et périrent! On retrouva le corps du malheureux chasseur broyé sur la glace raboteuse de la rivière qui coulait au fond de l'abîme.

Près des Tchéki est un roc assez élevé qui se dresse en forme de pilier au milieu du fleuve, et auquel les riverains donnent le nom de Piani-Bitchok (*le bœuf ivre*). Quelques années auparavant, une barque chargée s'était brisée contre ce rocher par l'imprudence du pilote, ce qui leur avait procuré une bonne prise, consistante en eau-de-vie [1]. Nous doublâmes sans accident ce monument *du célèbre* naufrage; et portés par le courant, dont la rapidité décroissait, nous passâmes devant l'embouchure de la *Vitima,* connue par le talc que l'on recueille sur ses bords, et plus encore par ses zibelines qui, après celles d'Olekma, sont les plus estimées de toute la Sibérie. En général, les forêts de la rive droite de la Léna abondent en animaux à

[1] Eau-de-vie distillée de la farine de seigle. (T.)

fourrures d'excellente qualité, tandis que l'on en rencontre peu sur la rive gauche, et que les fourrures qui en proviennent sont moins estimées. Cette différence provient de l'épaisseur des forêts de la rive droite, qui se réunissent aux forêts vierges des monts Yablonny-Stolbovoy [1], dans lesquelles les *promichléniks* [2] les plus déterminés n'ont pas encore pénétré; au contraire, la rive gauche est plus découverte, renferme un plus grand nombre d'établissements, et par conséquent est aussi plus fréquentée.

Nous nous trouvions le 9 juillet en face de la ville d'Olekma [3]; l'eau tombait à flots,

[1] C'est ainsi que l'on nomme la chaîne de montagnes que s'étend le long de la Léna, de l'est à l'ouest, et qui se réunit aux monts Baikals.

[2] Le *promichlénik*, sorte d'industriel de la Sibérie, est en même temps chasseur, commerçant, et chercheur de dents de mammouth.

[3] Telle zibeline d'Olekma, de qualité supérieure, se vend parfois plus de cent roubles (100 fr.). Les fourrures de petit-gris d'Olekma, dont le poil est épais, long et d'un gris foncé, se débitent en quantité et à des prix élevés. Il en résulte que cette ville est

et il s'éleva de la partie basse de la rivière un vent si violent, qu'il arrêta le courant, et notre bâtiment cessa d'avancer. Les bateliers eurent alors recours au singulier moyen que l'on emploie ici dans de pareilles circonstances : quatre mélèzes de taille moyenne furent coupés et puis liés ensemble par le gros bout; à l'extrémité opposée on attacha des pierres; puis pierres et mélèzes furent descendus dans l'eau à l'avant de l'embarcation : une fois les troncs enfoncés à une profondeur d'un peu plus d'une sagène, nous les attachâmes au bâtiment par l'extrémité opposée. On conçoit que la tempête n'agissant qu'à la surface de l'eau, le courant n'était point interrompu à cette profondeur; il agit, en effet, sur ces points de résistance, et nous recommençâmes à avancer. Nous gagnâmes en outre à cet artifice de n'être plus ballottés comme auparavant.

Malgré la pluie prolongée qui ne cessait de tomber, nous vîmes plusieurs forêts en

le principal marché à fourrures. Olekma est aussi la limite des terrains cultivés vers le nord.

feu, dont les flammes couvraient un long espace sur le rivage. Le menu bois et le chablis étaient déjà consumés en grande partie, tandis que des pins et des mélèzes gigantesques, complétement entourés de flammes, s'élevaient en rangs serrés, pareils à d'énormes piliers de feu. La teinte empourprée qu'ils réfléchissaient dans le fleuve, jointe aux craquements retentissants des pins résineux, donnait à l'incendie, et surtout la nuit, un aspect grandiose et capable d'impressionner! Ces sortes d'incendies, qui parfois embrassent une étendue de 100 verstes (plus de 100 kilomètres), sont communs, et proviennent en partie de l'incurie des voyageurs, qui, après avoir passé la nuit dans une forêt, partent sans se donner la peine d'éteindre leurs feux; on dit même (et cela est affreux à penser) qu'ils le font souvent à dessein, pour que l'énorme fumée qui s'élève de pareils embrasements chasse les essaims de mousquites, qui, en Sibérie, obscurcissent l'air, et sont le tourment des voyageurs. De pareils incendies, fréquemment répétés, non-seulement abîment les bois, mais, qui plus

IX.

il s'éleva de la par
nt si violent, qu
tre bâtiment ces
s eurent alors re
l'on emploie i
ances: quatre
coupés et
ut; à l'extr
res; puis
s da
ter
t, su

rs de cet abri lors
il renfermait
ers objets. » Ces
où suivant le kam
lieu, se rapportaie
constances de la m
ouroff [1]. M. Matiou
l'aller visiter ces ruin
conviction que c'éta
rageux navigateur avai
e Chalaouroff est teller
é en Sibérie, que nos
rossiers qu'ils étaient, fui
de M. Matiouchkine!
on passage par Ostrovno
plusieurs chefs tchouktcha
tuée dans la mer Glacia
ément d'un cap auquel il
nom de Yakane. Comme c
leurs indications, devait se
vant, vers l'est, je me décidai
ans cette direction.
er le convoi, nous enfouîmes
res dans la glace, renvoyâ-

est, dispersent le gibier ainsi que les animaux à fourrures, qu'ils contraignent à se retirer dans des régions éloignées. Le mal retombe donc le plus souvent sur ceux-là même qui en ont été cause; et cependant les *promichléniks* actuels ne sont ni plus sages, ni plus prudents que ceux d'autrefois!

Plus nous avancions vers le nord, et plus les rives de la Léna devenaient désertes et désolées. Les dernières traces d'agriculture et de jardinage disparaissent passé Olekma, et les habitants établis sur ses bords n'ont plus pour subsister que la pêche et l'élève du bétail. A part les stations, on ne rencontre là que de misérables villages, dont la population chétive fait peine à voir! Les rameurs que nous fournissaient les relais étaient des malheureux de l'aspect le plus lamentable, couverts de haillons et étiolés par le besoin et la misère! Cette remarque s'applique principalement aux paysans russes, dont les habitations s'étendent jusqu'à la station d'Oulakhani, distante de 50 verstes de Yakoutsk. Plus loin, le pays est peuplé de Yakoutes qui, originaires du pays, sont plus en état

de supporter le climat et les privations de toute espèce qui sont le partage de celui qui habite ces tristes contrées!

L'embarcation demeura échouée sur un banc de sable pendant toute la nuit du 24 au 25 juillet; ce jour-là néanmoins nous arrivâmes à Yakoutsk, après une navigation de 27 jours depuis Katchougsk, et avoir fait 2 500 verstes (2 650 kilom.). Au printemps, le courant étant plus rapide, ce voyage se fait aisément en 14 jours.

A notre arrivée à Yakoutsk, nous nous empressâmes de nous présenter chez M. Minitski, principale autorité du pays, qui servit autrefois dans la marine avec tant de distinction. Il nous fit l'accueil le plus affable et ne cessa, durant le temps que nous demeurâmes à Yakoutsk, de nous aider de tout son pouvoir pour nous procurer les objets nécessaires à l'expédition; secours qui, dans une contrée où l'on manque à peu près de tout, exercèrent l'influence la plus heureuse sur les préparatifs de l'entreprise. Logé, ainsi que M. Anjou, dans la maison de ce fonctionnaire, nous profitâmes souvent des

enseignements que fournissait son intéressante conversation, abondante en faits, résultat de voyages répétés dans diverses parties de la Sibérie; ces entretiens devinrent pour nous des leçons précieuses.

Yakoutsk est une ville septentrionale dans toute l'étendue du terme. Établie sur un plateau nu et s'appuyant à la rive gauche de la Léna, on ne voit dans ses larges rues, aussi froides que leur aspect est morne, que quelques misérables maisonnettes et des masures renfermées dans de hautes clôtures en bois. L'œil, avide d'impressions quelconques, a beau errer, il n'aperçoit que poutres et planches grisâtres, et pas un arbre, pas un buisson vert! Rien à notre arrivée ne dénotait la présence d'un été passager, rien, si ce n'est l'absence de neige que l'on est contraint à regretter, car sa blancheur, en hiver, fait du moins un contraste avec la teinte grisâtre et uniforme de tous les objets.

Yakoutsk a quatre mille habitants, cinq cents maisons, trois églises en pierre, deux églises en bois et un couvent; à notre arrivée on était en train de bâtir un bazar. Le seul

édifice un peu remarquable de cette triste ville, est l'antique *Ostrog*, ou forteresse en bois; bâti en 1647 par les Cosaques conquérants de la Sibérie : les tourelles, qui flanquent ses angles, sont en ruines et menacent de s'écrouler. Les habitants de Yakoutsk ont une sorte de vénération pour ce monument, et racontent souvent, et avec orgueil, les héroïques exploits de leurs aïeux, ainsi que la fondation et le développement de leur ville, que, par un bonheur tout particulier, ils aiment et trouvent même jolie! Disons cependant qu'elle a réellement été embellie depuis trente ans; on n'y rencontre plus ces yourtes de Yakoutes que le capitaine Billings vit, en 1793, mêlées aux maisons. Les plaques de glace[1] qui garnissaient alors les croisées, en guise de vitres

[1] L'usage des vitres est inconnu dans les parties éloignées du nord de la Sibérie : on les remplace par une plaque de glace soudée dans le cadre de la croisée, au moyen de neige et d'eau : le verre, au reste, a des inconvénients dans ces hautes latitudes, car le froid excessif le fait souvent éclater; le talc est dans le même cas, aussi ne s'en sert-on que pendant l'été.

et de talc, ont disparu en grande partie. L'intérieur de quelques maisons est même disposé avec une sorte d'élégance, ce qui est une preuve de l'aisance des habitants et fait par conséquent l'éloge du fonctionnaire qui administre la province.

On sait que Yakoutsk est le centre d'une portion considérable du commerce du nord de la Sibérie. De l'Anabra jusqu'au détroit de Béring, des rives de la mer Glaciale jusqu'au mont Aldana, près d'Olekma, de l'Ostrog d'Oudsk, et même d'Okhotsk et du Kamtschatka, dans un cercle dont le rayon a plusieurs milliers de verstes, on y apporte une grande quantité de marchandises : ce sont des fourrures diverses, depuis les plus communes jusqu'aux plus précieuses, des dents de morse et des défenses de mammouth [1]. Toutes ces marchandises sont vendues ou échangées dans le courant de l'été, et la valeur des importations annuelles s'élève à plus de deux millions et

[1] Les défenses de mammouth égalent celles d'éléphant pour la finesse de l'ivoire; la spirale qu'elles forment fait à peu près un cercle et demi. (T.)

demi de roubles, somme dans laquelle les pelleteries entrent seules pour un million et demi [1].

A peine la Léna s'est-elle débarrassée de ses glaces, que des marchands d'Irkoutsk arrivent à Yakoutsk, apportant un assortiment de marchandises d'un débit facile; c'est d'abord du fort tabac de Tcherkask [2] en feuilles, l'un des principaux articles de commerce; des grains et de la farine; du thé, du sucre et des boissons fortes; des étoffes chinoises en soie et en coton; du drap de qualité inférieure; des ustensiles en cuivre et en fer, et de la verrerie. Les habitants de Yakoutsk ont bien soin de profiter de cette foire pour s'approvisionner; car les marchés

[1] Voici la liste des marchandises mises en vente en 1836, à la foire de Yakoutsk : Petits-gris, 615 000 peaux; martres, 2 000; renards polaires (isatis), 20 000; hermines, 45 000; putois, 3 500; muscs, 10 000; martres, 18 000; dents de morses, 1 000 pouds (16 370 kil.); défenses de mammouth, 1 900 pouds (31 103 kil.).

[2] Tcherkask, capitale du gouvernement des Cosaques du Don. (T.)

une fois fermés ils sont forcés d'avoir recours aux détaillants, qui élèvent les prix à un taux exorbitant.

Si nous nous sommes servi du mot *foire* pour désigner l'époque où les marchands se réunissent à Yakoutsk, la vue même du marché n'a pas la moindre analogie avec celle d'une foire en Europe. On n'y voit point de marchandises étalées; l'aspect de la ville n'est pas celui d'une époque de plaisirs, et les rues elles-mêmes conservent leur air morne et abandonné; on dirait que les marchands se sont cachés à dessein avec leurs marchandises! c'est qu'en effet c'est dans l'intérieur des maisons que se font les affaires. Chacun tâche de dissimuler à son voisin les prix de ses marchandises, ainsi que les noms de ceux avec qui il est en marché. Les habitants de la ville s'adonnent exclusivement au commerce des pelleteries qu'ils achètent aux Yakoutes du voisinage. Les plus pauvres, auxquels leurs moyens ne permettent pas de faire des affaires en grand, achètent, petit à petit, des peaux pendant l'hiver, pour les revendre plus tard aux marchands d'Irkoutsk, ou les

échanger contre des vivres ou d'autres objets. On m'a assuré que, parmi les Russes établis à Yakoutsk, il ne se trouvait pas un seul artisan. Au contraire, les Yakoutes qui l'habitent, et qui, autrefois, ne s'occupaient que de chasse et de l'élève des bestiaux, sont devenus depuis lors des artisans habiles qui vendent le produit de leur industrie à ces mêmes Russes qui jadis furent leurs maîtres. On trouve parmi eux d'habiles charpentiers, des menuisiers, des ciseleurs sur bois, et même des peintres : sous le point de vue moral, ces hommes se distinguent par leur intelligence comme par l'amour de l'ordre et du travail.

On s'occupe peu ici de l'éducation des enfants : l'enfant, à sa naissance, est mis en nourrice chez quelque femme yakoute qui, deux ou trois ans après, le rend à ses parents; de retour sous le toit paternel, on lui montre, tant bien que mal, à lire et à écrire, pour le vouer ensuite au commerce des pelleteries dont il apprend peu à peu la pratique et les finesses; si ce genre d'occupation n'est point de son goût, il a la ressource de se

placer comme écrivain dans quelque administration.

L'hospitalité des habitants de Yakoutsk est devenue proverbiale. Au reste, le peu de voyageurs qui passent par cette ville, à l'exception de ceux que le commerce y attire et qu'il est de l'intérêt des habitants de bien recevoir, fait qu'ils n'ont que rarement l'occasion d'exercer cette belle qualité. Les soins du commerce n'emploient pas tout leur temps ; ils en passent la majeure partie dans des réunions bruyantes, où manger et boire sont les plaisirs les plus en usage : après une séance de plusieurs heures autour d'une table chargée d'aliments qu'accompagnent d'abondantes liqueurs, les vieillards achèvent leur soirée les cartes à la main ou en compagnie d'un bol de punch ; tandis que les dames de la société préparent le thé et croquent (comme passe-temps) de petites noisettes grillées que l'on extrait de la pomme du cèdre. On voit quelquefois un jeune élégant attirer les regards en dansant *la sibérienne* aux sons du gousli [1] ou du violon. Tel

[1] Espèce de psaltérion.

est le genre de vie monotone des habitants de cette ville. Rien n'en varie la longue uniformité à moins que quelque parure, quelque mode, vieille comme le monde, n'y arrive de l'autre extrémité de l'univers. Dès lors plus d'indifférence! l'envie et la rivalité entrent en jeu! C'est dire que les femmes de Yakoutsk sont très-occupées de leur toilette; aussi entend-on les vieillards se récrier contre la corruption du siècle et vanter les vertus des temps passés!

Grâce à l'obligeante activité de M. Minitski, nous nous trouvâmes en état, avant la fin de l'été, de songer à entreprendre un voyage à la mer Glaciale. M. Anjou et les personnes faisant partie de l'expédition qu'il était chargé de diriger, s'embarquèrent au commencement d'août sur la Léna, qu'ils descendirent. Vers cette époque, je chargeai M. Matiouchkine de prendre les devants, et de se rendre à Nijné-Kolimsk, centre futur de nos opérations, pour s'y occuper des préparatifs de notre première excursion. Je confiai à M. Kozmine le soin de surveiller les transports de vivres expédiés de Yakoutsk

à Nijné-Kolimsk, à l'époque des premières gelées. Quant à moi, je me mis en route le dernier, et quittai Yakoutsk le 12 septembre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

VOYAGE DE YAKOUTSK A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820.

SOMMAIRE DU CHAPITRE DEUXIÈME.

État des routes au delà de Yakoutsk; relais sur la Léna. — Nous traversons cette rivière. — Premier relais; nous n'y rencontrons âme qui vive. — Halte prolongée; chevaux; arrangement du convoi; adresse des guides yakoutes. — Canards sauvages; chasse abondante. — Intérieur d'une yourte. — Toilette en plein air; l'homme est capable de s'habituer à tout! — *Ex-voto* yakoutes; l'*Esprit des forêts*. — Musique et paroles des chansons yakoutes. — Chemins détestables; variété des points de vue; grand nombre de petits lacs; silence de mort. — *Miouré,* plaine singulière; joli village qui s'y trouve. — Un *Crésus* yakoute; son genre de vie. — Origine des Yakoutes; leurs richesses sont en troupeaux. — Nourriture; la graisse, aliment favori; voracité; femmes et hommes fument avec passion. — *Ourouse*, habitation d'été; *yourte*, habitation d'hiver. — Intérieur d'une habitation; le *tchouvale*. — Vaches mieux traitées que les chevaux. — Occupations des femmes; veillée d'une famille à l'entour du foyer; le chef de l'*oulouse*, juge suprême; le sorcier (chaman) consulté. — Yakoutes soi-disant chrétiens. — Caractère; la vengeance, trait dominant. — Passion pour la chicane. — Genre de vie isolée. — Arrivée à Miouré; visite qu'il me faut endurer. — Marais dangereux. — Contrée déserte; précautions à prendre pour la traverser. — Rives

de l'Aldane ; accident arrivé au passage de cette rivière. — Épouvantables chemins. — La Toukoulana ; son cours orageux. — Approches de l'hiver. — Adresse des Yakoutes à disposer un campement. — Le conteur sibérien. — Inondations subites ; moyens de s'abriter. — Passage des monts Verkho-Yansk ; difficultés de la route ; dangers auxquels on y est exposé ; coup d'œil magique du sommet ; description de la contrée au delà. — Rives de la Yana : case solitaire ; un vieillard et une jeune fille ; sort lamentable de cette enfant. — *Parias* de la Sibérie. — Baralase, relais de poste ; l'*Esaoule,* maître de poste ; bonheur de se trouver dans une chambre close et propre : repas original. — Singulière manière d'évaluer les distances. — Nous traversons la Yana. — Rencontre de M. Tomachevsky. — Le *Champ du Meurtre.* — Comment je perdis mon cheval et comment il me fut rendu. — *Zachiversk,* petite ville : le père Michel ; vertus chrétiennes et hospitalité du saint homme. — Contrée entre l'Indiguirka et l'Alazéya. — Les *Béliers,* marais profonds. — Le mont Alazéysk ; plusieurs rivières en sortent ; mines de fer. — Le mont Polovinovsk. — Sredné-Kolimsk ; j'endosse le costume des voyageurs du pays. — Rives de la Kolima. — *Omolone,* village. — *Nartas,* traîneaux tirés par des chiens. — Arrivée à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE DEUXIÈME.

VOYAGE DE YAKOUTSK A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820.

La route en sortant de Yakoutsk n'est praticable ni aux voitures ni même aux traîneaux. De ce point jusqu'à Kolimsk, comme en général sur toute la surface de l'immense désert glacé qui embrasse le nord de la Sibérie, on ne rencontre que de temps en temps quelques sentiers frayés qui traversent tour à tour des terrains marécageux, d'immenses forêts, de vastes espaces couverts de buissons épais et serrés, des collines et des montagnes escarpées. C'est donc à cheval seulement que l'on peut atteindre des lieux où le terrain est plus uni, et que des traîneaux, emportés par des rennes ou par des chiens, parcourent rapidement. Des chevaux de relais sont établis sur la rive droite de la Léna, depuis Yakoutsk jusqu'à Aldana.

Je me mis en route le 12 septembre à

midi, par un fort beau temps. Après avoir traversé le fleuve en bateau avec mon bagage, je pris des chevaux sur l'autre rive. La Léna, en cet endroit, est couverte d'un grand nombre d'îlots qui la partagent en plusieurs bras dont le principal a 4 verstes de largeur. J'emmenais un matelot arrivé avec moi de Pétersbourg, et un ancien sous officier, habitant de Yakoutsk, qui avait parcouru autrefois les côtes de la mer Glaciale avec M. Gédenchtrom : cet homme me servit, par la suite, d'interprète dans mes rapports avec les peuplades de la Sibérie, et rendit en outre de grands services à l'expédition par son adresse, et la hardiesse qui est naturelle à l'homme du peuple en Russie. Notre convoi se composait de treize chevaux, dont trois montés, et les autres chargés de bagage. A mon arrivée au relais, je le trouvai abandonné; on n'apercevait ni hommes ni chevaux : ce début ne me plut point; le sous-officier chercha à me rassurer en me disant qu'il fallait nous attendre à de pareils contre-temps, et que les Yakoutes du relais s'étaient sans doute éloignés à quelques verstes dans la plaine, pour procurer à

leurs chevaux de meilleurs pâturages. J'expédiai deux de nos bateliers après eux, tandis que nous nous occupâmes à allumer un bon feu sur le rivage pour tâcher de nous réchauffer, car le vent d'automne était froid, et préparer un *stchi*[1] bien chaud qui pût réconforter nos estomacs et nous mettre en état de poursuivre notre route.

Enfin, après une attente de trois heures, nous vîmes revenir nos gens qui nous amenaient des chevaux : nous chargeâmes sur chaque cheval 5 pouds et demi de bagage, et le tout fut attaché avec des cordes de crin. Une longue courroie s'étend de la tête de chaque cheval à la queue de celui qui le précède, ce qui fait qu'un convoi pareil forme une suite non interrompue de chevaux marchant à la file. Nous n'avions que deux guides pour nos treize chevaux. L'un de ces hommes, monté sur le cheval qui marchait en tête, dirigeait tout le convoi; tandis que son compagnon, placé à l'arrière-garde, en surveil-

[1] Potage national : les choux aigres en forment la base, et s'allient soit à la viande, soit au poisson. (T.)

lait la marche et se tenait prêt à venir en aide au premier. Cet état est très-pénible, et exige beaucoup d'habitude, car les chevaux, dans les parties montagneuses, jettent souvent le bagage à terre, ou bien enfoncent profondément dans les terrains marécageux. Les Yakoutes qui font ce métier sont tellement adroits et si bons marcheurs, qu'un seul guide suffit à diriger un convoi de vingt chevaux, ce qui l'oblige à faire la majeure partie de la route à pied : on avance ainsi au pas, en parcourant de 20 à 50 verstes par jour.

La mise en ordre et le chargement de nos bagages nous prirent beaucoup de temps, en sorte que nous ne nous trouvâmes prêts à partir que le soir, fort tard. Fatigué de marcher au pas, je me décidai à prendre les devants en compagnie de l'un de nos guides. L'étroit sentier que nous suivions allait serpentant entre des buissons de saules, ou traversait des plaines parsemées de petits lacs, peuplés de perdrix et de canards sauvages : peu d'instants nous suffirent pour en tuer assez pour notre souper. Vers le coucher du

soleil et après une course de 13 verstes, j'arrivai à une yourte isolée, habitée par des Yakoutes, à laquelle on donne le nom pompeux de *relais de poste*. Je me décidai à y passer la nuit; mais à peine eus-je jeté un coup d'œil dans l'intérieur de l'habitation que je reculai épouvanté; hommes et animaux s'y tenaient pêle-mêle au milieu d'une malpropreté dégoûtante! Un bois de mélèzes se trouvait à côté; je donnai la préférence à son ombrage, et en fis ma chambre à coucher; j'y passai la nuit passablement bien, auprès d'un bon feu, étendu sur une peau d'ours, sous une épaisse couverture fourrée.

Le soleil levant colorait l'horizon lorsque je fus éveillé par le bruyant pétillement de broussailles enflammées que des Yakoutes venaient de jeter dans notre feu. L'air était pur et frais; le thermomètre marquait 2 degrés de froid, température qui, pour une toilette faite en plein air, me parut alors extrêmement dure, et je frémis en songeant aux froids rigoureux de l'hiver qui m'attendait sur les côtes de la mer Glaciale. Habitué au comfort de l'existence européenne, je ne

pouvais concevoir qu'il fût possible de supporter pendant plusieurs jours et sans intervalle un froid intense; mais l'homme a réellement été créé pour tous les climats du globe! La nécessité, la force de la volonté et surtout l'habitude le mettent en état de braver tous les genres d'incommodités, et même les souffrances physiques les plus cruelles! Après avoir passé quelques semaines de la sorte, en plein air, je finis par trouver, comme les habitants des bords de la Kolima, qu'un froid de 20 degrés est une température douce.

Tout fut bientôt en mouvement. Une bouilloire[1] pleine de neige est placée sur le feu, et me promet dans peu une tasse de thé bien chaud, tandis que mes gens s'occupent à préparer leur *stchi*. Pendant le déjeuner, nos chevaux sont ramenés du pré voisin à grands coups de fouet; puis on charge le

[1] La bouilloire destinée à faire chauffer l'eau est un meuble de première nécessité pour l'officier russe en campagne. Le thé, si facile à préparer, a en outre l'avantage de réchauffer le militaire transi par l'humidité du bivouac. (T.)

bagage et nous nous mettons en route par un chemin qui gravit une colline sur laquelle le mélèze et le pin étendent leur ombrage. Je remarquai quelques arbres près du sentier que nous suivions, et dont les antiques troncs étaient parés de touffes de crin de cheval ; un grand nombre de bâtons, ornés de la même manière, étaient plantés autour. Le Yakoute qui dirigeait le convoi, l'arrêta en cet endroit, mit pied à terre, arracha quelques crins de la crinière de son cheval, et alla les suspendre au tronc de l'un de ces arbres, avec toutes les marques de la plus grande dévotion; puis, s'approchant de moi, il me déclara d'un air radieux que cette offrande nous assurait dorénavant la protection de l'*Esprit des forêts,* et que notre voyage serait certainement heureux! J'appris que les bâtons, ornés de crins, étaient des *ex-voto* offerts par les voyageurs à pied. Cet hommage si simple remplace ici les longues prières que l'on récite en Mongolie près des *Obo,* ou tertres sacrés : le but comme la source de ces usages sont les mêmes; mais l'*Esprit des forêts* est évidemment moins exi-

geant que la divinité qu'adorent les lamas. Au reste, les Yakoutes tiennent tellement à cet usage, que ceux-là même qui ont été baptisés, y demeurent fidèles.

Mes Yakoutes, pour se distraire des ennuis de la route, ne cessèrent point de chanter pendant toute cette journée : leur chant, triste et monotone, est en harmonie avec leur caractère morose, dissimulé et superstitieux; mais, quant aux paroles, elles sont fort poétiques et ne se rapportent guère aux objets qu'ils ont sous les yeux : le poëte vante les beautés du paysage, le feuillage touffu des arbres aux larges troncs, le bruit du fleuve rapide, et les crêtes élevées des monts sourcilleux! Sachant qu'ils improvisaient, et ne voyant aucun objet à l'entour qui pût leur inspirer ces paroles, je les attribuais à une imagination exaltée, peut-être par l'aspect même de cette nature épouvantable, lorsque mon *cicerone,* le sous-officier, m'expliqua qu'il s'agissait d'*éloges* adressés à la contrée, dictés par la crainte que leur inspire l'*Esprit des forêts*, et le désir de se le rendre propice.

Après avoir fait, le 13 août, 63 verstes, partagées par un relais à moitié chemin, nous arrivâmes vers la nuit à une *yourte* servant de maison de poste : on me l'avait tant vantée en route, que je m'étais fait une fête de passer la nuit dans un lieu chaud et propre ; il fallut l'aspect même de la *yourte* pour me désabuser, et, en vérité, il faut être Yakoute pour pouvoir respirer dans une atmosphère aussi épaisse, et vivre en un lieu si dégoûtant! Cependant il pleuvait, et je dus me résigner à m'y introduire. Ce fut en vain que je tentai de m'endormir; le mauvais air, les ordures de toute espèce, ainsi que les cris des enfants mêlés à ceux des animaux que l'on y avait placés pour les garantir du froid, ne me permirent pas de fermer l'œil de toute la nuit; et je vis le jour paraître avec joie, pour me dépêcher de partir.

Les chemins, naturellement mauvais, étaient devenus presque impraticables à la suite de pluies continuelles; nous en fûmes dédommagés en partie par la variété des points de vue : le grand nombre de petits lacs dispersés çà et là contribuaient à em-

bellir le tableau; ils nous obligèrent à de fréquents détours, ce qui nous fit faire 20 verstes en pure perte. Ces lacs sont généralement de forme ovale, et le feuillage des mélèzes qui croissent sur leurs bords escarpés, en se reflétant dans l'eau, la font ressembler à un vaste miroir. Autour, tout est calme, silencieux; à peine entend-on de temps en temps le sifflement de l'air fendu par le vol rapide de quelque oiseau qui cherche à échapper à un ennemi prêt à l'atteindre, ou le bruit du feuillage frôlé par l'agile écureuil qui saute de branche en branche.

A 40 verstes de notre couchée nous entrâmes dans le Miouré, plaine vaste et fort remarquable: elle est circulaire, et son diamètre a à peu près 8 verstes. L'élévation, en forme de rempart, qui l'entoure, forma jadis les bords d'un lac; et maintenant encore il existe, dans la partie basse de la vallée, un grand nombre de petits lacs poissonneux, qui communiquent tous les uns avec les autres. La situation favorable de cette plaine et ses gras pâturages furent cause qu'un chef

toungouse, nommé Miouré, s'y établit autrefois; mais des Yakoutes, venus du midi, lui disputèrent le terrain, l'attaquèrent à plusieurs reprises et le forcèrent enfin à se transporter plus au nord, tandis que les nouveaux venus y fondèrent le village le plus peuplé que l'on rencontre sur cette route jusqu'à l'Aldane. On y voit un grand nombre de yourtes, au-dessus desquelles s'élèvent les clochers de deux églises : les rues du village sont animées et parcourues par des chevaux et de nombreux troupeaux; en un mot, la différence la plus marquée existe entre ce lieu et le désert qui l'environne. Le village est en partie redevable de sa prospérité à un riche Yakoute qui y a construit, à ses frais, deux églises. Quoique cet homme possède, à ce que l'on m'a assuré, plus de cinq cent mille roubles, il n'en est pas moins demeuré fidèle aux coutumes de sa peuplade; c'est-à-dire qu'il habite une yourte, y reste accroupi à se chauffer près du *tchouvale* [1], boit le koumisc [2], et mange de la chair de cheval. Les

[1] Le foyer dans une yourte de Yakoutes.

[2] Boisson que les Yakoutes préparent avec le lait de

habitants s'occupent à élever des bestiaux, vont à la chasse, font le commerce des pelleteries, et transportent des marchandises; industrie pour laquelle ils entretiennent un grand nombre de chevaux.

On a tant de fois décrit les coutumes et les mœurs des Yakoutes, qu'il serait superflu d'entrer à cet égard dans de grands détails; je me bornerai donc à esquisser leur portrait et à dire quelques mots de leurs mœurs. Les traits du visage comme le langage du Yakoute dénotent parfaitement son origine tartare[1]. C'est un peuple de pasteurs, dans toute l'étendue du terme; car tout leur avoir

jument, à peu près comme les Tartares, mais avec la différence qu'ils ignorent l'art de la rendre enivrante : sa saveur est agréable, et elle est si nourrissante, que le Yakoute qui, à l'époque de la fenaison, quitte sa demeure pour plusieurs jours, se contente d'emporter une suffisante quantité de koumise, pour se nourrir jusqu'à son retour.

[1] On dit qu'un Tartare, nommé Sakalar, arrivé à Kiriga, sur la Léna, s'y établit, épousa une Toungouse, et devint ainsi la souche des Yakoutes, qui maintenant encore se donnent le nom de Sakalars.

consiste en *tabounes*[1] nombreux et en troupeaux de bêtes à cornes qui fournissent à leur entretien et les nourrissent. Le grand nombre d'animaux à fourrures, répandus dans leurs immenses forêts, et les profits qu'ils retirent de la vente des peaux aux Russes, leur ont donné la passion de la chasse; ils y montrent une très-grande habileté.

Habitués dès leur enfance à supporter tous les genres de privations, ces hommes sont singulièrement endurcis: quant au froid, il semble, en vérité, qu'ils ne le sentent pas! Un Yakoute, pour voyager en hiver, ne prend avec soi ni tentes ni pelisses. C'est dans son costume habituel qu'il se met en route, quelque long que soit le voyage et malgré la rigueur de la saison. Arrivé au bivouac, le Yakoute étend sur la neige la couverture de son cheval, place sa selle de bois à l'un des bouts, en guise d'oreiller; puis il ôte sa légère pelisse (sanayak), se couche, et l'étend sur lui de manière à garantir les reins et les épaules, tandis que le restant du corps de-

[1] Grands troupeaux de chevaux en Sibérie. (T.)

meure à peu près à découvert. Après s'être un peu réchauffé sous cette couverture, notre homme l'attire en haut, pour couvrir une partie du visage : c'est ainsi qu'il dort du plus profond sommeil, par un froid de 20 ou 30 degrés. Quelquefois le *sanayak* glisse des épaules et une épaisse couche de givre s'étend sur le corps du dormeur, sans que son sommeil soit troublé, et que sa santé souffre la moindre atteinte. Ces hommes supportent aussi la faim à un degré incroyable! aussi donne-t-on aux Yakoutes, en Sibérie, le surnom d'*hommes de fer*.

La vue du Yakoute est perçante : l'un d'eux, chose incroyable! nous assura qu'en examinant un jour le ciel, il avait vu *une grande étoile bleuâtre en avaler de plus petites et les vomir ensuite :* c'étaient les éclipses des satellites de Jupiter que cet homme avait observées!

A ces qualités naturelles il faut joindre encore la *mémoire locale* développée au plus haut point : il n'est pas un tertre, un buisson, une flaque d'eau, une pierre, dans les vastes déserts que parcourt le Yakoute dont

il ne se souvienne; et, grâce à ce don merveilleux de la Providence, il traverse des espaces immenses, complétement déserts, sans jamais courir le risque de s'égarer.

Les Yakoutes mangent de la viande de bœuf et de cheval, toujours bouillie, et boivent du lait de vache et de jument. La manière de préparer la viande rôtie leur est inconnue ainsi que l'art de faire le pain. Pour eux, la graisse est le mets le plus délicat, et ils trouvent qu'il n'existe point de plaisir pareil à celui d'en dévorer une énorme quantité; aussi la mangent-ils sous différentes formes, tantôt crue et tantôt fondue. Le mérite d'un repas étant toujours dans la quantité, et non dans la qualité, c'est avec voracité qu'ils avalent toute espèce d'aliment. Ils ont en outre une sorte de bouillie faite avec du poisson, un peu de farine, du lait, beaucoup de graisse et *de l'écorce de mélèze* râpée fin, que l'on y incorpore pour en augmenter le volume; tel est l'aliment le plus compliqué de l'art culinaire des Yakoutes; et ils en mangent des quantités vraiment incroyables! Le lait de

vache leur sert à faire une espèce de fromage aigrelet qui n'a pas mauvais goût.

Fumer est une passion commune aux hommes et aux femmes. Ils choisissent de préférence le tabac le plus fort, celui de Tcherkask. Comme ils ont pour habitude d'avaler toute la fumée, il en résulte pour le fumeur une sorte d'ivresse qui, si la colère s'en mêle, a parfois les suites les plus funestes! Comme le koumise est une boisson peu spiritueuse, ils lui préfèrent l'eau-de-vie, malgré le prix exorbitant de cette liqueur, qui leur est apportée de Russie. Aussi les marchands russes qui fréquentent les villages yakoutes pour y acheter des fourrures, ont-ils soin de se munir de tabac et d'eau-de-vie, dont le placement est toujours assuré.

Les Yakoutes ont deux espèces de demeures : l'*ourose,* demeure d'été, est une espèce de tente de forme conique très-légère; elle est faite d'écorce d'arbre appliquée sur un châssis; ils y vivent en vrais nomades pendant que leurs troupeaux broutent l'herbe touffue; ce temps est consacré par eux à s'ap-

provisionner de foin pour l'hiver. A son approche, le Yakoute se transporte dans sa *yourte,* qui est une hutte plus ou moins grande, en forme de pyramide tronquée; elle consiste en un léger châssis revêtu d'une couche d'herbe fort épaisse, de glaise et de gazon. On y trouve, au lieu de croisées, une ou deux petites ouvertures carrées par où le jour pénètre à peine, et dans lesquelles on a soin d'incruster des morceaux de glace pendant l'hiver. En été, ces lucarnes sont recouvertes avec des vessies de poisson, ou du papier enduit et imbibé de graisse. Le sol de la yourte, chez les habitants pauvres, est à trois pieds au-dessous du terrain environnant, et est recouvert d'une couche de terre glaise bien battue; les habitants à leur aise, au contraire, construisent un plancher au-dessus du sol. Des bancs, très-larges, garnissent les murs et servent de lit; de petites cloisons les partagent de distance en distance, et forment autant de cellules ouvertes d'un côté: cet usage est principalement suivi lorsque plusieurs ménages vivent réunis. L'âtre, ou *tchouvale,* occupe à peu près le milieu de la

yourte en inclinant un peu vers la porte. Le feu y est constamment allumé, tant pour entretenir une température égale que pour servir à la cuisson des aliments; un tuyau, qui traverse le toit, donne passage à la fumée. Les vêtements des habitants (d'ordinaire très-malpropres) sont suspendus en désordre à l'entour des murs. Chaque yourte a ses dépendances, qui consistent en huttes construites d'après le même système, où l'on abrite les vaches; ces animaux sont bien mieux traités que les chevaux; on les enferme, on les nourrit de foin, et même on va jusqu'à les établir parfois dans sa propre demeure lorsque le froid est vif, tandis que leurs malheureux compagnons restent jour et nuit en plein air, et n'ont pour se nourrir que l'herbe d'automne, qu'il leur faut retirer de dessous la neige en la grattant avec leurs pieds. C'est seulement lorsqu'on a un long voyage à faire que l'on donne du foin aux chevaux, quelques jours avant de se mettre en route. Ajoutons que la yourte yakoute, quelque grossière que soit son architecture, convient parfaitement aux besoins des habi-

tants, et s'accorde avec les exigences du climat.

Le jour, pendant que les hommes sont à la chasse, les femmes se tiennent accroupies autour de l'âtre, et s'occupent à préparer des peaux, à fabriquer des vêtements, des filets, des cordes, et à tricoter. Vers le soir, les chasseurs rentrent, et les familles se complètent. C'est alors que la fumée du tabac s'élève, que l'on boit du koumise, et que l'on se régale largement de graisse et de bouillie à l'écorce pilée. Alors aussi les anciens jugent, règlent les différends, et s'efforcent de ramener l'harmonie entre les plaideurs; s'il s'agit de quelque affaire plus grave, on la soumet au chef suprême de la tribu; de l'*oulouse* [1]. Enfin, la journée se termine souvent par les conjurations cabalistiques du *chaman* qui, vers minuit, le corps penché sur l'âtre, où brillent encore

[1] L'*oulouse* est la réunion d'une tribu yakoute, sous l'autorité d'un chef suprême; il se divise en un certain nombre de *naslégues* gouvernés séparément par des notables. C'est parmi ces derniers que l'on choisit le chef suprême de l'*oulouse*.

quelques charbons à demi éteints, cherche à y lire le nom du lieu où tel animal égaré a cherché un refuge, à découvrir le remède qui convient à tel malade, ou bien adresse des prières à l'*Esprit* pour qu'il protége des amis en voyage, ou qu'il mette un terme à quelque long procès.

Quoique la majeure partie des Yakoutes aient été baptisés, et que l'on ait traduit en leur langue plusieurs fragments de l'Évangile, peu d'entre eux ont une idée claire du christianisme; bien plus, ils accordent une confiance aveugle aux sortiléges des chamans, et pratiquent plusieurs cérémonies païennes.

Le Yakoute est non-seulement dissimulé, mais encore querelleur, insociable et vindicatif; jamais il n'oublie une injure; si la vengeance lui a échappé pendant sa vie, c'est son fils ou l'un de ses proches parents qu'il charge au lit de mort de le venger! Ce peuple a la passion de la chicane, et l'on voit les Yakoutes saisir avec empressement la moindre occasion de satisfaire ce penchant. Non contents d'étourdir de leurs doléances tout

voyageur auquel ils supposent quelque influence, ils entreprennent encore des voyages longs et dispendieux pour intenter des procès; souvent pour quelques centimes! Si l'insociabilité de leur caractère les porte à vivre dispersés, rarement par villages, mais plus souvent par yourtes isolées les unes des autres; ils n'en sont pas moins hospitaliers envers les étrangers. On ne rencontre des villages qu'entre Yakoutsk et les rives de l'Aldane; mais passé la chaîne des monts Verkho-Yansk, des distances souvent de 200 verstes séparent les yourtes les unes des autres, en sorte que les plus proches voisins demeurent des années entières sans se voir. Que l'on n'imagine pas que le manque de pâturages suffisants soit la cause de cette dispersion; non, elle tient uniquement au caractère de cette peuplade.

A mon arrivée à Miouré, le chef de l'*oulouse*, accompagné de deux scribes, vint me souhaiter la bienvenue et un heureux voyage. Je fis ce que je pus pour les bien régaler de thé et d'eau-de-vie, et leur offris des pipes. En échange de ces politesses, il me

fallut endurer de longues jérémiades sur les vexations prétendues des Cosaques de Yakoutsk. Je tâchai de les tranquilliser en les assurant que l'organisation nouvelle que venaient de recevoir les Cosaques de la Sibérie auxquels des terrains à cultiver allaient être distribués, ferait disparaître les abus. En effet, la nouvelle organisation donnée à la Sibérie est pleine de sagesse et d'une philanthropie bien entendue; néanmoins elle a été impuissante pour modifier le caractère chicaneur des habitants.

Après nous être suffisamment reposés à Miouré et avoir acheté les provisions nécessaires, nous nous remîmes en route le 15 septembre. Les chemins étaient détestables, et plus d'une fois nous donnâmes tête baissée dans des marais où nos chevaux enfonçaient jusqu'au cou. Mais, grâce à l'agilité et à l'adresse de nos guides, nous vînmes à bout de franchir sans accident grave 90 verstes d'une route très-dangereuse. Il commençait à faire nuit lorsque j'atteignis le relais d'Aldansk ou de Gélézinsk, éloigné d'une demi-verste de l'Aldane qui, 90 verstes plus loin, débouche

dans la Léna. C'est ici la limite des terres habitées par les Yakoutes; on ne les retrouve plus que passé les monts Verkho-Yansk, à 400 verstes d'ici, à Baralase. Tout l'espace intermédiaire est un désert sur lequel s'élèvent des montagnes séparées par des vallées marécageuses, communiquant les unes aux autres, et dont le passage est fort difficile. Aussi les convois ont-ils soin de faire un temps d'arrêt au relais d'Aldansk, pour se préparer à une route aussi pénible. Les chevaux que l'on emmène sont choisis parmi les meilleurs, et en nombre plus que suffisant, afin de pouvoir remplacer les chevaux fatigués; enfin, on fait aussi bonne provision de vivres. Ce n'est point tout; il faut souvent attendre plusieurs jours que le temps soit devenu sec et qu'il gèle assez pour consolider la surface des marais. Nous fûmes favorisés par la température, et pûmes nous mettre en route après une halte d'un jour.

La contrée qui sépare la Léna de l'Aldane est montueuse, et remarquable par sa singulière configuration : la chaîne des collines qui la couvrent s'étend de l'est à l'ouest, et se

perd au loin dans les pentes marécageuses et les bas-fonds des bords de l'Aldane et de la Léna. Entre cette suite d'élévations aux formes ondulées, se trouvent de nombreuses cavités, grandes et petites, qui, sur le versant nord, forment des marécages communiquant entre eux; et, sur celui du midi, une infinité de grands et de petits lacs. Vers le centre de cet espace montueux, s'étend une vallée circulaire, dont le diamètre a environ 8 verstes, et qui est aussi couverte d'un réseau de lacs semblables. Cette chaîne de montagnes est formée d'argile mêlée avec du sable; l'arbre qui y croît principalement est le mélèze. Le versant nord m'a semblé plus escarpé que le versant sud. L'Aldane a ici près de 1 verste $\frac{1}{2}$ de largeur, et coule avec rapidité vers l'ouest, entre des rives terreuses. Passé cette rivière, et vers le nord, on aperçoit dans le lointain les sommités aiguës et couvertes de neige d'une chaîne de montagnes.

Nous passâmes la rivière le 17 septembre avec nos chevaux et notre bagage. A peine étions-nous parvenus au milieu de son lit que

nous nous aperçûmes que le bateau plat dans lequel nous nous trouvions faisait eau; elle y pénétrait même avec une rapidité telle que tous nos efforts réunis pour le vider eussent été insuffisants, et n'auraient pu l'empêcher de sombrer, s'il n'avait rencontré par bonheur un îlot sur lequel il échoua. Aussitôt on se mit à l'œuvre pour boucher l'ouverture avec de l'herbe sèche et de la mousse. Ceci fait, nous remîmes le bateau à flot et atteignîmes enfin l'autre rive. A peine débarqués, nous dressâmes notre grande tente (le *pologue*[1]), à l'ombre d'un immense bouleau qui croissait, pittoresquement suspendu sur l'eau; puis nous nous occupâmes des apprêts du dîner, tandis que nos chevaux, lâchés dans un pré voisin, s'y repaissaient tristement d'herbe flétrie.

Le 18 septembre on se remit en route à la pointe du jour, en suivant un sentier à peine tracé, qui traversait un désert marécageux,

[1] Cette tente, de forme carrée, est faite en peaux de rennes. Elle a sept pieds de longueur, quatre pieds de largeur et cinq pieds de hauteur. On n'en fait usage qu'en route.

sur lequel l'œil attristé cherchait vainement un arbre : quelques tertres couverts d'une herbe verte, mais rare, en variaient seuls l'uniformité. Mes guides m'ayant prévenu que ces derniers vestiges de végétation allaient bientôt disparaître, je me décidai à faire une halte au dernier tertre pour faire paître nos chevaux qu'attendaient de rudes fatigues. Jusqu'alors le temps avait été beau ; mais ici il changea tout à coup : le ciel se couvrit de lourds nuages, il tomba de la neige et de la grêle, et le thermomètre descendit à 2 degrés de froid. Assis dans notre tente, à l'entour d'un bon feu, devant la bouilloire remplie d'eau pour le thé, nous écoutions mugir le Toukoulane qui, pressé de rejoindre l'Aldane, roule ses ondes avec furie au fond des étroites vallées des monts Verkho-Yansk.

La journée de route du lendemain fut extrêmement pénible. Après nous être tirés à grand'peine des marécages qui nous cernaient de tous les côtés, nous pénétrâmes dans une sombre forêt de mélèzes, de saules et de trembles ; là, il fallut se frayer un passage au milieu des arbres abattus et des

rameaux entrelacés d'une végétation forte, pour atteindre le seul endroit où l'on puisse traverser la rivière à gué. Nous eûmes de la peine à atteindre le soir les rives désertes du Toukoulane, où nous établîmes notre bivouac sur un pré. Une longue ligne de montagnes neigeuses courait au nord (c'étaient celles que j'avais aperçues de l'Aldane); et derrière nous s'étendait à perte de vue l'épaisse forêt que nous venions de traverser. Un silence de mort régnait en ces solitudes, interrompu par le sourd mugissement des ondes menaçantes du Toukoulane!

Le 20 au matin, nous tentâmes le passage de la rivière; l'eau baignait nos chevaux à la hauteur de la selle, le courant était d'une rapidité extrême; mais le fond étant uni et ferme, nous pûmes néanmoins atteindre à l'autre bord, sains et saufs, quoique très-mouillés. Parmi les autres rivières, moins larges, mais tout aussi rapides, qu'il nous fallut traverser ce jour-là, je citerai le Toro-Toukoulane (Toukoulane transversal), et l'Anti-Merdiak (les portes de fer). Les pluies

et la fonte des neiges, grossissent tellement celle-ci qu'elle sort souvent de son lit et ravage la contrée. Les bords généralement plats de ces rivières, sont couverts d'arbres déracinés et d'énormes blocs de pierre que l'eau arrache et entraîne des hauteurs, surtout en automne. Un chemin pareil harassa nos chevaux, et nous dûmes nous arrêter de meilleure heure que les jours précédents.

Tout annonçait pourtant que l'hiver allait s'établir ; le thermomètre marquait 5 degrés de froid, et la neige, qui tomba en abondance, recouvrit bientôt tous les environs. Nos journées de route étaient tellement monotones, que je me réjouis de ce changement, si peu agréable d'ailleurs et qui allait nous donner un échantillon de la vie nomade (en hiver) qui nous était réservée ! Il fallait camper, et nous choisîmes un endroit où le terrain était uni, et adossé à de grands arbres qui nous mirent à l'abri du vent et du chasse-neige : un gros tronc d'arbre, que nous roulâmes, devint le centre de notre établissement et nous fournit de quoi faire un excellent feu dont les flammes élevées, se dé-

tachant sur un ciel obscur, éclairèrent bientôt tous les alentours. Durant ces apprêts, nos guides étendirent par terre, avec une promptitude miraculeuse, une épaisse couche de broussailles, brisées en petits morceaux, qu'ils recouvrirent de branches vertes, fournies par un cèdre nain qui croissait là en profusion. Nous dressâmes trois *pologues* sur cet aromatique tapis, de manière à ce qu'ils formassent trois côtés d'un carré; le quatrième fut occupé par nos guides qui, trouvant que la température était encore *suffisamment chaude*, bornèrent leurs apprêts pour la nuit à étendre par terre les couvertures des chevaux, qui leur servirent de matelas, comme les selles d'oreillers. Pendant que nous nous occupions à dresser les tentes, ils déchargèrent les chevaux, les essuyèrent avec de l'herbe sèche, et les attachèrent ensuite, par leurs licous, aux arbres voisins, la tête haute pour les empêcher de brouter l'herbe glacée avant qu'ils se fussent ressuyés.

Établis de la sorte, nous nous dépêchâmes de remplir bouilloires et marmites de neige

nouvellement tombée, et de les suspendre sur le bûcher; et, nous groupant autour, un *ganzi*[1] à la bouche, nous tisonnions à qui mieux mieux pour hâter la cuisson du souper si ardemment désiré. Le repas terminé, nos Yakoutes se mirent à se raconter les aventures qui leur étaient arrivées, soit à la chasse, soit en voyage. Le Sibérien est un conteur infatigable, toujours prêt à altérer les faits pour donner du piquant à la narration : par exemple, l'un de ces gens nous raconta les prouesses d'un célèbre chasseur cosaque qui, nous dit-il, se trouvant seul au milieu d'une forêt, y fut attaqué par trois ours gigantesques qu'il tua successivement; le premier d'un coup de couteau, le second d'un coup de hache, et le troisième d'un coup de bâton. Un autre conteur nous parla d'un élan, doué d'une force prodigieuse, qui traversant une forêt de toute la vitesse de sa course, donna de son bois contre les branches d'un très-gros arbre qu'il déracina, sans avoir été arrêté un seul instant. Malgré

[1] Pipes très-courtes dont se servent les Yakoutes.

la futile absurdité de pareils récits, ils me firent paraître la soirée moins longue, et nous préparèrent à passer une bonne nuit, abrités sous nos *pologues*, et enveloppés de fourrures qui nous garantirent assez bien du froid. Quant aux guides, après avoir lâché leurs chevaux sur un regain recouvert de neige [1], ils allèrent se coucher à la belle étoile, et n'en dormirent pas moins bien. Nous avons déjà parlé des inondations qu'occasionnent la fonte des neiges et les pluies d'automne; elles sont quelquefois tellement subites, qu'une seule nuit suffit pour couvrir d'eau de vastes plaines; aussi les voyageurs

[1] On dirait, à voir les chevaux du nord de la Sibérie, qu'ils y ont subi une transformation : ils sont de petite taille, ont le cou épais, les os très-gros comparativement à leur taille; le poil d'un blanc grisâtre, long, crépu, et qui mue vers le milieu de l'été. A l'époque des voyages les plus pénibles, qui durent souvent trois mois, ils n'ont pour se nourrir que de l'herbe flétrie et à demi pourrie. Néanmoins, ces chevaux sont forts; ce qu'ils sont en état de supporter passe toute idée! Jamais ils ne perdent leurs dents, quel que soit leur âge; et, à trente ans, un cheval pareil est encore en état de travailler.

ont-ils soin de s'établir, pour passer la nuit, sous de grands arbres qui, s'il le fallait, pourraient leur servir de refuge : en cas d'inondation subite ils construisent lestement, avec des rameaux, une sorte de pont suspendu, entre plusieurs arbres, et s'y installent avec leurs effets pour y attendre, exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère, que les eaux se soient retirées.

Le lit du Toukoulane va se rétrécissant de plus en plus vers son embouchure; les rochers qui l'encaissent se rapprochent, et les forêts, étendues sur ses bords, s'éclaircissent peu à peu pour disparaître enfin complétement. Les arbres qui y croissent en plus grand nombre sont le peuplier, dont on rencontre des individus d'une taille et d'une épaisseur colossales, et le saule. Plus loin, sur le rivage, là où le terrain est sec et pierreux, on voit croître en abondance le cèdre nain, mêlé à des bouleaux et à des sapins. Cette espèce de cèdre croît de préférence sur le versant des montagnes et dans les ravins; son fruit, petit, mais savoureux, est également recherché par l'ours et l'écu-

reuil. Dans la partie la plus touffue de ces bois de cèdres et de sapins, habitent un grand nombre de coqs de bruyère et de perdrix. Nous passâmes la nuit du 22 septembre dans une plaine nue, au pied de hautes montagnes et à l'abri d'un rocher s'élevant à pic. L'approche de l'hiver devenait de jour en jour plus sensible : une épaisse couverture fourrée ne suffisait pas pour nous garantir pendant la nuit contre un froid très-vif, de 16 degrés.

Cependant nous nous trouvions au pied de l'imposante chaîne des monts Verkho-Yansk, dont le passage est considéré comme la partie la plus difficile du voyage de Yakoutsk à Nijné-Kolimsk. Ce sont tantôt d'énormes rochers nus qu'il faut escalader, en s'exposant à chaque instant à perdre pied, et à rouler dans l'abîme; tantôt d'étroits ravins remplis d'une neige profonde, à travers laquelle on ne parvient à se frayer un passage qu'à l'aide de la pelle. Malgré tant de difficultés, sans cesse renaissantes, trois heures de marche nous suffirent pour atteindre le plus haut point du passage,

mais non de la chaîne, dont quelques sommets s'élèvent encore à plus de huit cents pieds au-dessus; le chemin continue à serpenter entre eux. Ce passage, si difficile en hiver, l'est un peu moins en été, saison où cependant on y est exposé quelquefois à de terribles tourmentes. En hiver, on y est assailli par des coups de vent impétueux qui s'élancent tout à coup du fond des précipices, et dont l'impétuosité est telle que ni chevaux ni cavaliers ne peuvent leur résister. On a vu des convois nombreux arrachés ainsi de l'étroit sentier qu'ils suivaient, et précipités dans l'abîme ouvert sous leurs pas. Pour nous, nous jouîmes du plus beau temps, pendant la durée de notre passage. Lorsque le soleil, s'élevant sur un ciel sans nuages, fut parvenu au plus haut point de sa course, et qu'il eut frappé de ses rayons perpendiculaires les rocs couverts de frimas, ils apparurent brillant de mille feux; tandis que l'air était pénétré de particules glacées, semblables à des paillettes lumineuses. De ce point élevé, nous aperçûmes, vers le nord, une vaste plaine dans laquelle coule la Yana,

qui après avoir pris sa source dans les monts Verkho-Yansk, dirige son cours vers la mer Glaciale. D'énormes rochers garnissaient l'horizon à l'est.

La chaîne des monts Verkho-Yansk [1], qui partage les systèmes des eaux de la Léna et de la Yana, est composée tout entière de schiste noir; le versant septentrional est moins incliné que le versant méridional. Sous le point de vue forestier, cette chaîne forme un point de division remarquable; en effet, on y voit croître le pin et le sapin vers le sud, tandis que le cèdre, le peuplier, le bouleau et le saule croissent seuls vers le nord. Ces derniers arbres s'étendent jusqu'au 68° de latitude, et garnissent les bas-fonds et les endroits abrités des rives de l'Omolone et des deux Aniouy. Des Toungouses que nous rencontrâmes nous assurèrent que les débris d'un grand navire se trouvaient sur l'un des sommets de ces montagnes; mais ils ne purent nous donner à cet égard des renseignements plus précis.

[1] Latitude de la principale cime, 64° 20′.

On nomme *route de Toukoulansk* l'espace compris entre l'Aldane et les monts Verkho-Yansk. Ces 140 verstes sont assurément une des routes les plus détestables de toute la Sibérie! Des marais profonds, des forêts séculaires et impénétrables, des rocs escarpés et des rivières torrentueuses y semblent réunis à dessein pour en rendre la traversée impossible. Le malheureux voyageur, accablé de fatigue, n'y rencontre pas le moindre abri où il lui soit possible de se mettre à couvert de l'ouragan, et il n'a d'autre parti à prendre que de passer les nuits en plein air. Dans la montagne, au contraire, des tentatives ont été faites pour rendre les sentiers moins dangereux qu'ils ne l'étaient autrefois, et quelques maisonnettes ont été construites, de distance en distance, dans les plaines marécageuses du district de Verkho-Yansk.

Après l'Aldane, nous entrâmes dans la plaine de Toukoulansk; elle se dirige d'abord à l'est nord-est; puis se resserre entre deux montagnes, hautes et escarpées, s'appuyant à une chaîne de montagnes aux crêtes dentelées, qui de loin ont la forme d'un arc. La

plaine que l'on traverse pour arriver à ces deux montagnes est unie, spacieuse, coupée de marais et couverte de débris de schiste en décomposition. En cet endroit, les rochers de la rive gauche du Toukoulane sont traversés par plusieurs ruisseaux. Plus on approche de la chaîne et plus l'horizon se rétrécit; la route aboutit enfin à un ravin encaissé dans de hauts rochers à pic. La partie occidentale des montagnes est formée de bancs d'ardoise noire. Ce ravin, qui a environ 3 verstes de longueur, conduit au pied de hautes montagnes escarpées, et surmontées de cimes aiguës, que l'on traverse par un étroit défilé. Le passage, d'après une mesure barométrique faite par M. Anjou, est à 2100 pieds au-dessus des eaux du Toukoulane, qui coule à une distance de 30 verstes. Plusieurs des pics qui l'environnent s'élèvent encore à plus de 1 000 pieds plus haut. Ces montagnes sont également formées d'ardoise noire.

C'est au pied du versant septentrional des monts Verkho-Yansk que se trouve le petit lac où la Yana prend sa source. On dit qu'il

renferme une grande quantité de kariousses (*salmo thymallus*). Deux rameaux des monts Verkho-Yansk partent de ce point, et suivent les deux rives de la Yana; d'abord assez élevés, ils s'abaissent ensuite graduellement, et finissent par se perdre dans des marais; celui à l'est est baigné par la Yana, et s'avance au delà de l'autre rameau; sa longueur totale est de 150 verstes, et il est formé de schiste en décomposition et de grès. Un autre rameau remarquable des monts Verkho-Yansk se dirige à l'ouest nord-ouest, partage les systèmes des eaux de la Léna et de la Yana, et atteint à la mer Glaciale : on lui donne le nom de mont Oroulougansk. Les couches d'ardoise noire dont il est formé, inclinent tantôt vers l'est et tantôt vers l'ouest, en se dirigeant au nord nord-ouest.

Une fois descendus dans la plaine, nous suivîmes la rive gauche de la Yana par un sentier où l'on rencontre, de distance en distance, des cabanes destinées à abriter les voyageurs. Je cheminais ainsi, le 25 septembre, lorsque j'aperçus une misérable case, construite en branches entrelacées et recou-

verte de feuilles, dont l'apparence était si chétive et si délabrée, que je la crus abandonnée depuis longtemps. Quelle fut ma surprise en découvrant qu'elle était habitée, même en hiver, par un Toungouse et sa fille, avec deux chiens. La chasse au renne était le seul moyen de subsistance de ce vieillard. Pour se faire une idée de l'horrible existence de pareils êtres, il faut se transporter en pensée au milieu de ces déserts glacés et dans cette case à claire-voie, ouverte à toutes les intempéries de l'air! Pour moi, je plaignis surtout cette malheureuse enfant, qui pendant que son père, les pieds chaussés de patins, s'élançait dans les bois à la poursuite des rennes, et non pas toujours avec succès, demeurait seule, abandonnée pendant plusieurs jours, à peine vêtue, et manquant de nourriture, dans une hutte misérable, qui en été même eût été insuffisante pour mettre à couvert de la pluie et de l'orage! J'appris que cet homme appartenait à la classe de ceux qui, ayant eu le malheur de perdre leurs rennes, soit par accident ou par maladie, se trouvent dans la nécessité de s'éloi-

gner des leurs, et d'aller vivre isolés au désert, pour tâcher de s'y procurer une nourriture précaire au milieu de toutes les privations et de mille dangers! D'après le nouveau plan d'organisation de la Sibérie, ces êtres, si dignes de pitié, seront réunis par colonies, pourvus d'instruments de pêche, et établis au bord des rivières les plus poissonneuses.

Le 26 septembre nous atteignîmes Baralase, premier relais de poste, à 125 verstes des monts Verkho-Yansk[1]. Nous y trouvâmes une yourte destinée aux voyageurs. Ce relais est tenu avec une propreté remarquable et beaucoup d'ordre par un *Esaoule*[2] yakoute. Près de l'entrée, sur une neige éblouissante de blancheur, se trouvaient déjà préparés des morceaux d'une glace transparente, destinés aux chaudrons et aux bouilloires des voyageurs. Le sol à l'intérieur avait été balayé avec soin; les bancs qui garnissaient les

[1] Latitude, 65° 51'.

[2] Un homme de confiance est placé à chaque relais pour y veiller à l'ordre; les habitants du pays lui donnent le titre d'*Esaoule*, qui répond à celui d'officier parmi les Cosaques.

parois de la yourte étaient recouverts de foin fraîchement étendu; un feu vif flamboyait dans le tchouvale, et des plaques de glace parfaitement nette, incrustées dans les lucarnes, permettaient au jour de pénétrer et garantissaient de l'air froid. Tant d'ordre et de propreté me plurent infiniment; et après les neuf jours que je venais de passer en plein air, couché dans la neige et exposé au froid, cette yourte me fit l'effet d'un palais enchanté. Nous nous dépêchâmes de nous dépouiller de nos lourdes pelisses recouvertes d'une épaisse couche de glace, de changer de linge, et de nous laver les mains et le visage; opération dont il avait fallu nous abstenir soigneusement jusqu'alors, de crainte d'avoir le nez ou les oreilles gelées. Ce comfort, succédant à tant de privations, me fit un grand bien, et j'en témoignai ma reconnaissance à notre hôte, qui eut peine à comprendre quel était le sujet de tant de remercîments. Bientôt pourtant apparut une table rustique, façonnée grossièrement à la hache, et couverte des mets les plus recherchés du pays : c'était du beurre yakoute, gelé et haché, de la *strou-*

ganina, ou poisson gelé, coupé par tranches très-minces, et enfin de la cervelle de renne récemment recueillie, que l'on considère comme le mets par excellence. J'avoue que la nature, encore nouvelle pour moi, de ces aliments, n'excitait guère mon appétit; aussi n'y touchai-je qu'avec une extrême discrétion, combattu entre mon désir de répondre aux prévenances de l'amphitryon et ma répugnance; mais plus tard, pourtant, je m'habituai tellement à ce genre de nourriture que je donnais la préférence à la *strouganina* sur le poisson préparé à l'européenne.

A partir de Baralase, tous les relais de poste ont, en outre de la yourte destinée aux hommes du relais, une seconde yourte pour les voyageurs. Les Yakoutes n'évaluent pas les distances par verstes, mais par *kiosses*; mesure de distance réglée sur l'espace à parcourir pendant le temps nécessaire à la cuisson d'un morceau de viande : quelque vague que soit une mesure basée sur une unité de temps si variable, on peut l'évaluer approximativement à 5 verstes dans les en-

droits montagneux et les marais, et à 7 verstes dans les plaines.

Malgré l'hospitalité prévenante de l'*Esaoule* de Baralase, nous le quittâmes le 27 septembre, pour nous diriger vers Tobolakh, qui, quoique éloigné de 300 verstes, est le relais le plus voisin. Nous trouvâmes là des chevaux préparés exprès pour nous. Ce n'étaient point des chevaux de poste, et j'en profitai pour prendre un chemin de traverse qui abrége beaucoup. C'est à 100 verstes de Baralase que je traversai la Yana, en un endroit où elle a soixante sagènes de largeur (plus de 100 mètres). Nos chevaux qui, suivant l'usage, n'étaient point ferrés, ne pouvaient tenir sur cette glace unie; il fallut que l'un de nos gens courût au relais pour y chercher de la cendre et du sable : cet expédient nous tira d'affaire, et nous franchîmes la rivière sans accident.

Le rivage en cet endroit est plat; des mélèzes chétifs y végètent de côté et d'autre. La contrée, à partir de ce point jusqu'au relais de Tobolakh, est peu variée; elle est coupée par des collines qui courent vers le

nord, s'abaissent peu à peu, et disparaissent enfin dans des plaines marécageuses. Là où le terrain est abrité par des hauteurs, croissent quelques bouleaux et des touffes de mélèzes. La plaine est parsemée de lacs qui communiquent entre eux par des ruisseaux ou de petites rivières. Nous passâmes l'une d'elles, l'Aditch, qui se jette dans la Yana, après que le Tobolakh, le Tostakh et d'autres rivières lui ont porté le tribut de leurs eaux.

J'arrivai à Tobolakh le 3 octobre. Ce relais est au centre d'une plaine montueuse, enrichie de lacs poissonneux et de vertes prairies. Au sortir des yourtes à demi écroulées où nous avions passé des nuits glaciales, pendant ce long trajet, nous fûmes heureux de rencontrer à Tobolakh un abri chaud et passablement propre. J'étais loin de m'attendre à trouver un compatriote en un tel lieu. Ce compatriote était M. Tomachevsky, médecin de district, qui, après avoir séjourné trente ans à Nijné-Kolimsk, pour affaires de service, s'en retournait en Russie. Je lui fus redevable d'un grand

nombre de renseignements pleins d'intérêt sur la contrée qu'il quittait. Il m'apprit entre autres que la Kolima, ayant débordé au mois de juillet, avait couvert d'eau une étendue de pays telle, que les habitants de Kolimsk furent contraints de se réfugier sur les toits de leurs habitations.

Une chaîne de montagnes dentelées s'étend à l'est du relais : elles sont remarquables par les mamelons coniques qui s'élèvent, de distance en distance, sur leurs flancs. Le 5 octobre, nous traversâmes une plaine montueuse, coupée par des marais, hérissés çà et là de troncs de mélèzes nains et calcinés par l'incendie. Après avoir fait 85 verstes, nous atteignîmes une chaîne de montagnes moins élevées que les monts Verkho-Yansk ; elles partagent le système des eaux de la Yana et de l'Indiguirka. La route suit une vallée resserrée entre des rochers qui se composent, autant qu'il me fut possible d'en juger par les nombreux fragments de pierre dispersés sur les bords de la route, de granit, de feldspath , de talc et de quartz. Nous entrâmes bientôt dans un étroit ravin, et

suivîmes les bords du Dogdo, petite rivière qui se jette dans la Yana. Près de là est une plaine circulaire, entourée de montagnes, qui a la forme d'un entonnoir; on la nomme le *Champ du Meurtre*. La tradition rapporte que ce lieu servit de tombeau à toute une horde de Toungouses, qui, attaqués par les Cosaques, conquérants de la Sibérie, se défendirent en héros; mais, accablés par le nombre, furent tous massacrés!

Il m'arriva un singulier accident ce jour-là. Désireux d'étudier la configuration du pays, j'avais quitté mes compagnons, et j'étais parvenu seul au bord d'une rivière récemment gelée qu'il me fallait traverser pour rejoindre notre troupe; mais à peine eus-je fait quelques pas sur ce plancher fragile, que la glace se brisa sous les pieds de mon cheval qui disparut sous la glace. Quant à moi, je fis un effort désespéré, sautai de côté, et allai retomber au delà de l'ouverture; après quoi je gagnai l'autre bord. Bientôt nos guides m'y rejoignirent, et riant du désespoir que la perte du cheval me causait, ils m'assurèrent qu'en peu d'instants le cheval me serait

rendu, non-seulement en vie, mais, qui plus est, parfaitement sec. Je crus qu'ils plaisantaient; mais eux sans se troubler allèrent pratiquer une ouverture dans la glace près du rivage. Je reconnus alors que la glace formait une voûte à environ six pieds au-dessus du lit, où coulait seulement un petit ruisseau. Aussitôt que mon cheval emprisonné dans ce souterrain, m'eut aperçu, il se hâta d'accourir et de sortir par cette même ouverture. Cet accident me coûta la perte d'un portemanteau précieux, car il contenait notre provision de thé, de sucre et de rhum.

Passé le Dogdo, le chemin tourne au nord, et traverse un ravin entouré de hauts rochers d'ardoise noire et grise : leur base est un mélange d'ardoise et de granit. Près de là coule, vers l'est, la Rouskaya-Rassokha, petite rivière à bords pittoresques, qui prend sa source dans un amas de rochers ressemblant, de loin, à un château fort en ruines. Nous la suivîmes et arrivâmes à une plaine coupée, au nord-est, par une chaîne de montagnes parallèles aux précédentes, dont les

sommets sont échancrés comme la selle d'un cheval. Nous nous transportâmes de là sur les rives de la Goulyaguina, l'un des affluents de l'Indiguirka, qui traverse la seconde chaîne de montagnes : elles se composent principalement d'ardoise, à couches très-irrégulières, qui tantôt se superposent en forme de voûtes, tantôt montent en ligne droite et se rencontrent à leurs sommets sous un angle très-aigu.

Le 10 octobre, à minuit, après avoir voyagé tout le jour sur un tapis de neige, par 16 degrés de froid, nous arrivâmes à la petite ville de Zachiversk, située sur la rive droite de l'Indiguirka, à 415 verstes de Tobolakh. Érigé en ville de district, en 1786, par l'impératrice Catherine II, peu de temps avant l'expédition du capitaine Billings, Zachiversk devint le centre d'une administration et prit quelque accroissement; mais le district de ce nom ayant été réuni depuis lors à celui de Verkho-Yansk, cette ville naissante retomba dans son ancien état de nullité. Zachiversk, tel qu'il est, mérite cependant de fixer l'attention, comme étant la

résidence du père Michel, prêtre vénérable par son grand âge comme par ses vertus chrétiennes. Depuis plus de soixante ans qu'il y remplit son ministère, il a converti au christianisme, par la puissance de la parole et par l'exemple des vertus, plus de quinze mille Yakoutes, Toungouses et Youkaguires, dont il est parvenu à adoucir et à corriger les mœurs. Actuellement encore, et malgré son grand âge, il fait tous les ans sa tournée et parcourt plus de 2 000 verstes à cheval; c'est-à-dire tous les villages de sa vaste paroisse, pour communiquer la parole divine, consoler les affligés, distribuer des aumônes aux pauvres et secourir les malades. Si tant de soins lui laissent quelques moments de loisir, le vigoureux vieillard s'arme d'un fusil, et s'enfonçant dans les montagnes, y chasse le bélier sauvage et prend des perdrix au piége. Près de sa maison s'étend un potager, dont les plates-bandes bien alignées témoignent du soin avec lequel il le cultive : là croissent le chou, le radis et le navet, qui sont *de très-grandes raretés* dans un climat si rigoureux. Le bon père nous

régala, comme un vrai Russe, d'un *stchi* à la viande, accompagné de pain de seigle sortant du four, que nous trouvâmes excellent. Il y joignit un pâté, dont la pâte avait été pétrie avec de la farine de poisson; invention de notre hôte. Cette farine, qui se prépare avec le poisson sec et râpé fin, peut se conserver longtemps, à l'abri de l'humidité; l'on en fait même de très-bon pain, en y ajoutant un peu de farine de seigle.

Zachiversk est situé au milieu d'une vaste plaine parsemée de prés séparés par plusieurs lacs. On y pêche entre autres poissons le *sigue* (*salmo lararetus*). La population à demi nomade de cette ville est composée de Yakoutes qui n'y demeurent que pendant l'hiver, et passent tout l'été à errer d'un endroit dans un autre avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes. C'est alors qu'ils s'approvisionnent de foin pour l'hiver. Dès que l'automne arrive, ces nomades se transportent au bord des rivières pour la pêche; quant à la chasse, ils la considèrent comme une industrie de médiocre importance. Ceux d'entre eux qui ne possè-

dent point de troupeaux sont établis à demeure au bord des rivières, où la pêche leur fournit de quoi vivre. Ils entretiennent un grand nombre de chiens pour le charroi, et les nourrissent de poisson; en sorte que ces animaux ne leur coûtent rien, mais leur sont d'une grande utilité. L'hiver enfin, ces Yakoutes, nommés *Yakoutes riverains*, vont à la chasse des animaux à fourrures.

En face de Zachiversk, sur la rive gauche de l'Indiguirka, s'élève un roc isolé qui a 150 sagènes de hauteur. Il est formé d'ardoise noire; des veines de sélénite serpentent entre les couches.

Il me fallut attendre deux jours en cette ville pour que l'on me procurât des chevaux, ce qui souffrit quelques difficultés, car un convoi chargé de sel destiné pour Nijné-Kolimsk avait traversé Zachiversk peu de jours avant mon arrivée, et emmené cent chevaux. Je parvins pourtant à me remettre en route le 15 octobre, le cœur plein de reconnaissance pour l'hospitalité si simple et si cordiale du père Michel.

La route que nous suivions s'étendait à

travers des plaines et des marécages parsemés de lacs et couverts de petits buissons de mélèzes, qui longent l'Indiguirka à une distance de 40 verstes. Nous eûmes l'avantage, dans cette partie de la route, de passer toutes nos nuits dans des yourtes habitées par des Yakoutes, et qui par conséquent étaient chaudes et offraient quelques ressources. Ce fut ainsi que nous atteignîmes le grand lac d'Orinkine, à 315 verstes de Zachiversk, sur la limite du district de Kolimsk. A partir de ce point, on ne rencontre plus de yourtes de Yakoutes. La contrée, jusqu'à l'Alazéya, sur une étendue de 250 verstes, est un désert marécageux et tout à fait impraticable dans la saison des pluies. L'œil n'y rencontre ni lacs, ni prés; tout y porte le cachet de la désolation, et il est fort douteux que cette portion de la Sibérie puisse jamais être habitée. On donne le nom de Béliers aux marais qui s'étendent à l'ouest des monts Alazéysk : pendant l'été, quand le temps est sec et la température chaude, leur surface seule se dessèche sans se consolider. Celui qui se hasarde à voyager par cette route s'expose au risque de la voir

s'effondrer sous les pieds de son cheval. Par bonheur, une glace profonde et *éternelle* se trouve au-dessous, à une petite profondeur, et sauve le cavalier : sans cette glace sa perte serait certaine! L'aspect des Béliers est ce qu'il est possible d'imaginer de plus monotone et de plus triste au monde : ce sont tous espaces couverts de mousse moisie, sur laquelle végètent à peine quelques mélèzes nains et chétifs. D'épouvantables tempêtes, accompagnées de tourbillons de neige, y éclatent en hiver. C'est à peine si le voyageur qui traverse cette plaine sans bornes a l'espoir d'y rencontrer quelque yourte mal close où il lui est défendu de faire du feu, sous peine d'y être suffoqué par la fumée.

A 100 verstes du lac d'Orinkine s'élève le mont Alazéysk : il est peu élevé; des forêts garnissent ses flancs. Plusieurs rivières sortent de son versant occidental, qui est le plus escarpé, et vont se jeter dans l'Indiguirka. De nombreux ruisseaux, sources de l'Alazéya, descendent de son versant sud. On y trouve du fer de bonne qualité, avec

lequel les Yakoutes fabriquent divers outils. Ici se terminent les Béliers et le pays prend un autre aspect. Plus on se rapproche des bords de l'Alazéya, qui, coulant dans un lit de terre molle, fait de nombreux circuits en se dirigeant vers la mer Glaciale, plus la contrée devient montagneuse. On y rencontre des prés touffus, des lacs poissonneux dont plusieurs ont jusqu'à 40 verstes de tour, et quelques yourtes de Yakoutes.

Le 21 octobre, à une distance de 140 verstes du mont Alazéysk, nous aperçûmes dans le lointain d'épais tourbillons de fumée : ils s'élevaient des yourtes appartenant au relais de Saradakhsk. Nous pressâmes le pas pour arriver en un lieu où nous pouvions espérer un abri chaud et commode, après huit jours de marche par un froid qui atteignit souvent 24 degrés. Notre espoir se réalisa, et je trouvai là une maisonnette de poste d'une propreté parfaite : ce relais était placé sous la surveillance d'Atlanoff, ancien sergent-major et *descendant*, à ce qu'il m'assura, *des conquérants du Kamtschatka.* La yourte habitée par les gens de la poste

est placée à part dans la cour. De côté s'élèvent des hangars qui servent à abriter les chevaux, et de vastes clôtures attenantes renferment les troupeaux de bêtes à cornes; enfin, un élégant pavillon s'élève au milieu de la cour avec un cadran solaire pour indiquer l'heure : tout cet ensemble de constructions est entouré d'une enceinte palissadée qui s'appuie à un lac très-poissonneux, dont le bord opposé est couvert d'un bois de mélèzes touffu; Saradakhsk, en un mot, est une véritable oasis. J'y reçus une lettre de M. Matiouchkine qui m'annonçait qu'il réussissait à souhait dans la mission dont je l'avais chargé.

250 verstes séparent Saradakhsk de Nijné-Kolimsk ; cette distance est partagée en trois relais. Le mont Polovinovsk partage les systèmes des eaux de l'Alazéya et de la Kolima. Le pied de son versant oriental est marécageux, passablement boisé et parsemé de lacs, tandis que vers l'ouest on n'en rencontre point; sans doute à cause des vents froids qui y règnent. En approchant de la Kolima, le paysage devient moins sévère : les grands

lacs sont remplacés par de petits bois de mélèzes et des bouquets de saules. Ce fut là, sur un petit lac, que j'aperçus, pour la première fois, un troupeau de rennes, qui le traversa devant moi, sur sa surface glacée, avec une rapidité prodigieuse : il était poursuivi par deux loups.

Nous arrivâmes au bord de la Kolima le 25 octobre au soir, fort tard; il faisait alors nuit close, mais les aboiements des chiens, les colonnes d'étincelles vomies par les cheminées, les lueurs ternes qui s'échappaient à travers les plaques de glace incrustées dans les croisées des habitations, enfin la haute aiguille d'un clocher, indiquaient suffisamment que nous nous trouvions à deux pas de Sredné-Kolimsk. L'état de cette ville s'est amélioré depuis qu'elle est devenue la résidence de *l'ispravnik*, ou bailli du district de Kolimsk. Les trente maisons qui, avec l'église, composent toute la cité, ne sont habitées que pendant l'hiver, lorsque les habitants sont de retour de la chasse ou des courses lointaines que nécessitent les industries dont ils s'occupent. Lorsque nous y ar-

rivâmes, les habitants l'avaient quittée pour se rendre sur les bords de la Kolima, et y pêcher le hareng qui remonte la rivière à cette époque. Cette pêche n'est plus aussi abondante qu'autrefois; aussi les habitants de Sredné-Kolimsk se sont trouvés dans la nécessité de diminuer le nombre de leurs chiens, et de les remplacer par des chevaux, ce qui leur occasionne de grands embarras à cause de la difficulté qu'il y a à récolter assez de foin pendant un été si passager.

Le froid ayant beaucoup augmenté (nous avions eu, pendant notre trajet de Saradakhsk à Sredné-Kolimsk, jusqu'à 29 degrés), on me conseilla de m'équiper à la mode du pays, et d'endosser un costume de voyage d'hiver complet; conseil que je m'empressai de suivre. Voici quel était ce bizarre costume : je mis d'abord, et par-dessus mes habits d'uniforme, une sorte de large jaquette en renard polaire, à laquelle s'ajustait un couvre-poitrine également fourré, et passai mes jambes dans de larges chiravars en peau de lièvre : ceci fait, on me mit deux

paires de bas, en peau de renne souple, et par-dessus une paire de bottes fortes, très-hautes, en peau de renne : ce n'est point tout ; comme voyageur à cheval, je dus garnir mes genoux de genouillères fourrées et revêtir une sorte de chemise nommée *koukhlyanka*, faite d'une double peau de renne, dont l'une a le poil tourné en dehors et l'autre en dedans ; elle est à manches, est garnie d'un capuchon et se fixe à la taille au moyen d'une ceinture. Telles sont les principales pièces destinées à préserver le voyageur contre l'intensité du froid polaire. Le visage a son costume comme le corps ; on a même mis un soin particulier à le bien garantir ! ainsi, le nez, les lèvres, le menton et les oreilles ont tous des pièces fourrées destinées spécialement à les couvrir : lorsque toutes ont été appliquées sur le visage, il ne reste plus, pour compléter l'équipement, qu'à faire entrer sa tête dans un gigantesque bonnet fourré ! La première fois que j'eus mis ce costume, je crus qu'il me serait impossible d'en supporter le poids, mais je m'y habituai et finis par reconnaître que, par un froid

de 30 degrés, et plus, il est on ne peut pas plus comfortable!

Nous repartîmes le 27 octobre et suivîmes la rive gauche de la Kolima, sur laquelle nous rencontrâmes un assez grand nombre de yourtes habitées par des Yakoutes. Après avoir fait 320 verstes, j'arrivai au village russe d'Omolonsk, sur la rivière de ce nom; ce fut là que l'on attela pour la première fois des chiens à nos traîneaux. Au delà de ce village, on ne rencontre plus ni bois de haute futaie ni prairies; quelques buissons rampants et déformés végètent seuls par-ci par-là! Assis dans de légères *nartas* [1], et traînés par des chiens, nous partîmes avec la rapidité de l'éclair, et après avoir fait 120 verstes en deux jours, arrivâmes à Nijné-Kolimsk le 2 novembre; le froid était ce jour-là de 32 degrés!

C'est ainsi qu'après un voyage de deux cent vingt-quatre jours, pendant lesquels nous avions fait 11 000 verstes (11 660 ki-

[1] *Narta*, traîneau de Sibérie tiré par des chiens.

lomètres), nous atteignîmes le lieu qui allait devenir le centre de nos opérations : ce misérable village fut notre séjour habituel pendant trois ans.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA KOLIMA ET SES ENVIRONS.

SOMMAIRE DU CHAPITRE TROISIÈME.

Sources de la Kolima; son cours; ses rives sous le point de vue géologique. — Aspect de la contrée près la mer Glaciale. — Affluents de la Kolima. — Situation de l'*Ostrog*, ou forteresse. — Vaste embouchure du fleuve. — Ilots. — Durée de l'été; point de nuit en cette saison; influence du soleil. — Jour de 1 248 heures; crépuscule en place de nuit. — Deux saisons partagent l'année. — Floraison éphémère. — Inconvénients de l'été. — *Dimokours*, ou fumigatoires. — Mousquites; grands avantages qu'ils procurent aux habitants. — Nuit de 38 jours; effet de la réfraction.—Le *vent chaud*. —Maladies: typhus; le *miryak*, affection nerveuse; idées des gens du pays sur ce mal. — Sol glacé; végétation chétive; quelques exceptions; jolis bosquets; plantes salutaires.—Beauté du règne animal; variété des espèces. — *Omoks*, anciens habitants de la contrée. — Chiffre de la population; impôt en pelleteries. — Cosaques de la Kolima. — Races diverses; leurs coutumes. — Chants des femmes; paroles mélancoliques; *andiltchines*, chansons des hommes. — Habitations. — Costume. — Manière de fumer. — S'identifier aux mœurs des habitants pour les étudier. — La pêche, principal moyen de subsistance. — Famine fréquente; ses effets sont terribles! — Inondations périodiques. — Diverses

espèces de poissons. — Manière de pècher. — Préparation du poisson. — Oiseaux de passage; manière de les chasser. — Les rennes. — Occupations des femmes. — La pèche au hareng. — Piéges à prendre les animaux à fourrures; comment on les dispose. — *Soldatoff*, habile chasseur. — Chasseurs racontant leurs prouesses; anecdotes. — Chiens; leur grande utilité : éducation, nourriture, manière de les dresser. — Épizootie parmi les chiens. — L'habitant de la Kolima en hiver; préparatifs pour cette saison; genre de vie; occupations; hospitalité; repas offert à l'étranger. — Mariages d'*inclination*; comment ils s'arrangent. — Jours de fêtes solennelles. — Hommes vigoureux; ils le doivent à l'activité de leur genre de vie.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA KOLIMA ET SES ENVIRONS.

Avant d'entrer en matière et de rendre compte de nos travaux à Nijné-Kolimsk, et plus tard de nos courses aventureuses au nord, sur la nappe de glace qui, en hiver, couvre une partie de la mer Glaciale, ou le long de côtes à peu près inconnues, je pense qu'il est à propos de donner quelques détails sur les rives de la Kolima et la population qui les habite.

C'est dans le Stanovoy-Grébéte, montagnes d'où sort l'Indiguirka ou Oméone, et par le 61° ½ de latitude et le 146° de longitude de Greenwich, que la Kolima prend sa source. Après avoir longé le rameau oriental de ces montagnes au nord nord-est pendant 1 500 verstes, elle finit par se jeter dans la mer Glaciale au 69° 40′ de latitude. Son cours, pendant 800 verstes, à partir de sa source, est d'une rapidité extrême; mais au delà, et à mesure que sa largeur augmente,

elle coule plus lentement. Des rochers la bordent du côté droit, excepté dans l'espace qui sépare l'Omolone de l'Aniouy, rivières qui s'y jettent et dont les eaux contrariées par des courants, déposent sur leurs rives de légères couches de terre. Le rivage escarpé s'élève presque partout à pic, et quelquefois même surplombe le courant; les rocs dont il se compose sont schisteux; des veines d'une argile rouge y serpentent par places, mêlée à du schiste vert calcarifère; comme, par exemple, au cap Kresti. Plus loin, et principalement au cap Aspidni, apparaissent d'épaisses couches d'ardoise noire sans mélange[1]; enfin, près de Kamene-Kandakova (rocher formé d'une pierre qui ressemble parfaitement à de la lave), se trouvent des sphéroïdes calcaires, renfermant des cristaux de calcédoine et d'améthyste de forme amandulaire. De grands cristaux, de cristal de roche, se rencontrent à la surface des rochers. Quant aux pétrifications, il ne semble pas

[1] Le granit apparaît au Baranoff-Kamene et au cap Chélagsk : c'est au cap Medvégi que j'en découvris les premières traces.

que les bords de la Kolima en renferment. Quoique ses rives soient rocheuses, la végétation y est quelquefois assez belle; nous y vîmes fleurir l'*épilobium latifolium*, et pousser en grande quantité le *sanguis-orba:* les habitants emploient sa racine comme aliment.

La rive gauche de la Kolima est moins escarpée que la rive droite, quoique les prés qui la bordent, du côté de Sredné-Kolimsk, soient assez exhaussés au-dessus de son courant; mais à mesure que l'on avance vers la mer Glaciale (et ceci est applicable aux deux rives), les rives s'abaissent et le pays devient de plus en plus plat, jusqu'au moment où l'œil n'embrasse plus qu'une toundra à perte de vue; désert que traverse l'Alazéya et qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale. Trois grandes rivières, le Bolchoy-Aniouy, le Mali-Aniouy et l'Omolone versent leurs eaux dans la Kolima; un très-grand nombre de petites rivières s'y jettent aussi; parmi elles, celles qui prennent leur source dans des montagnes sont nommées *Kamenniyé-Protoki* (canaux pierreux); les plus considérables sont : la Pantéléyevka et la Filipova. Celles qui pren-

nent leur source dans des lacs sont nommées *Vodyaniyé-Protoki* (canaux aqueux) ; les plus considérables parmi ces dernières sont la Pokhotskaya et la Malaya-Tchoukotcha.

A quelques verstes au-dessus de l'embouchure de l'Omolone, la Kolima détache un bras qui coupe la toundra, et, se réunissant au fleuve, 100 verstes plus bas, forme une île basse et marécageuse, sur la rive méridionale de laquelle, à 3 verstes de l'endroit où la Kolima fait un coude, est situé l'Ostrog [1] de Nijné-Kolimsk. Elle coule ensuite au levant, sur un espace de 100 verstes, et puis tourne brusquement au nord : 100 verstes plus loin, la Kolima se divise de nouveau en deux bras, entre lesquels se trouve l'île de Verkho-Yanoff, qui n'a que 9 verstes et demie dans sa plus grande largeur, mais s'étend jusqu'à la mer, auprès de laquelle elle est coupée par un grand nombre de ruisseaux. Le bras droit, qui a 6 verstes de largeur, porte le nom de Kamennaya-Kolima ; l'autre bras, nommé Srednaya-Kolima, n'a

[1] *Ostrog*, forteresse entourée de hautes palissades ou de remparts en grosses pièces de bois.

que 4 verstes de largeur. Plus loin encore, à 24 verstes, existe un troisième bras, assez étroit, qui porte le nom de Tchoukotchi-Protok. Ces trois bras forment l'embouchure de la Kolima, qui, dans son ensemble, a près de 100 verstes (plus de 100 kilom.) de largeur.

La Srednaya-Kolima et la Kamennaya-Kolima sont profondes et navigables, même pour les bâtiments capables de tenir la mer; mais des bancs de sable mouvants en rendent la navigation dangereuse. Outre les deux grandes îles dont il a été fait mention, il en existe un grand nombre d'autres sur la Kolima, qui ne sont que des bancs de sable que le temps a consolidés.

L'extrême rigueur du climat, aux environs de la Kolima, ne résulte pas uniquement de la latitude, mais surtout de la situation. Une toundra nue s'étend au loin à l'occident, tandis que la vue est bornée au nord par la mer Glaciale; aussi les vents du nord règnent-ils presque constamment en ces lieux; ces vents, en hiver, amènent d'épouvantables chasse-neige [1].

[1] Chasse-neige *métel;* poussière de neige poussée

C'est au commencement de septembre que la Kolima gèle près de l'ostrog; mais vers son embouchure, du côté du Tchoukotchi-Protok, le courant étant moins rapide, les chevaux la passent souvent sur la glace dès le 20 août; elle se débarrasse de ses glaces dans les premiers jours de juin. Si le soleil reste constamment sur l'horizon, à Nijné-Kolimsk, pendant cinquante-deux jours, du 15 mai au 6 juillet, c'est-à-dire pendant la majeure partie d'un été qui ne dure que trois mois, il s'élève à une si petite hauteur qu'à peine on en ressent l'influence : il éclaire, mais ne chauffe point. Si près de la terre, ses rayons manquent de force, la forme de son disque s'altère et devient elliptique, et

par un vent impétueux. Ces sortes d'ouragans, particuliers aux plaines découvertes des parties septentrionales de la Russie, sont toujours d'une impétuosité extrême, souvent de longue durée, et exposent quelquefois le voyageur à s'égarer; car alors toute trace de route a disparu. S'il s'égare, malheur à lui! à moins qu'un heureux hasard ne lui fasse rencontrer quelque village. Sinon, après avoir erré longtemps à l'aventure, le cheval épuisé s'arrête, le froid engourdit le voyageur, et l'un et l'autre périssent! (T.)

ce disque a si peu d'éclat que l'on peut le fixer sans qu'il blesse la vue. Quoique le soleil, en été, ne se couche pas, le passage du jour à la nuit est néanmoins appréciable : on voit l'astre s'abaisser vers l'horizon, ce qui annonce l'approche de la nuit, et que la nature va se livrer au repos; puis, deux heures après, il s'élance de nouveau, et tout se ranime; les oiseaux saluent le retour du jour par leurs gazouillements, la fleur jaune de la toundra qui avait fermé son calice, se hasarde à s'épanouir de nouveau; en un mot la nature entière paraît impatiente de profiter de l'influence de ses rayons!

S'il n'y a point de crépuscule du matin et du soir, il n'y a pas non plus de printemps ni d'automne; l'été et l'hiver alternent entre eux; les habitants du pays n'en conviennent pas, et suivant eux le printemps commence à la mi-mars, quand le soleil laisse percer quelques rayons vers le milieu du jour, ce qui n'empêche pas qu'alors le thermomètre indique souvent 31 degrés de froid; l'automne au mois de septembre, à l'époque où les rivières gèlent : c'est là un automne par

35 degrés de froid! Quant à l'été, il commence avec le mois de juin; c'est seulement alors que le saule nain laisse pousser de petites feuilles, et que les bords de la Kolima, dans les endroits exposés au midi, se couvrent d'une herbe d'un vert pâle: dans le courant de ce même mois, où la température est douce et atteint à 18 degrés de chaleur, les buissons à fruits fleurissent et les prés s'émaillent de fleurs; mais malheur à eux si le vent de la mer s'élève, oh! alors cette verdure si frêle jaunit, et les fleurs se fanent et tombent!

En juillet l'air s'épure, et l'on s'apprête à jouir de l'été; mais ce soi-disant *été* n'en a que l'apparence, et l'on dirait que la nature prend à tâche de dégoûter les habitants de ces lieux des charmes de la belle saison, et de leur faire désirer le retour de l'hiver, car à peine est-on en juillet qu'apparaissent des myriades de mousquites dont les épaisses phalanges, sous forme de nuages, obscurcissent le ciel: l'infecte odeur des dimokours [1] est

[1] Ce sont de grands tas de mousse et de bois vert, auxquels on met le feu, et dont l'épaisse fumée chasse les mousquites; on en place même dans le voisinage des

le seul préservatif contre ces hôtes odieux! Et pourtant ces insectes rendent un grand service aux habitants, car ce sont eux qui forcent les rennes à sortir du fond des forêts, à traverser la toundra et à se rendre au bord de la mer, où l'air est plus froid et où règnent des vents qui dispersent les mousquites. Ces migrations, dont nous parlerons en détail plus tard, se font par masses de plusieurs milliers de rennes; et les chasseurs, qui se tiennent à l'affût près des rivières et des lacs, en tuent facilement une grande quantité : cette chasse leur procure des moyens de subsistance, qu'ils chercheraient vainement ailleurs. Les essaims de mousquites rendent encore un autre service: ils empêchent les chevaux, que l'on a mis paître, de s'éloigner des dimokours; sans cela il s'en égarerait un grand nombre. Ces chevaux paissent dans une épaisse fumée, et lorsque toute l'herbe d'un pré a été broutée, les *dimokours* se transportent en un autre endroit. Dans tous les cas, on a soin d'entourer ces *dimokours*

habitations, ce qui fait que les habitants restent plongés tout l'été dans des nuages d'une fumée corrosive.

infects d'un cercle de piquets qui empêchent les chevaux de s'en approcher trop près.

En été, le tonnerre gronde quelquefois dans les montagnes; mais dans la plaine, comme dans les lieux où s'étendent de grandes surfaces glacées, c'est à peine si on l'entend.

Le mois d'octobre, qui est un mois d'hiver, n'est pas très-froid; les brouillards qui s'élèvent de la mer, à l'époque où elle gèle, adoucissent la température. C'est en novembre que le froid devient rigoureux; il s'accroît de plus en plus et atteint quelquefois à 40 degrés, dans le mois de janvier. Un froid pareil coupe la respiration, et le renne sauvage, quoique né dans les régions polaires, ne pouvant y résister, se retire en hâte dans la partie la plus touffue des forêts, où il demeure dans un état d'immobilité léthargique. A l'expiration d'un jour qui a duré deux mois, commence, le 22 novembre, une nuit de trente-huit jours, qui malgré sa longueur est supportable, grâce à la force de la réfraction, à l'éclatante blancheur de la neige et à la fréquence des aurores boréales. Arrive

le 28 décembre, et l'on voit apparaître une lueur à l'horizon, pareille au crépuscule du matin, mais si faible que l'éclat des étoiles n'en est pas affaibli. Le soleil en reparaissant rend le froid plus vif, et c'est surtout en février et en mars que les gelées du matin sont pénétrantes. Le ciel est rarement serein en hiver, à cause des vents du nord, qui amènent des brouillards très-épais; on les nomme *moroks*. Les plus beaux jours d' hver sont en septembre.

Il règne quelquefois, dans les environs de la Kolima, un vent fort singulier par l'influence qu'il exerce sur la température; si, comme il arrive fréquemment, ce vent (nommé *vent chaud*) s'élève tout à coup en hiver, la température qui, à cette époque, est très-rigoureuse, change subitement, et l'on passe de 30 degrés de froid à 5 degrés de chaleur. C'est dans les plaines où coule l'Aniouy que ses effets sont le plus sensibles; mais il est rare qu'il dure plus de vingt-quatre heures.

Quelque rigoureux que soit le climat de Nijné-Kolimsk, ce climat est assez sain : on

n'y rencontre ni scorbut ni autres maladies contagieuses[1]. Des affections catarrhales et l'ophthalmie sont les maladies les plus communes en octobre, à l'époque des épais brouillards, et en décembre, lors des grands froids. Cette dernière maladie résulte de l'éclatante blancheur de la neige sur ces plaines à perte de vue: un voile est, en pareil cas, un préservatif excellent. Il existe, en outre, une sorte de typhus qui reparaît de temps en temps; on le nomme *povétrié;* ce sont surtout les habitants de la partie occidentale de la Kolima qui en souffrent. Vers le nord, ce typhus est plus rare, et d'une nature moins dangereuse. L'épizootie qui, en 1821, fit périr un si grand nombre de chiens dans le nord de la Sibérie, ne se fit sentir à Nijné-Kolimsk qu'un an après avoir sévi sur le

[1] Les mœurs corrompues exercent malheureusement une influence très-puissante sur l'état sanitaire de tout le nord de la Sibérie. C'est principalement aux rives des deux Aniouy que cette remarque s'applique. Le manque de nourriture fraîche, la misère et la rigueur du climat enveniment souvent le mal au point de le rendre mortel.

est plus active : là sur les bords de jolis ruisseaux, croissent et fleurissent la petite groseille, le vaciet, l'airelle rouge, la *morochka* (rubus chamemorus), l'*idæus rubus* du nord et la chikcha [1]; ces plantes donnent même des fruits lorsque l'été est favorable; quant aux plantes potagères, il n'y a pas à y songer! Nous avons tant parlé, et il nous reste encore tant à dire sur l'horreur de ces régions désolées, qu'il est juste de faire mention du bien toutes les fois qu'il se rencontre; ainsi, par exemple, dans les plaines situées entre le Bolchoy-Aniouy et le Mali-Aniouy, que de hautes montagnes mettent à l'abri des vents du nord, la végétation est incomparablement plus belle : on rencontre là le tremble, le peuplier, le saule et le cèdre; et la différence est si marquée, que le voyageur, après avoir traversé la toundra glacée, admire le paysage qui l'entoure, et se demande si la baguette de quelque fée bienfaisante ne l'aurait point transporté tout à coup en Italie. Mais en cet Éden même, la neige ne fond à la surface du

[1] Bruyère à fruits noirs.

sol que pour l'humecter de son eau, qui, après s'y être infiltrée, gèle à une petite profondeur [1]; partout en un mot où les faibles rayons du soleil ne peuvent point atteindre.

La beauté du règne animal offre un contraste frappant avec le triste état de la végétation. Les forêts qui tapissent les flancs des montagnes sont peuplées d'innombrables troupeaux de rennes, d'élans, d'ours bruns et noirs, de renards, de martres zibelines et d'écureuils. L'isatis et le loup parcourent les plaines; de nombreuses troupes de cygnes,

[1] Je n'ai pu m'assurer, d'une manière précise, de la profondeur à laquelle le sol gèle dans le nord de la Sibérie : dans une fosse que je faisais creuser pour ces expériences, à une demi-verste des bords de la mer, l'eau pénétra au moment où la pelle atteignait son niveau; même chose arriva auprès des lacs. Je trouvai la terre gelée à Nijné-Kolimsk, à quatre sagènes de profondeur. Dans les profondes crevasses qui se forment à travers les collines, je remarquai que la terre contenait plus de glace à quatre sagënes de profondeur qu'à sa surface. Enfin, à Yakoutsk, dans deux puits que l'on avait creusés pour se procurer de l'eau, nous trouvâmes qu'à quarante-cinq sagènes (95 mètres) de profondeur, la température du sol était de 1° de froid.

d'oies et de canards sauvages arrivent, au printemps, poussés par l'instinct qui leur fait chercher les lieux les plus écartés pour y achever leur mue et faire éclore leurs œufs à l'abri des poursuites du chasseur : aigles, grands-ducs et mouettes suivent leur proie le long des côtes de la mer. Près des buissons courent des troupes nombreuses de perdrix blanches (lagopèdes), tandis que de petites bécasses se tapissent dans la mousse des rives marécageuses. Le corbeau, au sombre plumage, erre à l'entour des habitations. Enfin, quand le soleil du printemps commence à luire, résonne le chant joyeux du pinson, que remplace en automne le gazouillement des petites nonnettes. Malgré tant de variété d'espèces et le grand nombre d'individus, le paysage est inanimé; tout annonce ici que l'on a franchi les limites du monde habitable, et l'on cherche vainement à s'expliquer comment des hommes les ont dépassées pour s'établir dans de pareilles solitudes! Il n'existe point de données pour résoudre ce problème : aucun monument, aucune tradition ne nous disent ce qu'était jadis cette contrée; et quoique la

conquête de la Sibérie par les Cosaques soit un fait récent, on ignore au juste comment elle était habitée à cette époque. Une tradition obscure s'est seule transmise jusqu'à nous; suivant elle, les rives de la Kolima furent habitées autrefois par un peuple *qui comptait plus de feux qu'il n'y a d'étoiles au ciel;* et, en effet, on rencontre encore, et principalement sur les bords de l'Indiguirka, des restes d'anciennes forteresses en grosses poutres, et de grands tertres funéraires. Des vieillards que j'interrogeai m'assurèrent que ces anciens habitants, les Omoks, ne formaient point un peuple nomade, mais que, répandus sur les bords de la Kolima, ils y vivaient de la pêche et de la chasse; actuellement cette peuplade est complétement éteinte. Je suppose que les Tchoukotchs, autre peuplade considérable, dont les immenses troupeaux de rennes paissaient dans la vaste toundra que traverse la Kolima, et dont le nom est resté à deux petites rivières (la Bolchaya-Tchoukotcha et la Malaya-Tchoukotcha), auront refoulé les Omoks au nord, où les maladies et le besoin les auront

fait périr, tandis qu'eux-mêmes se sont transportés en partie sur les côtes de la mer Glaciale, qu'ils habitent encore sous le nom de Tchouktchas : le reste de la peuplade se sera mélangé avec les autres tribus des bords de la Kolima.

La population mâle (officielle) du district de Kolimsk est de 325 Russes et Cosaques, 1 034 Yakoutes et 1 139 Youkaguires et gens appartenant à diverses tribus; ce qui fait en tout 2 498 hommes, dont 2 173 sont assujettis à l'impôt en pelleteries (*yasak*) comme à la capitation. Le yasak annuel se compose de 803 peaux de renard et 28 martres zibelines, représentant une valeur d'environ 6 704 roubles : il résulte de ce relevé que chaque individu mâle paye à peu près 8 roubles d'impôt par an (un peu plus de huit francs). Les Russes sont généralement des enfants de condamnés à la déportation, et les Cosaques descendent de ceux qui, lors de la destruction de l'ostrog d'Anadirsk par les Tchouktchas, se réfugièrent en ce lieu. Ils étaient considérés autrefois comme étant en service actif, et en cette qualité ils recevaient

des vivres de l'État, mais à la charge de remonter la Kolima dans leurs bateaux pour s'approvisionner. Ces voyages leur ayant paru pénibles, et la pêche étant alors très-abondante, ils préférèrent renoncer aux secours fournis par l'État, qui furent définitivement supprimés en 1812. Maintenant que la pêche et la chasse ont perdu, en grande partie, leur ancienne importance, ces malheureux regrettent amèrement l'ancien état des choses! Les Cosaques de la Kolima sont constitués en une *stanitsa,* ou bourgade cosaque, administrée par un chef de leur nation. Ils fournissent un piquet de six hommes, qui tiennent garnison à Nijué-Kolimsk et y veillent à l'ordre. La stanitsa est placée sous l'autorité de l'ispravnik (bailli) de Sredné-Kolimsk. Ces Cosaques sont exempts d'impôts, mais chaque homme est assujetti à se présenter, à la première réquisition, armé d'un fusil et d'un sabre. Outre le piquet de Cosaques de Nijné-Kolimsk, la stanitsa envoie tous les ans de 25 à 30 hommes à la forteresse d'Ostrovnoyë, pour y faire la police à l'époque de la foire, et y protéger, en cas de besoin, les marchands

russes contre les Tchouktchas qui la fréquentent.

Malgré les alliances contractées par les Russes, établis sur la Kolima, avec diverses peuplades, tels que les Youkaguires et les Yakoutes des deux Aniouy, et quoiqu'ils aient adopté quelques usages et le costume des gens du pays, ils ne s'en distinguent pas moins pourtant par les traits du visage et leur forte constitution : leur taille est plus élevée, et plusieurs ont les cheveux d'un blond-roux; ce qui ne se rencontre jamais parmi les indigènes. La même remarque s'applique aux femmes russes, dont les traits sont plus agréables que ceux des femmes youkaguires, yakoutes et toungouses; on en rencontre même de jolies. Elles ne sont pas étrangères à la tendresse conjugale, et l'on a du plaisir à voir la joie de l'épouse et celle de la mère quand le père de famille ou le fils reviennent d'une expédition périlleuse ou d'un voyage éloigné : en pareil cas, un soin pieux occupe les premiers instants, et des actions de grâces s'élèvent vers Dieu; puis on se livre à la joie, et l'on établit le voyageur

près d'une table chargée de ce que le garde-manger de la famille renferme de plus délicat. Tous les individus qui la composent se groupent à l'entour, et l'on s'apprête à écouter le récit de merveilleuses aventures. Alors le nouvel arrivé prend la parole, et rend compte de son voyage, sans omettre le moindre détail, et en appuyant de préférence sur ceux qui sont de nature à donner une haute idée de sa résolution et de son courage à braver les plus grands périls; car malheur à lui s'il laissait entrevoir le moindre indice de faiblesse: il serait perdu de réputation!

Les femmes russes du pays improvisent des chansons pleines de mélancolie. Les paroles se rapportent aux objets de leur affection, et rappellent fréquemment le souvenir d'une époque éloignée; ainsi, on y remarque avec surprise la tourterelle, le rossignol et des fleurs au coloris brillant. Voici deux de ces complaintes :

CHANT SIBÉRIEN.

« Il ne me faut ni plume ni encre pour écrire ma lettre : Une larme brûlante suffira !

Cette colombe à gorge rouge et violette sera mon messager :
Gentille colombe, dépêche-toi, pars et prends ton vol vers Yakoutsk, la belle ville :
Tu glisseras ma lettre sous sa porte, ou tu la laisseras tomber sous sa croisée ! »

AUTRE CHANT.

« Dis-moi, petit pigeon,
Dis-moi, pigeon à la plume noire,
Où tu as rencontré ceux qui sont allés du côté de la mer ? —
Je les ai rencontrés sur la vaste plage, sur les flots,
Sur les blancs toroses [1] de l'Océan ;
C'est là qu'ils ont découvert une belle île ! —
Gentille colombe, reprends ton vol, et dirige-toi vers la mer azurée
Pour dire à mon bien-aimé
Que tu as vu son amie verser des larmes amères ! »

Les hommes chantent aussi, et leurs chansons se nomment *andiltchines*. C'est principalement en hiver qu'ils se livrent à ce passe-temps, à l'époque où le soleil a disparu de l'horizon. Alors, voisins et amis, rassemblés dans une habitation, forment un cercle au

[1] Montagnes de glace dans la mer Glaciale (voyez la Notice au commencement du volume).

milieu duquel les jeunes gens des deux sexes chantent, dansent et se livrent à divers jeux. En un mot, les Russes de Nijné-Kolimsk paraissent jouir de la vie, et ont encore un reste de gaîté, tandis que les indigènes sont sombres et moroses, Le caractère gai et ouvert du Russe, qu'ils n'imitent qu'imparfaitement, est tellement apprécié par eux, que, pour dépeindre un chasseur gai et actif, ils disent : « Celui-là est un vrai Russe[1] ! » Les enfants de ces Russes sont généralement précoces, et se distinguent des autres par l'intelligence et par leur adresse à imiter tous les objets qui leur tombent sous la main.

Les habitations des Russes diffèrent peu de celles des indigènes. Le mélèze qui croît dans le pays étant trop chétif pour être employé à la construction des cabanes, ils ont soin de s'approvisionner de bois flotté, que déposent sur le sol les inondations périodiques du prin-

[1] L'homme du peuple russe est gai, actif et d'une adresse remarquable. Les villages russes retentissent de chants les jours de fête, et les soldats chantent en chœur pour se distraire des fatigues d'une marche forcée. (T.)

temps. Il faut souvent plusieurs années pour rassembler ainsi le bois nécessaire à la construction d'une cabane. Les murs sont construits en poutres superposées, dont les interstices sont calfatés avec de la mousse; et l'on enduit le tout de terre glaise délayée. Devant la cabane est un talus en terre qui s'élève à la hauteur des fenêtres; ce qui empêche le froid de pénétrer. La cabane, en forme d'*isba*, a une sagène et demie de hauteur (un peu plus de 3 mètres), et sa capacité intérieure est de 2 à 3 sagènes (de 4 à 6 mètres); une terrasse garnie de terre la recouvre en guise de toit. On trouve à l'intérieur, et dans un des coins, le tchouvale yakoute, espèce de cheminée qui n'est tout simplement qu'une corbeille en rameaux de saules, enduite de terre glaise des deux côtés : une ouverture pratiquée au-dessus, dans le toit, donne passage à la fumée. Quelques habitations, récemment construites, renferment des poêles à la manière russe [1] : ils sont

[1] Le poêle de la maison du paysan russe est un vaste four. (T.)

en terre glaise battue. Quelques cloisons, fort basses, partagent l'unique pièce qui s'y trouve en autant de compartiments qu'il y a de ménages sous un même toit : le reste de l'espace sert de cuisine et de salle à manger. Des bancs suffisamment larges, sur lesquels on étend des peaux de rennes, garnissent les murailles. Au-dessus, et suspendus au mur, sont les ustensiles de ménage et différentes armes. Ces habitations, ainsi disposées, seraient suffisamment éclairées par une ou deux ouvertures d'un pied en carré, toujours exposées au midi, si l'on remplaçait la peau de lotte, en été, et les plaques de glace de 6 pouces d'épaisseur, en hiver, par des vitres. Un vestibule extérieur, avec foyer, est adossé à la cabane : à côté est une grange. Des perches sont disposées à l'entour de la maison et sur la terrasse qui lui sert de toit; on y étend le poisson, pour le faire sécher. N'oublions pas de mentionner la demeure des nombreux chiens qu'entretiennent ces habitants pour l'attelage. C'est auprès de la grange qu'est leur chenil; mais

on ne les y renferme qu'à l'époque des plus grands froids; le reste du temps, ils vivent en plein air, et se blottissent dans la neige pour se garantir du froid. Nul plan régulier ne préside à la construction des villages : chacun fait à son idée. Quant aux bains de vapeur[1], les habitants en font peu de cas : nous n'en trouvâmes qu'un seul à Nijné-Kolimsk, et encore tombait-il en ruines.

Ce qui distingue les habitants à leur aise est une cabane proprement tenue, et de bons vêtements : leurs femmes portent des chemises en toile de coton, tandis que celles des pauvres gens se contentent de *parquis* ou chemises en peau de renne souple, dont le poil est tourné en dedans, et dont la peau à l'extérieur est teinte en rouge au moyen de l'écorce d'aune. Ces sortes de chemises, ouvertes par devant, sont garnies aux manches de fines lanières en peau de castor ou de loutre de rivière, que les Tchouktchas leur

[1] L'usage des bains de vapeur est si répandu en Russie, que toute ville en contient un grand nombre, et qu'on en rencontre plusieurs dans chaque village. (T.)

vendent assez cher. La peau de renne sert aussi à faire des caleçons. Le *kamley* est le vêtement qui se met sur la chemise; il est fait habituellement en *rovdougue* ou peau de renne sans mégie, à laquelle la fumée, dans laquelle vivent les habitants, communique une teinte jaunâtre : ceux d'entre eux qui ne regardent point à l'économie, ont des *kamley* en perse : c'est là un habit de cérémonie que l'on ne met que pour sortir de chez soi. La partie de la chaussure n'est point négligée : on fait usage de deux espèces de souliers; de *kaliptchiks* et d'*alartchiks,* qui ont entre eux beaucoup d'analogie et sont faits en *youfte* [1] ou bien en peau de renne épaisse : ils sont brodés en soie et quelquefois en or. Deux larges courroies, fixées aux talons, se croisent sur la jambe, qu'elles enveloppent. Pour coiffure, on a un bonnet fourré, de forme pointue, qui couvre le front et descend sur les joues. Ceux qui se piquent d'élégance, ou qui redoutent le froid, ont soin

[1] Cuir préparé d'une manière particulière, et connu sous le nom de *cuir de Russie.* (T.)

de se couvrir les différentes parties du visage avec des pièces de fourrure, à peu près semblables à celles de mon costume de voyage. Mais ici, la pièce destinée à couvrir le front est brodée avec un soin particulier, et décorée de dessins en soie de plusieurs couleurs, mélangée d'or. Lorsqu'une personne, ainsi équipée, entre dans une demeure, elle se découvre la tête et enlève les morceaux de fourrure placés sur son visage, à l'exception de celle qui lui couvre le front : celle-ci demeure exposée à l'admiration des connaisseurs en broderies.

A la description que j'ai déjà donnée du costume adopté pour les voyageurs en hiver, j'ajouterai que l'on adapte aux manches de la pelisse de larges gants traversés par une fente, qui permet au voyageur d'en retirer ses mains en un clin d'œil, et de les y replacer de même. De grandes bottes de voyage, ou *torbases,* se mettent par-dessus des chaussons en peau de daim; un grand couteau de chasse est suspendu à la ceinture : à côté est une petite pipe en cuivre ou en étain à tuyau très-court, qu'enveloppe une lanière en cuir,

et une boîte en écorce d'arbre, contenant un briquet et du tabac mêlé avec du bois de mélèze réduit en poudre. Russes et indigènes fument à la mode du pays, c'est-à-dire qu'ils aspirent toute la fumée de la pipe, pour la faire ressortir par les narines, ce qui occasionne une sorte d'ivresse tellement forte, qu'il arrive quelquefois au fumeur de rouler dans le brasier auprès duquel il est assis. Ils prétendent, au reste, que des songes enchanteurs fascinent alors leurs sens, et que cette manière de fumer réchauffe le corps et le rend insensible au froid.

Le costume des femmes ne diffère guère de celui des hommes que par la finesse des peaux. Les femmes riches portent des mantelets en tissus de coton ou de soie à dessins très-bigarrés, garnis d'un collet rabattu en queues de martres : celles qui le sont moins se contentent de mantelets en peaux de jeunes rennes, que l'on a retirés du sein de leur mère avant terme. Les femmes mariées s'enveloppent la tête dans des mouchoirs de coton ou de soie; ou bien mettent une espèce de bonnet, sous lequel elles cachent

leurs cheveux. Quant aux filles, elles disposent leurs cheveux en longues tresses et se parent le front d'un bandeau.

Ce n'est qu'en vivant parmi les habitants de ces peuplades que l'on peut parvenir à se faire une idée exacte de leurs mœurs. Pour apprendre à connaître celles des riverains de la Kolima en particulier, il faut nécessairement passer avec eux de leurs cabanes d'hiver dans leurs huttes d'été; naviguer de compagnie en karbases [1] et en vetkas [2] sur leurs larges fleuves dont le courant est si rapide; lancer son cheval à leur instar sur des rocs escarpés ou les escalader à pied; se frayer un passage dans l'épaisseur d'une épaisse forêt, par le froid le plus rigoureux, en bravant le chasse-neige; parcourir avec la vitesse de la flèche l'immense toundra en légère narta traînée par des chiens; en un mot, il faut montrer autant de résolution et être infatigable comme eux. Ce fut là notre genre de vie pendant

[1] Sortes de bateaux employés par les riverains de la Kolima.

[2] Très-petite nacelle.

les trois années de notre séjour dans ces lieux. Nous vécûmes dans l'intimité des indigènes, nous nous habillâmes à leur mode, nous nous nourrîmes de poisson sec et partageâmes avec eux tous les inconvénients du climat, pour nous mettre en état de présenter un tableau fidèle des mœurs et coutumes des habitants de la contrée.

La pêche, comme nous l'avons déjà dit, est la principale industrie des habitants : elle est aussi leur principal moyen d'existence. Malheureusement, Nijné-Kolimsk n'est pas à cet égard dans une position topographique favorable, et les travaux de la pêche obligent ses habitants à des courses aussi longues que pénibles. A peine le printemps a-t-il paru que tous s'empressent de quitter leurs demeures, et de se rendre sur les bords de la Kolima, où, après avoir choisi un endroit convenable, chaque pêcheur élève une hutte, et s'occupe des préparatifs pour la pêche. D'autres se rendent, dès le mois d'avril, à l'embouchure des petites rivières qui se jettent dans la Kolima, où ils ont des *huttes d'été* : ils y sont rejoints à la mi-

mai, par le restant des habitants qui étaient demeurés à Nijné-Kolimsk pour assister au passage des marchands qui s'en retournent à Yakoutsk, après la foire d'Ostrovnoyë [1].

Le printemps est la saison la plus pénible pour les riverains de la Kolima. Tout le produit de la pêche d'automne se trouve consommé à cette époque, et la rivière ne fournit pas de poisson, car la rigueur du froid lui a fait chercher des endroits plus profonds dont il ne sort pas encore. L'habitant chercherait en vain à profiter de la *nasta* [2] pour se mettre à la poursuite du renne et de l'élan : l'épuisement des chiens fatigués et manquant de nourriture, s'y oppose. Si,

[1] Ostrog situé à l'est de Nijné-Kolimsk.

[2] On nomme ainsi une légère croûte glacée qui se forme quelquefois, pendant les nuits de printemps, à la surface de la neige que les rayons du soleil ont fait fondre pendant le jour. Les chasseurs en profitent pour poursuivre, en légère narta, traînée par des chiens, le renne ou l'élan; le poids de l'animal ne tarde pas à lui faire briser cette glace si mince, il enfonce, et devient la proie du chasseur.

de temps à autre, quelques perdrix se prennent au piége, ce n'est là qu'une ressource insignifiante; bref, la famine, et la famine sous l'aspect le plus hideux, menace à cette époque l'habitant des bords de la Kolima. C'est alors que l'on voit des troupes de Toungouses et de Youkaguires, chassés des rives de l'Aniouy et de la toundra, par le tourment de la faim, venir mendier dans les villages russes de la Kolima. L'œil hagard, la face livide et décharnée, ces malheureux errent comme des morts échappés à la tombe; et s'ils rencontrent par hasard quelque cadavre de renne, mort de maladie, ils se jettent dessus comme une troupe de loups affamés, et dévorent cette dégoûtante proie dont ils ne laissent rien : os et peau, tout a été broyé sous leurs dents contractées par l'excès de la souffrance! Ceux qui viennent à Nijné-Kolimsk n'y trouvent, hélas! qu'une misère approchant de la leur. C'est au point que les habitants en sont quelquefois réduits à recourir aux misérables restes de la nourriture réservée aux chiens, dont un grand nombre périt! L'État, pour améliorer au-

tant qu'il est possible une aussi douloureuse situation, a établi un magasin de farine; mais la longueur du trajet que le blé parcourt en élève le prix à un taux exorbitant! Tel est le tableau lamentable que j'eus trois fois sous les yeux, pendant la durée de mon séjour. Il fut si horrible, qu'actuellement encore, je ne puis songer sans frémir à cette population parvenue à un degré de misère telle qu'aucune description ne peut en donner une idée!

Cependant la Providence ne permet point au mal de dépasser de certaines limites : au moment où la famine s'apprête à dévorer les restes d'une population expirante, arrivent du midi d'immenses volées de cygnes, d'oies, de canards, de bécasses et d'autres oiseaux. Jeunes gens, vieillards, femmes et enfants, en un mot, tous ceux qui ont encore assez de force pour tenir une arme, se dépêchent d'en tuer autant qu'il leur est possible. Le poisson commence à venir se prendre dans les filets étendus sous la glace. Mais l'abondance ne règne point encore à cette époque de l'année, et l'on dirait que la nature,

telle qu'un habile médecin, proportionne la part d'aliments aux forces du malade. C'est au mois de juin que la Kolima brise ses glaces, et une énorme quantité de poisson s'offre aussitôt aux pêcheurs, qui se hâtent de s'approvisionner pour l'hiver de l'année suivante. Mais si les habitants de la Kolima ont alors une nourriture assurée, une autre calamité les menace. En effet, il arrive ordinairement que les énormes blocs de glace que la rivière charrie s'accumulent dans les endroits où le lit est resserré, s'y amoncellent, et finissent par former de véritables digues : bientôt les eaux, ainsi retenues, s'élèvent et débordent. Pareille chose arriva pendant notre séjour à Nijné-Kolimsk, et l'inondation fut si subite que les habitants eurent à peine le temps de conduire leurs chevaux sur des hauteurs. Quant à nous, nous nous réfugiâmes sur le toit en terrasse de notre cabane, où il nous fallut demeurer une semaine. L'eau formait des courants rapides entre les maisons. Le lac situé au nord de l'ostrog s'était réuni au fleuve : tout le hameau ressemblait à un archipel de petites îles,

car on n'apercevait plus que les toits. Les habitants communiquaient entre eux au moyen de petits bateaux, tandis que d'autres, juchés sur les toits, jetaient le filet et pêchaient le poisson.

Dès que les eaux se sont retirées, on s'occupe de pêcher à la seine [1]; c'est l'époque où le poisson descend le courant : son passage ne dure ordinairement que quelques jours; mais dans quelques affluents il continue à passer pendant tout l'été, quoique la quantité diminue. Le sterlet [2], la nelma [3], le mouksoune [4] et le tchir [5] sont les poissons que l'on

[1] La Kolima est surtout poissonneuse à l'est de la Léna; c'est là ce qui fait que ses bords sont bien plus habités que ceux de la Yana, de l'Indiguirka et de l'Alazéya. Les cent familles établies aux environs de Nijné-Kolimsk consomment, par an, d'après une évaluation exacte, la valeur de *trois millions* de harengs en poissons de diverses espèces.

[2] Poisson du genre de l'acipensère : il est très-estimé en Russie.

[3] Espèce de truite saumonée.

[4] Sorte de goujon de mer.

[5] Espèce de saumon.

pêche le plus fréquemment. Ces poissons étant très-maigres au printemps, on les prépare sous forme de *youkola* pour la nourriture des chiens; c'est-à-dire qu'on les fait sécher après les avoir fendus. Les parties intérieures fournissent une grande quantité d'huile. Au printemps, on pêche à la seine dans les petits affluents de la Kolima où l'eau, en se retirant après l'inondation annuelle, laisse une grande quantité de poisson. Plus tard, lorsque toute l'eau de l'inondation est rentrée dans le lit de la Kolima, le poisson resté dans les petits affluents, se remet en route pour rentrer dans le fleuve : les pêcheurs en profitent, et disposent, en travers de ces petites rivières, des tramaux appelés *mordames,* faits en baguettes de saule entrelacées. Quand on pêche à la seine, c'est au propriétaire du filet que le poisson pris appartient, tandis que lorsqu'on pêche au tramail, chaque tramail appartenant à plusieurs personnes, le produit de la pêche se partage par parties égales entre elles. Le tchir, poisson fort gras et très-estimé, se prend le plus

souvent au tramail : la *youkola* [1] de tchir est considérée comme un mets recherché ; voici comment on la prépare : après avoir fendu le poisson (toujours choisi parmi les plus gros), on en enlève toutes les arêtes, et l'on fait un grand nombre d'entailles dans la chair pour l'attendrir ; ainsi préparé, il ne reste plus qu'à le faire sécher ou bien à le fumer, ce qui est le meilleur moyen de le conserver. La partie supérieure de la chair est séparée et séchée à part, comme la plus délicate du poisson ; on la pile ensuite dans un mortier en bois avec un peu de graisse, et l'on renferme le mélange dans des jarres pour s'en servir en hiver. Les parties intérieures, loin d'être jetées, passent au contraire pour des morceaux de choix : on s'en sert pour garnir les pâtés. A la pêche au tramail succède de nouveau celle au filet ; c'est à cette époque que l'on pêche le gros poisson, tel que le sterlet et la nelma.

Les cygnes, les oies et les canards se dirigent vers les côtes, à l'époque de la pêche,

[1] Poisson sec.

pour y muer, construire leurs nids et faire éclore leurs petits. Quelques hommes partent aussitôt pour aller dénicher des œufs; mais la véritable chasse a lieu plus tard, à l'époque même de la mue. C'est alors que les chasseurs entourent les nids : ils lancent leurs chiens, qui effrayent les oiseaux et les obligent à se réfugier dans les lacs, où il est aisé de les abattre à coups de fusil, de flèches, ou même à coups de bâton. L'on fume une partie du produit de la chasse, et l'on enterre le restant dans la neige qui le conserve frais jusqu'à l'hiver. Cette chasse a beaucoup perdu de son importance : maintenant les chasseurs s'estiment heureux lorsqu'ils ont rapporté en tout, dans le courant de l'été, des lieux qui avoisinent l'embouchure de la Kolima, 1 000 oies, 500 canards et 200 cygnes [1].

[1] Il paraît que les oiseaux voyageurs ne font jamais leurs nids au même endroit deux années de suite, et que leurs transmigrations sont assujetties à un ordre régulier. Pareille chose a été observée pour les animaux à fourrures, et l'on assure que l'isatis n'apparaît en grand nombre que tous les trois ans; les zibelines

Les habitants les plus prévoyants comme les plus actifs ne se bornent pas à s'approvisionner de poisson et d'oiseaux de passage; ils vont encore à la chasse au renne : c'est en été que cette chasse a lieu. Quelques chasseurs s'embarquent et se rendent en *karbases* dans l'Aniouy, où ces animaux se rassemblent en grand nombre pour se plonger dans l'eau qui leur sert de refuge contre la piqûre des mousquites. D'autres, pendant ce temps, montent à cheval et gagnent la toundra et les bords des grands lacs qui s'y trouvent : le renne poursuivi est contraint à se précipiter dans l'eau où le chasseur le suit et l'égorge. Un bon chasseur peut tuer de cette manière jusqu'à cent rennes dans une saison : la chasse dans la toundra est moins productive.

Telles sont les occupations, telle est la vie rude et active des hommes pendant la belle saison. Parlons maintenant des travaux des femmes : elles ont bien soin de mettre à

disparaissent parfois tout à fait, sans que l'on en sache la cause.

profit un été malheureusement trop court. Leur principale occupation consiste à récolter diverses plantes aromatiques, des baies qui pourtant ne donnent pas chaque année, et des racines nutritives qui croissent dans les montagnes. Ces femmes connaissent parfaitement les diverses espèces de plantes, ainsi que leurs propriétés, et elles en récoltent autant qu'un été plus ou moins favorable le leur permet. La mi-août est la saison des plaisirs champêtres pour les filles de la Kolima; on les voit alors se rendre par troupes sur la rive orientale du fleuve, ou bien au pied du mont Pantéley pour y récolter le fruit du vaciet de montagne; récolte qui dure plusieurs jours, pendant lesquels les jeunes travailleuses chantent et dansent, ou bien jouent à différents jeux du pays : les nuits, elles les passent à la belle étoile. Une fois la récolte terminée, on plonge les fruits dans des baquets pleins d'eau que l'on met geler, et c'est ainsi qu'on les conserve pour l'hiver. Ce fruit est considéré comme une friandise d'un goût très-délicat.

Parmi les plantes et les racines qui se ré-

coltent en ces lieux, je citerai le *timyane* dont la feuille remplace, pour les fumeurs, celle du tabac et peut même servir d'aliment, et la *makarchta* dont la racine farineuse s'emploie pour assaisonner la viande : on la sert aussi seule, comme friandise, avant le thé du soir. C'est dans les terriers creusés par les souris qu'on va chercher cette racine; les femmes surtout excellent à l'enlever à ces animaux prévoyants, qui en font provision pour se nourrir pendant l'hiver.

Mais le court été de ces contrées a disparu, et septembre se montre amenant l'automne, avant-coureur des frimas. On s'occupe alors à pêcher le hareng[1] qui vient de la mer et remonte la Kolima en si grande quantité qu'un seul coup de filet en enlève plusieurs milliers : il arrive quelquefois qu'après deux

[1] Le passage des harengs, entre Pogromni et Nijné-Kolimsk, dans un espace de 3 verstes, dure trois jours. Les plus gros harengs se pêchent dans la Kolima; ceux qui le sont moins dans l'Alazéya, et les plus petits dans l'Indiguirka et la Yana, ce qui me fait supposer que leurs bancs se dirigent généralement de l'ouest à l'est.

ou trois années de pêche malheureuse, au moment où les habitants ont épuisé toutes leurs ressources, d'immenses bancs de harengs apparaissent et ramènent l'abondance. On a soin de suspendre ces poisons pour les faire égoutter avant l'époque des gelées, ce qui ajoute à leurs qualités nutritives et en rend le transport plus facile; car il devient alors plus léger. C'est vers le temps du passage des harengs que les habitants reviennent de la chasse au renne, ramenant la vie et le mouvement dans une contrée peuplée jusque-là de femmes et de vieillards. Ceux-ci attendent avec impatience, et l'inquiétude dans l'âme, des nouvelles du résultat de la chasse. Qu'a-t-on à espérer et que doit-on redouter pour le prochain hiver!!! Si la chasse a été heureuse, la joie se communique, devient universelle, et ses résultats forment le sujet de tous les entretiens.

Les chasseurs racontent leurs prouesses, et ont soin de rapporter les moindres circonstances de la chasse, telles que les différents mouvements du renne, l'adresse du chasseur, son courage et l'instinct des chiens.

Souvent on se réunit en sociétés pour aller chasser l'élan et le bélier sauvage aux caps Baranoff, sur la mer Glaciale. Un genre de chasse particulier aux Youkaguires, établis sur les rives de l'Aniouy et de l'Omolone, ainsi qu'aux Yakoutes répandus sur les montagnes et dans les forêts qui avoisinent Sredné-Kolimsk, consiste à lancer des chiens, dressés exprès, à la poursuite des renards, des zibelines et des écureuils.

Mais les gelées viennent, et la *pêche d'été* cesse pour être remplacée par la *pêche d'automne*. On pratique alors des ouvertures dans la glace, qui à cette époque a déjà recouvert la surface du fleuve, principalement du côté de son embouchure, et l'on y introduit des filets de crin. Le *mouksoune*, l'*omoule* (salmo autumnalis) et la *nelma*, qu'amènent les vents de mer, sont les poissons qui se pêchent le plus communément dans cette saison. Dans quelques endroits, la *pêche d'automne* se prolonge jusqu'au mois de décembre; époque où la rigueur du froid et l'obscurité obligent les pêcheurs à regagner leurs demeures.

On voit, d'après ce qui précède, que chaque saison de l'année a ses travaux, et que les habitants des rives de la Kolima doivent s'ingénier en mille manières pour se procurer de quoi subsister dans une contrée où le sol glacé ne peut rien produire. Ne point laisser échapper l'époque favorable, soit à la pêche, soit à la chasse, est le but constant de toutes leurs pensées. A la pêche, dans les affluents, succède la pêche dans la Kolima; puis arrive le gros poisson de mer que remplacent plus tard les harengs; enfin, la pêche d'automne complète les travaux de l'année.

La chasse aux oiseaux se partage aussi en plusieurs périodes : on commence par les canards, qui sont les premiers à muer; puis viennent les oies, et enfin les cygnes. Cette chasse est de deux espèces : la première concerne les très-jeunes oiseaux que le chasseur tue avec leurs mères; et la seconde les oiseaux jeunes, mais déjà grands : comme ils muent plus tard que les vieux oiseaux, on les chasse les derniers. Dans tous les cas, on a soin de choisir l'époque où les oiseaux ont perdu leurs plumes.

C'est grâce à ce partage régulier et périodique des travaux, résultat d'un ordre sagement établi par la nature, que les riverains de la Kolima sont redevables de pouvoir exister en cette contrée! Néanmoins, ils ont de la peine à les accomplir tous. En effet, celui qui possède des chevaux doit s'approvisionner de foin; on a sa cabane à réparer, ou bien à en construire une nouvelle. Ce n'est point tout : il faut dresser des piéges [1] aux animaux à fourrures, et, qui plus est, faire de longues tournées pour les inspecter. En pareil cas, le chasseur part à cheval, si c'est à l'époque où la terre, déjà gelée, n'est point encore couverte de neige; dans le cas contraire, le voyage se fait en traîneau traîné par des chiens. C'est alors, c'est-à-dire à la fin de l'automne, que les rennes traversent

[1] Le piége le plus en usage se compose d'une poutre, dont une des extrémités est élevée diagonalement au-dessus d'une espèce de caisse qui renferme l'appât; si l'animal y touche, le ressort s'échappe, la poutre tombe sur lui et le retient jusqu'à l'arrivée du chasseur. Les Russes de Nijné-Kolimsk et des environs ont à eux seuls près de *huit mille* piéges pareils.

la Kolima en se dirigeant vers l'occident; or, il s'agit de les surprendre au passage. Pour en venir à bout, on dispose des nœuds coulants faits avec des courroies, dans d'étroits défilés; ou bien encore on élève des espèces d'enclos qui n'ont qu'une seule ouverture, faite de manière à ce que l'animal, après y être entré, ne puisse plus en sortir. Quant aux piéges, c'est dans la *toundra,* ou le long des côtes de la mer, qu'on les place par longues files. Ces piéges sont principalement destinés à prendre l'isatis ou renard polaire. L'appât consiste en un petit animal vivant, ou bien en un morceau de viande empoisonnée. Quoique le grand nombre de souris qui habitent la *toundra,* leur procurent une nourriture suffisante et en détournent un grand nombre des piéges, on en prend cependant beaucoup; aussi l'isatis n'est pas une fourrure chère. La surveillance des piéges, ainsi que la manière de les disposer, exigent une adresse extrême. A l'époque de notre séjour à Nijné-Kolimsk, c'était un centenier cosaque, nommé Soldatoff, qui était réputé le plus habile à

prendre la *melkaya-pakast* [1]. Le pauvre homme devenait tout chagrin, et croyait son honneur compromis toutes les fois qu'un isatis, qu'il s'était vanté d'attraper, avait échappé au piége; ou qu'un renard, trop fin, avait refusé d'avaler le poison qu'il s'était plu à lui préparer avec un soin tout particulier.

Nous avons dit que les habitants au retour de la chasse se plaisaient à en raconter les moindres détails, en s'attachant surtout à donner une haute idée de leur courage; c'est que l'homme le plus considéré du hameau est le chasseur qui ne craint ni l'élan, ni l'ours. Un trait de hardiesse ou de présence d'esprit dans le danger captive l'attention générale. Voici deux de ces récits:

Un Youkaguire et son fils se mirent cer-

[1] *Melkaya-pakast, menue drogue* : les habitants du nord de la Sibérie qualifient ainsi tous les animaux qui se prennent au piége; car, comme ils attachent une idée de force et de grandeur au mot *zver* (animal), ils ne l'emploient jamais que pour désigner l'élan et quelquefois l'ours noir des forêts qu'ils nomment *tcherni zver* (l'animal noir).

tain jour en route pour aller chasser le renard; mais ils eurent beau courir, la chasse fut infructueuse, et ils se disposaient déjà à s'en retourner chez eux, lorsqu'ils découvrirent, chemin faisant, un ours qui dormait dans sa tanière. Quoiqu'ils n'eussent point de fusil, nos intrépides chasseurs se décidèrent à tenter une attaque. Voici comment ils s'y prirent : la tanière ayant deux issues, le père s'adossa à l'une d'elles de manière à la boucher de ses larges épaules, tandis que son fils, armé de sa *pokoliouga* [1], alla attaquer l'ours. L'animal blessé se mit à fuir vers l'issue bouchée; mais il essaya vainement d'entamer à coups de griffes la peau lisse et bien tendue de la pelisse du robuste Youkaguire, que rien ne put ébranler jusqu'à l'instant où le jeune homme, redoublant d'efforts, acheva de tuer l'ours. De pareilles bravades se payent parfois assez cher; l'exemple suivant en est la preuve : un autre Youkaguire, qui naviguait en bateau sur la Kolima,

[1] Couteau de chasse fixé à un long manche.

aperçut un grand ours noir sur le rivage, qui déterrait des racines ou cherchait à dénicher des souris. L'animal paraissait tellement préoccupé, que le courageux Youkaguire conçut l'espoir de s'en approcher sans être aperçu pour le tuer d'un coup de couteau, seule arme qu'il eût avec lui. Le Youkaguire se dirigea donc vers le rivage et y aborda. Il parvint, en effet, à s'approcher de l'ours, dont il saisit une des pattes de derrière de la main gauche, tandis qu'il s'apprêtait à le frapper de l'autre main; mais au même instant l'animal qui se sent pris s'élance de toute sa vitesse, emportant le Youkaguire à travers plaines et montagnes : celui-ci tint bon fort longtemps, espérant que son intraitable prisonnier s'arrêterait et qu'il pourrait alors lui plonger son couteau dans le corps; mais enfin, meurtri et ensanglanté, force lui fut de lâcher sa proie. Une aventure du même genre, et qui suppose non moins de résolution, arriva à un Russe qui, traversant la Kolima en bateau, aperçut un élan qui se baignait dans le fleuve; calculant que son bateau ne pourrait point supporter

le poids d'un tel animal, quand même il aurait pu l'égorger dans l'eau, le chasseur imagina de lancer un nœud coulant, de l'attacher à son bateau par les cornes, et de s'approcher ensuite du rivage, où il lui serait facile de l'égorger. Mais ce calcul fut mis en défaut; car à peine le nœud coulant eut-il été jeté, que l'animal qui se sentit pris, et dont les longues jambes atteignaient le fond de la rivière, partit de toute sa vitesse, entraînant le batelier et son bateau. Notre chasseur en fut heureusement quitte pour sauter à bas de cet équipage incommode.

Parmi les nombreux animaux qui habitent le nord de la Sibérie, le chien est sans contredit le plus utile : cet *ami de l'homme,* qui comme lui est capable de s'acclimater partout, qui le défend ou le suit à la chasse; qui peut se nourrir de bananes et d'autres végétaux dans les îles de la mer du Sud, et qui ne mange que du poisson dans les régions polaires, remplit ici un emploi qui ailleurs est étranger à ses habitudes : à défaut de chevaux et malgré sa faiblesse, on a fait du

chien une bête de trait, et toutes les peuplades répandues sur les côtes de l'Asie, depuis l'Obi jusqu'au détroit de Béring, le Groenland et le Kamtschatka, attellent des chiens à leurs traîneaux, pour faire de longs voyages, et transporter de pesants fardeaux.

Le chien du nord de la Sibérie ressemble au loup; comme lui il a le museau long et pointu; ses oreilles, toujours dressées, sont effilées, et sa queue est épaisse. Quelques chiens ont le poil uni; d'autres, au contraire, l'ont crépu et diversement nuancé. Quoique leur taille varie, un bon chien d'attelage doit avoir 79 centimètres de hauteur sur 91 centimètres de longueur. Son aboiement ressemble au hurlement du loup. Ces chiens, comme nous avons eu occasion de l'observer, demeurent constamment en plein air. En été, ils savent se creuser des trous en terre pour s'abriter contre les morsures des mousquites, ou bien ils se plongent dans l'eau, et y passent toute la journée. Pendant l'hiver, ils se blottissent dans la neige, en ne laissant à l'air que l'extrémité du museau, qu'ils ont

soin de couvrir de leur épaisse queue pour le préserver du froid. Élever et dresser des chiens est une des occupations les plus importantes des habitants. Les jeunes chiens qui naissent en hiver sont attelés en automne pour être dressés; mais on ne leur fait point faire de longues courses avant l'âge de trois ans. Le chien le mieux dressé et le plus intelligent s'attelle toujours en avant; car la vitesse, la bonne direction et même la sûreté du voyageur dépendent du chef de file. Aussi habitue-t-on les chiens à obéir au moindre signe de leur maître, et surtout (et cela est le plus difficile à obtenir) à ne point se détourner de la route pour suivre des traces d'animaux que l'on rencontre fréquemment empreintes sur la neige. Il est rare que l'on réussisse dans cette partie de l'éducation, et le plus souvent l'attelage tout entier se précipite sur de pareilles traces en hurlant de toutes ses forces. Une fois lancés, rien n'est capable de les arrêter, si ce n'est un obstacle physique. C'est dans de pareilles occasions que celui qui voyage en *narta,* et qui a un bon chien en

tête de l'attelage, est à même d'observer la merveilleuse intelligence de cet animal et les mille ruses qu'il emploie pour déshabituer ses compagnons, moins intelligents ou plus rétifs, de s'abandonner à leur instinct. Quelquefois on le voit, au moment où l'attelage s'apprête à s'élancer dans la direction de traces récentes, se mettre à aboyer en se détournant vers le côté opposé, et feignant d'avoir aperçu quelque animal qu'il s'agirait de poursuivre. D'autres fois, lorsqu'on traverse la toundra, nue et sans limites, par une nuit noire, dont un épais brouillard augmente l'obscurité, ou bien par un chasse-neige qui expose le voyageur au danger d'être gelé ou enterré sous la neige, et que l'on cherche en vain à découvrir une de ces huttes placées de loin en loin sur la route, et destinées à abriter le voyageur, c'est encore le chien, placé en tête de l'attelage, qui devine le lieu où se trouve une hutte qu'il n'a souvent visitée qu'une seule fois : il arrache ainsi le voyageur à une mort certaine!

Les chiens, comme bêtes de trait, rendent même des services en été, car on s'en sert

souvent à haler les bateaux qui remontent les rivières. Lorsqu'un obstacle se rencontre, il suffit d'un signe du batelier, et l'attelage passe aussitôt la rivière à la nage, se remet en ordre sur l'autre rive, et puis continue sa route. On en rencontre même quelquefois attelés à des bateaux échoués, et les voiturant par terre d'une rivière à une autre. En un mot, les chiens rendent autant de services aux peuplades sédentaires du nord de la Sibérie que les rennes y en rendent aux nomades. Une épizootie fit périr un très-grand nombre de chiens sur les bords de l'Indiguirka en 1821, et une famille de Youkaguires, n'ayant conservé de ses nombreux attelages que deux petits, nés depuis peu de jours, la femme du Youkaguire les nourrit de son lait : cet exemple donne une idée du prix que les habitants attachent à ces animaux. La même épizootie ravagea le district de Kolimsk en 1822, et les malheureux habitants, n'ayant aucun moyen de transporter les produits de la chasse et de la pêche, ne tardèrent pas à manquer de moyens de subsistance. Bientôt arriva la famine, qui décima la population!

Le peu de durée de l'été, comme la rareté du fourrage, ne permettent point de remplacer les chiens par des chevaux.

Après avoir suivi l'habitant du nord de la Sibérie à la chasse et à la pêche, après avoir énuméré ses souffrances et les moyens que la nature met à sa disposition pour subsister dans une région glacée, il nous reste à pénétrer dans sa demeure, où il rentre à l'approche de l'hiver. Son premier soin est de mettre sa maison en bon ordre, de calfater les fentes qui se sont faites dans les murailles, de les enduire de terre glaise, et de réparer le talus extérieur. Ces préparatifs sont terminés en décembre, à l'époque où la longue nuit polaire remplace les rayons du soleil, qui pour longtemps s'est caché sous l'horizon. C'est alors que chaque famille se rassemble dans sa hutte à l'entour du *tchouvale,* d'où s'élève une flamme pétillante, et qu'éclaire à peine une lampe remplie de graisse. Au dehors, une clarté terne apparaît à travers la plaque de glace qui garnit la croisée; de hautes colonnes de fumée s'élancent vers le ciel, tandis que des flots d'étincelles s'épar-

pillent sur les toits aplatis des habitations. Tout autour, et pelotés dans la neige, sont les chiens qui, quatre fois par jour, et plus souvent lorsqu'il fait clair de lune, interrompent le silence général par un affreux hurlement, poussé par plusieurs centaines de voix graves et aiguës.

L'hiver n'est point une époque d'oisiveté pour les habitants : s'il vous arrive de pénétrer dans une habitation par sa petite porte recouverte d'une peau d'ours ou de renne, vous y trouvez le maître de la maison et ses fils occupés à raccommoder leurs filets de crin, ou à fabriquer des arcs, des flèches et des piques. Durant ce temps, les femmes, assises sur les bancs le long des murs, ou par terre, préparent les peaux des animaux à fourrure rapportées par leurs maris, ou bien cousent des habits avec des nerfs de rennes en guise de fil. Un chaudron, placé dans l'âtre, contient le poisson pour la nourriture des chiens; là se prépare aussi le dîner de la famille : il consiste en poisson grillé ou cuit dans de la graisse, et plus rarement en viande de renne. Lorsqu'un visiteur survient, on lui

offre des *aladyas*[1] faits avec le caviar rouge, ou de petits pâtés dont la pâte a été pétrie avec de la farine de mouksoune, et farcis avec des estomacs de poisson en hachis, ou de la viande de renne en purée. Joignez-y la strouganina[2], la youkola, les langues de renne fumées, la graisse de renne fondue, la moelle de renne, qui se mange crue, du beurre yakoute gelé, et de la marochka (*rubus chamemorus*) gelée : en un mot, on a soin d'offrir à l'étranger ce que le ménage possède de plus recherché. La table, placée dans une encoignure, auprès de la porte, est couverte d'un morceau de filet de crin en guise de nappe ; et des copeaux de bois, très-minces, remplacent les serviettes : ce dernier objet est toujours une preuve de luxe! Si l'étranger demande du sel, on lui en sert, mais jamais autrement; car les gens du pays ont pour cet assaisonnement le dégoût le plus prononcé. A Nijné-Kolimsk, mais seulement chez les plus riches habitants, on offre du thé

[1] Sorte de flan. (T.)

[2] Poisson gelé que l'on mange cru avant qu'il ait eu le temps de dégeler.

aux visiteurs, qui y mettent fondre du sucre candi de la Chine. Des morceaux de youkola remplacent les biscottes, car la farine est ici très-chère, et ne sert guère qu'à faire une boisson que l'on nomme *zatourane :* on la prépare en faisant frire de la farine dans du beurre ou de la graisse de poisson, et en délayant cette pâte dans de l'eau. Cette boisson (quand le beurre employé est de bonne qualité) est fort utile en route; car elle est nutritive, réchauffe en hiver, et n'a point une saveur désagréable.

C'est ordinairement en hiver, au bord de la rivière glacée, que s'arrangent les mariages : les jeunes filles qui s'y rendent vers midi pour puiser de l'eau ont bien soin, pour peu qu'elles aient quelques prétentions à la beauté et l'espoir de se marier, de se parer avec toute la recherche possible. Les amies se rassemblent, forment des groupes, se racontent les nouvelles du village, et se donnent rendez-vous pour passer la soirée ensemble. Des jeunes gens s'y réunissent de leur côté, et s'empressent d'aider les belles Kolimskiennes à remplir leurs cruches.

Pendant le laps de temps qui sépare Noël des Rois, comme pendant le carnaval et la semaine sainte, Nijné-Kolimsk s'anime un peu. Les jours de fêtes solennelles, tous les habitants, vêtus d'habits neufs, se rendent à l'église au premier coup de cloche. Ces jours-là, il y a parfois des réunions le soir. Voici comment se passent ces soirées : les hommes, réunis en un groupe, entourent le foyer ou bien se tiennent debout dans l'appartement, tandis que les femmes demeurent assises sur les bancs qui longent les murs. La soirée commence par divers jeux entremêlés de chant, puis arrive la danse, nonobstant l'exiguïté du local; au reste, ce genre de danse n'exige pas beaucoup d'espace, car il ne consiste guère qu'en pas exécutés sur place. Le thé se sert dans le chaudron même qui a servi à faire bouillir l'eau, et l'on en boit des quantités incroyables; dix à douze grandes tasses forment une portion très-ordinaire. Une table couverte de friandises est placée, en pareil cas, dans l'angle droit de la chambre; on y trouve de la youkola, de la strouganina, du

beurre, et quelquefois, comme objet de luxe, des petites noisettes fournies par la pomme de cèdre; enfin, l'eau-de-vie, quoique très-chère, figure aussi dans ces réunions, et y tient une place distinguée!

On fête chaque année le carnaval : des montagnes revêtues d'un plancher de glace sont élevées pour cette circonstance, et les habitants du hameau s'amusent à y glisser; c'est là, il faut l'avouer, un singulier divertissement pour des gens qui vivent au milieu d'éternels frimas. Tel est le genre de vie des habitants de Nijné-Kolimsk, en hiver, qui, nonobstant quelques instants de gaieté, est d'une extrême monotonie. Cependant, malgré l'horreur du climat, l'absence de jour et la privation de tout ce qui contribue à rendre la vie douce, les habitants de ce hameau, pourvu que la pêche et la chasse aient été satisfaisantes, ont non-seulement l'air satisfait, mais même jusqu'à un certain point heureux!

Les hommes sont fortement constitués; leur taille est au-dessus de la moyenne; et parmi les jeunes filles on en rencontre de

jolies. Les maladies aiguës sont rares, et les vieillards conservent de la vigueur jusqu'à un âge très-avancé : l'exercice que ces hommes font en plein air, soit en voyageant en narta, soit en parcourant la toundra sur des patins de glace, est la principale cause de leur bonne santé et de leur vigueur. Le scorbut, si commun dans les régions à l'ouest, est fort rare à Nijné-Kolimsk : cela provient de ce que les habitants, qui manquent de sel, font geler leurs provisions de viande et de poisson pour les conserver, au lieu de les saler.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820 ET 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE QUATRIÈME.

Fondation de Nijné-Kolimsk, au delà du 60° de latitude. — *Ostrog*, forteresse. — Objets provenant de l'expédition du capitaine Billings, en 1785. — Mon habitation; *esprits immondes*. — Arrivée de M. Matiouchkine, de l'embouchure de la Kolima. — Approvisionnements non préparés; l'activité de cet officier y supplée. — Observatoire improvisé. — Énormité des approvisionnements pour l'expédition. — Yakoutes, Youkaguires, etc., assemblés en conseil. — On s'occupe de réunir six cents chiens pour nos attelages. — Mes instructions. — Renseignements fournis par les habitants sur les expéditions antérieures. — Doutes fondés relativement à l'exactitude des faits rapportés par Andréyeff, en 1762. — Travaux astronomiques. — Aurores boréales. — Inondation subite. — Arrivée de M. Cochrane, voyageur anglais. — Le jour de l'an. — Singuliers effets d'optique produits par la réfraction. — Fête donnée aux habitants. — Vaisseaux de Billings échoués dans un bois. — Arrivée de M. Kozmine de Yakoutsk. — Arrivée de marchands se rendant à la foire d'Ostrovnoyë. — La

foule afflue à Nijné-Kolimsk; achats et ventes; tableau du marché. — Passion des habitants pour la chicane. — Le carnaval et ses plaisirs. — On annonce que les Tchouktchas approchent en grand nombre d'Ostrovnoyë; les marchands se hâtent de s'y rendre. — Circonstances qui m'obligent à modifier cette année le plan de notre voyage. — Départ de M. Matiouchkine pour Ostrovnoyë.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820 ET 1821.

Nijné-Kolimsk fut fondé, suivant Ficher, en 1644 par Michel Stadoukhine, Cosaque de Yakoutsk, qui commença par bâtir un ostrog, une église et quelques yourtes sur le bras septentrional de la Kolima. Les ruines de ce fort existaient encore il y a soixante ans, et c'est ce qui a fait donner le nom de Staroostrojski (du vieux fort) à ce bras du fleuve. Le hameau de Nijné-Kolimsk a été transporté depuis lors dans l'île formée par l'autre bras[1]. La Kolima a en cet endroit 3 verstes de largeur. L'horizon est borné au sud par les montagnes qui bordent l'Aniouy, les Béliyé-Kamni, la Pantéléyevskaya-Sopka, et le *Sourovoy-Kamene*[2], montagne

[1] Latitude de l'Ostrog, 68° 3′ 53″; longitude E. de Greenwich, 160° 35′; décl. de l'aimant, 9° 56′ à l'E.; incl. 77°, 31″ $\frac{1}{4}$.

[2] *Béliyé-Kamni*, les pierres blanches; *Pantéléyevs-*

qui a la forme d'un toit. Une toundra, dont l'œil n'aperçoit pas les limites, et sur laquelle croissent quelques mélèzes rabougris et des jets de saule, s'étend à l'est et à l'ouest. L'ostrog actuel est une forteresse en bois, composée d'une enceinte quadrangulaire entourée d'une haute muraille, aux angles de laquelle s'élèvent quatre petites tours à toits pointus. Cette enceinte renferme un corps de logis où se trouvent le tribunal, les bureaux de l'administration, et des magasins. On me fit voir, dans l'un d'eux, quelques objets provenant des expéditions du capitaine Lapteff, en 1739, et du capitaine Billings, en 1785[1]. Nijné-Kolimsk renferme actuellement quarante-deux maisons et une église, indépendamment de la forteresse.

On m'assigna pour habitation, à mon arrivée, la maison la plus belle du hameau. Comme elle n'avait point été habitée depuis fort longtemps, elle passait pour être hantée par des

kaya-Sopka, le volcan de Pantéley; *Sourovoy-Kamene*, le sombre rocher.

[1] Voyez le Précis au commencement du volume.

esprits immondes! C'était une simple *isba*[1], plus spacieuse, mais pareille à toutes celles du village, et qui ne contenait que deux chambres. Je plaçai mes domestiques dans la première de ces pièces, où se trouvait un poêle russe[2]; elle me servit en même temps de cuisine. Je m'établis dans la seconde, qui, disposée à la mode du pays, avait un *tchouvale* au lieu de poêle. Une faible clarté pénétrait à peine, dans nos deux chambres, par deux petites fenêtres garnies de plaques de glace. L'ameublement se composait d'un banc pour bois de lit, d'une table mal assurée, et d'une chaise assujettie par des lanières en cuir. Afin que l'air n'entrât pas immédiatement par la porte, je fis construire à l'extérieur une espèce de tambour, qui contribua beaucoup à rendre ma chambre chaude. Malgré ce rustique équipement, le peu d'espace et le mauvais renom du logis, j'y passai l'hiver assez commodément.

Je venais de mettre pied à terre à Nijné-

[1] Maison du paysan russe, construite en poutres superposées.

[2] Grand four.

Kolimsk quand arriva M. Matiouchkine, venant de l'embouchure de la Kolima, où je l'avais chargé de prendre des renseignements sur les résultats de la pêche. Il faisait nuit; on servit le thé, et le récit des incidents de nos voyages remplit les heures de la première soirée que nous passions ensemble si près de la mer Glaciale. Les *nartas*, la manière de pêcher, les rennes, les incidents du voyage, et surtout, *le froid de la Sibérie*[1], devinrent naturellement les sujets de notre entretien. Ce froid était déjà si sensible, que nous nous décidâmes à ne point quitter nos pelisses, nos bottes et nos bonnets fourrés.

Le lendemain matin ce fut le tour des

[1] C'est qu'en effet le climat du nord de la Sibérie diffère autant de celui de Saint-Pétersbourg, que ce dernier du climat de Paris. Quelque rigoureux que soit le climat de la capitale, l'hiver n'y dure en tout que cinq mois; l'autre moitié de l'année se passe loin de la neige, et l'été y est souvent aussi brûlant qu'en Italie. Mais dans les régions que décrit l'auteur, l'hiver est à peu près perpétuel, et le froid, qui, à Saint-Pétersbourg, atteint rarement à 25 degrés Réaumur, s'y élève fréquemment à plus de 40 degrés. (T.)

affaires. M. Matiouchkine me rendit compte des mesures qu'il avait prises pour nous mettre en état de commencer nos courses d'exploration, ainsi que de la négligence des autorités locales de Sredné-Kolimsk. En effet, malgré les ordres précis du chef du district de Yakoutsk, aucun approvisionnement de poisson pour la nourriture de nos attelages n'avait été fait; on n'avait point amené les pièces de bois nécessaires pour la construction d'un observatoire; enfin une cabane de refuge que l'on avait ordonné de bâtir près du cap Baranoff n'avait pas été construite. Tant de négligence aurait eu des suites funestes pour l'expédition, sans l'activité de M. Matiouchkine, qui, à son passage par Nijné-Kolimsk, se hâta d'acheter, chez les habitants, la moitié de la quantité de poisson qui nous était nécessaire. Il parvint à faire élever une tour en bois au-dessus de la maison qui m'était destinée, malgré l'extrême rigueur du froid, qui, agissant sur l'acier, faisait éclater les haches comme du verre. Les travaux de cet observatoire improvisé étaient tellement avancés à mon ar-

rivée, que je pus, quelques jours après, y transporter nos instruments et commencer les observations.

Il était essentiel de compléter l'approvisionnement. C'est ce dont je m'occupai aussitôt que je me fus installé. Les notables de Nijné-Kolimsk, quelques chefs de villages habités par des Yakoutes, des Youkaguires et des Tchouvanetz des rives de l'Omolone et de l'Aniouy, se réunirent chez moi en conseil. Un prix, librement débattu, fut fixé de gré à gré pour les objets à fournir; on stipula également les termes des fournitures et la quote-part de chaque fournisseur: les uns devaient livrer des peaux de renne pour notre *ourose*, ou tente de voyage; d'autres, des côtes de renne gelées pour la nourriture des chiens, des pièces de bois de bouleau pour la construction d'une baydare [1] avec les accessoires nécessaires, et des bois courbes pour patins de traîneaux. Ce furent les habitants de Nijné-Kolimsk et des villages envi-

[1] Bateau plat fait de bois et de cuir. Sa légèreté est telle, que quelques hommes peuvent en transporter une sur leurs épaules. (T.)

ronnants qui se chargèrent de compléter notre approvisionnement en poisson gelé, ce qui n'empêcha pas que nous fîmes venir du poisson sec de plus de 800 verstes (plus de 85 myriamètres). Le préparatif le plus essentiel restait encore à faire : c'était de nous procurer un nombre suffisant de chiens forts et bien dressés ; je chargeai de ce soin un Cosaque nommé Tatarinoff, qui passait pour très-habile dans cette partie. Cependant tous les obstacles n'étaient pas surmontés : nos fournisseurs de Nijné-Kolimsk témoignaient de la méfiance sur l'exactitude des paiements, et les autorités locales, bien loin de nous aider, faisaient ce qu'elles pouvaient pour accroître les difficultés. L'ispravnik (bailli) s'efforçait de me décider à réduire les approvisionnements demandés : dans l'espoir de me faire renoncer à l'entreprise, il me parlait des dangers affreux que nous allions courir au milieu de plaines glacées, avec des attelages hors d'état de supporter ces fatigues, et des guides inexpérimentés ; ou bien il me dépeignait, en termes énergiques, le caractère faux et cruel des ha-

bitants des côtes de la mer Glaciale. N'ayant personne à consulter, je crus devoir céder sur un point, et de crainte de ruiner les habitants, comme on me l'assurait, je réduisis de beaucoup les approvisionnements, ce qui fut cause que nous manquâmes plus tard du nécessaire.

Les instructions de l'Amirauté me prescrivaient de partager l'expédition en deux détachements, aussitôt qu'elle aurait atteint le cap Chélagsk. Je devais me diriger de ce point vers le nord, à la tête de l'un d'eux, pour aller à la découverte d'une terre que l'on supposait exister dans cette direction, tandis que le second détachement ferait route à l'est, le long des côtes de la mer Glaciale, et s'avancerait aussi loin qu'il lui serait possible. Pour l'exécution de ce plan il nous fallait cinquante-quatre nartas attelées de six-cents chiens; c'était énorme! surtout quand on songe que nous n'avions que deux mois devant nous pour nous préparer à partir. Cependant, à force de persévérance et d'activité, les préparatifs furent terminés en temps opportun.

Tout en travaillant à ces apprêts, nous

avions soin de recueillir les renseignements que les habitants pouvaient nous donner sur le compte des expéditions précédentes. L'*ispravnik*, principale autorité de Nijné-Kolimsk, étant parti le 30 novembre pour percevoir le yasak [1] des Toungouses et des Youkaguires des rives de l'Aniouy et de l'Alazéya, nos préparatifs ne purent continuer avec la même activité en son absence, et ce moment de repos fut consacré à nous mettre en rapports d'intimité avec les habitants. Il résulta des entretiens que j'eus avec eux, qu'ils se souvenaient encore du séjour que les trois arpenteurs Liseff, Poutchkareff et Léontieff firent à Nijné-Kolimsk en 1767. Quant au sergent Andréyeff [2], on se rappelait confusément d'un voyage qu'il avait fait sur les rives de l'Indiguirka et aux Iles-aux-Ours, mais nul n'avait la moindre idée ni n'avait jamais entendu parler *de la terre située au nord de ces îles, et habitée par une nombreuse tribu nomade possédant d'immenses troupeaux de*

[1] Tribut en pelleteries.

[2] Voyez le précis en tête du volume.

rennes, dont il est fait mention dans le journal de ce voyageur. Il semble étrange que tout souvenir d'une découverte aussi importante ait disparu, tandis que les habitants de Nijné-Kolimsk ont encore quelque idée du voyage de Pavloutski, en 1731, lequel, par conséquent, fut bien antérieur au voyage d'Andréyeff; cette circonstance doit inspirer quelque défiance sur la véracité des récits de ce dernier.

C'est ainsi qu'occupés sans cesse de travaux variés; tantôt dans notre observatoire à observer le cours des astres et à faire des calculs astronomiques, tantôt nous élançant en narta à travers la toundra pour éprouver la vitesse de nos chiens, ou bien nous appliquant à interroger les souvenirs des habitants, nos journées se passaient avec une étonnante rapidité. Le majestueux phénomène des aurores boréales attira plus d'une fois notre attention, et toujours avec un redoublement de surprise. Grâce à ce phénomène, la longue nuit polaire s'éclaire de temps en temps: divers dans ses aspects, c'était quelquefois un arc-en-ciel à peine coloré, qui dessinait

sa longue courbe sur le firmament; d'autres fois, des colonnes de feu, s'élevant à l'horizon, parcouraient lentement le ciel, ou le traversaient avec rapidité. Des faisceaux lumineux s'attachaient au ciel; d'immenses jets de lumière s'en échappaient, montaient jusqu'au zénith, pour s'épandre ensuite en rayons, tandis que la lune apparaissait entourée d'une auréole lumineuse! Enfin les transformations les plus imprévues prêtaient à ces clartés des formes bizarres, qui, se détachant dans la profondeur de la nuit sur un fond d'un bleu-noir, donnaient à cette fantasmagorie quelque chose d'étrange, qui enchaînait les regards de l'observateur. Les gens du pays attribuent ce phénomène à la poussière d'eau produite par le rejaillissement des vagues contre les montagnes de glace, laquelle réfracte la vive clarté des blocs de glace, de manière à s'offrir à l'œil sous forme de *spolokh*, ou piliers lumineux.

Nous assistâmes, le 2 décembre, à un genre de spectacle nouveau pour nous. L'eau de la Kolima, refoulée par le vent, rebroussa

chemin avec une telle rapidité, qu'elle emporta les filets descendus dans l'eau par des ouvertures faites dans la glace. Bientôt de longues crevasses la sillonnèrent, et la rivière sortit de son lit, en amenant une grande quantité de poissons, ce qui annonçait que la pêche serait abondante en automne.

Notre société s'accrut, le 31 décembre, d'un hôte dont l'arrivée nous surprit beaucoup : c'était M. le capitaine Cochrane, célèbre en Angleterre par les longs voyages qu'il avait faits à pied. Si sa présence en une pareille contrée nous étonna, elle nous causa encore plus de plaisir, séparés comme nous l'étions du monde civilisé.

Il fit 37 degrés de froid le jour de l'an. Le disque du soleil, qui aurait dû se montrer à l'horizon dès le 28 décembre, était encore caché derrière les montagnes de glace qui bordaient les marécages vers le bas de la Kolima. Alors un brouillard, d'un blanc grisâtre, s'étendit sur les arbrisseaux rampants de la toundra, et le ciel se teignit d'un faible reflet lumineux. Le froid, à cette époque, était affreux : nous eûmes 39 degrés

de froid du 3 au 4 janvier, et 40 degrés le lendemain ! L'air condensé coupait la respiration, et les plaques de glaces qui garnissaient nos croisées se crevassèrent. Quoique je fisse grand feu, ma chambre était si froide, qu'il me fut impossible de quitter un seul instant ma pelisse et mes bottes fourrées. Pour empêcher l'encre de geler dans l'encrier, il fallut le mettre tremper dans un bocal rempli d'eau chaude.

La force de la réfraction, dans ces latitudes, produit de singulières illusions d'optique : les montagnes qui bordent l'horizon au midi de l'*ostrog* nous apparurent un jour revêtues de formes nouvelles : quelques-unes étaient déchirées; d'autres suspendues en l'air; d'autres, enfin, renversées, avaient pour base leurs sommets. En même temps, les rives de la Kolima se rapprochèrent, et, avançant vers nous, vinrent s'étaler sous les fenêtres de notre maison.

A cette époque, Nijné-Kolimsk était devenu fort animé : la rigueur du froid s'opposant à ce que l'on continuât la pêche sous la glace, vers l'embouchure de la Kolima, les pêcheurs reve-

naient en foule, et l'air y retentissait des bruyants aboiements de leurs attelages.

J'avais entendu vanter tant de fois les plaisirs qui animaient Nijné-Kolimsk à l'époque, déjà éloignée, où la pêche était plus abondante, et où les élans fréquentaient les rives de la Kolima, que l'idée me vint de donner une soirée aux notabilités de l'endroit, pour leur rappeler un peu le temps passé. Je choisis le jour des Rois pour cette réunion, et m'apprêtai à recevoir la société dans une maison spacieuse appartenant à un Cosaque, seul artiste que possédait Nijné-Kolimsk : il raclait du violon, et devait à lui seul tenir lieu d'orchestre. Des lampes, où brûlait de l'huile de poisson, éclairaient la salle de bal, qui avait moins de 5 mètres en carré. On avait étendu sur les murs et les bancs placés à l'entour, une petite étoffe de coton quadrillée; et du sable fin, jaune comme l'or, avait été répandu sur le plancher. Les rafraîchissements destinés aux dames consistaient en thé, accompagné de *quelques morceaux* de sucre, et de petites noisettes extraites de la pomme de

cèdre. Le souper leur succéda : des pâtés, de la *strouganina*, de la *youkola* et de la cervelle de renne gelée en faisaient un repas tout à la fois substantiel et recherché. Ce fut à cinq heures que les personnes invitées commencèrent à se réunir, parées de leurs plus belles pelisses. Lorsque la société fut au complet, les dames d'un certain âge, assises sur des bancs, le long des murs, se mirent à chanter des chansons du pays, tandis que les jeunes femmes et les jeunes filles, réunies dans le milieu de la pièce, y jouaient à divers jeux, ou bien dansaient gravement, et en silence, aux sons bizarres d'un violon monté de cordes de soie tordue avec des nerfs de renne. Tels furent les plaisirs de cette réunion ; elle se termina à dix heures, et parut avoir produit l'impression la plus favorable sur l'esprit de mes hôtes.

Le lendemain, nous allâmes voir des curiosités dignes d'intéresser des marins : c'étaient les vaisseaux du capitaine Billings, le *Pallas* et le *Yasaktcha*, qui, après être restés longtemps mouillés dans la Kolima, avaient été transportés dans un bois par une inonda-

tion. Je fus surpris de les trouver encore en bon état après être demeurés, pendant un demi-siècle, exposés aux intempéries de l'atmosphère. On nous montra, à notre retour, des objets provenant de l'expédition du capitaine Lapteff, en 1739 : c'étaient des mortiers et des bombes avec lesquels il s'était proposé de rompre les glaces.

M. Kozmine nous rejoignit le 2 février. Il arrivait de Yakoutsk, et amenait un transport considérable d'objets divers et de vivres pour l'expédition. Il me fit présent de quarante livres de viande de renne fraîche et gelée, et de plusieurs cruches de crême également gelée, toutes choses rares à Nijné-Kolimsk. La crême nous fit surtout beaucoup de plaisir, car elle nous permit de prendre du thé à la crême comme nous en avions l'habitude.

On touchait alors à l'époque de l'année la plus brillante pour Nijné-Kolimsk, celle où les marchands de Yakoutsk y arrivent en se rendant à la foire d'Ostrovnoyë, sur les rives de l'Aniouy. Ils sont au nombre de vingt, à peu près, accompagnés d'un grand nom-

bre de chevaux chargés de marchandises, dont une partie s'écoule à Nijné-Kolimsk même. Tout le pays à l'entour se met en mouvement, quelque temps avant leur arrivée. Chacun se hâte d'apporter à Nijné-Kolimsk des pelleteries provenant d'animaux tués à la chasse, ou qu'il s'est procurées chez les Toungouses nomades de l'Alazéya, qui viennent camper tous les ans à l'embouchure de l'Omolone. Ces échanges sont très-avantageux aux habitants de Nijné-Kolimsk, qui, connaissant la passion des Toungouses pour le thé, le tabac et l'eau-de-vie, acquièrent souvent le produit d'une année entière de la chasse d'un Toungouse en échange d'une très-petite quantité de ces objets. Le goût que ces nomades ont pour les boissons fortes est tel, qu'il suffit de faire avaler au malheureux Toungouse quelques gorgées d'eau-de-vie pour l'avoir à sa discrétion. C'est ainsi que de grandes quantités de peaux de renard polaire (ces animaux sont très-nombreux dans les toundras habitées par les Toungouses) se payent avec quelques verres d'eau-de-vie! Ainsi approvisionnés de fourrures, acquises à vil

prix, les habitants de Nijné-Kolimsk les revendent à gros bénéfices aux marchands qui arrivent de Yakoutsk [1]. Les marchés une fois conclus, et les ventes opérées, la plupart du temps au comptant, les détaillants du lieu élèvent les prix de ces mêmes marchandises à un taux exorbitant.

Essayons de donner une idée de cette espèce de foire, ouverte chemin faisant, et qui précède la véritable foire d'Ostrovnoyë. Tout s'anime à Nijné-Kolimsk plusieurs jours avant

[1] Voici quels furent les prix les plus bas des principales marchandises sur le marché de Nijné-Kolimsk, à l'époque de notre séjour : Tabac de Tcherkask, en feuilles, 3 roub. $\frac{1}{2}$; sucre rafiné, 4 roub. $\frac{1}{2}$; sucre candi de la Chine, 3 roub.; thé ordinaire, 9 roub.; fil fin, 3 roub. $\frac{1}{2}$ la livre. Eau-de-vie de grains, 13 roub. $\frac{1}{2}$ les 24 décalitres. Perse, la pièce de six mètres, 10 roub.; étoffe soie et coton, la pièce de quatorze mèt., 30 roub.; grosse toile, les soixante-onze centimètres, 1 roub.; un mouchoir en tissu de coton, 4 roub. Fourrures : une peau de renard rouge, de 8 à 19 roub.; *dito*, de renard noir, de 50 à 150 roub.; d'isatis blanc, de 2 $\frac{1}{2}$ à 3 roub.; *dito*, bleu, de 7 à 10 roub.; de zibeline, de 10 à 40 roub. Poissons : un sterlet de vingt livres, 5 roub.; une nelma de trente livres, 5 roubles.

l'arrivée des marchands de Yakoutsk; yourtes et maisons se remplissent d'une foule d'hommes différents de costumes comme de pays, tandis que de nombreuses troupes de chiens errent à l'entour des habitations. On voit les cochers des *nartas* aller et venir, très-occupés à faire la police et à maintenir l'ordre parmi cette peuplade canine, composée de bêtes qui, n'étant pas habituées à habiter pêle-mêle, ont fréquemment entre elles des démêlés et même de sanglants combats. Cependant, les propriétaires des maisons ont eu soin de les préparer pour recevoir leurs hôtes; ils ont garni les croisées de nouvelles plaques de glace; les fourrures ont été soigneusement battues et nettoyées, et les traîneaux mis en état. Chacun a l'œil à l'horizon; l'anxiété de l'attente est peinte sur tous les visages, quand tout à coup apparaît au loin un énorme nuage de poussière : ce sont les marchands de Yakoutsk! Aussitôt toute la population valide court à la rencontre d'amis ou de connaissances, dont on a été séparé depuis un an. Des chants se mêlent aux élans de joie, et c'est au milieu

des démonstrations les plus vives que la cavalcade entre dans l'ostrog. De là, chacun s'en va occuper la maison où il s'était arrêté l'année précédente. Toutes les cabanes du hameau se remplissent, et leurs nouveaux et joyeux hôtes, oubliant pour l'instant fatigue et affaires, y passent plusieurs jours à boire et à se divertir. Sur ces entrefaites, arrive l'ispravnik (bailli) de Sredné-Kolimsk, pour percevoir l'impôt et veiller à l'ordre. A l'arrivée du magistrat, la passion du pays pour la chicane se réveille, les plaisirs cessent, et des querelles les remplacent. Le pauvre ispravnik ne sait auquel entendre, tellement il est assailli par des plaideurs acharnés qui viennent s'accuser les uns les autres et exposer leurs griefs devant son tribunal!

Mais le carnaval arriva, et sa folle joie parvint à distraire les plaideurs. Nous fîmes de notre mieux pour contribuer à l'égayer : une *montagne russe*, garnie de glace, et ornée des pavillons de Lapteff et de Billings, que l'on retira pour cette occasion des magasins, avait été construite par nous; plusieurs buffets, où l'on l'on distribuait à tout venant du thé

et des noisettes de cèdre, furent disposés aux alentours. Une pareille libéralité fit sur la population des environs l'effet de l'aimant; Cosaques et marchands, femmes et jeunes filles accouraient de toutes parts pour se faire *ramasser* sur une peau de renne; et l'on ne songea plus pendant toute cette journée qu'à se divertir : le temps l'avait favorisée, car grâce au *vent chaud* qui se mit à souffler le 18 (premier jour du carnaval), le froid descendit de 32 degrés à 4 degrés.

Mais voici qu'apparaît un Cosaque arrivant d'Ostrovnoyë pour annoncer que les Tchouktchas s'avancent vers ce fort. A cette nouvelle, l'*ispravnik* se hâte ordinairement de remettre à l'année suivante les procédures entamées, et de se rendre à Ostrovnoyë pour y devancer les Tchouktchas. Il y est suivi par les marchands de Yakoutsk, auxquels les habitants louent des nartas, et même assez cher. Alors Nijné-Kolimsk redevient calme et désert jusqu'au retour de ces marchands, qui, au reste, lorsqu'ils s'en retournent à Yakoutsk, à la fin de l'hiver, ne font que passer par Nijné-Kolimsk sans y séjourner. Le

printemps, qui apparaît bientôt après, disperse les habitants de côté et d'autre pour vaquer aux travaux de la belle saison. On bouche alors les portes et les fenêtres des maisons, et tout symptôme de vie achève de disparaître du hameau.

Cependant tout était à peu près disposé pour nous mettre en route : de forts approvisionnements en poissons se trouvaient réunis à Soukharnoyë sur la *Kamennaya-Kolima*, à 120 verstes de l'*Ostrog* : les rives de l'Omolone nous avaient fourni les matériaux nécessaires à la construction des nartas : restait à se procurer, chez les Tchouktchas, des courroies en peau de morse, dont on se sert pour les consolider en place de ferrures. Quant aux traîneaux attelés que l'on s'était engagé à nous fournir, nous ne pûmes en obtenir qu'une partie, et encore n'arrivèrent-ils que tard, à la mi-mars. Au reste, on m'avait prévenu que, comptant voyager sur la mer Glaciale, il était de toute impossibilité de songer à partir plus tôt, à cause de l'extrême rigueur du froid dans les endroits ouverts et exposés à tous les vents;

froid que les chiens ne sont point en état de supporter.

Enfin la nouvelle si impatiemment attendue de l'approche des Tchouktchas nous parvint : vingt-six Tchouktchas, arrivant de la baie de Tchaounsk et des côtes de la mer Glaciale, se trouvaient déjà à Elope-Balo, à 90 verstes d'Ostrovnoyë ; ils étaient suivis à distance par un nombre considérable de Tchouktchas des environs du détroit de Béring. Les marchands se hâtèrent de partir, et M. Matiouchkine, accompagné de M. Cochrane [1], se mit en route avec eux, chargé par moi de la mission délicate de se rendre à Ostrovnoyë, pour s'y mettre en rapport avec les Tchouktchas, calmer les inquiétudes que notre prochaine visite pouvait inspirer à ce peuple naturellement soupçonneux, et leur faire sentir les avantages

[1] Le projet de ce voyageur était de se faire conduire au cap Tchoukotchi par des Tchouktchas, habitants de ce cap, et de là au détroit de Béring. Mais dès qu'il eut fait connaissance avec les Tchouktchas, il comprit ce qu'un tel projet avait d'aventureux, et l'abandonna.

qui devaient résulter pour leur commerce d'une appréciation exacte de leurs besoins ainsi que de la connaissance de leur pays e des côtes voisines.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PREMIER VOYAGE A LA MER GLACIALE ET AU CAP CHÉLAGSK.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE CINQUIÈME.

Préparatifs pour se mettre en route. — Départ de Nijné-Kolimsk. — Tchouktchas indépendants. — Huttes de Soukharnoyë; singulière manière d'y entrer. — Limite de la végétation. — Aspect des déserts de glace. — Équipement pour un pareil voyage. — *Nartas,* traîneaux du pays. — Le cap Medvégi. — Rochers fantastiques du cap Baranoff. — *Saybas,* dépôts de vivres sur la route. — Tente de voyage; son aménagement; comment s'y passait le temps. — Froid excessif; M. Matiouchkine court risque d'avoir les pieds gelés. — On met des bottes aux pattes des chiens. — *Toroses,* grandes montagnes de glace. — Difficultés que le froid oppose aux observations astronomiques. — Indice du séjour des Tchouktchas. — Huttes de Tchouktchas. — Phénomène produit par la réfraction. — Aurore boréale. — Vingt-quatre heures passées sans feu sur la mer Glaciale. — Rareté des vivres et ignorance sur la véritable position du cap Chélagsk : on croit l'apercevoir. — Superbe effet d'optique. — Arrivée au cap Chélagsk; difficulté de le reconnaître; aspect terrible du paysage. — Cap Kozmine. — Nécessité de rebrousser chemin. — Pyramide. — Retour au cap Chélagsk; croix plantée sur son sommet. — Arrivée à l'île Sabadey. — Dépôts de vivres dévastés par les animaux sauvages. — Deux journées de voyage sans prendre de nourriture. — Retour à Nijné-Kolimsk. — Le docteur Kiber. — Arrivée de M. Matiouchkine d'Ostrovnoyë.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PREMIER VOYAGE A LA MER GLACIALE ET AU CAP CHÉLAGSK.

ANNÉE 1821.

Décidé, comme je l'ai dit, à mettre à profit les traîneaux dont je pouvais disposer, et m'avancer vers l'est, le long des côtes de la mer Glaciale, aussi loin que les circonstances le permettraient, je quittai Nijné-Kolimsk, le 19 février, accompagné de M. Kozmine. Les trois nartas dans lesquelles nous devions voyager nous attendaient à Soukharnoyë, où je les avais expédiées longtemps d'avance, pour que le repos et une bonne nourriture préparassent leurs attelages à supporter les fatigues d'une route qui ne pouvait manquer d'être très-pénible. Six autres traîneaux, chargés de provisions, partirent pour le même endroit la veille même de mon départ. Afin d'engager des hommes sûrs et adroits à m'accompagner comme cochers, il fallut

recourir à la ruse, et faire semblant de n'avoir d'autre projet que de visiter les deux caps Baranoff; car fort peu de chasseurs de Nijné-Kolimsk s'aventurent à 50 verstes au delà du *Bolchoy-Baranoff-Kamene*, tant est grande la frayeur que leur inspirent les Tchouktchas: on peut dire, en thèse générale, que tout le rivage à l'est de ce cap leur est complétement inconnu. Néanmoins ils ne firent point difficulté de m'accompagner, et je pus choisir les meilleurs guides.

Nulle habitation ne s'élève sur la longue ligne de côtes qui sépare l'embouchure de la Kolima du cap Chélagsk; seulement, et à de rares intervalles, les Tchouktchas y viennent chasser ou ramasser du bois flotté; mais tout comme les riverains de la Kolima ne dépassent point la limite orientale du cap, les Tchouktchas ne dépassent point sa limite occidentale; et l'espace compris entre ces deux limites, dont l'étendue est de 25 lieues, n'est visité par personne. C'est au delà de ce terrain neutre, dans des plaines couvertes de mousse, que les Tchouktchas indépendants font paître leurs innombrables trou-

peaux de rennes. Quelques-unes des tentatives faites à diverses époques pour pénétrer sur leur territoire ont manqué, d'autres ont même été désastreuses, tant cette peuplade est jalouse de son indépendance et voit avec déplaisir le moindre indice d'une domination future; il était donc essentiel, sous peine de manquer dès l'abord le but de notre voyage, de nous concilier leur bienveillance: c'est dans ces dispositions que nous nous mîmes en route.

Un sentier passable, qui serpentait entre de petits buissons, nous amena, à la tombée de la nuit, au village de Tchernooussoff, à 45 verstes de Nijné-Kolimsk. Le lendemain, après avoir fait 20 verstes, nous atteignîmes le village de Labazni. Plus loin, à l'embouchure du bras droit de la Kolima, et à l'extrémité d'une île très-basse, s'élèvent deux misérables *huttes de refuge*[1], fréquentées par les chasseurs de Nijné-Kolimsk, et auxquelles on a donné le nom de Soukharnoyë. Ce lieu

[1] On en rencontre de distance en distance dans les déserts du nord de la Sibérie. Leur nom indique assez leur destination.

est à peu près sur la limite de la végétation; car à 50 verstes au delà, les buissons rares et rabougris, que l'on rencontrait naguère végétant par-ci par-là, disparaissent tout à fait, et l'œil n'aperçoit plus qu'une plaine de neige unie et sans bornes, dont l'affreuse uniformité n'est interrompue que par quelques piéges à renards. Non! il faut renoncer à décrire l'impression que fait éprouver un pareil désert! elle n'est comparable à rien, et le voyageur qui le parcourt, fatigué de chercher vainement un objet quelconque sur lequel il lui soit possible de fixer les regards, se réjouit à l'approche de la nuit, qui du moins amène un changement, et voile cette immense nappe blanche, aussi éclatante que monotone!

Il commençait à faire obscur lorsque j'appris que nous étions au moment d'arriver à Soukharnoyë. En effet, des nuages de fumée mêlée d'étincelles s'élevaient devant nous; mais sans qu'il fût possible de concevoir d'où s'échappait cette fumée, car nous n'apercevions nuls vestiges d'habitations : je regardais de côté et d'autre dans l'espoir de les découvrir, lorsque nos chiens, hors d'ha-

leine, tournèrent brusquement, et s'arrêtèrent au pied d'un talus de neige : c'était une des deux huttes de Soukharnoyë [1]. Je demeurai ébahi, et ne concevais pas comment ce monticule de neige pouvait renfermer une demeure d'homme, lorsqu'à ma grande surprise une tête apparut de dessous la neige, puis le corps à la suite; bref, nos trois Cosaques nous arrivèrent ainsi, l'un après l'autre, à quatre pattes. Il s'agissait d'entrer à notre tour dans cette bizarre demeure, et quelque incommode que me parût le procédé, le froid et la fatigue l'emportèrent sur la répugnance, et nos Cosaques, nous montrant le chemin, nous introduisirent par une ouverture pratiquée dans la hutte, sous le vent, dans un réduit qui avait tout au plus un mètre et demi de hauteur, mais où brûlait un excellent feu. Pressés de nous réchauffer, et fort satisfaits de pouvoir manger quelque chose de chaud, nous oubliâmes l'horreur de ce réduit et même l'épaisse fumée qu'un vent impétueux y refoulait; et, après avoir

[1] Longitude, 161° 43′ 41″ à l'ouest de Greenwich.

solidement soupé, nous nous enveloppâmes bravement dans nos pelisses, nous couchâmes et dormîmes le mieux du monde jusqu'au lendemain.

C'est de ce point que notre excursion allait véritablement commencer; car c'était là que *nartas* et provisions nous attendaient; aussi consacrâmes-nous toute la journée du lendemain à nos apprêts pour un voyage si différent de tous ceux que l'on fait habituellement, que je crois devoir donner quelques détails sur ces préparatifs. Nous emportions avec nous les objets suivants; savoir : une tente, deux haches, une lanterne, une plaque en tôle pour foyer, un trépied en fer, une bouilloire et un chaudron. Le coucher se composait d'une peau d'ours en guise de matelas, et de peaux de rennes doubles pour draps de lit. Nos habits, façonnés à la mode du pays, étaient également en peaux de rennes. Nous avions des vivres pour deux mois, et une énorme cargaison de poisson, destiné à nourrir les chiens. Chaque voyageur avait un fusil avec cinquante cartouches à balles, une pique, et un grand cou-

teau de chasse suspendu à la ceinture. Nos six nartas de transport, pesamment chargées, de 400 kilogrammes chacune, étaient recouvertes de peaux assez solidement fixées pour que le traîneau pût verser sans que rien se dérangeât. Le cocher est fort mal assis sur ces sortes de traîneaux, qui sont longs et étroits[1] : il se place de côté, et est toujours prêt à sauter à terre à la moindre apparence de danger : d'une main il tient une longue courroie, dont l'extrémité opposée est fixée au traîneau, et de l'autre un fort bâton garni de grelots, qu'il agite en l'air pour diriger les chiens, ou sur lequel il s'appuie en cas de besoin. M. Kozmine et moi n'étions pas mieux assis, car la forme particulière de la *narta* n'admet point une position plus commode; d'ailleurs, placés, chacun dans notre traîneau, derrière le cocher, nous devions aussi nécessairement faire preuve d'agilité et sauter à terre fort souvent pour remettre le traîneau dans la bonne voie.

Grâce à la neige, fortement durcie, nous

[1] Voir la figure en tête du tome II.

avancions grand train et faisions près de 13 kilom. à l'heure. Le 21 février, au matin, nous eûmes un froid de 26° : quoique le soleil se tînt très-bas, M. Kozmine réussit à prendre hauteur à l'aide de l'horizon artificiel [1].

Les chiens des traîneaux ont l'habitude de pousser un long et fort hurlement au moment de partir : je me réveillai à ce bruit le 22 février, de bonne heure ; mon premier soin fut d'expédier en avant nos nartas de transport au Mali-Baranoff-Kamene [2], à 40 verstes au delà. Puis, nous nous mîmes en route à 9 heures. Afin de marcher dans un ordre régulier, j'établis que ma narta s'avancerait toujours en tête du convoi, et que celle de M. Kozmine formerait l'arrière-garde : chacun de nous devait noter la direction suivie par son traîneau et calculer les distances d'un point à un autre d'après l'allure des chiens, que nous avions eu soin d'étudier à Nijné-Kolimsk : la moyenne, entre ces obser-

[1] Latitude, 69° 31′ 22″ ; déclinaison, 13° $\frac{1}{2}$ à l'est.

[2] Nos chiens faisaient de 6 $\frac{1}{2}$ à 12 $\frac{1}{2}$ kilomètres à l'heure, suivant que la voie était plus ou moins accidentée. Lat. de ce cap, 69° 41′ 49″ ; long., 163° 20′.

vations, était régulièrement inscrite chaque soir; et ce fut d'après ces données que nous dressâmes notre carte.

Arrivés au cap de Medvégi, nous traversâmes la langue de terre qui le joint au continent; et, glissant sur une neige aussi ferme qu'unie, non sans culbuter de temps en temps, nous atteignîmes, vers les trois heures de l'après-midi, une *hutte de refuge* près de laquelle coule une petite rivière, alors gelée. A côté s'élevait une croix en bois que le capitaine Billings avait plantée eu 1787 : la surface glacée de la mer, que nous avions sous les yeux, était parfaitement unie; un épais brouillard bornait l'horizon au nord.

L'entrée de la hutte était tellement obstruée par la neige, que nous dûmes renoncer à la déblayer, et prendre le parti de nous frayer un passage à travers le toit : l'intérieur était également rempli de neige. Chacun se mit au travail; on vida la hutte; une heure après le toit se trouvait réparé et un bon feu brûlait au milieu d'un gîte, tellement petit, que quatre voyageurs seulement parvinrent à s'y caser : le restant

dut se contenter de la tente de voyage, où du moins l'on était à sec, tandis que l'eau ruisselait le long des murs de notre habitation.

La soirée se passa à comparer et à mettre en ordre les observations faites en route, qui se trouvèrent concorder parfaitement avec celles du capitaine Billings et la carte de Saritcheff[1]. La rive droite de l'embouchure de la Kolima est formée de schiste noir, et couverte de bois flotté. La côte, à partir de ce point jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions, est généralement plate; quelques rochers, qui s'avancent dans la mer, la coupent çà et là. A 14 verstes au delà de Soukharnoyë, nous rencontrâmes le *mayak* ou tour en bois que le capitaine Lapteff éleva en 1739, pour faciliter aux embarcations l'entrée du fleuve.

On se remit en route le lendemain à la pointe du jour, par un temps clair et un

[1] L'un des officiers supérieurs de l'expédition du capitaine Billings. On a de lui l'historique de cette expédition, publié en langue russe. (T.)

froid de 27 degrés. La route était bonne, tandis que le rivage devenait de plus en plus abrupte. Les 14 verstes qui nous restaient à faire pour arriver au Bolchoy-Baranoff-Kamene furent rapidement franchies ; une hutte, plus mauvaise que la précédente, bâtie près du cap, nous reçut dans ses parois froides et humides ; mais grâce à d'épaisses fourrures, nous y passâmes la nuit passablement bien. Les rochers qui hérissent les montagnes du cap Baranoff ont les formes les plus fantastiques : l'œil croit y découvrir des figures d'hommes et d'animaux gigantesques, circulant entre des tours et des pans de murailles à moitié écroulées qui, se croisant dans tous les sens, simulent les restes confus et déformés d'édifices immenses !

Nous nous mîmes en route, le 24 février, par un froid de 25 degrés, et laissant au nord le Bolchoy-Baranoff-Kamene, qui forme saillie dans la mer, nous continuâmes à avancer sur une langue de terre étroite qui s'étend derrière les rochers : non loin, est une petite rivière qui se jette dans la mer, à l'est du

cap [1]. A partir de ce point les rochers de la côte disparaissent; on en rencontre seulement quelques-uns, mais isolés. Au sud s'élève une haute chaîne de montagnes. Une petite rivière, sur les bords de laquelle nous arrivâmes, après avoir fait 30 verstes, nous offrait de la bonne eau, et ses bords, du bois flotté: il n'en fallut pas davantage pour nous décider à dresser notre tente en cet endroit et à y passer la nuit. C'est ici que s'arrêtent les riverains de la Kolima lorsqu'ils vont à la chasse des animaux à fourrures; mais aucun Européen n'avait visité cette partie de la mer Glaciale depuis l'expédition de Chalaouroff[2], en 1765.

Afin de diminuer le nombre de nos traîneaux et nous ménager des moyens de subsistance pour notre retour, nous établîmes ici un dépôt de vivres; c'est-à-dire que nous construisîmes une *sayba*, sorte de grande caisse élevée sur quatre poteaux. Après que nos effets y eurent été déposés, on la recou-

[1] Latitude de l'embouchure, 69° 38′ 21″; longitude, 164° 26′; déclinaison de l'aimant, 17° à l'est.

[2] Voyez le Précis en tête du volume.

vrit d'un plancher, sur lequel nous étendîmes une épaisse couche de neige; précaution nécessaire à cause du grand nombre d'isatis et de gloutons qui fréquentent ce lieu. Tandis qu'une partie des voyageurs travaillait à la construction du magasin, les autres dressèrent la tente. A cet effet on commence par enfoncer six longues perches à l'entour d'un cercle tracé sur la neige, de manière à réunir leurs extrémités opposées ; la charpente ainsi construite, on étend par-dessus une ample couverture en peau de renne. Cette tente, de forme conique, a dix pieds de hauteur, et sa base a douze pieds de diamètre. Une ouverture ménagée au sommet donne passage à la fumée, et une seconde ouverture, placée sur le côté, et sur laquelle bat une portière de peau de renne, sert de porte d'entrée. Nous étendîmes notre plaque de tôle au centre du cercle, nous plaçâmes quelques bûches pardessus et bientôt un excellent feu nous permit de nous réchauffer et de préparer nos aliments, mais en remplissant l'espace d'une fumée âcre et épaisse! L'atmosphère, habituellement orageuse en ces régions, l'était

davantage ce jour-là; notre habitation portative, poussée par un vent impétueux, oscillait et se penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : quelques rafales plus fortes finirent par la renverser. Après l'avoir remise en place, nous l'entourâmes d'un talus de neige pour empêcher que cet accident ne se renouvelât. Disons en peu de mots comment nous passions notre temps sous la tente.

Aussitôt la tente dressée, notre premier soin était de remplir de neige le chaudron, et de le placer sur le feu, car le thé est le meilleur des préservatifs contre le froid; fidèles aux coutumes du pays, le sucre candi remplaçait le sucre, et nous y trempions, en guise de biscottes, quelques biscuits de farine de seigle. Quelquefois, un succulent morceau de *youkola* s'ajoutait à notre repas. Nos guides, pendant ce temps, mettaient les chiens à l'attache. La collation terminée, nous déroulions nos cartes pour y indiquer la portion de pays parcourue dans la matinée, travail que le froid et la fumée rendaient fort difficile. Mais voici venir le souper; ce modeste

repas se composait, au commencement du voyage, d'une soupe à la viande de renne, et plus tard, d'un potage au poisson sec, lorsqu'il ne nous resta plus de viande. Le chaudron, après avoir fait office de marmite, servait d'assiette commune; en un mot, officiers, Cosaques et cochers mangeaient à la gamelle! Nous allions nous coucher ensuite, tout habillés, bien entendu, mais en ayant soin de changer de bas et de chaussures : on s'expose à avoir les pieds gelés si l'on néglige cette précaution. Tant que nos traîneaux de transport voyagèrent avec nous, le nombre d'hommes à placer la nuit dans la tente nous obligeait à y coucher, la tête appuyée aux parois et les pieds vers le feu, de manière à former les rayons d'une roue dont l'axe était le foyer; plus tard, nous pûmes nous placer moins incommodément. Pendant la nuit, le feu diminuait petit à petit, et finissait par s'éteindre avant qu'il ne fît jour. Dès six heures, tous les voyageurs étaient debout : on rallumait le feu; chacun se lavait les mains et le visage avec de la neige récemment tombée, qui alors est encore molle; puis venait

le thé, et immédiatement après, on s'occupait de préparer le dîner : répétition exacte du repas du soir. Enfin, la tente et les objets de couchage se roulaient, étaient replacés sur les nartas, et à neuf heures on se remettait en route.

Le 25 février, il nous fallut voyager par 25 degrés de froid et un violent chasse-neige, soulevé par un vent d'est perçant. Néanmoins, nous continuâmes à avancer, et fîmes 24 verstes; mais alors, nos chiens fatigués de courir contre le vent et sur une neige molle, refusèrent de poursuivre. Il fallut s'arrêter pour passer la nuit au milieu de tourbillons de neige, qui ne tardèrent pas à enterrer complétement notre tente, non sans quelque avantage; car, grâce à cette épaisse enveloppe, nous souffrîmes moins du froid. La tourmente dura toute la nuit, et nous trouvâmes le lendemain matin, au moment de nous mettre en route, que l'humidité, qui la veille au soir avait transpercé la couverture de la tente, s'était durcie pendant la nuit; et nous eûmes de la peine à la rouler.

Le lendemain, le vent s'étant apaisé, la

température nous parut moins âpre, quoique le thermomètre continuât à marquer 25 degrés de froid! Nous continuâmes à cheminer sur la mer Glaciale, en nous tenant à une distance de cent à deux cents mètres de la côte. Cette partie des côtes de la mer Glaciale est basse, et couverte de bois flottés. La neige étant ferme, nos patins de glace [1] glissaient sur sa surface unie avec une légèreté merveilleuse. Je pris hauteur à midi, au bord d'une petite rivière [2]. Nous fîmes halte ce jour-là, d'assez bonne heure, pour observer; mais nos chronomètres avaient tellement souffert, qu'il fallut renoncer à s'en servir pour déterminer la longitude [3]; comme le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon,

[1] On a soin, chaque soir, de renverser les traîneaux pour verser de l'eau sur leurs patins : cette eau gèle bientôt et forme une couche de glace qui les fait glisser en diminuant le frottement, surtout quand la neige est unie. Les cochers des nartas ont toujours soin d'éviter les endroits où la glace est raboteuse et à nu, car elle brise cette couche de glace, et endommage les patins.

[2] Latitude, 69° 34′ 38″; longitude, 165° 54′ à l'est.

[3] Longitude, 163° 11′ à l'est.

nous dûmes attendre la nuit et avoir recours aux étoiles. Après avoir construit une seconde *sayba* et y avoir déposé des vivres pour notre retour, nous nous retirâmes dans notre tente, que nous trouvâmes remplie d'une vapeur tellement suffocante qu'il était impossible d'y demeurer longtemps de suite; cette vapeur provenait de la croûte de glace qui, la veille, avait recouvert la peau de renne, et que la chaleur du feu venait de faire fondre. La nuit fut horriblement froide, et le thermomètre marqua 31 degrés : un vent perçant s'y étant joint, nous éprouvâmes un froid tel, que, malgré pelisses et feu, il fallut nous lever à plusieurs reprises, sortir et nous mettre à courir aux environs de la tente, pour tâcher de rendre de la souplesse à nos membres engourdis. Le matin, lorsque nous songions au départ, M. Kozmine se plaignit du froid excessif qu'il ressentait aux pieds : quel fut notre effroi, lorsqu'il eut ôté ses bottes, de voir que ses chaussons s'étaient gelés à ses pieds; qu'ils y adhéraient! Il fallut user de précaution pour le dépouiller de cette enveloppe de glace. Par bonheur, ses

pieds étaient encore sains quoique roidis, et nous rétablîmes la circulation en les frottant avec de l'eau-de-vie.

Après avoir fait rebrousser chemin aux nartas de transport vides, nous nous mîmes en route. A midi, me trouvant à une verste et demie d'une côte basse, j'en déterminai la position[1]. Nos cochers mirent ici des espèces de bottes aux pattes des chiens, et leur enveloppèrent les parties les plus délicates du corps dans de la fourrure, car le froid était excessif; cet accoutrement ralentit beaucoup leur allure. Malgré le froid et une neige profonde et sablonneuse, nous parvînmes à faire 26 verstes, et nous nous arrêtâmes, à la tombée de la nuit, auprès de l'embouchure de la Bolchaya-Baranikhina, rivière assez considérable. Vers le sud-ouest s'élève une chaîne de montagnes, s'appuyant à sa rive droite. Ici, comme sur toute la partie des côtes que nous venions de parcourir, se trouvait une grande quantité de bois

[1] Latitude, 69° 30′ 28″; longitude, 166° 24′; déclinaison de l'aimant, 17° $\frac{1}{2}$.

flotté. L'embouchure de la Baranikhina forme une baie spacieuse, tournée au nord; et la côte, qui s'élève graduellement vers l'est, atteint à une hauteur de plus de 16 mètres. Ce fut ici que nous aperçûmes pour la première fois de grandes montagnes de glace, ou *toroses :* elles se dessinaient sur l'horizon, sous la forme d'une longue bande blanche. Je pris quelques distances de la lune à Pollux, mais lorsqu'il fut question de trouver le *temps vrai* au moyen de l'*horizon artificiel,* je remarquai que de petits cristaux s'étaient formés à la surface du mercure, ce qui la rendait inégale : je dus renoncer à mon travail. En général, le grand froid contrariait beaucoup nos observations astronomiques; et nos sextants, dont les limbes étaient en cuivre, nous firent faire de douloureuses expériences; car le métal refroidi fait l'effet d'un fer chaud, et au moindre contact, la peau s'y attache et s'y gèle. Il fallut prendre le parti d'envelopper les parties des instruments qu'il s'agissait d'approcher du visage ou auxquelles il fallait appliquer les mains. Dans des observations à faire, en de pareilles

circonstances, tout est difficulté; ainsi, pour lire le nombre de degrés sur le limbe, l'observateur devait avoir soin de retenir son haleine; sans quoi la division disparaissait aussitôt sous une pellicule de glace. La chaleur de la peau suffisait seule pour produire un effet analogue sur l'oculaire de la lunette ainsi que sur les miroirs. Cependant, à force de pratiquer, nous parvînmes à surmonter ces difficultés, et acquîmes une telle adresse, que nous observions fort bien par des froids de plus de 30 degrés; et que, même pendant la nuit, n'ayant pour nous éclairer que la lueur douteuse d'une lanterne de poche, nous parvenions à lire, sans nous tromper, non-seulement les degrés et les minutes, mais même les secondes. Nos chronomètres, qui, comme je l'ai dit, s'étaient fortement dérangés, quoique je les portasse toujours sur moi pendant le jour, et que je les misse pendant la nuit sous ma couverture, s'arrêtèrent ici tout à fait.

Il faisait 27 degrés de froid le 28 février au matin, lorsque nous partîmes. Le vent soufflait dans la direction que nous suivions;

il ne nous incommodait guère, mais le temps était si sombre et le brouillard si épais qu'à peine parvenions-nous à distinguer la côte. Après avoir franchi 27 verstes, nous fîmes halte auprès d'un cap que nous n'avions cessé d'apercevoir, devant nous, pendant toute la journée, et dont le sommet élevé nous était apparu à travers la brume. Toute cette partie de la côte est abrupte. Nous nous dépêchâmes, à peine arrivés, de gravir le cap; exercice qui nous réchauffa un peu. Divers indices d'habitation, tels que des solives, des cornes de renne et du charbon, se trouvaient sur le sommet[1]. Nous établîmes ici un troisième dépôt de vivres. Pendant la nuit, les chiens se mirent à aboyer très-fort, et nos cochers, épouvantés, déclarèrent que des Tchouktchas étaient sans doute dans le voisinage ; ce qui nous obligea à demeurer éveillés le restant de la nuit, de crainte de surprise.

Nous venions de partir, le 1er mars, lorsqu'une légère brise s'éleva et purifia l'atmo-

[1] Latitude, 69° 38′ 24″; longitude, 167° 43′ à l'est.

sphère. A midi, nous fîmes un temps de repos[1]. La côte, au delà, forme une berge élevée, près de laquelle je rencontrai une hutte de Tchouktchas; tout annonçait qu'elle avait été récemment abandonnée, car de nombreuses traces de traîneaux s'étendaient aux alentours, et l'on reconnaissait les endroits où des feux avaient été allumés. A 3 verstes et demie du lieu où nous étions arrêtés pour faire des observations, la côte formait un profond enfoncement que nous prîmes pour un golfe; ce ne fut que l'année suivante que je reconnus que ce prétendu golfe était le détroit Sabadey, qui sépare l'île de ce nom de la terre ferme. Nous rencontrâmes là plusieurs huttes de Tchouktchas, assez artistement construites en bois de mélèze flotté; quant aux habitants, ils avaient disparu et une neige récente ayant recouvert les traces de leurs traîneaux, nous ne pûmes savoir quelle route ils avaient prise. Le détroit Sabadey a 6 kilomètres de largeur vers le nord, mais il se resserre sen-

[1] Lat., 69° 42′ 48″; décl. de l'aimant, 18° $\frac{1}{2}$ à l'est.

siblement du côté opposé. La côte, qui est ici tout à fait plate, devient montagneuse vers l'est; les bords de l'île Sabadey sont au contraire hauts et escarpés.

Nous fûmes témoins, ce jour-là, d'un phénomène remarquable : un nuage isolé, de couleur grise, apparut au nord-ouest, à l'horizon, et lança d'immenses rayons d'une lumière blanchâtre qui, partageant le ciel, s'étendirent jusqu'au zénith : le centenier cosaque qui nous accompagnait, et qui avait déjà voyagé dans ces régions, nous dit que ce phénomène provient de l'épaisse vapeur qui s'élève de la mer toutes les fois qu'une nouvelle crevasse se forme dans la glace. Vers le soir, un spectacle non moins majestueux attira nos regards : c'était une magnifique aurore boréale qui embrassait toute la partie du ciel comprise entre le nord-est et le nord-ouest, et qui paraissait et disparaissait alternativement. Nous campâmes près de l'île Sabadey, au pied d'une berge élevée ; tout annonçait que les Tchouktchas avaient visité cet endroit [1].

[1] Latitude, 69° 48′ 46″; longitude, 168° 4′.

Nous n'avions encore fait que peu de chemin le 2 mars, par un froid rigoureux de 27 degrés, et sous un ciel pur, lorsque M. Kozmine crut apercevoir une terre au nord. Nous nous arrêtâmes [1] et nous dépêchâmes de gravir la berge élevée; ce fut pour reconnaître notre erreur, car cette prétendue terre était tout simplement une énorme chaîne de montagnes de glace devant laquelle s'étendait un vaste espace ouvert dans la glace, ou *polina.* A 2 verstes au delà, la berge commençait à s'abaisser de plus en plus pour se transformer en une plage unie. C'est probablement à ce point que Lapteff donna le nom de cap Pestchani [2]. A partir de cet endroit nous continuâmes à cheminer tantôt sur le rivage, tantôt sur la mer. Passé le détroit Sabadey, le bois flotté devient de plus en plus rare. Aussi fûmes-nous très-satisfaits, en arrivant le soir dans l'endroit où nous nous proposions de passer la nuit, d'y rencontrer quelques bûches, que sans doute des

[1] Latitude, 69° 52′ 6″.

[2] Latitude, 69° 52′ ½; longitude, 168° à l'est.

Tchouktchas avaient abandonnées là [1]. J'y établis un quatrième dépôt de vivres et renvoyai les traîneaux de transport restants. Tout notre équipage se trouvait réduit alors à trois traîneaux, conduits par des Cosaques.

Le soir, une belle aurore boréale illumina le ciel. Il était parfaitement pur ; les étoiles brillaient avec cet éclat qui leur est particulier dans ces régions, et une faible brise de nord-est agitait légèrement l'air, lorsqu'une immense colonne lumineuse s'éleva dans la partie nord nord-est du ciel, lançant de longs jets de flamme entremêlés, dans la direction du vent, de rayons qui, s'entrecroisant sans cesse, paraissaient quelquefois se rapprocher de nous. D'après la vitesse des rayons, qui ne mettaient que deux secondes pour atteindre au zénith, nous supposâmes que l'aurore boréale était plus rapprochée de la terre que ne l'étaient les nuages. L'aiguille de la boussole n'éprouva aucune variation pendant la durée du phé-

[1] Longitude, 69° 57′ 42″; latitude, 168° 41′.

nomène; ce qui ne peut être attribué qu'à l'imperfection de l'instrument.

Nos Cosaques, qui déjà nous avaient suppliés maintes fois d'accorder un peu de repos aux attelages, renouvelèrent leurs instances. Il fallut me résigner à consentir à leur demande, et nous demeurâmes en place le 3 mars. Ce repos fut un vrai bienfait pour nos malheureux chiens; mais pour nous, ce fut un supplice! Que l'on se figure des Européens, habitués à toutes les aisances de la vie, campés là dans une tente par *trente degrés* de froid joints à un vent perçant, et sans bois pour allumer du feu! Quelques bûches, ramassées chemin faisant, suffisaient à peine pour cuire nos aliments, et nous dûmes passer *plus de vingt-quatre heures* sur place *sans feu!* Aux souffrances physiques se joignit l'inquiétude d'ignorer où se trouvait ce cap Chélagsk, dont la position n'avait point encore été bien déterminée, et que nous désirions tant pouvoir atteindre. Suivre la côte eût été la route la plus sûre, quoique la plus longue; la rareté des vivres ne nous permettait point de la

prendre. Devant nous s'élevaient des montagnes de glace qui empêchaient de rien apercevoir. Une perplexité cruelle nous tourmentait, lorsque vers le coucher du soleil, deux hauteurs se dessinèrent sur l'horizon à l'est : nos gens, joyeux à l'idée de rebrousser chemin et de s'éloigner des Tchouktchas, nous assurèrent que nous touchions au but de notre voyage. Nous attendîmes donc le jour avec une mortelle impatience pour savoir à quoi nous en tenir!

On se mit en route le 4 mars, de très-bonne heure, et par un temps sombre. Le thermomètre marquait 13 degrés et demi, ce qui nous parut une température très-douce après les froids rigoureux que nous venions d'endurer. Nos cochers nous dirent que le froid était généralement moindre dans cette partie des côtes de la mer Glaciale; et, chose plaisante! ils ajoutèrent qu'ils enviaient l'heureux sort des Tchouktchas, qui, suivant eux, habitaient un *climat chaud!* Pressés d'atteindre au but, nous nous élançâmes en traîneau sur la mer Glaciale, en nous dirigeant vers l'est, à travers un laby-

rinthe d'énormes masses de glace, séparées par des espaces couverts d'une neige dure et unie. Mais le point vers lequel nous nous dirigions était plus éloigné que nous ne l'avions supposé. A la tombée de la nuit, après avoir fait plus de 60 verstes, nous prîmes le parti de nous arrêter; car les chiens étaient exténués. Notre tente fut dressée dans un petit vallon entouré de grandes masses de glace. Je reconnus ici que l'éminence, que j'avais d'abord prise pour une île, était un cap surmonté de trois dômes, en forme de coupoles, dont la plus orientale paraissait être la plus élevée. Une rangée de collines rocheuses s'en détachait du côté du sud. Les formes bizarres et découpées de ces rochers agirent sur l'imagination maladive de nos guides, qui y découvrirent aussitôt un vaste camp de Tchouktchas, disposés à nous attaquer!!!

Nous gravîmes celui des rochers de glace qui nous parut être le plus élevé, pour examiner l'état de la mer. Parvenus au sommet, j'y assistai à un spectacle de toute beauté, produit par la réfraction. D'abord apparut dans

le lointain une mer libre, dans laquelle se réfléchissaient les rochers de la côte. En un clin d'œil, une plaine de neige couvrit l'espace qu'occupait l'eau! Cette plaine se métamorphosa à son tour : d'abord unie, elle devint ensuite raboteuse; puis, se brisant en mille éclats, nous n'aperçûmes plus qu'un océan couvert de glaçons flottants aux formes bizarres et variées! Mais le soleil, qui, durant ce temps, s'était élevé, dissipa ces illusions, et étala à nos yeux une chaîne d'énormes montagnes de glace, s'étendant d'une extrémité à l'autre de l'horizon. Ces sortes de phénomènes, très-fréquents dans les régions polaires, ont été l'origine de bien des erreurs; car ils ont pu faire supposer souvent que des îles et même des continents existaient çà et là dans la mer Glaciale. Notre dernière bûche ayant été brûlée, il fallut se résigner à sacrifier quelques perches, servant de support à la tente, ainsi que l'un de nos traîneaux, pour allumer un peu de feu et faire cuire nos aliments. Par bonheur, le froid était modéré!

Le 5 mars, au matin, nous nous remîmes

en route, fîmes 20 verstes, et, après avoir franchi, non sans peine, une véritable muraille de glace, nous arrivâmes enfin au cap Chélagsk. Ce nom lui fut donné à cause des Chélagues, qui habitèrent autrefois la toundra, voisine de la mer, à l'est de la Kolima. Les Tchouktchas, qui les chassèrent de la contrée, et furent cause de l'extinction de cette peuplade, lui donnent le nom de Tcha-Ouadjane ou de Tchaouatcha, et celui de Tchaounsk ou Tchavansk à la baie et à la rivière voisines du cap.

Il s'agissait actuellement de reconnaître le cap Chélagsk, d'étudier sa forme; et c'est où nous rencontrâmes des difficultés immenses à surmonter, souvent de grands dangers à courir. Maintes fois, après avoir gravi jusqu'au sommet d'une montagne de glace de près de 100 pieds d'élévation, il fallait descendre par une pente d'une rapidité extrême, au risque de tuer nos chiens, de briser nos traîneaux et même de rouler avec eux dans un précipice de glace. Ici s'étendait un vaste espace, couvert d'une neige profonde et molle, dans la-

quelle on enfonçait jusqu'à la ceinture; là, au contraire, la glace était à nu, mais imprégnée de sel qui l'empêchait d'être glissante et retenait les traîneaux : il fallait, en pareil cas, joindre nos efforts à ceux des chiens! Atteindre au cap n'était pas chose aisée non plus; car de hautes montagnes de glace nous en séparaient en le cachant. Dans les endroits où il fut possible de s'en approcher, nous le trouvâmes formé d'une pierre noire, brillante et dure, dont j'ignore l'espèce. Cette pierre s'élève en piliers inclinés régulièrement, et qui ont jusqu'à 250 pieds d'élévation; entre eux s'étendent par places des bandes de granit blanc à grain serré. L'aspect général du cap Chélagsk et de la mer qui l'entoure est le plus horrible qu'il soit possible d'imaginer! Ces sombres et noirs rochers, au pied desquels est une mer enchaînée par une glace immobile et séculaire, ces chaînes de montagnes de glace qui courent à sa surface, éclairées par les pâles rayons d'un soleil qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, l'absence de tout ce qui a vie, enfin, le silence de mort qui règne en ces

lieux, inspirent l'épouvante : tout dit au voyageur qu'il a franchi la limite du monde habitable!

Nous continuâmes à avancer pendant cinq heures, pas à pas, obligés de surmonter à tout moment des difficultés inouïes; enfin la fatigue générale nous força à nous arrêter sur les bords d'une petite baie dont le rivage, d'abord bas et sablonneux, s'élève bientôt de plus en plus et aboutit à une suite de collines qui à leur tour se réunissent aux montagnes du cap, dont le sommet est à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Divers indices prouvaient que les Tchouktchas avaient séjourné en ce lieu. Nous découvrîmes du bois flotté, ce qui nous fit beaucoup de plaisir, et l'on en profita pour allumer aussitôt un grand feu, auprès duquel nous nous réchauffâmes suffisamment pour être en état de passer une bonne nuit, malgré un froid de 19 degrés.

Cependant nos provisions tiraient à leur fin, et il ne nous en restait plus que pour trois jours. Dans cet état de choses, quel parti devais-je prendre? avancer encore où

bien m'en retourner? le dernier parti semblait être le plus sage, car il s'en faut de beaucoup que l'on soit certain de retrouver intacts les vivres laissés en dépôt sur la route! D'un autre côté, ne devait-on pas regretter, après une course, aussi longue que pénible, de rebrousser chemin sans s'être assuré de la direction de cette côte qui, suivant Burns, devait former un isthme réunissant l'Asie à l'Amérique? Ce motif me décida à poursuivre. Un des traîneaux fut laissé sur place avec tout le bagage, sous la garde de l'un de nos guides, qui parlait la langue des Tchouktchas, tandis que M. Kozmine et moi partîmes dans deux *nartas* à vide.

Une bande de glace étroite, mais très-unie, qui s'étendait le long du rivage, facilita notre reconnaissance. La côte, en cet endroit, est formée d'une suite de rochers saillants qui plongent dans la mer : ils sont interrompus quelquefois par des espaces bas et sablonneux. J'y retrouvai la pierre noire dont j'ignore la nature, et du schiste de la même couleur. Nous prîmes hauteur à midi, après

avoir fait 17 verstes [1]. Les rochers s'éloignent de la côte et disparaissent complétement à 12 verstes au delà, et le rivage devient sablonneux.

Nous grimpâmes sur un des rochers de la côte, et aperçûmes du sommet, vers le sud-est, un long cap : je lui donnai le nom de mon zélé collaborateur, et le nommai cap Kozmine. Nous nous remîmes en route vers ce cap, sur une côte unie qui forme un léger enfoncement ; auprès est une petite rivière, à laquelle je donnai le nom de *Povorotni-Routchey*. Une grande fosse, pleine d'os de baleine et de charbon, annonçait que les Tchouktchas avaient séjourné en ce lieu. Les énormes rochers de glace qui s'élèvent près de la côte, prouvent que la mer est ici très-profonde ; et comme d'ailleurs il n'existe aucune baie dans cette partie du rivage de la mer Glaciale, la navigation doit y être fort dangereuse ; car les navires pris entre les glaces n'ont pas où se réfugier.

Ce fut ici que nous nous arrêtâmes ; le

[1] Latitude, 70° 3′ 24″.

manque absolu de vivres ne nous permit pas de nous avancer au delà. Nous eûmes soin d'élever sur le sommet d'une colline très-apparente, et à peu de distance de l'embouchure du *Povorotni-Routchey*, une pyramide en grosses pierres, pour indiquer la limite de nos explorations; et, satisfaits d'avoir constaté cette fois que la côte, à partir du cap Chélagsk, sur une étendue de 42 kilomètres, se dirige au sud-est, nous nous décidâmes à rebrousser chemin [1].

Le retour au cap Chélagsk offrit moins de difficultés, et nous l'atteignîmes le soir: le Cosaque, gardien de nos effets, s'occupait alors à façonner une grande croix de bois qu'il se proposait de planter en ce lieu, comme monument de notre passage; nous l'aidâmes à accomplir son œuvre, et gravâmes sur le bois, au moyen du feu, la date du jour de notre arrivée; après quoi la croix fut inaugurée sur le sommet du roc le plus élevé.

Le lendemain, 7 mars, nous nous remîmes

[1] Longitude, 170° 47′; distance de Soukharnoyé, 443 kilomètres.

tous en route vers Nijné-Kolimsk. Le vent était perçant et le thermomètre marquait 28 degrés. Afin d'éviter le passage des montagnes de glace, qui avaient failli nous être si funestes, nous suivîmes la côte, et ne tardâmes pas à déboucher sur une glace unie. Stadoukhine[1] suivit sans doute ce chemin, lorsqu'en 1700, désespérant de parvenir à doubler le cap Chélagsk par mer, ce navigateur se décida à le franchir à pied. Nos traîneaux glissaient le long des rochers escarpés qui se transforment peu à peu en collines arrondies. Derrière ces rochers s'élèvent de hautes montagnes à sommets aigus. Vers le soir, nous dressâmes notre tente sur la rive sablonneuse d'un golfe, couverte de bois de mélèze flotté. Le bois que nous avions rencontré précédemment était du pin. Un léger vent d'ouest agitait doucement l'air, et le thermomètre marquait 30 degrés de froid.

Le lendemain matin, après une course de 10 verstes, nous nous trouvâmes en face d'un cap peu apparent, près duquel est un

[1] Voyez le Précis en tête du volume.

petit golfe ; je lui donnai le nom de l'un des officiers de l'expédition, et le nommai cap *Matiouchkine*[1]. Le mont Raoutane, qui en forme le sommet, est remarquable par son aspect comme par la chaîne de montagnes qui s'y appuie. L'île Araoutane, à 3 verstes du cap, est basse et séparée de la terre ferme par un étroit canal. Nous dépassâmes l'île, en nous dirigeant à l'ouest, à travers le golfe de Tchaounsk, et, après avoir fait 25 verstes, arrivâmes à l'île Sabadey. Il fallut faire encore 7 verstes sur sa côte pour trouver un peu de bois flotté. Enfin, la tente fut dressée pour la nuit, qui fut excessivement froide.

Je me dépêchai de repartir le lendemain matin, 9 mars, pour aller visiter notre quatrième *sayba :* tout y fut retrouvé intact ; il n'en fut pas de même de nos trois autres dépôts, dont les *isatis* et les *goulus* avaient dévoré le contenu. Nos vivres ne pouvant suffire à deux journées de route, nos gens témoignaient beaucoup d'inquiétude ; je tâ-

[1] Latitude, 69° 43′ 50″ ; longitude, 170° 47′ ; déclinaison de l'aimant, 18° à l'est.

chai d'apaiser leurs craintes en les assurant que vivres et attelages nous attendaient à Soukharnoyë; et en effet j'avais pris des dispositions avant de partir pour qu'il en fût ainsi; mais cet espoir fut vain : les huttes de Soukharnoyë étaient désertes, et il fallut bon gré mal gré continuer à avancer mourant de faim et avec des attelages exténués.

Nos fatigues et nos privations cessèrent le 4 mars, jour où nous arrivâmes à Nijné-Kolimsk, après une absence de 23 jours et avoir fait 1122 verstes (près de 120 myriamètres)! Nous pûmes y apprécier en plein les avantages d'un appartement chaud et d'une bonne nourriture. M. Kiber nous y attendait, de retour d'Irkoutsk; mais sa santé délabrée l'obligea à renoncer à nous accompagner dans le difficile voyage que nous nous proposions d'entreprendre. M. Matiouchkine arriva bientôt aussi de la foire d'Ostrovnoyë. Nous nous mîmes aussitôt à faire les préparatifs de notre second voyage dans la mer Glaciale. Avant d'en rendre compte, visitons d'abord la foire d'Ostrovnoyë avec M. Matiouchkine. Le rapport qu'il me remit

à son arrivée à Nijné-Kolimsk est d'autant plus curieux qu'il contient de nombreux détails sur la peuplade des Tchouktchas, la moins connue des nombreuses peuplades de la Sibérie ; ce rapport est l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE SIXIÈME.

LES TCHOUKTCHAS A LA FOIRE D'OSTROVNOYÉ;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de Nijné-Kolimsk. — La route couverte de monde. — Le Mali-Aniouy. — Village et *ostrog* d'Ostrovnoyë. — Tableau animé. — Les Tchouktchas : bruits divers ; le son du tambour des sorciers; chants plaintifs ; hurlements des chiens. — Le commissaire. — Longues pérégrinations des Tchouktchas ; navigation aventureuse à travers le détroit de Béring. — Les Tchouktchas servent d'intermédiaires dans les relations commerciales entre les Russes et les Américains du nord ; détails sur ce commerce. — Gens de diverses peuplades à Ostrovnoyë. — Tout se dispose pour la foire. — Tarif établi par les Tchouktchas assemblés. — Coup de cloche : empressement de la foule ; scènes burlesques. — *Balances*, instrument inutile aux Tchouktchas. — Importance de la foire d'Ostrovnoyë. — J'entre en rapport avec les Tchouktchas ; leurs chefs rassemblés chez moi ; mon discours, leur réponse ; promesses solennelles ; sabre donné par l'impératrice Catherine II. — M. Cochrane moins heureux dans ses négociations. — Tchouktchas peu connus : comment ils conservèrent leur indépendance après la conquête de la Sibérie. — Tchouktchas convertis au christianisme. — Pluralité des femmes. — Caractère sanguinaire ; usages affreux ! Anecdotes à ce sujet. — Chamanisme; en quoi consiste ce culte;

comment se forment ses ministres les *chamans*; profonde impression produite, même sur les Européens, par leurs hideux exercices. — Le camp des Tchouktchas; leurs tentes. — *Pologue,* tente intérieure : je visite une de ces habitations; costume *fort singulier* des dames de la famille; atmosphère méphitique; aliments dégoûtants. — Fête populaire; course de rennes et course à pied. — Danseuses. — Fin de la foire : ce que devient Ostrovnoyê quelques jours après. — Départ et retour à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE SIXIÈME.

LES TCHOUKTCHAS A LA FOIRE D'OSTROVNOYË;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1821.

Je quittai Nijné-Kolimsk, le 4 mars, avec M. Cochrane, voyageur anglais, un Cosaque et un Yakoute qui entendait la langue des Tchouktchas; d'énormes amas de neige, amoncelés par un vent impétueux, rendirent le chemin si pénible qu'il nous fut impossible d'atteindre ce jour-là une *hutte de refuge* située à 40 verstes de Nijné-Kolimsk; et nous dûmes camper en plein air, sur la berge élevée de la rivière, et à couvert derrière un petit bois. La température était douce, eu égard à la contrée; c'est-à-dire qu'il ne faisait que 8 degrés de froid.

La route que nous suivîmes le lendemain était couverte de gens appartenant à diverses peuplades; c'étaient surtout des Youkaguires qui se dépêchaient d'aller porter leurs pelleteries et leur poisson à la foire d'Ostrovnoyë.

Arrivés au bord du Mali-Aniouy, nous nous dirigeâmes vers l'est, du côté de son embouchure, en tâchant autant que possible de suivre une ligne directe et d'éviter les nombreuses sinuosités de la rivière, sur les bords de laquelle s'élèvent des villages youkaguires, qui alors étaient vides.

Le 8, j'arrivai dans le village d'Ostrovnoyë[1], bâti dans une des îles formées par l'Aniouy, à 250 verstes de Nijné-Kolimsk. Ce village, près duquel s'élève une forteresse ou *ostrog*, se compose de trente chaumières et d'une chapelle délabrée. L'ostrog est formé d'une enceinte palissadée en bois sur laquelle domine une tour placée sur la porte d'entrée : l'intérieur renferme les bâtiments de l'administration. Les trente cabanes d'Ostrovnoyë sont loin de suffire à loger la foule qui fréquente annuellement la foire ; aussi beaucoup de marchands campent à la belle étoile auprès de leurs traîneaux chargés de marchandises, tandis que les Tchouktchas dressent leurs tentes à l'écart dans une petite île.

[1] Latitude, 68° ; longitude, 196° 10′.

Cependant la foule affluait de toutes parts, et le tableau s'animait de plus en plus; il était empreint d'un cachet d'originalité tout particulier. C'était surtout le soir, lorsque la nuit voilait les misérables huttes du village, naguère encore ensevelies sous la neige, que l'œil aimait à contempler cette foule réunie temporairement au milieu d'une contrée inhospitalière : ici des colonnes d'une fumée rougeâtre s'élèvent du camp des Tchouktchas vers un ciel bleu foncé parsemé d'étoiles scintillantes; plus loin, de vastes bûchers éclairent les nombreux traîneaux des marchands qui se chauffent à l'entour; et à l'horizon, montent et se dessinent sur le firmament les rayons pourpre et vert clair d'une aurore boréale. Mais quels sont ces sons étranges qui résonnent au loin? c'est le bruit du tambour des *chamans*, fameux par leurs sortiléges; un chant plaintif et monotone effleure quelquefois l'oreille assourdie par ces sons rauques; c'est un *Sibérien* qui récite une complainte[1]. Enfin les hurlements retentis-

[1] Les chants du peuple russe sont la plupart dans le

sants de plusieurs centaines de chiens se font entendre de temps à autre, et dominent tout autre bruit. Le froid à cette époque était de 30 degrés.

C'est dans l'*ostrog* que s'établit le commissaire, fonctionnaire chargé de maintenir l'ordre et de protéger les marchands de Yakoutsk contre les Tchouktchas; il est accompagné d'un Ecclésiastique muni des objets du culte nécessaires à la célébration des offices, de deux écrivains et de quelques Cosaques armés. Aucun conflit ne s'élève par bonheur entre la population marchande et les belliqueux Tchouktchas, car autrement ceux-ci auraient bon marché du commissaire et de ses soldats mal équipés!

Les marchands russes, et leurs 125 chevaux chargés de marchandises, arrivèrent en

mode mineur, et par conséquent plus ou moins mélancoliques; mais ceux de l'habitant de la Sibérie sont en outre assujettis à un rhythme d'une extrême lenteur, ce qui leur imprime un cachet de profonde tristesse; sentiment bien naturel pour qui habite sous un ciel de fer, et n'a constamment sous les yeux que des landes glacées et désertes! (T.)

même temps que nous à Ostrovnoyë; ils y trouvèrent les Tchouktchas qui les attendaient, partagés en neuf camps séparés, et commandés par autant de chefs.

Les longs voyages qu'exécutent annuellement ces nomades, avant d'arriver à cette foire, sont faits pour surprendre! Partant du cap Tchoukotchi, ils traversent le détroit de Béring et se rendent en Amérique, pour s'y procurer des pelleteries et des dents de morses; puis, repassant le détroit, ils s'acheminent avec leurs femmes et leurs enfants, leurs nombreux troupeaux de rennes, leurs armes et même leurs demeures portatives vers Ostrovnoyë : c'est une véritable émigration. Comme ils ne peuvent traverser que des endroits abondant en mousse, à cause de leurs rennes dont c'est la nourriture, ils n'ont garde de suivre une ligne directe; ce qui fait qu'ils demeurent plus de cinq mois en route. Lorsqu'une steppe se rencontre, ils ne s'y hasardent qu'après avoir chargé leurs traîneaux d'une quantité de mousse suffisante pour nourrir leurs rennes et pouvoir la franchir. Arrivés à la baie de Tchaounsk,

nos émigrants laissent leurs attelages fatigués aux peuplades qui l'habitent et qui leur en fournissent d'autres pour achever le voyage. Chemin faisant ils visitent les foires d'Anadirsk et de Kamennoyë sur les rives de l'Ijiga, et arrivent à Ostrovnoyë à la fin de janvier au nombre de 300 hommes, dont cent à cent cinquante sont armés : après y avoir séjourné une dizaine de jours, ils s'en retournent dans leur pays par la même route. L'année suivante ce sont d'autres hommes qui se rendent à Ostrovnoyë. Telle est la vie remuante et active que mènent les Tchouktchas ; et à l'époque même où, campés avec leurs rennes dans la vaste toundra, ils semblent stationnaires, la chasse les maintient en haleine et ne leur laisse pas de loisirs.

Intrépide marin, le Tchouktcha entreprend la traversée du détroit de Béring dans sa mauvaise baydare qui fait eau de toutes parts ; il aborde aux Iles-aux-Épices et se rend de là en Amérique. On conçoit difficilement comment ils peuvent, n'ayant aucune idée de l'art de la navigation, exécuter

d'aussi longues traversées, dans d'aussi frêles embarcations et sur une mer aussi agitée que brumeuse !

Nous voyons d'après ce qui précède que les Tchouktchas sont les intermédiaires du commerce entre les peuplades qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Amérique et les Russes ; et ceci est d'autant plus vrai que ce qu'ils apportent à Ostrovnoyë en marchandises de leur pays a peu d'importance : les tribus américaines, lorsqu'elles livrent aux Tchouktchas des pelleteries et des dents de morses, reçoivent en échange des marchandises russes ; comme tabac, fer, grains de verre, etc. : Russes et Tchouktchas réalisent ainsi des bénéfices considérables. Les provenances d'Amérique, apportées à Ostrovnoyë en 1821, consistaient en peaux de renards noirs et bruns; d'isatis, de martres, de loutres, de castors, d'ours, et en dents et courroies de peau de morse. En fait d'objets de leur pays, les Tchouktchas y apportent des côtes de baleine [1], des sacs en

[1] On s'en sert pour garnir les patins des traîneaux,

peau de morse et une grande quantité de vêtements tout faits en peau de renne. Les marchands de Yakoutsk amènent, de leur côté, du tabac, de la quincaillerie, des ustensiles en cuivre, en fer, et même en bois; plus une énorme quantité de rassades (grains de verre) destinées aux femmes, qui en font un très-grand cas! La vente de l'eau-de-vie est prohibée. Ces marchands ont en outre un approvisionnement de thé, de sucre, de mouchoirs et de tissus de diverses espèces, destinés uniquement aux Russes.

Quoique les Tchouktchas soient, de tous les Asiatiques de la Sibérie, ceux qui fréquentent Ostrovnoyë en plus grand nombre, on y voit arriver aussi, et souvent de plus de 400 verstes, des Youkaguires, des Lamoutes, des Toungouses, des Tchouvanetz, et des Koryaks. On conçoit à quel point ces diverses physionomies, ces langues diffé-

toutes les fois qu'il s'agit de traverser des endroits dans la mer Glaciale où la glace est imprégnée de sel: la côte de baleine, étant infiniment plus dure que le bois, résiste mieux au frottement, ce qui diminue le tirage.

rentes, ces costumes aussi bizarres que variés doivent donner de piquant à l'aspect du marché d'Ostrovnoyë.

La foire fut solennellement ouverte le 10 février; les chefs des diverses tribus de Tchouktchas et d'autres peuplades se réunirent dans l'ostrog, sous la présidence du commissaire, pour entendre la lecture du règlement, et fixer, d'un commun accord, les prix des marchandises. On convint, après bien des débats, de livrer seize peaux de renards et vingt peaux de martres pour 2 livres de tabac [1]; et c'est d'après cette base que les marchandises furent tarifées. Le lendemain 11, après l'acquittement d'un droit de patente très-modique, une messe fut célébrée, et aussitôt après le pavillon fut hissé au haut de la forteresse; à ce signal, chaque marchand dut se rendre à son poste. Alors les Tchouktchas, dont un grand nombre étaient armés de piques, d'arcs et de flèches, s'avancèrent en bon ordre dans leurs traîneaux vers le fort : parvenus à un

[1] La livre de tabac remplace l'unité monétaire.

endroit où le terrain s'incline, ils s'y arrêtèrent et rangèrent leurs traîneaux, chargés de marchandises, en un vaste demi-cercle. Durant ce temps, la foule impatiente des acheteurs se tenait au loin, attendant que le son de la cloche se fût fait entendre pour annoncer que les échanges pouvaient commencer. La cloche sonne enfin, et cette foule confuse, où tous les âges se trouvent réunis, se précipite comme un torrent débordé vers le demi-cercle, où les Tchouktchas attendent les acheteurs auprès de leurs traîneaux. Chacun se hâte; car il craindrait d'être devancé et de manquer une bonne affaire. Rien de plus curieux que la pétulance des marchands russes, portant suspendus à leur ceinture des haches, des couteaux, des pipes, des rassades, etc., soutenant d'une main un lourd paquet de tabac et de l'autre un assortiment de chaudrons en fer! Ainsi affublés, on les voit se démener, courir d'un traîneau à un autre, et faire force salutations à droite et à gauche pour attirer l'attention et capter la bienveillance des acheteurs, en ayant soin de vanter

leurs marchandises, qu'ils dépeignent comme les plus belles du monde! Le bruit, les cris et l'agitation de cette foule pressée, enchevêtrée, passent toute idée! c'est une véritable fourmilière! Parfois il vous arrive d'apercevoir un homme qui, à force de se démener pour percer la cohue, glisse sur la neige et tombe, sans que l'élan de ceux qui le suivent s'en trouve ralenti : on lui a passé sur le corps, il a perdu ses gants et son bonnet, n'importe, notre malencontreux vendeur se relève en un clin d'œil, et, tête et mains nues, par 30 degrés de froid, il se précipite de nouveau à l'assaut, en redoublant de vitesse, pour compenser le temps perdu! Cette excessive agitation, qui distingue les Russes réunis à la foire, forme un bizarre contraste avec l'impassibilité phlegmatique des Tchouktchas, qui, le corps appuyé sur leurs lances, auprès de leurs traîneaux, ne disent mot à tant de discours, et se contentent de faire un simple signe pour annoncer que le marché qu'on leur a proposé est accepté. On conçoit que le sang-froid, dans de pareilles transactions, leur donne de grands avan-

tages sur les Russes. Les Tchouktchas ont une facilité merveilleuse à reconnaître le poids d'un objet, sans se servir de balances; j'en ai vu quelques-uns deviner que, sur une pesée de 100 livres, il en manquait une.

La foire dure trois jours : aussitôt que les marchandises ont été échangées, chacun s'empresse de partir. Ostrovnoyë redevient désert, et pour peu que le chasse-neige s'élève quelques jours après, il ensevelit forteresse et habitations sous un tapis ondulé d'une éclatante blancheur, à travers lequel perce seulement le bâton noirci qui sert à hisser le pavillon! Cette foire n'est pas sans importance pour le nord de la Sibérie; la valeur des marchandises qui y sont apportées tous les ans s'élève à plus de 200 000 roubles. D'ailleurs, c'est elle qui a créé des besoins aux Tchouktchas, qui, maintenant, ne peuvent plus se passer d'une foule d'objets devenus pour eux d'un usage journalier, et dont, auparavant, ils n'avaient pas la moindre idée!

Aussitôt arrivé, je tâchai de me mettre en rapport avec les chefs tchouktchas, pour

les sonder sur leurs dispositions à notre égard, et les prévenir que nous avions le projet d'aller les visiter chez eux. Pour donner plus de poids à ma démarche, je crus devoir m'adresser à eux simultanément, et les engageai à se réunir à jour fixe dans la forteresse. Là, après les avoir régalés et leur avoir distribué du tabac, je les rassemblai autour de moi et leur expliquai que le but de notre prochain voyage dans leur pays était le développement des relations commerciales, relations, ajoutai-je, qui ne pouvaient manquer de leur être profitables. Je finis en sollicitant d'eux un accueil bienveillant, et en leur promettant que les services qu'ils rendraient à l'expédition seraient généreusement récompensés. Lorsque j'eus achevé, je vis l'humiliation se peindre sur ces physionomies fortement caractérisées, et l'un des chefs, saisissant la poignée en argent d'une épée que l'impératrice Catherine II avait donnée à son père, prit la parole et dit : « Tous les Tchouktchas se con-« sidèrent comme fils du Soleil [1] ! Si l'un de

[1] C'est ainsi qu'ils nomment l'empereur de Russie.

« vos Tsars nous a fait don de cette arme, ce « n'a point été sans doute pour la tourner « contre ses sujets, qui, d'ailleurs, sont nos « amis. » Après ces paroles, tous les chefs nous promirent solennellement, non-seulement de bien recevoir l'expédition, mais encore de l'assister de tout leur pouvoir; ce serment fut ratifié de leur part par de copieuses libations d'eau-de-vie.

M. Cochrane fut moins heureux dans ses négociations pour se faire conduire au détroit de Béring, d'où, comme on l'a dit, son projet était de passer en Amérique. Les conditions trop onéreuses proposées par quelques Tchouktchas, et le désintéressement *très-équivoque* d'un certain nombre d'entre eux, enfin le caractère dissimulé de cette peuplade qu'il apprit à connaître pendant son séjour à Ostrovnoyë, firent qu'il se décida à renoncer à ce singulier projet et à s'en retourner tout simplement à Nijné-Kolimsk.

C'est à peine si l'on possède quelques données sur les mœurs, les coutumes, le caractère et la religion des Tchouktchas, qui, sans

contredit, forment une peuplade qu'il serait intéressant d'étudier en détail; si le temps m'a manqué pour faire un travail complet à cet égard, du moins me suis-je efforcé de mettre mon séjour à Ostrovnoyë à profit, pour rassembler sur cet objet autant de notions qu'il m'a été possible : voici le résultat de ce travail.

La peuplade des Tchouktchas est la seule des nombreuses peuplades établies dans le nord de l'Asie qui ait encore conservé son indépendance : c'est en partie à cause de leur faiblesse, qu'ils sentent, que les Tchouktchas vivent en nomades, errant à travers de vastes *toundras*, sur de hauts rochers et des montagnes escarpées, dans une contrée dont les limites ont été considérablement restreintes à la suite des sanglants combats qu'ils eurent à soutenir contre les Cosaques, conquérants de la Sibérie.

Les Tchouktchas s'estiment infiniment au-dessus de toutes les autres peuplades voisines, qu'ils considèrent d'un œil de pitié. Vivant sous la tente, dans leurs steppes, du produit de leurs troupeaux de rennes, qui leur

fournissent de quoi se vêtir, se loger et se nourrir, ils paraissent satisfaits de leur sort. Avant la conquête de la Sibérie, les Tchouktchas se livraient au brigandage, et étaient toujours en guerre avec leurs voisins; l'apparition des Russes apaisa ces haines héréditaires, et les diverses peuplades s'unirent contre l'ennemi commun. Mais ce fut surtout en 1750, lors de l'expédition des voïvodes de Yakoutsk, Pavloutsky et Chestakoff, qu'elles se réunirent toutes à la peuplade guerrière des Tchouktchas. La lutte se termina au désavantage des confédérés, et les fiers Tchouktchas, qui jusque-là avaient tout fait plier sous leurs lois, furent mis en fuite, et durent chercher un refuge dans les montagnes les plus inaccessibles de leur contrée, où les vainqueurs ne songèrent pas à les poursuivre. Établis sur le territoire conquis, les Russes s'occupèrent d'abord à soumettre les peuplades voisines; et, pendant fort longtemps, on n'entendit point parler des Tchouktchas. Ce fut le commerce qui plus tard amena un rapprochement : ces rapports commencèrent par des courses que les

Tchouktchas firent sur la limite du territoire qui leur avait été laissé; ils se présentaient là en nombre et armés. Par la suite, s'étant convaincus que les Russes n'avaient aucun projet d'agression, la confiance leur revint peu à peu, et ils se hasardèrent à franchir la frontière. On a vu, d'après ce qui précède, que leur confiance est telle, maintenant, qu'ils se rendent chaque année à Ostrovnoyë avec leurs familles et tout leur avoir.

Un assez grand nombre de Tchouktchas ont reçu le baptême, mais ne sont chrétiens que de nom. La plupart des convertis n'ont renoncé aux pratiques du chamanisme que par des motifs d'intérêt: quelques livres de tabac ou d'autres objets de cette importance suffisent pour les décider à se faire baptiser. Je fus témoin, pendant mon séjour à Ostrovnoyë, d'une conversion de ce genre. Le néophyte était un jeune Tchouktcha qui, moyennant de petits cadeaux, se décida à recevoir le baptême; mais comme il n'avait aucune idée de cette cérémonie, son maintien, dans la chapelle, ne fut convenable que

jusqu'à l'instant où l'Officiant lui fit signe de se plonger dans l'eau à trois reprises [1]. On eut beaucoup de peine à le décider à s'y plonger une fois; mais ce fut la seule; car trouvant sans doute que l'eau était trop froide pour recommencer, il en sortit précipitamment, et se mit à courir comme un fou devant la foule scandalisée, en criant à tue-tête : « Que l'on me donne le tabac qui m'a été promis! » Il fut impossible de le ramener à la raison, et le prêtre dut enfin se retirer sans achever la cérémonie du baptême. On voit, d'après cet échantillon, ce qu'il faut penser du christianisme des Tchouktchas! Leur existence nomade et isolée s'oppose, en partie, à ce que le christianisme prenne racine parmi eux, et leur langue est trop pauvre pour qu'il soit possible de mettre entre leurs mains une traduction satisfaisante de la Bible. Les essais tentés à cet égard, par la Société biblique, n'ont point réussi, car les lettres russes

[1] L'Église grecque, fidèle aux coutumes de la primitive Église, a conservé le baptême par immersion. (T.)

employées faute d'alphabet propre à leur idiome, n'en rendent que très-imparfaitement les diverses inflexions; d'ailleurs, cet idiome est tout à fait impropre à exprimer des pensées abstraites.

Les Tchouktchas baptisés n'ont point renoncé à la polygamie, et tous ont plusieurs femmes, qu'ils épousent pour un temps plus ou moins long. Néanmoins, il arrive assez souvent dans ces ménages, que l'une des femmes prenne assez d'ascendant sur son mari pour le fixer, et convertir une liaison qui ne devait être qu'éphémère, en mariage indissoluble: dès lors, c'est elle qui gouverne en chef dans la maison! En thèse générale, les femmes des Tchouktchas, quoique esclaves, sont infiniment plus heureuses que celles des autres peuplades de la Sibérie.

Le caractère des Tchouktchas est empreint d'un cachet de cruauté révoltant: ainsi, par exemple, la mort attend l'enfant qui a le malheur de naître avec quelque difformité; il en est de même des vieillards que les infirmités de l'âge ont affaiblis, ou qui ne sont plus en état de supporter les fatigues de la

vie nomade; on les égorge sans pitié! Et ces coutumes révoltantes font tellement partie des mœurs de la peuplade, que ce sont souvent les vieillards eux-mêmes qui, avec un stoïcisme surprenant, demandent à leurs enfants de mettre un terme à une existence qui est devenue un fardeau pour eux. Pareille chose arriva pendant que je me trouvais à Ostrovnoyë : l'un des chefs tchouktchas, vieillard vénéré, réunit ses fils pour leur déclarer qu'il était las de vivre, et finit par les supplier de le délivrer de l'existence. Ces paroles du vieillard firent beaucoup de peine à ses enfants; mais, convaincus qu'en acquiesçant au désir de leur père, ils accompliraient un *saint devoir,* ils eurent l'affreux courage de l'égorger! Quelles mœurs! Tous les moyens de persuasion ont été vainement employés jusqu'à présent, auprès des Tchouktchas baptisés, pour les décider à renoncer à ces coutumes sanguinaires; les chamans ont réussi à les maintenir. Ces espèces de sorciers, dont un certain nombre accompagne les Tchouktchas dans toutes leurs expéditions, sont cause qu'une autre coutume non

moins horrible n'a point encore été abolie; celle des sacrifices humains. L'anecdote suivante montre jusqu'où s'étend l'influence des chamans. Les Tchouktchas, en arrivant à la foire d'Ostrovnoyë, en 1814, y apportèrent les germes d'une maladie contagieuse, qui bientôt exerça ses ravages non-seulement parmi les hommes, mais même parmi les troupeaux de rennes, dont un très-grand nombre succomba. Les secours de l'art, fournis par l'autorité locale, n'eurent point de succès, et le fléau sévissait en redoublant chaque jour de furie! Dans d'aussi tristes circonstances, les Tchouktchas se décidèrent à avoir recours à la science occulte des devins. Ceux-ci se réunirent solennellement, et firent diverses conjurations pour évoquer les esprits, et savoir ce qu'il fallait faire pour les apaiser. La cérémonie achevée, les chamans déclarent que les Esprits, irrités, ne feront cesser le fléau que lorsque le vertueux Kotchène, l'un des chefs les plus vénérés, leur aura été offert en sacrifice! Kotchène était l'idole du peuple, et peu s'en fallut que les devins ne payassent

de leur vie ce conseil barbare; cependant la maladie continuait à sévir, tandis que les chamans, aussi cruels que leurs divinités, demeuraient inébranlables; refusaient les présents qui leur étaient offerts pour fléchir la colère des Esprits; méprisaient les menaces qui leur étaient faites, et bravaient les mauvais traitements [1]. Alors, ceux-là même qui estimaient le plus la victime, sentirent leur dévouement chanceler, et crurent qu'il était de leur devoir de consentir à ce que le crime fût commis. Kotchène, de son côté, se prépara à la mort, rassembla ce peuple habitué à lui obéir, à le vénérer, et déclara qu'il voyait lui-même, par les ravages toujours croissants de l'épidémie, que les Esprits s'irritaient de tant de délais; il ajouta que, voulant avant tout sauver son peuple, il se dévouait et était prêt à mourir. En prononçant ces mots, le vieillard présen-

[1] Les Tchouktchas, lorsqu'ils sont mécontents de l'oracle rendu par les chamans, les maltraitent cruellement pour les contraindre à en modifier le sens; mais ceux-ci demeurent ordinairement inflexibles, ce qui ajoute au prestige qui les entoure.

tait sa poitrine aux coups des bourreaux; mais nul ne fut assez hardi pour porter sur lui une main sacrilége; il fallut (et cela est horrible à dire), que les exécrables chamans forçassent le fils de Kotchène à devenir parricide, à égorger son père!!!

Ce qui distingue le chamanisme de tous les cultes connus, est un manque complet de dogmes. Cette espèce de magie n'est basée que sur quelques traditions toujours confuses et souvent contradictoires. Il en résulte que les *chamans*, ministres du culte, n'émettent point de préceptes, ne font jamais d'instructions. Le chamanisme n'est l'œuvre d'aucun homme, mais est un produit de la nature déserte et sauvage de la contrée où il a pris naissance. On conçoit, en effet, que l'imagination s'exalte, et que la raison même s'égare là où l'œil n'a à contempler qu'un sol mort et glacé, sur lequel une nuit de plusieurs mois étend ses voiles.

Les chamans sont généralement considérés parmi nous comme des jongleurs grossiers; cette opinion s'applique avec raison à une classe d'hommes qui, sous le titre de cha-

mans, parcourent les villages du nord de la Sibérie pour y exécuter des tours de force ou d'adresse; ainsi on en voit quelques-uns faire semblant d'avaler un fer rouge, ou de se percer la main avec une longue aiguille. Mais les vrais chamans, c'est-à-dire ceux qui, comme nous l'avons dit, suivent les tribus de Tchouktchas dans leurs pérégrinations, et exercent une si grande influence sur cette peuplade, appartiennent à une autre classe. N'est point chaman qui veut; il faut, suivant l'expression des Tchouktchas, avoir reçu l'inspiration pour devenir ministre de ce singulier culte. Les chamans véritables n'appartiennent pas à une caste particulière et ne forment point un corps constitué dans un but déterminé : chacun d'eux s'instruit et se perfectionne lui-même dans l'art des devins.

De très-jeunes gens, à imagination vive et facilement inflammable, entendent raconter aux vieillards de merveilleuses histoires sur la puissance des Esprits et le pouvoir dont ils ont investi leurs délégués, les chamans; ces histoires, ils les écoutent avec avidité, et les

retiennent avec soin. Ainsi préparé, et l'imagination déjà disposée aux hallucinations, le jeune homme visite les chamans, assiste avec le frémissement d'une secrète horreur aux mouvements convulsifs qui les agitent lorsqu'ils reçoivent l'inspiration, et contemple avec un respect craintif ces hommes que le mystère entoure et que la crainte accompagne. Il éprouve un vif désir d'entrer à son tour en rapport avec les puissances invisibles et surnaturelles; se voue au célibat, recherche la solitude, et se nourrit d'aliments irritants, qui portent la flamme dans son sang déjà échauffé. Ces visions tant souhaitées, ces Esprits infernaux, revêtus de formes bizarres, ne sont bientôt plus, pour le néophyte, des êtres imaginaires; non, il les voit devant lui et reçoit leurs oracles. C'est ainsi que se forment les chamans, sans qu'il y ait de leur part la moindre hypocrisie. Reste alors à consacrer le nouveau chaman, à l'initier à la danse mystérieuse ainsi qu'à l'art de tirer du *boubna* [1] des sons particuliers; c'est toujours

[1] Le tambour des Chamans.

pendant la nuit que se fait la consécration!

Un chaman parvenu au plus haut degré de l'exaltation, est sans contredit un phénomène psychologique très-remarquable. Je n'ai jamais assisté à leurs invocations et à leurs danses, sans me sentir vivement impressionné : que l'on s'imagine un sauvage au regard farouche, aux yeux imprégnés de sang, à la voix rauque et saccadée s'échappant d'une poitrine où la respiration semble prête à s'éteindre; que l'on se figure, dis-je, cet énergumène agité des mouvements convulsifs les plus désordonnés et les plus hideux, tandis que ses cheveux se hérissent et que le tambour résonne; et l'on aura une faible idée de ce pénible spectacle! De telles scènes se passant au milieu de déserts glacés, émeuvent le spectateur le moins impressionnable. Faut-il donc être surpris que des hommes grossiers y croient voir l'influence directe du démon!

Mais transportons-nous au camp des Tchouktchas avant l'ouverture de la foire. L'ensemble des tentes, groupées séparément

par tribus, offrait un coup d'œil pittoresque. Il y avait de dix à vingt tentes dans chaque groupe, et au centre de chacun d'eux, et adossé à un grand arbre, s'élevait un spacieux pavillon, demeure du chef de la tribu. Tout autour étaient les traîneaux de voyage ainsi que les rennes *privés*, animaux domestiques des habitants; quant à leurs nombreux troupeaux de rennes ou *tabounes*, on les laisse paître au loin dans la toundra, où ils sont obligés de gratter la neige avec leurs pieds pour se procurer une herbe chétive et flétrie. Des arcs, des carquois et des dépouilles d'animaux à fourrures sont suspendus à l'arbre auquel le pavillon du chef est adossé. La cuisine se fait, en plein air, sur des feux allumés sur la neige et dans des chaudières où l'on met cuire de la viande de renne; quelquefois cependant, c'est sous la tente que la cuisine est établie. Enfin, pour compléter le tableau, des Tchouktchas, enveloppés dans leurs pelisses, sur lesquelles le givre étend une croûte de glace, circulent de côté et d'autre; ou bien, assis près de leurs tentes, sommeillent nonchalamment par

trente degrés de froid! Il semble, à les voir si paisiblement reposer, qu'ils y sont tout à fait insensibles!

Les tentes des Tchouktchas sont faites en peaux de rennes souples; leur forme est conique. Une première tente en renferme une autre plus petite, de forme quadrangulaire, couverte d'une peau de renne double disposée de manière à ne laisser pénétrer ni jour ni air: c'est le *pologue*. Son peu d'élévation oblige ceux qui l'habitent à demeurer assis par terre. C'est en rampant que l'on se transporte d'une place à une autre; et c'est aussi de cette manière que l'on y entre: en pareil cas, on a soin d'abaisser promptement la partie de la couverture soulevée par le corps, et de la remployer sous les fourrures qui garnissent le sol, afin d'empêcher l'air de pénétrer. Au centre du *pologue*, qui est assez vaste pour contenir toute une famille, est une lampe en terre où brûle jour et nuit une mèche de mousse dans de la graisse de baleine. Cette flamme échauffe extrêmement l'air du *pologue*. Il arrive quelquefois qu'une tente renferme plusieurs *pologues*, habités,

soit par plusieurs familles, soit encore par les femmes du propriétaire, qui y vivent séparément avec leurs enfants.

Je désirais fort visiter l'intérieur d'une de ces curieuses demeures, quand un chef tchouktcha, homme riche et considéré, m'engagea à aller le voir dans son *pologue,* au milieu de sa famille : j'acceptai la proposition avec joie; mais lorsque mon hôte, dont je m'étudiais à imiter les mouvements, m'eut introduit en rampant dans la tente intérieure, je maudis ma curiosité! L'atmosphère de ce réduit était imprégné des miasmes les plus nauséabonds qu'il soit possible d'imaginer, provenant de la fumée épaisse et puante qui s'échappait de la lampe, jointe aux *émanations* des personnes de la famille, qui, réunies au nombre de six, étaient dans un état de nudité complète. La femme de mon hôte et sa jeune fille, qui pouvait avoir de quinze à dix-sept ans, me reçurent dans ce magnifique costume, et en éclatant de rire : cet accès d'hilarité avait été excité par la manière gauche dont j'avais fait mon entrée. Lorsque la joie si expansive

de ces dames se fut un peu calmée, elles me firent signe de m'asseoir; puis, sans plus s'occuper du visiteur, se mirent à tresser leurs cheveux, mêlés et ruisselants de graisse, avec des rassades. On m'apprit plus tard que ces soins de toilette avaient eu pour but de me faire honneur. La coiffure achevée, la dame du logis se leva, alla chercher une écuelle en bois, dégoûtante de malpropreté, dans laquelle était de la viande de renne bouillie sans sel[1]; elle y joignit un morceau de graisse de baleine rance, et, après avoir placé ces mets très-peu appétissants devant moi, m'engagea gracieusement à m'en régaler. Je frissonnai à l'idée qu'il fallait nécessairement que je répondisse à cette invitation pour ne point offenser mes hôtes, et, m'armant d'un triple courage, j'avalai en hâte un morceau de viande de renne. Mon hôte, placé à mes côtés, était loin d'imiter ma sobriété; et je le voyais, avec une extrême surprise, prendre à pleines mains viande et

[1] Les nomades de la Sibérie ont la plus grande répugnance pour le sel, et n'en font jamais usage.

graisse, et en dévorer des quantités incroyables, avec une vitesse surprenante. Il ne cessait, tout en mangeant, de me vanter le talent remarquable de sa femme, qui savait donner à la graisse le degré d'âcreté que les gastronomes du détroit de Béring estiment tant. Enfin, dégoûté de tant de malpropreté, et à demi suffoqué, je pris congé de la famille, et me hâtai de sortir pour respirer au grand air. Je n'en fus point quitte pour si peu, car mes habits avaient été tellement imprégnés d'exhalaisons méphitiques, qu'il fallut les suspendre à l'air, et les battre pendant plusieurs jours, avant de pouvoir m'en servir. Comment expliquer que des hommes qui naissent et grandissent dans des cloaques pareils, y jouissent d'une bonne santé? et pourtant non-seulement les Tchouktchas se portent bien, mais qui plus est leur constitution est essentiellement forte : tous sont grands et ont les membres robustes et bien proportionnés. Les traits du visage rappellent ceux des montagnards des environs de Yakoutsk. Leur langue est un amalgame de sons gutturaux et nasillards, tellement étran-

ges, que je ne puis les comparer qu'au cri de l'oie, au râlement du renne et à l'aboiement du chien.

Je dus à un autre chef le plaisir d'assister aux divertissements du peuple. Un vaste emplacement avait été soigneusement balayé sur la glace qui couvrait alors le Mali-Aniouy. Il s'agissait d'une course de rennes. La foule se pressait dans ce lieu lorsque nous y arrivâmes, et elle continuait encore à s'accroître. Les prix consistaient en deux belles pelisses en peau de loutre et d'isatis, et deux dents de morse de premier choix. A un signal donné, les légers traîneaux partirent avec une rapidité inimaginable; et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer de l'extrême rapidité avec laquelle couraient les rennes, ou de l'adresse des hommes qui les dirigeaient. La course terminée, les prix furent distribués aux vainqueurs, que l'on accabla d'éloges; il me parut que c'était précisément ce que les concurrents ambitionnaient le plus.

A la course aux rennes succéda la course à pied : moins curieuse que la première, elle

présentait pourtant autant d'intérêt. Ces coureurs-là sont vraiment infatigables; je les vis franchir 15 verstes (plus de 15 kilomètres), avec la vitesse de la flèche, à travers une neige profonde, et sans avoir rien changé à leur costume, qui est si lourd et si incommode qu'un Européen, vêtu de la sorte, ne pourrait faire deux pas! Les prix de cette course étaient d'une valeur moindre; mais d'ailleurs les éloges ne manquèrent pas non plus aux vainqueurs. Un repas somptueux, composé de viande de renne bouillie et coupée par petits morceaux, termina la fête, qui se passa dans un ordre parfait : il n'y eut point de cohue ni la moindre apparence de querelle, et, pendant les jeux même, chacun demeura paisible et se conduisit avec mesure.

Le lendemain de la fête, je reçus la visite d'une société de Tchouktchas, composée d'hommes et de femmes. Je leur offris du thé avec du sucre candi, suivant l'usage du nord de la Sibérie : ils mangèrent le sucre, mais ne trouvèrent point mon thé à leur goût. Ne sachant comment m'y prendre pour

parvenir à leur plaire et les mettre de bonne humeur, je distribuai aux femmes quelques fils de grains de rassades : ce cadeau fit merveille, et, au même instant, ces dames, pour me témoigner leur gratitude, s'offrirent à exécuter devant moi diverses danses du pays. Le ballet commença, et j'avoue qu'il me parut très-peu gracieux ! Quinze femmes enveloppées de pelisses, mal taillées, se réunirent au milieu de la chambre : ce groupe avançait de côté et d'autre d'un mouvement très-lent; et les danseuses accompagnaient leurs pas de gestes disgracieux et outrés. On m'expliqua, mais sans me convaincre, que le mérite de cette danse consiste précisément dans ces gestes bizarres. Les assistants, faute d'orchestre, chantaient en chœur une mélodie rude et stridente. Ce beau ballet se termina par un *pas de trois* qu'exécutèrent, à ce que l'on m'apprit, trois danseuses du premier ordre : il enleva tous les suffrages ! Quant à moi, ignorant Européen, qui n'étais pas initié aux délicatesses de l'art, je ne vis dans ces artistes si vantées que trois figures grotesques, immobiles, et

s'efforçant de faire les grimaces les plus hideuses! La fatigue venait de mettre fin au bal lorsque, par le conseil de mon interprète, je fis offrir à ces trois danseuses du *tabac* et de l'*eau-de-vie :* on vanta fort ma libéralité. Ceci fait, nos Tchouktchas se retirèrent, en me suppliant d'aller visiter leur pays.

J'étais à Ostrovnoyë depuis six jours lorsque la foire se termina; les Tchouktchas, avant de se remettre en route, m'envoyèrent une députation pour me renouveler leurs adieux. Chacun se dépêchait alors de partir. Je quittai Ostrovnoyë en même temps que les marchands russes, et me dirigeai avec eux vers Nijné-Kolimsk. Le lieu de la foire redevint désert, et, quelques heures après notre départ, les hommes furent remplacés à Ostrovnoyë par de nombreuses troupes de renards et d'isatis, qui s'y précipitèrent pour dévorer les os et les débris de toute espèce qui s'élevaient par grands tas auprès des habitations.

Ce fut le 16 mars que je quittai ce lieu. La route, par bonheur, était excellente; et

nos chiens, bien nourris et reposés, nous firent voyager si rapidement que nous arrivâmes à Nijné-Kolimsk le 19 du même mois.

CHAPITRE SEPTIÈME.

SECOND VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE SEPTIÈME.

Préparatifs et approvisionnements. — Côtes de baleine pour patins de traîneaux. — Le marchand Bérejnoy s'adjoint à l'expédition. — Départ. — La mer Glaciale. — Énormes *toroses* à traverser. — Plaine de neige. — Nous sommes attaqués par un ours blanc ; courage et sang-froid d'un Cosaque ; l'animal est tué. — Traîneaux endommagés. — Les chiens placés en sentinelles. — Tir à la cible. — Nous continuons à avancer vers le nord. — Ophthalmie ; le crêpe, excellent préservatif ; le tabac, remède violent. — Arrivée à l'île Tchétiré-Stolbovoy. *Razsol* glace imprégnée de sel. — Excursion dans l'île. — Phénomène céleste. — Continuation du voyage. — Indices d'une mer libre. — Position critique ; tempête ; la glace oscille sous nos traîneaux. — Craquements affreux ! — Je m'avance seul vers le nord pour m'assurer de l'état de la mer ; glace sans consistance et sillonnée de crevasses ; danger imminent ! — Nous rebroussons chemin. — Nouvelles montagnes de glace. — *Glace d'Adam*. — Vivres déposés dans la glace. — Formes bizarres des rochers de glace. — Vent violent ; la glace se brise autour de nous ; nous échappons par miracle. — Pâques. — Manière dont les ours font la chasse aux phoques. — *Polinas*. — Deux grands

ours noirs ; on les poursuit ; ils sont blessés. — Retour dans l'île Tchétiré-Stolbovoy. — Les Iles-aux-Ours. — Nous reprenons le chemin de Nijné-Kolimsk. — La Tchoukotcha et ses environs. — Pokhotsk village ; hospitalité des habitants. — Arrivée à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE SEPTIÈME.

SECOND VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1821.

Les préparatifs de notre second voyage dans la mer Glaciale furent à peu près les mêmes que ceux du premier, mais calculés sur une plus vaste échelle. Je mis mon expérience à profit pour surmonter, autant qu'il dépendait de moi, les difficultés extrêmes qu'offrent de pareils voyages. C'est ainsi que nous nous munîmes de pics en fer pour nous frayer un passage à travers les montagnes de glace, dont la hauteur augmente à mesure que l'on s'éloigne des côtes; une légère nacelle en peau fut destinée au passage des *polinas* [1]. Nous eûmes soin de

[1] Ce sont de vastes espaces ouverts dans la glace, qui se trouvent en grand nombre dans la mer Glaciale, et forment des espèces de lacs. Voir la gravure en tête du volume.

nous pourvoir de côtes de baleine pour garnir les patins des traîneaux là où la glace est raboteuse, comme aussi dans les endroits où la neige est imbibée de sel. Enfin, nous ajoutâmes aux instruments emportés par nous, dans notre première excursion, une aiguille d'inclinaison et une sonde.

M. Matiouchkine partit le 22 mars pour Soukharnoyë, emmenant quatorze traîneaux chargés de vivres; six nartas de grande dimension, destinées aux voyageurs, y avaient été expédiées d'avance pour que leurs attelages s'y préparassent, par le repos et une nourriture abondante, aux fatigues du long voyage que nous allions entreprendre. Le 25, j'arrivai à Soukharnoyë, où je trouvai toutes choses en ordre et préparées pour le départ. M. Kozmine était resté à Nijné-Kolimsk, pour y achever la construction d'un grand bateau, dans lequel je me proposais de m'embarquer au printemps, pour aller reconnaître l'embouchure de la Kolima.

Je quittai Soukharnoyë le 26 mars, accompagné de M. Matiouchkine, du sous-offi-

cier Réchetnikoff et d'un matelot, auxquels se joignit M. Bérejnoy, marchand de Nijné-Kolimsk, qui voyageait à ses frais; il faisait fréquemment de ces excursions pour chercher de l'ivoire fossile. Nos six traîneaux étaient conduits par trois Cosaques, un paysan russe et deux Youkaguires. Nous arrivâmes le soir au Mali-Baranoff-Kamene; il faisait 5 degrés de froid, et le temps était beau. La cabane qui nous avait abrités l'année précédente fut le lieu où nous passâmes la nuit [1]. Il y avait là beaucoup de bois flotté, et nous en fîmes provision pour vingt-cinq jours. Mes instructions me prescrivaient de me diriger vers le cap Chélagsk, et de m'élever ensuite au nord; mais diverses causes, dont la principale était l'éloignement de ce cap, me décidèrent à prendre le cap Baranoff pour point de départ de notre voyage dans la mer Glaciale.

On se remit en route le 27 mars, à onze heures du matin, par un froid de 10 degrés; nos vingt-deux traîneaux s'étendaient sur

[1] Déclinaison de l'aimant, 77° 37′ ½.

une longue file que l'on distinguait confusément à travers un brouillard intense qui ne se dissipait que lentement. Bientôt nous aperçûmes au nord une chaîne de grandes montagnes de glace, qui occupait près de 7 verstes. La route, à mesure que nous approchions de ces masses, devenait de plus en plus difficile : nos chiens, encore novices dans ce genre de voyage, se lassaient de courir sur une neige molle, et de hisser les nartas aux sommets des rochers de glace. Cependant, nous étions parvenus à pénétrer dans le centre de la chaîne, et nous continuions à avancer avec peine, quand tout à coup une large crevasse, dont les bords étaient inondés, nous barra le passage. Il fallut faire un long détour pour dépasser la limite de la fente, afin de poursuivre notre route. Ce ne fut qu'après avoir circulé pendant trois heures entre d'énormes toroses, qu'à force d'efforts nous parvînmes à sortir de cet inextricable labyrinthe.

Une vaste plaine, d'une blancheur éblouissante, s'offrit alors à nos regards; elle était surmontée çà et là de grands rochers de

glace, isolés, pareils à des îles. L'idée de nous trouver débarrassés des chaînes de montagnes nous fit un vif plaisir, et nous saluâmes cette plaine glacée comme le marin qui, naguère entouré de récifs, se trouve tout à coup dans une mer libre ; mais la joie fut de courte durée, et l'extrême monotonie de cette surface, si parfaitement uniforme, excita en nous un sentiment de tristesse et d'accablement on ne peut plus pénible ! Nos yeux commencèrent à souffrir de l'éclatant reflet de la neige.

Onze verstes furent franchies d'un trait ; nos chiens, aussi satisfaits que nous de se trouver en plaine, les parcoururent rapidement. Là, on s'arrêta, tant pour les laisser reposer que pour donner aux traîneaux, chargés de vivres, le temps de rejoindre. A peine nous étions-nous installés sur la neige, non loin d'un rocher de glace, qu'un énorme ours blanc, qui se tenait derrière, en embuscade, s'élança sur nous. A son aspect, les chiens font entendre un hurlement terrible, qui retentit au loin dans les chaînes de toroses. Ce vacarme effraya l'ours qui prit la

fuite. En un clin d'œil chacun fut sur pied, et, armés de fusils, de piques, d'arcs et de flèches, nous nous précipitâmes sur les pas du fuyard. La chasse dura trois heures, pendant lesquelles l'ours fut atteint de trois flèches et de deux balles. Mais, quoiqu'il continuât à fuir, il n'était pas encore vaincu et sa fureur paraissait même s'accroître avec ses souffrances. Enfin, épuisé par la quantité de sang qu'il avait perdu, et désespérant désormais d'échapper à nos coups, l'ours s'arrêta, fit volte-face, et, rassemblant ses forces, fondit en rugissant sur le premier chasseur qu'il rencontra. C'en était fait de lui s'il avait hésité un seul instant; mais Kotchelnikoff (c'est le nom du Cosaque), habitué à braver le danger, ne fut point intimidé; il laissa l'ours approcher à cinq pas, l'ajusta, lui mit une balle droit dans la poitrine, et puis, sans perdre une seconde, fondit sur son ennemi chancelant, le perça de part en part avec sa pique, et le renversa mort sur la glace! Pour enlever le corps de cet ours, qui était énormément gros et de la plus grande taille (il avait

près de 3 mètres du museau à la queue), il fallut y atteler douze de nos meilleurs chiens, et c'est ainsi que nous le charriâmes jusqu'à l'endroit où se trouvaient nos traîneaux. J'appris, à mon retour, que les nartas de transport étaient demeurées dans les montagnes de glace par suite d'accidents : trois nartas vides y furent expédiées immédiatement, et deux heures après nos gens nous rejoignirent, le corps enveloppé dans une croûte de glace cristallisée, mais d'ailleurs en assez bon état.

Ces divers incidents nous avaient occupés si longtemps, qu'il eût été de toute impossibilité de songer à se remettre en route ce jour-là; nous prîmes donc le parti de passer la nuit sur place. Voici la disposition de notre campement. La tente de voyage (ourose) en occupait le centre, figurant le quartier général; autour s'élevaient quatre petites tentes quadrangulaires; sortes de *pologues :* les unes appartenaient à M. Bérejnoy, et les autres à nos cochers; enfin, les traîneaux furent disposés tout à l'entour, de manière à former une enceinte, en dehors

de laquelle on attacha les chiens, afin qu'ils fissent sentinelle. Les chiens de Sibérie ont l'odorat tellement fin, que, lorsqu'ils dorment tapis dans la neige, de manière à ne laisser à l'air que le bout du museau, sur lequel ils ont soin d'étendre leur épaisse queue, ils ne manquent jamais de deviner lorsqu'un ours approche, se réveillent et se mettent à hurler, pour prévenir leur maître du danger qu'il court.

Comme il n'était point tard, et que le temps était beau, nous profitâmes d'un reste de jour pour nous exercer au tir : un petit rocher de glace, auquel nous mîmes des marques pour indiquer la place des yeux, du museau et du cœur, figura un ours. Je réglai que ceux des tireurs dont les coups atteindraient une de ces parties auraient seuls le droit de prendre part à la prochaine chasse : presque tous les tireurs l'acquirent. Pendant qu'une partie des voyageurs s'exerçait ainsi, l'autre réparait les traîneaux endommagés dans les montagnes de glace, préparait la soupe et dépeçait l'ours [1]. Je

[1] Il est à remarquer que les chiens de Sibérie man-

chargeai l'un de nos Cosaques de veiller, pendant le voyage, à la distribution du bois de chauffage, et de rassembler chaque matin tous les éclats de bois avant de se remettre en route, ce soin, dans le désert que nous parcourions, était très-important pour nous. Il en était de même des vivres : après avoir passé la nuit en un endroit, et avant de le quitter, ce qui était resté des vivres distribués la veille était soigneusement recueilli par un homme chargé de cette partie. En général, l'ordre le plus parfait régnait dans notre ménage ambulant.

Le thermomètre marquait 12 degrés le 28 mars au matin. Nos chiens consommaient une si grande quantité de poisson, que nous pûmes dès lors renvoyer à Nijné-Kolimsk un de nos traîneaux de transport. On partit à neuf heures, en se dirigeant vers de grandes masses de glace qui s'apercevaient au loin. Favorisés par un vent de sud-est et une glace unie, nous avançâmes

gent avec voracité la chair d'ours gelée; mais, chaude, ils refusent d'y toucher.

sans difficulté et fîmes halte à midi [1]. Nous étant remis en route, 48 verstes furent encore parcourues ce jour-là, grâce à de nombreuses traces de renards polaires, qui, trompant les chiens toujours prêts à se mettre à la piste de ces animaux, s'excitaient mutuellement à courir ; et nous nous arrêtâmes pour passer la nuit en un endroit où la glace était couverte d'un peu de neige [2].

J'ai dit que, dès le commencement du voyage, nos yeux furent affectés par l'éclat de la neige ; le mal avait augmenté, et, dès le lendemain 29, les yeux de tous les voyageurs se trouvèrent plus ou moins enflammés, non sans leur occasionner de vives souffrances ; mais dans la prévision de ce

[1] Latitude, 69° 58′; le Bochoy-Baranoff-Kamene s'apercevait de ce point au S.-E., 73° $\frac{1}{2}$.

[2] Latitude, 70° 12′ $\frac{1}{2}$; déclin. de l'aimant, 78° 15′; le Bolchoy-Baranoff-Kamene s'apercevait de ce point au S.-E., 56°. C'est au moyen de l'horizon artificiel que nous prenions hauteur, attendu que l'horizon vrai dans la mer Glaciale est borné par les crêtes des chaînes de *toroses* ; ce qui forme une ligne dentelée toujours confuse.

mal j'avais eu soin de me munir de ce qui pouvait nous en préserver; c'était du crêpe noir : les uns en garnirent les verres de leurs lunettes, les autres adaptèrent des voiles à leurs bonnets. Quelques-uns essayèrent de se guérir en se bassinant les yeux avec de l'eau-de-vie, remède *trop doux*, suivant l'opinion de nos guides, qui, pour se guérir du mal d'yeux, les saupoudraient de tabac en se couchant, souffraient mort et passion pendant toute la nuit, et se prétendaient soulagés lorsqu'ils se levaient le lendemain matin!

Ce fut par un joli froid de 8 degrés que nous partîmes le 29 mars, en continuant à avancer dans la direction suivie la veille. A midi, nous nous arrêtâmes suivant l'usage [1]. Après avoir fait 2 verstes au delà de ce point, je crus apercevoir une terre vers le nord-ouest, qui perçait confusément à travers le brouillard. Nous nous sentîmes transportés de joie à son aspect : n'était-ce point là, en effet, une des terres que l'on soupçon-

[1] Latitude, 70° 19′ 25″.

nait exister dans cette partie de la mer Glaciale? On ne pouvait guère supposer qu'elle appartînt au groupe des Iles-aux-Ours, car sa latitude ne s'accordait point avec celle que Léontieff [1] assigne à la plus orientale de ces îles. Cependant, à mesure que nous approchions de cette terre inconnue, sa situation, sa grandeur et sa forme subissaient mille métamorphoses : tantôt nous apercevions des berges élevées, puis elles s'abaissaient, et les rives continuant à s'aplatir de plus en plus, tout finissait par disparaître. Ces singulières illusions d'optique sont fréquentes dans la mer Glaciale. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à environ 16 verstes de cet objet, ses contours devinrent plus distincts, se dessinèrent, et nous reconnûmes enfin que nous approchions d'une île de moyenne grandeur, mais assez haute, sur laquelle surgissent trois rocs en forme de piliers, dont le plus élevé, par un singulier caprice de la nature, ressemble à un géant sans bras ni jambes, la tête coiffée d'un énorme bonnet! Une bar-

[1] Voyez le Précis en tête de l'ouvrage.

rière de montagnes de glace s'étendait à 2 verstes de l'île et en défendait l'approche; nous ne parvînmes qu'avec peine à gagner le rivage, qui par bonheur était couvert de bois flotté. Il était tard, nos attelages avaient besoin de repos; ce qui fit que je me décidai à coucher en cet endroit.

Tandis que nos gens s'occupaient à préparer le souper et à dresser les tentes, nous nous dépêchâmes de profiter des dernières lueurs du jour pour grimper sur une colline qui domine l'île, et sur laquelle se trouvent les trois piliers. Le chemin que nous suivîmes était jonché de fragments de granit et de porphyre, plus ou moins gros, mais dont le volume augmentait à mesure que nous approchions des pics, auprès desquels gisaient de grands blocs de ces mêmes pierres. J'examinai ces rochers bizarres; ils sont formés de porphyre et de granit disposés par couches horizontales de 5 pouces d'épaisseur : quelques-uns sont fendus du sommet à la base, et tout prouve que ces trois rocs ne formaient autrefois qu'un seul rocher, qu'une cause physique inconnue a

crevassé et fait ébouler en partie. Le plus grand a 48 pieds de hauteur et sa base a 91 pieds de tour. On apercevait de l'endroit où nous nous trouvions un quatrième pilier, mais plus petit, vers l'extrémité orientale de l'île; c'est pour cette raison que je donnai à l'île le nom de Tchétiré-Stolbovoy (des quatre piliers). Une nouvelle illusion d'optique s'offrit à nos regards de ce point élevé : le soleil se couchait, quand l'horizon se couvrit à l'occident d'épaisses vapeurs, tandis qu'il nous semblait qu'au-dessous de nous se déroulait une mer libre sur laquelle flottaient des milliers de glaçons! Ces sortes de vapeurs proviennent de l'évaporation des neiges imprégnées de sel, et quant aux glaçons flottants, c'était un effet de la réfraction.

Nous quittâmes le sommet de la colline pour regagner notre campement, en côtoyant une baie qui se trouve à l'ouest de l'île; et, après une course de 5 verstes, et être descendus sur la plage, nous gagnâmes la mer Glaciale. Les parties basses de l'île sont marécageuses; il y croît une herbe clair-semée et de

mauvaise qualité. Les ravins étaient remplis d'une neige aussi compacte que profonde. Nous rencontrâmes chemin faisant beaucoup de tanières d'ours, et de nombreuses traces d'isatis et de souris. Non loin du campement étaient deux vieilles tentes (*pologues*) et quelques bois de renne; ce qui prouve que l'île est fréquentée en hiver comme en été.

De bons feux brillaient dans notre campement : nous fûmes très-heureux de les partager avec nos guides; d'autant plus qu'il s'en fallait de beaucoup que nous fussions certains de pouvoir nous chauffer aussi bien tous les jours.

La nécessité de nous approvisionner de bois flotté, de le fendre et de le charger, nous obligea à demeurer en place le 30 mars. Il fit ce jour-là 14 degrés de froid le matin, et vers midi le soleil nous apparut entouré d'un brillant anneau, teint des couleurs de l'arc-en-ciel. M. Matiouchkine partit pour faire le tour de l'île tandis que je m'occupais à faire des observations[1]; il fut de retour

[1] Latitude, 70° 37′ 6″; longitude orientale de Souk-

vers le soir, et me rapporta que l'île était généralement composée de rochers de granit et de porphyre, qui plongent à pic dans la mer; entre les angles formés par ces roches saillantes, se trouvent de petites criques dont les rives sont plates, argileuses et parsemées de fragments de pierres. Un roc, composé de couches de schiste noir et de quartz blanchâtre mélangés de pyrite, s'élève isolé à l'extrémité occidentale de l'île : ce rocher, entouré d'une infinité de nids d'oiseaux, n'est uni à l'île que par un isthme étroit, qui doit être souvent inondé. Le côté oriental de l'île est plus élevé que le côté opposé; sur la rive occidentale se trouvait beaucoup de bois flotté, et l'on apercevait au delà, à l'ouest, deux petites îles. Cette dernière circonstance, jointe à quelques indices fournis par le lieu même où nous nous trouvions, nous ouvrirent les yeux, et nous reconnûmes que l'île Schétiré-Stolbovoy était tout simplement une des Iles-aux-Ours. La différence

harnoyē, 41′; déclinaison de l'aimant, 14° 6′ à l'est; inclinaison, 79° 3′.

que l'on remarque entre la latitude déterminée par nous et celle indiquée par Léontieff s'explique aisément par le grand nombre d'erreurs semblables dans les relèvements des côtes de la mer Glaciale exécutés autrefois.

Nous quittâmes l'île le 31 mars, par un froid de 11 degrés, et nous dirigeâmes au nord-est. Un groupe de rochers de glace nous contraria d'abord; mais, après être parvenus à le franchir, nous rencontrâmes une bonne route, que nous suivîmes jusqu'à un endroit où la glace était couverte de gros cristaux de sel. Nos chiens éprouvèrent là une difficulté telle à avancer, qu'il nous fallut mettre pied à terre et continuer la route à pied! Cependant, loin que le chemin s'améliorât, la neige, à mesure que nous avancions, devenait de plus en plus sablonneuse et humide, la couche saline plus épaisse! A ce désagrément se joignit bientôt un brouillard tellement humide que nos pelisses paraissaient avoir été aspergées d'eau : nous en inférâmes que la mer était libre à peu de distance; notre position devenait critique,

d'autant plus que l'épaisseur du brouillard nous exposait à donner tête baissée dans quelque *polina*, et que camper sur place ne se pouvait pas non plus, à cause du sel qui imprégnait la neige, seule ressource du voyageur pour se procurer de l'eau potable et étancher sa soif! Le brouillard s'éclaircit enfin, et une chaîne de montagnes de glace, que nous aperçûmes à une verste de ce point, nous procura un abri contre le vent : ce fut là que nous passâmes la nuit. Une couche saline, très-épaisse, s'étendait au pied des rochers de glace; ce qui annonçait une glace récemment formée, et qui courait le risque de se briser en cas de tempête. Pour éclaircir mes doutes, je fis pratiquer dans la glace une ouverture d'une archine (71 centimètres) de profondeur, et l'eau n'y pénétra pas; ceci était rassurant. La neige, dont les toroses étaient couverts, nous fournit de l'eau potable. Mais la nuit vint, et le vent, qui avait été fort pendant toute la matinée, devint alors si violent qu'il renversa la tente pendant notre sommeil; sans les cordes qui l'amarraient à des blocs de

glace, elle aurait été immanquablement emportée [1] !

Le thermomètre ne marquait que 4 degrés de froid le 1er avril au matin, et la tempête s'étant apaisée, à onze heures nous nous remîmes en route vers le nord-est, et fîmes halte à midi pour observer [2]. Nous rencontrâmes des traces de renards polaires [3]. A 24 verstes, de ce point, vers le nord-ouest apparaissaient des vapeurs blanchâtres, sorties des espaces ouverts dans la glace. Nous voyagions dans une plaine sur laquelle s'élevaient çà et là de hauts rochers de glace, souvent couverts de vase mêlée de sable. Nous ne parvînmes à faire ce jour-là que 33 verstes; et encore nous fallut-il marcher bien souvent

[1] Latitude, 70° 53′ $\frac{1}{2}$; longitude orientale de Soukharnoyë, 1° 2′.

[2] Latitude, 70° 54′; longitude orientale de Soukharnoyë, 1° 8′.

[3] Il ne faut point confondre le renard polaire ou isatis avec le renard ordinaire. Ce dernier ne se hasarde guère passé les côtes de la mer Glaciale, tandis que le renard polaire se plaît dans les plus hautes latitudes. Quant à la forme du corps, l'isatis tient le milieu entre le renard et le chien. (T.)

à pied; principalement dans les endroits où la glace était couverte d'une neige imbibée de sel. La nuit que nous passâmes à la suite d'une aussi pénible journée fut meilleure que la précédente : nous remarquâmes ici[1] que le soleil se leva peu d'instants après son coucher.

La neige tombait lorsque nous nous mîmes en route le lendemain, en nous dirigeant au nord-ouest. Bientôt nous dûmes traverser une chaîne de hautes montagnes de glace; il fallut ensuite franchir des espaces couverts de gros cristaux de sel, et, pour y parvenir, transporter les traîneaux à bras. Tandis que nous nous occupions de ce travail, notre attention fut attirée tout à coup par la rencontre de trois veaux marins : ils étaient sortis de la mer pour se chauffer au soleil et dormaient étendus au bord d'une large crevasse. A leur aspect, nos chiens s'élancent en hurlant sur la proie; mais vainement! leurs clameurs avaient réveillé les amphibies,

[1] Latitude, 71° 11′ $\frac{1}{2}$; longitude orientale de Soukbarnoyé, 1° 3′ $\frac{1}{2}$.

qui se hâtèrent de regagner un élément où nos chiens ne pouvaient pénétrer. La sonde fut descendue dans la crevasse par laquelle les fuyards avaient disparu; elle rapporta 72 pieds anglais, fond de vase verte; la glace avait là une archine et demie (1 mètre 6 cent.) d'épaisseur. A 4 verstes au delà de cet endroit nous rencontrâmes des chaînes de montagnes de glace, coupées par des vallées de plusieurs verstes de largeur, remplies d'une neige épaisse d'une blancheur éclatante. Notre campement fut établi le soir au pied d'un grand rocher de glace[1]. A partir de cet endroit, je pris le parti de voyager pendant les nuits, qui étaient très-claires; ce qui soulagea nos yeux.

Trois traîneaux de transport vides furent expédiés, le 3 avril au matin, pour Nijné-Kolimsk; je remis aux conducteurs une boussole pour plus de sûreté. Quant à nous, nous ne quittâmes le campement qu'après le coucher du soleil, et fîmes route au nord-ouest.

[1] Latitude, 71° 31′; longitude orientale de Soukharnoyé, 7° 37′ ½.

Chemin faisant, de nombreuses traces de renards polaires attirèrent nos regards. La glace, dans la partie de la mer Glaciale que nous traversions, quoique recouverte d'une neige imbibée de sel, était unie; aussi, nos chiens couraient-ils assez bien; mais cela dura peu, car à 15 verstes plus loin, nous tombâmes dans une sorte de marais salin à travers lequel il était de toute impossibilité d'avancer. Je m'empressai de m'assurer de l'épaisseur de la couche de glace placée sous cette neige imprégnée de sel, et trouvai qu'elle n'avait que 5 pouces d'épaisseur, et qui plus est, qu'elle était tellement ramollie que l'on pouvait la couper au couteau. Le danger était imminent, il fallait changer de direction! Nous nous dirigeâmes aussitôt au sud-est, et après avoir fait 4 verstes, arrivâmes dans un lieu où la neige était unie et ferme [1]. A deux verstes au delà, la glace avait une demi-archine d'épaisseur; la sonde rapporta

[1] Lorsqu'après un dégel momentané il s'élève un vent froid, la neige devient unie et ferme, ce qui forme une excellente route : on lui donne en Sibérie le nom d'*ouboy*.

12 sagènes, fond d'argile verte et de vase. Enfin, après avoir fait une demi-verste, nous rencontrâmes quelques rochers de glace auprès desquels on fit halte[1]. Nous nous mîmes immédiatement à l'ouvrage pour pratiquer une ouverture dans la glace et jeter la sonde; mais, à peine la glace eut-elle été percée, que l'eau en sortit brusquement, se répandit de tous côtés, et bientôt inonda tous les alentours!

Nous entendions siffler le vent du nord, qui sans doute agitait violemment les parties où la mer était libre, car l'eau ne cessait de monter par l'ouverture que nous venions de pratiquer. Bientôt même, la glace sur laquelle nous nous trouvions ressentit un mouvement d'oscillation pareil à celui que l'on éprouve quand on vogue sur une mer houleuse; le bruit du craquement des glaces, dans le lointain, s'y joignit en outre, pour nous avertir de nous tenir sur nos gardes! Nos guides éprouvaient de mortelles angoisses, nous-mêmes n'étions pas rassurés;

[1] Latitude, 71° 37′ $\frac{1}{2}$; longitude, 1° 45′.

les chiens seuls, dans leur heureuse ignorance, dormaient paisiblement!

Tout annonçait qu'il nous serait impossible d'avancer davantage vers le nord avec nos traîneaux lourdement chargés de vivres; et cependant, il m'en coûtait de renoncer au fruit que nous pouvions recueillir de notre voyage. Dans un tel état de choses, je me décidai à aller examiner quel était l'état de la mer, tandis que M. Matiouchkine demeurerait en place avec tout notre monde; il reçut pour instruction de rebrousser chemin à la moindre apparence de danger. Je partis avec deux traîneaux, des vivres pour vingt-quatre heures, une petite nacelle, des planches et quelques outils. Il me fallut d'abord faire 7 verstes à travers une couche saline; plus loin apparut une surface sillonnée de larges crevasses, que nous ne parvînmes à franchir qu'à l'aide de nos planches. Je remarquai, en cet endroit, de petites buttes d'une glace tellement déliquescente, que le moindre contact suffisait pour la briser, et transformer la butte en une ouverture circulaire. La glace sur laquelle nous voyagions était sans

consistance, n'avait qu'un pied d'épaisseur, et qui plus est, était criblée de trous. La sonde indiqua une profondeur de 12 sagènes (25 mètres et demi). Je ne puis comparer l'aspect de la mer, en cet instant, qu'à un immense marais; et, en effet, l'eau fangeuse qui s'élevait de ces milliers de crevasses s'entrecoupant dans tous les sens, la neige déliquescente mêlée de terre et de sable; ces buttes d'où s'échappaient de nombreux ruisseaux; tout concourait à rendre l'illusion complète. Je persistai, néanmoins, à avancer coûte que coûte, et parvins à faire 2 verstes, traversant des crevasses béantes sur quelques planches, ou faisant de grands circuits pour contourner de vastes *polinas*. Mais bientôt, ces espaces ouverts se multiplièrent à un tel point, et leur étendue s'accrut tellement, qu'il eût été difficile de dire si l'on se trouvait sur une glace immobile ou au milieu de glaçons flottants! Un coup de vent pouvait briser ce frêle plancher et nous emporter : d'ailleurs, tout annonçait que le vent du nord, qui n'avait cessé de souffler pendant la nuit, avait brisé la glace

à peu de distance de cet endroit. Il fallut prendre le parti de s'en retourner [1]. A mon retour au campement, je trouvai M. Matiouchkine occupé à faire des observations sur l'aiguille aimantée [2]. Nous ne perdîmes point de temps et quittâmes immédiatement ce lieu, en nous dirigeant vers le sud-est.

Disons un mot de la merveilleuse adresse des cochers du pays : elle est inouïe! et quelque inextricables que soient des chaînes de montagnes de glace, ils circulent à l'aise dans ce labyrinthe, et ne s'égarent jamais! Tatarinoff, centenier cosaque qui était chargé de conduire mon traîneau, se distinguait principalement par son habileté, sorte d'instinct qui le ramenait toujours dans la véritable direction; et la boussole, que je ne cessais de consulter, lorsque nous nous trouvions en de pareils endroits, ne le trouva jamais en défaut [3]. Les gens du pays se servent de la

[1] Latitude, 71° 43'; distance de la côte, 228 kilomètres.

[2] Déclinaison, 79° 51'.

[3] Nous évaluions les distances d'un endroit à un

zastrouga pour se diriger dans les endroits ouverts [1], et exécutent ainsi des voyages de plusieurs centaines de verstes; l'expérience leur a appris sous quel angle ils doivent couper les diverses couches de neige pour atteindre au but de leur voyage. Si un changement de vent subit étend sur la *zastrouga* une nouvelle couche de neige, dirigée dans un autre sens que les précédentes, le voyageur sibérien ne s'y trompe pas; il enlève une portion de la couche nouvelle et reconnaît, d'après l'angle que forme cette couche avec celle sur laquelle elle s'appuie, quelle est la direction qu'il doit suivre. Nous nous servîmes souvent de ce moyen, attendu que l'emploi fréquent de la boussole est très-incommode.

autre en lignes droites, et les vérifiions au moyen des latitudes observées. Un glaçon, placé dans l'éloignement et d'une forme apparente, servait de point de mire. Enfin, lorsque la plaine était tout à fait unie, nous recourions aux azimuts des étoiles. Dans tous les cas, la boussole était consultée d'heure en heure.

[1] On nomme ainsi des couches de neige que le vent forme lorsqu'il souffle longtemps dans la même direction.

Le nombre et les dimensions des montagnes de glace augmentaient à mesure que nous nous éloignions de notre campement. D'abord, la surface de la glace devint raboteuse, et les éminences dont elle était parsemée, croissant de plus en plus, finirent par se transformer en chaînes de montagnes, s'élevant parfois à plus de 80 pieds. Ces masses gigantesques avaient une teinte bleuâtre, et la glace dont elles se composaient une saveur fortement salée. Le passage, en pareil cas, offrait d'autant plus de difficultés, que la neige profonde, amoncelée dans les intervalles, était parsemée de fragments de glace anguleux. Parmi les chaînes de toroses, nous en remarquâmes plusieurs d'une formation moins récente : c'est ce que l'on nomme en Sibérie, des *toroses d'hiver*[1]. Quoique ces masses-ci eussent des formes aussi bizarres que variées, ce n'était rien auprès de celles que nous rencontrâmes un peu plus loin : que l'on se figure de longues files de blocs de glace de forme conique, sur-

[1] Voir la Notice.

montées de coupoles diversement taillées, entre lesquelles s'étendent des ravins circulaires ou allongés. L'ensemble de cette chaîne était tellement insolite, que nous la prîmes un instant pour une île montueuse, et la teinte grise de la glace ajoutait encore à l'illusion. Ce fut dans une des petites vallées de cette chaîne que nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Là, notre premier soin fut de grimper sur un rocher de glace de soixante et dix pieds d'élévation; parvenus au sommet, un vaste horizon se développa sous nos yeux, et nous aperçûmes deux chaînes de montagnes de glace qui s'étendaient au loin; l'une du côté du sud, et l'autre du côté de l'est. Je remarquai avec surprise que la glace, dans l'endroit où nous étions campés, n'était pas salée. Cette chaîne de toroses, au milieu de laquelle nous nous étions établis, différait complétement des montagnes de glace que nous avions rencontrées précédemment, par la forme conique et les sommets effilés de ses mamelons. Un de nos guides, devant lesquels nous nous livrions à ce sujet à diverses conjectures,

nous dit que, suivant une opinion généralement accréditée en Sibérie, l'existence des masses de glace de cette espèce, remonte à la création du monde : créées en même temps que la terre, ces glaces si volumineuses se seraient enfoncées par leur propre poids, et auraient atteint le fond de la mer; condamnées à l'immobilité, les siècles en auraient usé les parties saillantes; « aussi, ajouta le guide, donne-t-on à cette espèce de glace, le nom de *glace d'Adam*, et sa solidité est telle, que le feu même est incapable de l'attaquer. » Sans réfuter cette singulière théorie, nous nous bornâmes à lui prouver, par expérience, que la *glace d'Adam* pouvait fort bien servir à faire la soupe, en nous hâtant d'en remplir notre chaudière, qui bientôt fut pleine d'eau bouillante [1].

Le thermomètre marquait 11 degrés de froid, le 5 avril au coucher du soleil; ce fut à cette heure que nous nous remîmes en route, en nous dirigeant à l'est. Nous ren-

[1] Latitude, 70° 30'; long. de Soukharnoyé, 1° 55'.

les dispositions nécessaires, et le blessé, accompagné du docteur, rebroussa chemin. Il en résulta que M. Kozmine se trouva chargé d'exécuter, seul, le relèvement de la partie des côtes de la mer Glaciale qu'il devait accomplir avec M. Matiouchkine. Les Yakoutes qui nous accompagnaient virent un mauvais présage dans ce qui n'était qu'un accident fâcheux!

Le malade parti, nous nous remîmes en route, et arrivâmes le 25 juin à l'embouchure de la Malaya-Tchoukotcha. Deux villages se trouvent à côté; Tchernooussoff et Pokhotsk : nous y reçûmes l'agréable nouvelle que la pêche était abondante; et en effet nous apercevions de toutes parts de longues perches plantées dans le sol et pliant sous le poids du poisson que l'on y avait suspendu pour le faire sécher. La pêche étant avec la chasse les uniques ressources des habitants du pays, ils se hâtent de s'approvisionner de poisson pendant l'été. Quand arrive l'époque de la pêche, leur premier soin est de se rendre au bord des rivières pour y disposer toute chose, et descendre les

ferma l'ouverture avec le bois qui nous restait; enfin, une épaisse couche de neige fut étendue sur le tout; précautions nécessaires pour garantir les vivres contre la voracité des ours blancs. Les six traîneaux une fois partis avec leurs guides, le nombre des voyageurs restants se trouva réduit à dix; nos six nartas de transport portaient pour quatorze jours de vivres.

Le thermomètre marquait 6 degrés le 6 avril au matin; le soir, il y en eut 15. Nous ne cessâmes d'entendre, pendant toute la nuit, le bruit formidable des glaces qui se brisaient. C'était une sorte de grondement pareil à celui du tonnerre! Une chaîne de hautes montagnes de glace, courant au sud-est, servait de limite à des polinas récemment ouvertes dans la glace : une mer, complétement libre, occupait toute la portion de l'horizon comprise entre le nord et l'est. Des groupes de toros partaient de cette chaîne et se dirigeaient au sud; mais on n'apercevait là ni crevasses ni polinas. Après avoir examiné les environs, nous nous décidâmes à suivre une bande de glace qui ser-

pentait près le versant sud de cette chaîne, dans l'espoir de parvenir à pénétrer plus avant dans le nord. Nous eûmes sur notre gauche, pendant le trajet, une suite non interrompue de montagnes de glace de plus de 100 pieds d'élévation, tandis qu'une vaste plaine s'étendait sur notre droite. Les énormes glaçons amoncelés les uns sur les autres, affectaient les formes les plus capricieuses et les plus bizarres : entre autres singularités, on apercevait, sur le sommet d'une de ces montagnes, un énorme bloc de glace, ayant au moins 1000 pieds cubes, reposant sur une base qui n'avait pas plus de 8 pieds de tour. Il paraissait suspendu là, et l'on ne s'expliquait pas comment il pouvait s'y maintenir [1].

Nous jetâmes la sonde à 13 verstes de notre dépôt de vivres : elle indiqua 12 sagènes de profondeur, fond de vase. A partir de ce point, nous fîmes route au sud-est, le long de la chaîne, et après avoir fait près de 30 verstes sans découvrir de passage, nous prîmes le parti de nous arrêter à plus de

[1] Voyez le dessin en tête du volume.

Les chevaux destinés à M. Kozmine qui devaient nous attendre à Malaya-Tchoukotcha, ne s'y trouvèrent point à notre arrivée; mais, en revanche, les pêcheurs que nous y avions établis nous apprirent une excellente nouvelle : la pêche réussissait on ne peut pas mieux! Le 1er juillet, les chevaux si impatiemment attendus arrivèrent enfin : un Yakoute en amena cinq, dont trois étaient dans le plus piteux état; ces pauvres animaux se tenaient à peine sur leurs jambes. Telles sont les difficultés sans cesse renaissantes que le voyageur rencontre à chaque pas dans de pareils voyages! Comme nous n'avions aucun moyen de nous procurer d'autres chevaux, il fallut que M. Kozmine se contentât de ceux-ci, et entreprît, mal équipé, sa longue excursion. Sans la parfaite confiance que m'inspiraient le zèle et l'intelligence de cet officier, je n'eusse pu me décider à le laisser partir de la sorte. On trouvera l'historique de son voyage au chapitre dixième.

M. Kozmine se mit en route le 2 juillet, et je demeurai seul; bientôt arrivèrent les chasseurs que j'avais expédiés par eau vers

l'embouchure de la Tchoukotcha, pour la chasse aux oiseaux. Ces gens m'apprirent qu'au delà de ce point, vers la mer Glaciale, toutes les rivières étaient encore gelées, et que, par le vent du nord qui soufflait alors, il y avait cent à parier contre un que la navigation ne serait pas libre de sitôt. Le vent rendait l'air tellement froid, qu'il tomba de la neige à la mi-juillet, et la terre en demeura couverte pendant plusieurs jours.

Il y avait donc impossibilité de poursuivre ma route vers l'embouchure de la Kolima. Je changeai le plan de mon voyage et pris le parti de remonter le fleuve afin d'en relever les rives. Après avoir viré de bord, nous mîmes à la voile, et le 18 juillet nous jetâmes l'ancre près de l'embouchure de la Krouta, vis-à-vis du mont Soukharnoy dont je désirais déterminer la situation. Je fis dresser la tente au milieu de frais buissons de saule, et pour me garantir contre les mousquites, un vaste brasier fut allumé sous le vent.

Ce voyage paraissait destiné à m'éprouver par une suite de tribulations; l'accident arrivé à M. Kozmine m'avait privé de son as-

sistance et de celle de M. Kiber; j'avais dû renoncer ensuite à visiter l'embouchure de la Kolima; enfin, il s'en fallut peu que l'incendie ne me fît perdre ici le fruit de mes travaux d'une année entière. Je venais de quitter le rivage en petit bateau avec les deux hommes qui m'accompagnaient, pour aller puiser de l'eau au milieu de la rivière, où elle est plus pure : déjà nous nous trouvions assez éloignés du rivage, lorsque, portant mes regards sur la côte, j'aperçus la flamme du brasier que l'on avait négligé d'éteindre, chassée par le vent du côté de notre tente; ce fut l'affaire d'une seconde, et avant d'avoir eu le temps de nous rapprocher du bord, la tente se trouva entourée de flammes! Tout fut perdu, à l'exception d'une malle que je parvins à retirer du milieu de l'incendie, et qui contenait tous nos journaux, nos cartes et nos instruments. La perte de ces objets eût été irréparable!

Dans le dénûment auquel cet accident m'avait réduit, il ne me restait d'autre parti à prendre que de retourner en hâte à Nijné-Kolimsk; j'y arrivai le 20 juillet. M. Ma-

tique, finit par disparaître complétement! Cependant, cette journée paraissait devoir être plus pénible qu'aucune des précédentes, car, plus nous cheminions, plus les montagnes de glace se multipliaient et augmentaient de volume, tandis que le nombre des crevasses et les polinas devenaient de plus en plus fréquentes! Nous finîmes, enfin, par atteindre un endroit où les rochers de glace étaient d'une dimension si colossale, qu'il était de toute impossibilité de les franchir! On rebroussa chemin, et nos chiens, exténués, nous amenèrent, non sans peine, dans un lieu peu éloigné de notre dernier campement : nous nous y arrêtâmes. Le lendemain était un jour de fête solennelle ; Pâques. M. Bérejnoy, à défaut de prêtre, nous lut les prières d'usage, sur un glaçon taillé en forme d'autel; puis vint le repas, qui ne se distinguait de notre ordinaire que par l'adjonction de quelques langues de rennes. Cette journée, si pompeusement fêtée en Russie, fut célébrée par nous, dans ce désert, avec une gaîté franche qu'augmentait un excellent feu, autour duquel les voya-

geurs demeurèrent groupés jusqu'au soir, occupés à deviser entre eux et à se raconter les aventures qui avaient signalé leurs nombreux voyages. Cependant, le bruit menaçant des glaces qui se brisaient au loin, continuait à retentir! et nonobstant, mon guide étant indisposé, nous dûmes demeurer en place un second jour.

Ce fut le 12 avril que nous nous remîmes en route, en nous dirigeant vers le lieu où nos vivres avaient été déposés; nos traîneaux à demi brisés nous forcèrent à prendre ce parti. Nous atteignîmes bientôt une plaine unie, sur laquelle nous fîmes 64 verstes. On s'arrêta près d'un rocher de glace isolé. L'île Tchétiré-Stolbovoy apparaissait au sud-ouest, à l'horizon [1].

La température varia, le 13 avril, de 13 à 15 degrés. Nous nous dirigeâmes ce jour-là vers le nord, franchîmes une haute chaîne de montagnes de glace, et nous arrêtâmes après avoir fait 55 verstes [2].

[1] Latitude, 70° 38′ 45″; longitude, 1° 45′.

[2] Latitude, 71° 3′ 45″; longitude, 6°.

s'établissent avec leurs troupeaux dans des villages temporaires qui, à cause de leur situation, portent le nom d'*olboutes;* l'aspect de ces hameaux a beaucoup de charme; c'est un fidèle tableau de la vie pastorale. Je citerai entre autres demeures celle de Sigli-Etark, riche Yakoute qui habitait ce lieu, entouré d'un nombreux domestique; elle attira principalement mon attention : l'ourose [1] de Sigli-Etark s'élevait au centre d'un cercle de tentes moins vastes, occupées par les membres de la famille dont il était le chef; et le tout était entouré d'une enceinte palissadée, qui servait en même temps à renfermer les troupeaux pendant la nuit. On jugeait à la physionomie calme et douce des habitants, que l'union la plus parfaite régnait parmi eux; toute chose en ce village

fissures qui se forment au fond du lac; en sorte qu'on la voit disparaître sans comprendre par où elle s'échappe. Ce phénomène est le résultat de l'humidité qui pénètre le sol, éternellement glacé, à la suite des inondations périodiques; un froid subit et rigoureux suffit en pareil cas pour le sillonner de crevasses.

[1] Grande tente d'un chef de tribu.

se confiant dans leur agilité et leur souplesse, parviennent toujours à arracher en pareil cas une partie du butin d'entre les pattes de l'ours. Les renards polaires sont, dans toute l'étendue du terme, les parasites de l'ours : c'est ce qui fait que les traces de ces animaux se rencontrent toujours réunies.

Il fallut renoncer à suivre les traces d'animaux qui nous avaient guidés jusque-là, car elles se perdaient dans les anfractuosités de rochers de glace inabordables : je repris donc la route que nous avions déjà suivie. Toute cette partie de la mer Glaciale avait subi une transformation complète depuis notre passage; aussi mille difficultés s'opposèrent-elles à mon voyage. Peu s'en fallut que je ne me noyasse dans un endroit où les chiens, trop fortement lancés, furent précipités dans une vaste polina! je fus redevable de mon salut à la longueur du traîneau. J'arrivai enfin au dépôt de vivres, qui, par bonheur, fut trouvé intact. Les autres voyageurs, auxquels j'avais fait dire de se hâter d'arriver, ne tardèrent point à me re-

joindre, et nous nous mîmes aussitôt à retirer nos vivres de dessous la neige.

Nous demeurâmes en place le 15 avril, temps qui fut consacré à faire des réparations aux traîneaux et à garnir leurs patins de côtes de baleine. Le froid s'adoucit, et, vers le soir, le thermomètre n'indiqua plus que 6 degrés[1].

Nous repartîmes le 16. Ce jour fut signalé par une chasse à l'ours, qui pensa être fatale à deux de nos gens. C'étaient nos chiens qui, par leurs aboiements, nous avaient prévenus du voisinage de ces animaux : aussitôt chacun s'arma, et nous nous dépêchâmes de marcher à l'ennemi. Bientôt deux grands ours s'offrirent à nos regards ; ils paraissaient incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, d'attaquer ou de battre en retraite. Pour nous, nous ne mîmes que trop de résolution dans l'attaque, car, à force de pétulance, les coups furent mal dirigés, ne portèrent point, et donnèrent le temps aux ours, qui voyaient qu'ils avaient affaire à des chas-

[1] Latitude, 71° 27′ 35″.

seurs décidés, de se retirer; alors ceux-ci se précipitèrent à leur poursuite, précédés par un Cosaque et un Youkaguire, tandis que je m'efforçais, mais en vain, de rallier mon monde : je finis par les perdre de vue! Demeuré seul, mon premier soin fut de monter sur un rocher de glace pour m'assurer de la direction que les chasseurs avaient prise. De ce poste élevé j'aperçus M. Bérejnoy et le sous-officier Tatarinoff qui, tout essoufflés, venaient de s'asseoir; sur ces entrefaites, un troisième ours, qui s'était tenu caché derrière le bloc de glace sur lequel je me trouvais, sort de son embuscade et s'avance vers moi: je le couche en joue et attends, pour lâcher le coup, qu'il se soit approché davantage; mais l'animal, qui aperçoit mes deux compagnons, change d'idée, et, faisant volte-face, se dirige vers eux! C'en était fait de ces messieurs si leurs coups n'eussent point porté, mais par bonheur une balle atteignit l'ours, qui, se sentant blessé, s'arrêta en rugissant et se mit à fuir en teignant la neige de son sang! Il disparut bientôt à travers des rochers de glace où il eût été impossible de le pour-

là que les chevaux trouvent alors de quoi se nourrir. Mais le printemps vient, et aussitôt toute la population se transporte dans de vastes plaines, couvertes de bons pâturages, où les bêtes à cornes broutent une herbe touffue. Quant aux chevaux, après avoir jeûné pendant tout l'hiver, on les laisse paître pendant l'été quelques jours, après lesquels les pauvres animaux doivent se mettre en route!

Le koumise (sorte de boisson faite de lait aigri), est sans contredit très-nutritif, car les Yakoutes jouissent d'une excellente santé. L'existence de la peuplade dépendant entièrement des troupeaux qu'elle entretient, il en résulte que la fenaison est pour elle le plus important des travaux; aussi l'activité qu'ils déploient à l'époque où elle se fait dépasse toute idée!

Rien de plus funeste qu'un hiver anticipé; je fus à même d'en juger. Le 22 août, un vent violent de nord-ouest amena tout à coup de la neige qui recouvrit toutes les meules de foin, et en un clin d'œil nous nous trouvâmes transportés de l'été dans l'hiver. La perte presque complète des foins

Le lendemain, le froid augmenta; il y eut 16 degrés le matin. Comme d'après notre estimation nous devions nous trouver alors dans le méridien de l'une des Iles-aux-Ours, et que cette portion de la mer Glaciale avait déjà été examinée précédemment par M. Gédenchtrom, je pris le parti de me diriger vers le sud pour reconnaître les deux îles que nous avions aperçues de l'île Tchétiré-Stolbovoy. Le temps était affreux et le vent d'une violence telle qu'il culbuta nos chiens à plusieurs reprises. Un chasse-neige épais obscurcissait l'air; on ne distinguait rien à deux pas! Pour éviter de nous séparer les uns des autres, j'imaginai de réunir attelages et traîneaux au moyen de courroies; en sorte que les nartas s'étendirent en une ligne non interrompue. C'est ainsi qu'il nous fallut voyager ce jour-là, dans un tourbillon de neige épais, et n'ayant que la boussole pour guide! Combien fut affreuse la nuit qui succéda à ce jour!!! Faute de rochers de glace pour s'abriter, on fit halte dans une plaine ouverte, glacée, et labourée par le vent, qui, à tout moment, redoublait de force. Par un temps

pareil il était impossible de songer à dresser la tente; à allumer du feu! Nous demeurâmes ainsi pendant six mortelles heures, tapis dans nos étroites nartas et recevant en plein les rafales que la tempête lançait avec furie sur cette plaine désolée, où nul objet ne lui opposait de la résistance! Il fallut nous contenter pour toute nourriture de poisson et de biscuit, durcis par la gelée; et étancher notre soif avec de la neige cristallisée! Quand arriva l'heure si ardemment souhaitée du départ, nous dûmes nous mettre au travail pour déblayer la neige sous laquelle traîneaux et chiens étaient ensevelis. Le chasse-neige durait encore, et je songeais avec anxiété au risque que nous courions de ne point apercevoir l'île Tchétiré-Stolbovoy et de la dépasser; par bonheur notre estime était d'une exactitude telle que nous ne tardâmes pas à arriver à l'île par une anse au milieu de laquelle nous entrâmes : nous venions de faire 52 verstes.

Après une course semblable, la situation où nous nous trouvâmes nous parut heureuse. On s'occupa sans retard de dresser la tente à

l'abri d'une berge élevée qui la protégeait contre le vent; et le bois flotté dont le rivage était couvert fournit un aliment à deux vastes brasiers, auprès desquels nous établîmes notre quartier général; la chaleur et une bonne soupe ramenèrent la gaîté parmi les voyageurs.

Le lendemain matin nous nous mîmes en route vers l'île que nous avions précédemment observée : ce fut là que j'entendis pour la première fois de l'année le gazouillement de l'oiseau avant-coureur du printemps. Je ne puis exprimer l'agréable impression que cette voix produisit sur nos oreilles, identifiées pour ainsi dire avec le silence de mort des déserts de neige!

De ce point, M. Matiouchkine se dirigea vers le sud, tandis que je m'avançai vers le nord. Cette journée fut consacrée à des travaux de relèvement. Le lendemain, 22 avril, la tempête s'étant de nouveau renforcée, nous fûmes contraints de demeurer en place, et ne reprîmes nos occupations que le 23.

La carte qui accompagne l'ouvrage, offrant le résultat topographique de nos tra-

courrier de la poste aux lettres de Yakoutsk. Voici des lettres de Russie, de mes amis, de mes parents; quelle joie! Joie bien vive sans doute, mais voilée cependant par une teinte de tristesse : c'est que *six mois* de route, un espace immense, nous séparaient des objets chers à nos cœurs!

MM. Matiouchkine et Kiber arrivèrent, le 20 septembre, des rives de l'Aniouy; M. Kozmine, venant des bords de la mer Glaciale, nous rejoignit huit jours après : réunis de nouveau, nous nous occupâmes à mettre en ordre nos journaux, à dresser nos cartes, et à coordonner les notes prises chemin faisant. MM. Matiouchkine et Kozmine me rendirent compte de leurs travaux : je transcris leurs récits, qui forment le sujet des deux chapitres suivants.

FIN DU TOME PREMIER.

premières; la Sixième ayant déjà été décrite, nous la passerons sous silence.

Ile Krestovi. — Cette île est la plus étendue comme aussi la plus élevée du groupe. Des deux montagnes qui la surmontent, celle qui se trouve au centre est très-haute et son sommet est arrondi. Les bords de l'île sont escarpés du côté du nord et du côté de l'est; sa surface est couverte de rochers. Vers le sud, sur un terrain uni et légèrement incliné, coule une petite rivière qui se jette dans la mer, et dont la rive occidentale est unie et formée d'un sable à gros grains. Nous ne rencontrâmes du bois flotté (mélèze, peuplier et pin), que dans une petite anse à l'extrémité nord-ouest de l'île. Elle est habitée par une immense quantité de souris; des ours, des loups et des renards la visitent fréquemment. Nous y vîmes beaucoup de tanières, demeures de ces animaux. Enfin j'aperçus quelques rennes dans la partie méridionale[1].

Seconde Ile-aux-Ours. — Celle-ci a la

[1] Latitude, 70° 52′ 14″; longitude, 1° 2″.

forme d'un *tumulus*, et n'est composée tout entière que de blocs de granit amoncelés les uns sur les autres. Elle a 426 mètres de longueur sur 230 mètres de largeur. J'y trouvai quelques troncs de mélèzes, à moitié pourris. Cette île n'est point indiquée sur la carte de Léontieff[1], qui, sans doute, ne l'aperçut pas à cause des montagnes de glace qui l'entourent encore, et qui peut-être la cachaient alors complétement.

Troisième Ile-aux-Ours. — Cette île ne renferme point de montagnes, quoique le sol en soit élevé. On rencontre quelques petits rochers vers le sud. Ils s'élèvent de plus en plus vers l'occident, et forment saillie dans la mer. Ses bords sont généralement plats. J'y découvris quelques vestiges d'habitations, tels qu'une espèce de caveau revêtu de poutres façonnés à la hache, et un aviron semblable à ceux dont les Youkaguires font usage. Des bois de rennes gisaient disséminés çà et là avec des débris de squelettes humains; ce qui nous surprit, c'est que parmi ces ossements on ne voyait pas un seul crâne!

[1] Voyez le Précis en tête du volume.

Quatrième Ile-aux-Ours. — Deux montagnes de forme allongée en occupent la partie nord-est : leurs rameaux, après s'être dirigés vers le nord-ouest, finissent par se réunir en formant une sorte de jetée, dont nous profitâmes pour nous rendre très-commodément de sa partie orientale dans la baie qui se trouve à l'extrémité nord-ouest de l'île. Les diverses espèces de pierres dont sont formés les piliers de la sixième île, se trouvent en abondance dans celle-ci. Le sol rocheux est couvert, par places, de sable et d'une légère couche de terre; et vers le nord, le rivage se compose de rochers élevés qui plongent à pic dans la mer; le sol au contraire est marneux vers le sud, et renferme une grande quantité d'ossements de mammouth. Nous rencontrâmes beaucoup de bois flotté dans tous les enfoncements de la côte [1].

Cinquième Ile-aux-Ours. — Elle est assez élevée; des rochers pareils à ceux de l'île Tchétiré-Stolbovoy, l'entourent de toutes

[1] Latitude, 71° 46′ 35″; déclinaison de l'aimant, 14° à l'est.

parts. J'y rencontrai quelques traces de pyrite (schwafelkiess).

Une fois la reconnaissance de ces îles terminée, je songeai à me mettre en route pour aller vérifier ce qui m'avait été dit de l'existence d'une septième île plus rapprochée de la côte. Ce fut le 24 avril que je partis, en me dirigeant au sud, vers le cap Krestovi. Après avoir fait 44 verstes, poussés par le vent du nord, et malgré un violent chasse-neige, nous reconnûmes, à notre grande surprise, que nous avions quitté la glace et que nous voyagions sur terre! Quelques-uns des voyageurs se figurèrent aussitôt qu'ils se trouvaient dans l'île prétendue, et se félicitèrent de la découverte : leur illusion se dissipa bientôt, lorsqu'un de nos guides rencontra un piége qu'il avait dressé [1], et nous apprit que nous nous trouvions sur la côte de Sibérie : quelle surprise! cet homme qui connaissait parfaitement le pays, me dit que

[1] Chaque chasseur a soin de faire une marque à chacun de ses piéges, pour les distinguer de ceux de ses compagnons : cette précaution est indispensable, car on en dresse par centaines.

près de cet endroit, coulait la petite rivière d'Agafanovka. En effet, il ne tarda pas à nous mener dans une hutte bâtie sur ses bords. Nous fûmes tout heureux de nous retrouver entre quatre murs, après avoir passé tant de jours et de nuits exposés à toutes les intempéries de l'air!

Je ne pouvais songer à recommencer immédiatement nos explorations dans la mer Glaciale; l'approche du printemps et le manque absolu de vivres s'y opposaient. Nous prîmes donc le parti de retourner à Nijné-Kolimsk. Mon désir eût été de relever, chemin faisant, une partie des côtes; mais la violence du vent et l'épaisseur du chasse-neige, rendirent toutes nos tentatives infructueuses. Nous parcourûmes, ce jour-là, 43 verstes, et arrivâmes à une hutte voisine de la Bolchaya-Tchoukotcha.

Le lendemain, 26 avril, après avoir traversé le mont Tchoukotsk, nous nous dirigeâmes vers la rivière Yakoutsk, et fîmes 24 verstes. Un accident assez grave faillit nous arriver à quelques verstes de ce lieu; voici ce qui se passa : un de nos guides

avait une grande quantité de poisson enfouie, à 6 verstes de là, dans la glace qui recouvrait le lac Yakoutsk : il s'offrit à nous en régaler. La proposition ayant été acceptée, on se dirigea vers l'endroit indiqué, où nous ne tardâmes pas à arriver. Là, les traîneaux furent dételés et les chiens mis en liberté, suivant l'usage, pour qu'ils pussent se reposer. Durant ce temps, l'amphitryon et ses camarades travaillaient à déblayer la neige qui couvrait le magasin, quand apparut tout à coup un nombreux troupeau de rennes, s'avançant en masse à peu de distance de notre halte. A cet aspect, nos chiens s'émeuvent, font retentir l'air de leurs aboiements, et s'élancent à leur poursuite! Nous vîmes le moment où ils disparaîtraient, ce qui nous aurait mis dans la nécessité d'achever le voyage à pied! Néanmoins, on parvint à les ramener, mais non sans peine! Enfin, lorsque tous les chiens furent réunis, et que l'ordre eut été rétabli dans les attelages, nous nous remîmes en route, et fîmes d'abord 15 verstes à travers la toundra, jusqu'à une cabane bâtie sur les bords de la

Konkovaya, et puis 15 autres verstes jusqu'aux rives de l'Oubiennaya, où nous passâmes la nuit dans l'une des trois huttes qui s'y trouvent.

Le temps changea le 27 avril; la neige cessa de tomber, mais le froid s'éleva à 15 degrés. Passé l'Oubiennaya, nous trouvâmes une route bonne et fréquentée qui, passant à travers le lac Tchoukotsk, aboutit à un village, alors désert, et qui n'est habité que pendant l'été, à l'époque de la pêche. Après avoir fait 72 verstes, nous arrivâmes le soir à Pokhotsk : quelque misérable que fût ce petit village, son aspect produisit sur moi une impression délicieuse! On apercevait déjà, aux alentours, des espaces dégarnis de neige que les tièdes rayons du soleil du printemps avaient fait fondre; une verdure décolorée, restes de la végétation de l'année précédente, les tapissait par place. De noirs tourbillons de fumée s'échappaient des cheminées des cabanes, et des clartés ternes perçaient à peine à travers les glaçons incrustés dans les croisées. Nous nous retrouvions enfin parmi des hommes!!!

Bientôt, les aboiements de nos chiens annoncèrent notre approche, et quelques instants après, les bons habitants, groupés sur le seuil de leurs portes, nous félicitèrent sur notre arrivée! Nous trouvâmes dans la maison que l'on nous offrit une chambre convenablement chauffée, où nous pûmes nous débarrasser du lourd équipement que le givre recouvrait, et auquel il semblait que la glace s'était incrustée. L'hospitalité la plus cordiale vint consoler les voyageurs des peines qu'ils avaient souffertes : ce que nos hôtes possédaient de meilleur nous fut offert, et entre autres, quelques perdrix qui venaient d'être tuées. Assis à l'entour d'un bon feu, nous éprouvions un sentiment de bien-être difficile à décrire; et la soirée se passa à raconter à nos hôtes les particularités de ce pénible voyage.

Dès le lendemain on se remit en route, et nous arrivâmes à Nijné-Kolimsk le 28 avril, après une absence de trente-six jours, pendant lesquels nous avions parcouru 1210 verstes (près de 1300 kilomètres)!

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ÉTÉ CONSACRÉ A DES EXPÉDITIONS PARTIELLES.

ANNÉE 1821.

Quatrième Ile-aux-Ours. — Deux montagnes de forme allongée en occupent la partie nord-est : leurs rameaux, après s'être dirigés vers le nord-ouest, finissent par se réunir en formant une sorte de jetée, dont nous profitâmes pour nous rendre très-commodément de sa partie orientale dans la baie qui se trouve à l'extrémité nord-ouest de l'île. Les diverses espèces de pierres dont sont formés les piliers de la sixième île, se trouvent ... abondance dans celle-ci. Le sol rocher...
par places, de s... d'une...
terre; et ve... le...
de rocher...
mer; le...
sud, ...
sem...
b...

CHAPITRE HUITIÈME.

PAGE 341 A 369.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

LE

NORD DE LA SIBÉRIE

TOME DEUXIÈME

ERRATA.

Page 6, ligne 6, quelques habitants de la Nijné-Kolimsk; *lisez* de Nijné-Kolimsk.

Page 8, ligne 17, des inondations périodiques lavent chaque année leur base, occasionnent de grands éboulements; *lisez* lavant chaque année, etc.

Page 66, ligne 4, Près de la Krestovaya se trouve plusieurs lacs; *lisez* se trouvent plusieurs lacs.

Page 69, ligne 19, le 6 juillet; *lisez* le 16 juillet.

—— en note : *au lieu de* lat. 70° 36′ 48″, long. 155 31′: *lisez* lat. 71° 4′ 20″.

Page 105, en note : lat. 70° 42′ 4; *lisez* lat. 70° 42′.

Page 129, ligne 13, vers le soir le soleil se couvrit de nuages; *lisez* le ciel, etc.

Page 158, ligne 4, la carte originale de ce voyageur qui m'avait été confiée par l'Amiraut; *lisez* l'Amirauté.

Page 265, ligne 18, Yrkoutsk, *lisez* Irkoutsk.

Page 316, ligne 4, de l'Anadirsk, *lisez* de l'Anadir.



Enveloppe extérieure d'une yourte de voyage :

elle est en peau de rennes.



Vue intérieure d'une yourte de voyage

avec sa charpente, son foyer établi sur une plaque en tôle, et sa lampe.



Narta ou Traineau. *Le chargement d'un pareil traineau est à peu près de 330 Kilogrammes et son attelage se compose de 12 chiens.*

LE

NORD DE LA SIBÉRIE

VOYAGE

PARMI LES PEUPLADES DE LA RUSSIE ASIATIQUE

ET DANS LA MER GLACIALE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT RUSSE

ET EXÉCUTÉ

PAR MM. DE WRANGELL [illegible]

CHEF DE L'EXPÉDITION

MATIOUCHKINE ET KOZMINE

OFFICIERS DE LA MARINE IMPÉRIALE

TRADUIT DU RUSSE

PAR LE PRINCE EMMANUEL GALITZIN

[illegible]

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1843

nous repartîmes à la rame en remontant le Bolchoy-Aniouy, favorisés par le vent du nord, qui soufflait avec force et arrêtait le courant. On arriva, à la nuit tombante, auprès de plusieurs huttes où vivaient alors quelques habitants de la Nijné-Kolimsk, qui s'occupaient à pêcher, à l'embouchure de deux gros ruisseaux. A l'époque de l'inondation du printemps, le poisson remonte le courant des rivières pour se rendre soit à leurs sources, soit dans les lacs; en été, il reprend en foule le chemin de la mer. La pêche, qui quelquefois est très-abondante, se fait au moyen d'estacades[1].

Quelques préparatifs à terminer, et la nécessité de se procurer des rameurs, nous obligèrent à faire une halte en ce lieu, d'où nous ne partîmes que le 23 juillet. A 10 verstes au delà se trouve l'embouchure de la Bayoukova, rivière qui prend sa source vers le sud, dans de hautes montagnes dont le fond bleu se détachait à l'horizon. Plus

[1] Ces estacades s'établissent en travers des rivières, d'une rive à l'autre : on y ménage des ouvertures pour placer les filets. (T.)

LE

NORD DE LA SIBÉRIE

VOYAGE

PARMI LES PEUPLADES DE LA RUSSIE ASIATIQUE

ET DANS LA MER GLACIALE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT RUSSE

ET EXÉCUTÉ

PAR **MM. DE WRANGELL** (AUJOURD'HUI AMIRAL)

CHEF DE L'EXPÉDITION

MATIOUCHKINE ET KOZMINE

OFFICIERS DE LA MARINE IMPÉRIALE RUSSE

TRADUIT DU RUSSE

PAR LE PRINCE EMMANUEL GALITZIN

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE, DONNANT LE RÉSULTAT GÉOGRAPHIQUE DE L'EXPÉDITION
ET ORNÉ DE DEUX DESSINS.

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1843

IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

CHAPITRE NEUVIÈME.

VOYAGE AUX RIVES DU BOLCHOY-ANIOUY ET DU MALI-ANIOUY;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE NEUVIÈME.

Départ en bateau.—Embouchure du Bolchoy-Aniouy. —*Karbase,* bateau du pays. —Navigation contre le courant. — Bords de l'Aniouy fréquentés par les ours blancs. — Sol rempli d'ossements de mammouth. — Courant rapide. — Accident arrivé au bateau; comment on le répare. — *Plotbischa,* petit bois. — Importance du passage des rennes pour les habitants. — Chef youkaguire. — Les Omoks, peuplade éteinte. — Demeures des Youkaguires; habillement; traits du visage; passion pour la musique.— La chasse et la pêche, occupations principales.—Chasse aux rennes, très-curieuse. — Départ et arrivée à Argounovo; rives pittoresques. — *Obromsk,* village. — Haute montagne; tableau magique. — Temps affreux! — Nous rebroussons chemin. — Marécages à traverser. — Piéges à renards; détails à ce sujet. — *Tiguichka,* village. — M. Kiber s'embarque; je continue la route à cheval. — Forêt; tombeaux antiques. — Forteresse en ruines. — Rives de la Vétrénovka. — Mon guide nous égare. — Arrivée à Labaznoyë; on y célèbre la fête de l'Empereur; jeux et exercices des habitants.—Les bords du Bolchoy-Aniouy, intéressants pour le naturaliste. — Apparition d'un troupeau de rennes; ils se détournent; désespoir des habitants. —Tourment de la faim; ses résultats. — Comment s'opère la congélation des rivières. — Nous continuons à suivre les bords du Bolchoy-Aniouy.—Arrivée à Nijné-Kolimsk. — Détails sur la population qui habite les rives des deux Aniouy.

LE

NORD DE LA SIBÉRIE.

CHAPITRE NEUVIÈME.

VOYAGE AUX RIVES DU BOLCHOY-ANIOUY ET DU MALI-ANIOUY,

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1821.

Je m'embarquai le 20 juillet avec M. Kiber, deux guides du pays et un Cosaque, dans le bateau construit par M. Kozmine pour l'expédition. Nous nous dirigeâmes vers le Bolchoy-Aniouy, qui se jette dans la Kolima par plusieurs bras, en face de l'ostrog. Bientôt le *karbase* (bateau du pays), dans lequel nous devions faire une partie du voyage, nous rejoignit ; on transborda nos effets, et, après nous y être installés,

nous repartîmes à la rame en remontant le Bolchoy-Aniouy, favorisés par le vent du nord, qui soufflait avec force et arrêtait le courant. On arriva, à la nuit tombante, auprès de plusieurs huttes où vivaient alors quelques habitants de la Nijné-Kolimsk, qui s'occupaient à pêcher, à l'embouchure de deux gros ruisseaux. A l'époque de l'inondation du printemps, le poisson remonte le courant des rivières pour se rendre soit à leurs sources, soit dans les lacs; en été, il reprend en foule le chemin de la mer. La pêche, qui quelquefois est très-abondante, se fait au moyen d'estacades[1].

Quelques préparatifs à terminer, et la nécessité de se procurer des rameurs, nous obligèrent à faire une halte en ce lieu, d'où nous ne partîmes que le 23 juillet. A 10 verstes au delà se trouve l'embouchure de la Bayoukova, rivière qui prend sa source vers le sud, dans de hautes montagnes dont le fond bleu se détachait à l'horizon. Plus

[1] Ces estacades s'établissent en travers des rivières, d'une rive à l'autre : on y ménage des ouvertures pour placer les filets. (T.)

loin, coule une autre rivière, le Soukhoy-Aniouy, qui réunit le Bolchoy-Aniouy au Mali-Aniouy. Nous naviguâmes pendant 20 verstes sur cette rivière, en suivant ses détours capricieux, et fîmes halte près d'un îlot, où nous nous proposions de passer la nuit : il nous offrait un abri sûr contre les ours blancs, dont nous avions rencontré de nombreuses traces.

Le vent fut favorable les deux jours suivants, et nous fîmes du chemin. Par malheur, la pluie continuait à tomber, et n'ayant pas où nous abriter, nous voyagions mouillés jusqu'aux os! J'aperçus enfin, sur le rivage, une hutte qui sans doute avait été élevée par quelques-uns des marchands qui se rendent à la foire d'Ostrovnoyë; nous nous dépêchâmes d'aller nous y installer. La journée entière s'écoula en cet endroit; on put faire sécher ses vêtements, et se réchauffer auprès du feu. Les bateliers mirent le bateau en ordre, et y dressèrent une perche pour le halage: il est indispensable ici de se faire haler, à cause de la rapidité du courant. Je m'occupais durant ce temps à rédiger mon journal.

nous repartîmes à la rame en r
Bolchoy-Aniouy, favorisés p
nord, qui soufflait avec for
courant. On arriva, à la n
près de plusieurs hutte
quelques habitants de l
s'occupaient à pêch
deux gros ruisseau
tion du printem
courant des ri
leurs sources,
reprend en
pêche, qui
se fait au

Quel ... manente,
cessité ... Des inonda-
obli ... nt chaque année leur
d'o ... nt de grands éboulements
1 ... découvert de nombreux restes
... ux antédiluviens. Quoique ces dé-
... de races éteintes soient connus en Sibé-
... ie sous le nom d'*ossements de mammouth*[1],

DE LA SIBÉRIE.
une autre rivière, le Soukhoy-
unit le Bolchoy-Aniouy au
Nous naviguâmes pendant
rivière, en suivant ses
fîmes halte près d'un
osions de passer la
bri sûr contre les
ns rencontré de
jours sur
malheur,
fait

[1] On sait que l'on a trouvé en Sibérie, conservé dans la glace, l'*elephas primigenius* (le mammouth), ainsi

gnent à cette qualité, un caractère gai, et l'insouciance qui caractérise les nomades de la Sibérie. Ce qu'il faut leur reprocher, c'est d'être dissimulés et de manquer de bonne foi. Ils sont amateurs passionnés de musique; chacun d'eux, enfant ou vieillard, joue du violon ou de la *balalayka* [1]. Les femmes, lorsqu'elles chantent, ont des voix pures et agréables; quoique le caractère de leur chant ait quelque chose de sauvage et de heurté, il peut plaire lorsque l'oreille, d'abord étonnée, a eu le temps de s'y habituer. En général, les Youkaguires improvisent en chantant, non-seulement les paroles, mais encore la musique; aussi n'existe-t-il point parmi eux de chants nationaux. Les paroles des chansons des femmes se rapportent en général au même sujet : ce sont des complaintes sur l'infidélité ou sur l'absence de l'objet aimé! Les hommes chantent leurs exploits, rappellent le renne mis à mort, l'ours abattu ou le danger affronté, et font usage des expressions les plus flatteuses pour exalter leur courage, leur force et leur adresse.

[1] Instrument de musique; sorte de mandoline.

L'Aniouy fait un si grand nombre de circuits, qu'il fallut me contenter de déterminer les principaux points de son cours, au moyen des latitudes observées et de pointages à la boussole.

La partie des rives de l'Aniouy que nous venions de parcourir est généralement uniforme : le terrain plat et marécageux, sur lequel croît un boursault rampant, est coupé çà et là par quelques prés revêtus d'une herbe verte. La rive droite est sablonneuse, abrupte, et plus élevée que la gauche ; elle est bordée de monticules de sable, qui, sans la rigueur du climat qui maintient l'eau dont ce sable est imbibé à l'état de congélation permanente, s'affaisseraient promptement. Des inondations périodiques lavent chaque année leur base, occasionnent de grands éboulements qui mettent à découvert de nombreux restes d'animaux antédiluviens. Quoique ces débris de races éteintes soient connus en Sibérie sous le nom d'*ossements de mammouth*[1],

[1] On sait que l'on a trouvé en Sibérie, conservé dans la glace, l'*elephas primigenius* (le mammouth), ainsi

il est évident qu'ils proviennent de différents animaux. Tantôt on en rencontre de vastes dépôts, formés de couches d'une énorme épaisseur, tantôt au contraire les couches sont minces; mais, en général, l'épaisseur des couches et leur richesse augmente à mesure que l'on avance vers le nord. Un fait aussi extraordinaire qu'inexplicable est la rareté des ossements fossiles, comparée à l'abondance des dents et des défenses. C'est dans la nouvelle Sibérie que l'on rencontre les dents le mieux conservées; cette île en contient d'une dimension colossale et qui pèsent 12 pouds (près de 197 kilogrammes). L'ivoire se rencontre le plus souvent enfoui dans des collines de terre glaise; la terre végétale en contient peu. Malgré la grande quantité de dents de mammouth que l'on exporte de la Sibérie depuis un temps immémorial, l'ivoire y est encore aussi abondant qu'autrefois. Pour donner une idée de cette exportation, il suffit de dire qu'un

que le *rhinoceros tichorhinus*, avec leur chair, leur peau et leur poil.

des marchands de Yakoutsk a retiré en 1821, de la nouvelle Sibérie seule, 500 pouds d'ivoire de premier choix (plus de 8000 kilogrammes).

Nous nous remîmes en route, le 26 juillet, et continuâmes à remonter l'Aniouy, dont le courant, toujours sinueux, contourne et enveloppe un grand nombre d'îlots. Son lit, parsemé de débris de roches à arêtes tranchantes, rend la navigation dangereuse; mais les bateliers du pays craignent peu les accidents qui en résultent. Malgré l'adresse des nôtres, l'embarcation finit par toucher sur un écueil: une voie d'eau s'ouvrit, et je croyais tout perdu, lorsque les bateliers, qui ne paraissaient point troublés, conduisirent le bateau vers un banc de sable, où ils le firent échouer. En un clin d'œil on le retourna pour boucher la voie d'eau, et nous pûmes bientôt nous remettre en route.

A mesure que nous avancions, les rives de l'Aniouy, d'abord formées de sable rouge, se couvraient de rochers. Je rencontrai près de Malatovka du schiste et du quartz. La végétation en cet endroit est variée: le thym

et diverses plantes ornent et tapissent le pied des coteaux ; quelques cèdres nains, à branches pendantes, apparaissent çà et là.

La rapidité extrême du courant contrariait tellement la marche du bateau, que nous n'arrivâmes que le troisième jour à Plotbischa. C'est près de ce village que les troupeaux de rennes ont l'habitude de traverser la rivière lorsque, fuyant les essaims de mousquites, qui en été infestent les bois ; ils vont se réfugier sur les bords de la mer Glaciale. Nous y rencontrâmes un grand nombre de Youkaguires et quelques Russes de Nijné-Kolimsk, qui déjà souffraient de la disette et guettaient, avec une impatience pleine d'anxiété, le passage des rennes. C'est qu'en effet ces animaux sont l'unique ressource des habitants de cette contrée. Les chasseurs les plus à leur aise et quelques Russes s'étaient construit des cases en rameaux entrelacés revêtus de gazon, tandis que les Youkaguires les plus pauvres bivouaquaient.

Un chef youkaguire, fort âgé et très-riche, nommé Korkine, nous reçut dans sa maison, où il nous fit l'accueil le plus cordial : il nous

offrit ce que son habitation renfermait de meilleur, c'est-à-dire de la viande de renne séchée et de la graisse de renne, passablement rance et conservée dans des vessies.

M. Kiber ayant trouvé différents sujets d'études à faire, désira demeurer quelques jours à Plotbischa. Une maladie endémique singulière attira particulièrement son attention : les habitants lui donnent le nom de *mal noir* et croient qu'elle attaque les personnes auxquelles on a jeté un *mauvais sort*. C'est une éruption cutanée, accompagnée de mouvements nerveux. Durant ce temps, je tâchai de recueillir des renseignements sur la condition passée et présente des habitants de la contrée.

La population de la Sibérie, avant la conquête, était infiniment plus nombreuse et plus variée. Un grand nombre de peuplades, telles que les Chélagues, les Aniouyls et les Omoks sont complétement éteintes. Néanmoins on rencontre encore en Sibérie, et dans des espaces de peu d'étendue, des échantillons de huit à dix races, différents d'aspect, de langage et de mœurs. Ces restes de peu-

plades, qui souvent ne se composent que de quelques familles, ont pourtant (chose remarquable!) conservé leur type originel. Il est hors de doute que la conquête a refoulé vers l'est une population habituée jusqu'alors à vivre complétement indépendante. Ce sont ces transmigrations, des guerres intestines sanglantes, des épidémies, et enfin des alliances fréquentes avec les Russes qui ont complétement détruit ou transformé l'ancienne population. La peuplade des Omoks, entre autres, qui, suivant la tradition, était aussi riche que nombreuse, n'existe plus : le pays qu'elle occupait est actuellement habité par des Youkaguires, des Lamoutes, des Toungouses, des Koryaks, des Tchouvanetz et des Yakoutes.

Mon hôte s'enorgueillissait d'être issu des Omoks, et était fier de ce que l'idiome de cette peuplade s'était conservé pur dans sa famille. Korkine me raconta beaucoup de choses extraordinaires, et quelquefois peu vraisemblables, touchant ses aïeux, leurs richesses, leur courage, et les guerres qu'ils soutinrent. Suivant lui, les Omoks occu-

paient les rives de la Kolima, la contrée au nord de l'Omolone, et s'étendaient jusqu'aux embouchures des deux Aniouy. Leur principale industrie était la chasse et la pêche, qui toutes deux étaient alors très-productives. Cette peuplade n'était point sauvage, et elle connut l'usage du fer bien avant l'arrivée des Russes. A cette époque, la rougeole, la petite vérole et d'autres maladies détruisirent la population. Dans ces tristes circonstances, poursuivis par les Cosaques et l'épidémie, les Omoks abandonnèrent leur patrie en deux grandes divisions, et se retirèrent, à ce que l'on suppose, vers l'ouest, le long des côtes de la mer Glaciale, avec leurs innombrables troupeaux de rennes et leur avoir. Les restes d'établissements que l'on rencontre sur les rives de l'Indiguirka font croire qu'ils s'y fixèrent. Le vieillard ne put me dire ce que cette peuplade remarquable était devenue depuis cette époque, et tous ceux que je questionnai à cet égard partageaient son ignorance.

La contrée abandonnée par les Omoks reçut, comme nous l'avons dit, de nouveaux

entre deux montagnes, la Pendina et l'Ogorode (l'Enclos); ce nom lui a été donné à cause d'un enclos qui se trouve dans le voisinage. Ces espaces, entourés d'une clôture, servent aux habitants à prendre des rennes : ils les forcent par divers moyens à y entrer, et puis les égorgent sans difficulté[1]. Vers le soir, l'atmosphère s'étant éclaircie, je voulus tirer quelques angles, et me mis à gravir une colline; mais je reconnus bientôt que l'horizon était entouré de toutes parts par des chaînes de rochers noirs, à crêtes aiguës. Forcé de renoncer à mon projet, je me dépêchai de rejoindre mes compagnons de route. Après nous être reposés pendant quelques heures, nous nous remîmes en chemin. Je ne tardai pas à apercevoir la cime rocheuse et bordée de nuages du mont Obrome. Bientôt nous passâmes devant l'ostrog abandonné d'Ostrovensk, et arrivâmes au village d'Obromsk, qui n'est habité que pendant l'été. Cet assemblage de huttes ne renfermait

[1] Ces sortes de piéges sont disposés de manière à ce que l'animal, une fois entré, ne puisse plus sortir.

qu'ils ont embrassé le christianisme et que la langue russe a remplacé leur idiome.

Les Youkaguires de l'Aniouy habitent dans des cabanes de bois : l'unique pièce qui s'y trouve est spacieuse; des armes garnissent les murs, à l'entour desquels s'étend un banc de bois; des images de saints sont placées dans l'une des encoignures de la pièce. Hommes et femmes portent des vêtements en peau de renne, taillés à peu près sur le même modèle. Le principal vêtement est un surtout, dont le collet est montant chez les hommes, tandis que les femmes le portent rabattu et garni de fourrures de martre ou de glouton.

Les traits du visage des Youkaguires sont à peu près les mêmes que ceux des Russes établis ici. Des yeux et des cheveux presque noirs, un visage long et assez régulier, et une blancheur de peau extraordinaire, principalement chez les femmes, forment les traits distinctifs des uns et des autres. Ils sont en général bien faits et de taille moyenne.

Les Youkaguires sont hospitaliers, ils joi-

la contrée, et dans l'espoir d'ajouter quelques pièces de gibier à nos provisions, qui diminuaient. Ma chasse un jour fut infructueuse, et afin d'utiliser cette matinée d'une manière quelconque, je me décidai à gravir l'Obrome jusqu'à sa cime. Je rencontrai un Youkaguire au pied de la montagne, qui cherchait parmi les buissons des fruits et des racines pour nourrir sa famille affamée; il s'offrit à me servir de guide. Nous commençâmes à nous élever en grimpant avec nos mains et nos pieds parmi les aspérités et les anfractuosités des rocs, et en sautant quelquefois d'une pierre à l'autre. Après une heure d'ascension pénible je sentis les forces m'abandonner et je voulus m'en retourner; mais mon guide, qui connaissait tous les sentiers, me déclara positivement que l'on ne pouvait descendre de la montagne que par le versant opposé, auquel il était impossible d'arriver autrement qu'en traversant le sommet. Par bonheur, nous tombâmes sur un sentier frayé par les rennes : il nous fournit un chemin, sinon commode, du moins sans danger, qui nous amena heureusement, après

une marche de trois heures, au sommet couvert de neige de la montagne.

Arrivé au point le plus élevé de l'Obrome, je fus largement récompensé de mes fatigues par la magnificence du coup d'œil. Celui qui a visité les parties septentrionales de la Sibérie peut seul se faire une idée nette d'une nature qui, quoique privée de toute espèce de charme, impressionne vivement par la majesté des aspects, particuliers à ces régions désertes, mortes et glacées! De ce point élevé mon regard embrassait plusieurs chaînes de montagnes, dont les flancs revêtus d'une verdure éclatante contrastaient avec des cimes couvertes de neige. Leurs divers rameaux allaient aboutir dans le lointain à de profonds glaciers, sur lesquels flottait un épais brouillard, sorti de la mer Glaciale. On apercevait par places, et comme à la surface d'un océan de vapeurs, les crêtes noires et dentelées des rochers. Un silence de mort régnait en ces lieux! Le soleil lançait alors des rayons empourprés, avant-coureurs de la tempête, qui coloraient les cimes neigeuses d'une teinte rosée. La lumière, décomposée

par les particules neigeuses dont l'air était imprégné, dessinait sur le fond vaporeux une infinité d'arcs-en-ciel! Tout à coup un vent d'est, d'une violence extrême, s'élève; le paysage s'anime, les échos des précipices répètent au loin le mugissement du vent; sous ses efforts, le sable et la neige montent, se mêlent et tourbillonnent en s'élançant vers le ciel! C'était affreux, mais magnifique à contempler! Mon guide, plus familiarisé avec de pareilles scènes, et désirant éviter l'orage, m'arracha malgré moi du sommet de la montagne. A la tombée de la nuit nous arrivâmes sur le bord de la rivière, où je trouvai un bateau qui ne tarda pas à nous ramener au village. L'Obrome est une montagne granitique; d'épaisses forêts l'entourent et garnissent ses flancs jusqu'à moitié de sa hauteur; au-dessus croissent des cèdres rampants, auxquels succède une herbe rude mélangée de mousse.

La saison, à partir de ce jour, changea complétement : le temps devint affreux! les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles, la neige tomba par flocons et couvrit non-seu-

traverser l'Aniouy, ils descendent vers le fleuve en suivant le lit profond et desséché de quelque cours d'eau, et ont soin de choisir un endroit où le rivage opposé est uni. D'abord, tout le troupeau se réunit en une masse compacte, et le renne qui marche le premier, accompagné d'un petit nombre de ses compagnons les plus robustes, fait quelques pas en avant en élevant la tête, et portant ses regards aux alentours. Lorsqu'il s'est assuré qu'il n'y a point de danger, il saute dans l'eau avec ceux qui l'accompagnent; le troupeau entier les suit, et en quelques minutes toute la surface de l'eau se couvre de rennes à la nage. Alors, les chasseurs se jettent sur eux, les entourent, et s'efforcent de les retenir. Durant ce temps, deux ou trois chasseurs des plus expérimentés, armés de longues piques et de couteaux fixés à de longs manches, pénètrent dans le troupeau et égorgent avec une vitesse incroyable les rennes qui nagent. Ordinairement, il suffit d'un seul coup pour tuer l'animal, ou pour lui faire une blessure si grave, qu'il expire en atteignant le rivage.

Les chasseurs chargés d'égorger les rennes courent de grands dangers : leur petite nacelle est exposée à se briser à chaque instant, ou bien à chavirer au milieu de la foule pressée et confuse des rennes, qui se défendent contre ceux qui les poursuivent. Les mâles mordent, donnent des coups de cornes, ruent, et les femelles s'efforcent ordinairement de lancer leurs jambes de devant dans le bateau, pour le faire couler ou le culbuter : si elles parviennent à le renverser, la perte du chasseur est presque inévitable! il ne peut échapper qu'en s'accrochant à un renne vigoureux qui n'ait point été blessé, et en gagnant avec lui le rivage. Au reste, les accidents sont rares, car les chasseurs dirigent leurs bateaux avec une adresse incroyable, et les maintiennent en équilibre tout en se défendant contre les ruades et les coups de cornes. Un bon chasseur est en état de tuer, en une demi-heure, plus de cent rennes. C'est lorsque le troupeau est très-nombreux et que le désordre s'y met, que ceux qui égorgent les rennes courent le moins de risques. Les autres chasseurs sai-

traverser l'Aniouy, ils ... is, suivant fleuve en suivant le lit p ... les attachent quelque cours d'eau ... aux : dès lors, un endroit où le ... été. Les rennes D'abord, tout le ... le rivage, appar- masse compacte ... chasseurs qui les ont premier, acco... il en est d'assez habiles ses compagn... mort que les petits ren- ques pas ... se contentent de blesser les portant s... e les approprier. Au reste, ces s'est ass... a passent pour de *mauvaises* saute ... is néanmoins, on les emploie faute gnen ... ssez grand nombre de chasseurs ha- qu...

L'aspect de la chasse aux rennes dans ...au a quelque chose d'extraordinaire. Le tumulte de plusieurs centaines de rennes à la nage, le râlement douloureux des blessés et des mourants, le bruit sourd des cornes qui se heurtent, les chasseurs couverts de sang qui égorgent avec une vitesse surprenante des lignes entières d'animaux, les cris et les clameurs des autres chasseurs qui s'efforcent de retenir le troupeau, le sang qui rougit la surface de la rivière ; tout cet

ensemble forme un tableau qu'il est difficile de se représenter !

Sitôt que la chasse est terminée et le butin partagé, on plonge les rennes tués dans l'eau : à l'air, il suffit de quelques heures pour que la chair se corrompe; dans l'eau courante, au contraire, la chair se conserve fraîche pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les chasseurs aient eu le temps de vider leurs rennes et de les préparer pour les conserver. L'on fait ordinairement sécher la chair de renne à l'air, on la fume, ou bien on la fait geler lorsque l'hiver est précoce. Les Russes établis ici salent quelquefois les parties réputées les meilleures. Les langues de rennes fumées sont considérées comme un mets délicat : on les conserve soigneusement pour s'en servir dans des occasions solennelles.

Nous passâmes deux semaines à Plotbischa; et lorsque les travaux résultant de la chasse (qui avait été très-heureuse) furent complétement terminés, nous nous remîmes en route le 13 août. J'arrivai le soir à Argounovo, où nous rencontrâmes quelques

familles de Youkaguires qui avaient fait aussi une chasse heureuse. La Poguindéna rejoint l'Aniouy à 5 verstes de ce lieu : cette rivière est aussi rapide que peu profonde, et forme un grand nombre de circuits et de chutes d'eau, ce qui empêche les troupeaux de rennes de la fréquenter. Il en résulte que ses bords ne sont point habités. La glace unie qui recouvre son courant en hiver sert de route aux Youkaguires pour aller chasser l'argali vers les sources de la Bérézovaya et de la Baranikhina.

Les rives de l'Aniouy s'embellissent près d'Argounovo; des pentes doucement inclinées et formant des anses profondes, remplacent les rochers noirs et arides que quelques ruisseaux coupaient de loin en loin. Au milieu du courant s'élèvent de jolis îlots ornés de grands arbres et de massifs de verdure; on voyait circuler, parmi les buissons, quelques rennes qui s'étaient éloignés du troupeau. Nous continuâmes à avancer avec beaucoup de précaution à cause de la rapidité du courant.

Je passai la nuit du 16 août dans un ravin,

entre deux montagnes, la Pendina et l'Ogorode (l'Enclos); ce nom lui a été donné à cause d'un enclos qui se trouve dans le voisinage. Ces espaces, entourés d'une clôture, servent aux habitants à prendre des rennes : ils les forcent par divers moyens à y entrer, et puis les égorgent sans difficulté[1]. Vers le soir, l'atmosphère s'étant éclaircie, je voulus tirer quelques angles, et me mis à gravir une colline; mais je reconnus bientôt que l'horizon était entouré de toutes parts par des chaînes de rochers noirs, à crêtes aiguës. Forcé de renoncer à mon projet, je me dépêchai de rejoindre mes compagnons de route. Après nous être reposés pendant quelques heures, nous nous remîmes en chemin. Je ne tardai pas à apercevoir la cime rocheuse et bordée de nuages du mont Obrome. Bientôt nous passâmes devant l'ostrog abandonné d'Ostrovensk, et arrivâmes au village d'Obromsk, qui n'est habité que pendant l'été. Cet assemblage de huttes ne renfermait

[1] Ces sortes de piéges sont disposés de manière à ce que l'animal, une fois entré, ne puisse plus sortir.

alors que quelques vieilles et des enfants, qui mouraient de faim : les hommes et les femmes s'en étaient allés vers le haut de la rivière à la rencontre des rennes. Obromsk est à 250 verstes de Nijné-Kolimsk. L'Aniouy qui depuis Plotbischa est à peine navigable, à cause des écueils et des bancs de sable, cesse de l'être passé Obromsk. Les diverses rivières et les nombreux ruisseaux qui prennent leur source dans les montagnes voisines et se jettent dans l'Aniouy, font que cette rivière déborde pour peu que la pluie se prolonge. Il en est de même à l'époque de la fonte des neiges : son courant, qui devient alors d'une rapidité extrême, roule d'énormes quartiers de rocs, et entraîne les bancs de sable dont son lit est parsemé. Aussi arrive-t-il fréquemment de rencontrer en cette saison une chute d'eau, là où peu de temps auparavant coulait une eau tranquille.

Le docteur Kiber désira demeurer pendant quelques jours en cet endroit. Pour mettre le temps à profit, je parcourais les environs, le fusil en bandoulière, examinant

der que l'écorce des mélèzes qui, dans toute la Sibérie, est noire du côté du nord et rougeâtre du côté du midi : elle sert souvent aux chasseurs égarés à retrouver leur chemin. Quoique le jour baissât, nous continuâmes à avancer, et atteignîmes bientôt une petite rivière que nous considérâmes comme l'un des affluents de l'Aniouy. Afin d'éviter les difficultés et le danger de voyager pendant la nuit, à travers des montagnes et des ravins, nous suivîmes le cours de la petite rivière qui allait s'élargissant. Tout à coup nos oreilles sont frappées par un bruit de vagues roulant avec fracas : c'était l'Aniouy que nous cherchions, et sur les bords duquel nous ne tardâmes pas à arriver ! Ma surprise augmenta encore lorsque j'eus reconnu que nous étions à côté de ce même village de Sladkoyë, où j'avais envoyé chercher un bateau à notre arrivée à Tiguichka. Une hutte, à demi écroulée, m'offrit un abri, dont je me hâtai de profiter ; car le vent et le chasse-neige n'avaient point discontinué de nous poursuivre. Près de ce lieu s'élève la Sladkoya-Gora, monticule composé d'une terre blanche

une marche de trois heures, au sommet couvert de neige de la montagne.

Arrivé au point le plus élevé de l'Obrome, je fus largement récompensé de mes fatigues par la magnificence du coup d'œil. Celui qui a visité les parties septentrionales de la Sibérie peut seul se faire une idée nette d'une nature qui, quoique privée de toute espèce de charme, impressionne vivement par la majesté des aspects, particuliers à ces régions désertes, mortes et glacées! De ce point élevé mon regard embrassait plusieurs chaînes de montagnes, dont les flancs revêtus d'une verdure éclatante contrastaient avec des cimes couvertes de neige. Leurs divers rameaux allaient aboutir dans le lointain à de profonds glaciers, sur lesquels flottait un épais brouillard, sorti de la mer Glaciale. On apercevait par places, et comme à la surface d'un océan de vapeurs, les crêtes noires et dentelées des rochers. Un silence de mort régnait en ces lieux! Le soleil lançait alors des rayons empourprés, avant-coureurs de la tempête, qui coloraient les cimes neigeuses d'une teinte rosée. La lumière, décomposée

par les particules neigeuses dont l'air était imprégné, dessinait sur le fond vaporeux une infinité d'arcs-en-ciel! Tout à coup un vent d'est, d'une violence extrême, s'élève; le paysage s'anime, les échos des précipices répètent au loin le mugissement du vent; sous ses efforts, le sable et la neige montent, se mêlent et tourbillonnent en s'élançant vers le ciel! C'était affreux, mais magnifique à contempler! Mon guide, plus familiarisé avec de pareilles scènes, et désirant éviter l'orage, m'arracha malgré moi du sommet de la montagne. A la tombée de la nuit nous arrivâmes sur le bord de la rivière, où je trouvai un bateau qui ne tarda pas à nous ramener au village. L'Obrome est une montagne granitique; d'épaisses forêts l'entourent et garnissent ses flancs jusqu'à moitié de sa hauteur; au-dessus croissent des cèdres rampants, auxquels succède une herbe rude mélangée de mousse.

La saison, à partir de ce jour, changea complétement : le temps devint affreux! les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles, la neige tomba par flocons et couvrit non-seu-

lement les montagnes, mais encore la plaine, et des bordures de glace garnirent les rives de l'Aniouy. A notre avis, nous nous trouvions en hiver, mais les Youkaguires nous assurèrent que l'*automne venait seulement de commencer :* ils continuèrent à habiter paisiblement leurs huttes d'été!

Le 21 août, nous nous mîmes en route pour retourner à Plotbischa, où, grâce au courant et à un vent favorable, nous arrivâmes le lendemain soir. L'air y retentissait de chants joyeux, annonçant que la chasse avait bien réussi! Les rennes tués étaient encore plongés dans l'eau, au bord du rivage, et recouverts d'un épais tapis de branches vertes. Chemin faisant, nous avions rencontré beaucoup de chasseurs qui s'en retournaient en bateaux, traînant après eux le produit de leur chasse.

Les difficultés extrêmes que nous avions éprouvées jusque-là pour reconnaître les rives de l'Aniouy par eau, nous décidèrent à abandonner notre bateau, et à poursuivre le voyage à cheval; il fut très-pénible au commencement : nos chevaux bronchaient à

tout moment sur un sol marécageux recouvert d'une neige molle; un vent perçant et impétueux la faisait voler en tourbillons! Nous fîmes ainsi 30 verstes, et arrivâmes au pied d'une chaîne de montagnes qui s'élève dans l'espace compris entre les deux Aniouy. Je cheminais tranquillement, quand un léger bruit dans le feuillage attira mon attention: c'était un habitant de ces montagnes, un grand ours noir, qui tout à coup s'élança sur nous de derrière un buisson. Nos chevaux épouvantés se cabrèrent, mais l'ours lui-même eut peur lorsqu'il se vit en face de six cavaliers; il se retourna brusquement, et rentra dans le bois avant qu'il nous eût été possible de saisir nos fusils. De pareilles rencontres ne se terminent pas toujours aussi heureusement, et cette année-là même, un ours s'étant introduit dans une yourte occupée par une famille de Lamoutes, les étouffa tous à l'exception d'un seul, qui parvint à s'échapper.

Ce fut à trois verstes du pied de la montagne, au bord de la Kamechkova, que nous nous apprêtâmes à passer la nuit. Aussitôt

arrivés, nous allumâmes un grand feu. Comme il était encore de bonne heure, et que de nombreuses traces de martres zibelines s'apercevaient sur la neige fraîchement tombée, je pris mon fusil dans l'intention de tenter fortune à la chasse. Le manque d'habitude fut sans doute cause que je ne parvins même pas à découvrir un seul de ces animaux. En revanche je tuai quelques perdrix, qui formèrent un agréable supplément à notre frugal dîner.

Malgré l'énorme quantité d'animaux à fourrures que fournit la Sibérie depuis un temps immémorial, leur nombre ne paraît pas avoir diminué; aussi les rives de l'Aniouy sont-elles garnies de piéges de diverses espèces, destinés principalement aux martres zibelines, aux goulus, aux renards, aux écureuils et aux hermines[1]. C'est *la nécessité*, dit-on, *qui fut mère de l'industrie;* c'est elle

[1] Les rives de l'Aniouy fournissent, année moyenne, de 200 à 300 martres zibelines; ce qui est énorme, car cette fourrure si estimée est généralement rare. Un Youkaguire est capable de dresser 500 piéges dans le courant de l'été.

en effet qui a enseigné aux peuplades de la Sibérie l'art de se procurer ces fourrures si précieuses pour elles par les bénéfices qu'elles leur valent. Les piéges dont les Youkaguires font usage sont des chefs-d'œuvre de mécanisme. On en compte un si grand nombre d'espèces, et plusieurs d'entre eux sont si compliqués, que l'on essayerait en vain de les décrire. Ces piéges sont non-seulement artistement combinés, mais encore appropriés aux mœurs de chaque animal. L'art avec lequel les Youkaguires dressent des *maschiks* (rennes chasseurs), mérite aussi d'être signalé. L'éducation de ces animaux exige beaucoup de temps et de soins; aussi un bon *maschik* s'estime-t-il très-cher; c'est lui qui, lancé dans la *toundra,* attire par mille artifices les rennes sauvages dans le piége, ou qui les amène à portée du fusil.

Le mouvement du cheval fatiguait tellement M. Kiber, que nous eûmes de la peine à atteindre le petit village de Tiguichka, sur l'Aniouy, où nous arrivâmes le 26 août au soir, et qu'il fallut se décider à continuer le voyage par eau. Je me hâtai d'envoyer un de

nos gens au village de Sladkoyë, où la chasse au renne avait réuni beaucoup d'habitants, pour nous procurer un grand bateau : il nous en amena un, mais si petit, que je le cédai tout entier au malade, et préférai poursuivre à cheval, le long du rivage, jusqu'à Labaznoyë, où l'on pouvait espérer de rencontrer un meilleur bateau pour nous conduire à l'embouchure de l'Agark. Ce lieu offrait de l'intérêt à cause de la foire qui s'y tient, et que les Tchouktchas fréquentent parfois.

Je me mis en route, le 28 août, à travers des forêts et sur un sol marécageux couvert d'une neige profonde. Le chasse-neige dura pendant toute cette journée, et j'arrivai le soir sur les bords de la Vétrénovka, dont la rive élevée me procura un abri contre l'ouragan. La forêt au milieu de laquelle je me trouvais contenait de grands et beaux mélèzes, des bouleaux, des peupliers, des saules et plusieurs autres arbres. J'y rencontrai quelques tombeaux antiques, élevés par les anciens habitants de la contrée : les habitants actuels n'en érigent point de semblables. Ce sont des espèces de caisses carrées,

composées de poutres superposées et assemblées par leurs extrémités. On y déposait le mort revêtu de ses habits et avec ses armes. Je trouvai dans l'un de ces monuments les débris d'un tambour, des anneaux et quelques grelots en cuivre : les guides m'apprirent que c'était le tombeau d'un chaman. Près de l'endroit où nous venions de faire halte s'élevaient les murs en bois d'une forteresse (ostrog); l'état du marécage ne me permit pas de m'en approcher, mais il me parut, autant que je pus en juger de loin, que les poutres avaient été façonnées avec des haches en pierre.

Les rives de la Vétrénovka, dont le cours est très-sinueux, sont formées de rochers abruptes : je remarquai, principalement, des veines de schiste et de spath, contenant du quartz et de la carnéole; celle-ci par petites masses et le premier par larges couches. Je découvris là, sous le sable, dans le fond d'un ravin, un os jugal de mammouth, garni de plusieurs de ses dents.

Après avoir passé une mauvaise nuit, nous nous remîmes en chemin. Il m'avait déjà

semblé la veille que notre guide, le Youkaguire, connaissait imparfaitement la route; et maintenant je remarquai de nouveau qu'il se détournait sans nécessité, tantôt à droite et tantôt à gauche : je lui fis part de mes doutes relativement à ses connaissances. Le Youkaguire se blessa, et, pour me prouver qu'il avait déjà visité cette contrée, me nomma par leurs noms toutes les montagnes, les rochers et même les ruisseaux qui se trouvaient sur la route.

Cependant il commençait à faire obscur. Les ravins dans lesquels nous nous enfoncions devenaient de plus en plus sauvages, la forêt plus épaisse; enfin, il arriva un instant où les chevaux harassés refusèrent de nous porter. Ce fut seulement alors que le Youkaguire confessa son ignorance, le malheureux nous avait égarés! Il fallait cependant essayer de sortir de ce mauvais pas : j'accordai aux chevaux quelques instants de repos, et me mis ensuite à la tête du convoi, en me dirigeant vers l'ouest, où je supposais que devait couler l'Aniouy. La boussole ayant été oubliée dans le bateau, je n'avais pour me gui-

les Russes établis en Sibérie, qui avaient sans doute emprunté cette coutume aux Kamtschadales. Elle est actuellement générale parmi toutes les peuplades, à l'exception des Tchouktchas, qui ont conservé seuls leur indépendance, et sont les seuls aussi qui continuent à voyager en traîneaux tirés par des rennes. Les habitants, en empruntant aux Russes leurs usages, se sont appropriés leur idiome : ce sont des demi-Russes. Les habitants des bords de l'Aniouy considèrent les Russes comme des amis, tandis qu'ils ont juré une haine mortelle à plusieurs peuplades, et principalement aux Tchouktchas et aux Koryaks, lesquels ne se hasardent jamais à pénétrer sur leur territoire.

C'est l'attachement au sol, et l'ignorance complète de la contrée, au delà de la Kolima, qui empêche les habitants de se transporter à l'ouest, dans des régions plus favorisées que le désert glacé où ils traînent une vie misérable.

La majeure partie des Tchouvanetz, jadis nomades, habitent maintenant de petits villages dans le voisinage de l'Aniouy; le reste

que les habitants emploient comme médicament.. Un vaste brasier, que mes guides s'étaient dépêchés d'allumer, attira plusieurs Youkaguires de Sladkoyë; ces gens nous apportaient de la viande de renne fraîche. Ils nous annoncèrent que M. Kiber venait d'arriver dans leur village. Après avoir confié chevaux et effets à un Youkaguire, je montai dans un petit bateau, et allai rejoindre le docteur Kiber. Nous partîmes ensemble le lendemain, et après sept heures d'une navigation rendue dangereuse par la violence du vent et des vagues, nous arrivâmes le 30 août à Labaznoyë, où la chasse au renne (dans l'eau) a lieu à cette époque.

De joyeux refrains et le bruit de nombreux coups de fusil frappèrent nos oreilles au moment d'arriver au village. Deux Cosaques, que nous rencontrâmes sur le rivage, m'apprirent que les habitants étaient en train de fêter le jour de nom de l'Empereur, auquel ils donnaient le nom de *Tsar-Blanc* ou de *Tirik-Aréme* (le fils du soleil). Nous nous réunîmes à eux. Je distribuai aux habitants beaucoup d'eau-de-vie et de tabac, ce qui

truit beaucoup de superstitions condamnables; néanmoins, les chamans ont conservé une grande influence parmi ces peuplades; ils font ce qu'ils peuvent pour fortifier la croyance en de bons et de mauvais Esprits, avec lesquels ils se prétendent être en rapport. Au surplus, le chamanisme a presque entièrement perdu son caractère religieux parmi les peuplades converties, et n'est plus considéré par elles que comme une espèce de jonglerie, un passe-temps.

Quoique les alliances et la fréquence des rapports aient amené une sorte de fusion entre les Russes et les indigènes des bords des Aniouy, ceux-ci se distinguent encore par les traits du visage, la forme du corps, et même par leurs mœurs. Ils sont de petite taille, ont de larges épaules, et sont fortement constitués. La tête est trop grosse relativement au tronc; les bras et les jambes sont trop courts; le visage est plat et large; de grosses joues rétrécissent la bouche et lui donnent une forme trop arrondie. Leurs cheveux sont noirs et crépus, leurs yeux, étroits, sont dépourvus de feu et d'expression. La rigueur

grandes masses de *pierres à fusil* portant l'empreinte de végétaux et de coquillages.

Les rennes, attendus avec tant d'impatience par les habitants, parurent enfin le 12 septembre : leur immense troupeau, embrassant un vaste espace, couvrit toutes les hauteurs avoisinantes. Les Youkaguires saluèrent leur approche avec des élans de joie! On vit aussitôt Yakoutes, Tchouvanetz, Lamoutes et Toungouses arriver de toutes parts à Labaznoyë, les uns à pied, les autres en bateaux. Toutes les physionomies rayonnaient de joie! Hélas! elle fut de courte durée! Une nouvelle fâcheuse venait de se répandre parmi la foule : « Le renne se détourne (*oléne pochatnoulsa*), » se disait-on d'une voix pleine d'anxiété! En effet, cet immense troupeau, qui devait procurer aux habitants de quoi subsister pendant l'hiver, effarouché sans doute par l'aspect de la foule, quitta la direction qu'il suivait; et au lieu de traverser la rivière dans cet endroit, se détourna pour aller s'enfoncer dans les montagnes. La gaîté générale fit aussitôt place au désespoir : il fut affreux! car la mort, une

mort douloureuse allait atteindre ces malheureux! Femmes et enfants se tordaient les bras, remplissaient l'air de cris lamentables, et se roulant sur la neige, s'y débattaient en la creusant, comme pour se préparer d'avance un tombeau!!! Quant aux hommes, et surtout aux pères de famille, on les voyait muets et immobiles attacher leurs regards accablés sur les collines que les rennes venaient de traverser.

On ne saurait se faire une idée de l'état où la disette réduit ces malheureuses populations. Dès le milieu de l'été les habitants sont maintes fois réduits à se nourrir d'écorce d'arbre et à faire un aliment des peaux qui jusque-là leur ont servi à se vêtir, ou sur lesquelles ils couchaient! Si, à cette époque, par un heureux hasard, un renne a été pris ou tué, il est aussitôt partagé entre tous les membres de la famille du chasseur, et mangé tout entier!...... Les parties intérieures, les cornes et les os réduits en poudre, tout est dévoré!

Nous quittâmes, le 13 septembre, le village de Labaznoyë, où nous étions entrés douze

jours auparavant au bruit des chants de joie, et que nous laissions alors dans la situation la plus déplorable. Quoique le vent fût contraire, la rapidité du courant nous fit avancer avec une telle vitesse que nous parcourûmes 40 verstes en quelques heures, et arrivâmes le soir à Sladkoyë. De Labaznoyë à Dolgoyë, sur un espace de 80 verstes, s'étend du côté droit de la rivière une chaîne de hautes montagnes, dont les rochers surplombent ou s'élèvent à pic au-dessus du courant où ils forment des caps. Les montagnes et les rochers sont généralement formés de granit et de schiste noir; on y voit, mais en petite quantité, des couches d'ocre ferrugineuse. Le rivage est couvert de fragments de granit, de jaspe et de cornaline.

Nous vîmes, sur le rivage, des habitants qui, souffrant de la faim et ne comptant plus sur la chasse au renne, recouraient à la pêche. On se sert pour la pêche d'été de filets et de seines, et l'on forme des estacades aux embouchures des affluents du Bolchoy-Aniouy; en automne, on en établit plusieurs

SOMMAIRE DU CHAPITRE DIXIÈME.

Sources de la Malaya-Tchoukotcha. — Oubiennaya, Pokhotskaya, rivières poissonneuses. — Bois flotté. — Yourtes des Toungouses. — Rosée imprégnée de sel. — Accident. — Toungouses et Youkaguires; leurs mœurs; châtiment cruel. — Rives de la Bolchaya-Tchoukotcha. — Cap Tchoukotchi. — Aspect de la mer. — Cap Krestovi. — Graines ramassées sur la glace. — Monument à l'embouchure de la Krestovaya. — L'ours chasseur. — Le *Parnasse du Nord*. — Singulier aspect des montagnes de glace. — *Kouropatochni-Yar*, berge remplie d'ossements de mammouth. — Le disque du soleil déformé par la réfraction. — Changement brusque de température. — Alazéya, grande rivière; chevaux de relais. — La Bloudnaya. — Croix portant une inscription. — Bateau halé par des chiens. — Kotchevtchikoff, vieillard vénérable; sa vie aventureuse. — Villages habités par des Russes; mœurs et travaux des habitants; l'ivoire fossile, principal objet de commerce. — Riverains de l'Indiguirka. — Vestiges d'habitations; conjectures sur leur origine. — Arrivée de M. Anjou à Rouskoyé-Oustyé. — Retour; contrée déserte. — Troupeaux de loups. — Arrivée à Nijné-Kolimsk.

commence à geler, des bandes de glace se forment le long des rives; et elles s'élargissent à mesure que le froid augmente. Plus tard, c'est au fond de l'eau que la glace se forme, dans les endroits pierreux; la quantité d'herbes qui y croît lui communique une teinte verdâtre. La masse de glace, ainsi formée, se développe peu à peu jusqu'à l'instant où, ayant atteint un certain volume, elle se détache du fond et monte à la surface de l'eau. Là, ces glaçons mélangés d'herbes, de sable et de cailloux, se transforment promptement en glace solide : ils se soudent les uns aux autres, et finissent en peu de temps par recouvrir toute la surface de l'eau. Durant notre séjour à Bolchaya-Brousanka, le froid ne dépassa pas une seule fois 10 degrés[1].

Tous les préparatifs pour se mettre en route furent terminés le 24 septembre, et nous partîmes en nartas. Les chiens, faibles et mal nourris, avançaient lentement, en sorte que nous n'arrivâmes que le 26 à Piatistenni (les cinq murs), village yakoute; ce nom lui

[1] La température varia, à une profondeur de quatre pieds, de 1° $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{4}$ de degré.

a été donné à cause d'un roc qui se trouve dans le voisinage, et dont les cinq pans s'élèvent perpendiculairement de manière à lui donner l'apparence d'une énorme tour. Nous trouvâmes ici des chiens frais et vigoureux qui nous amenèrent le même soir à Baskovo, où quelques familles russes de Nijné-Kolimsk avaient des huttes d'été.

Les rives de l'Aniouy, à partir de Brousanka, sont unies ou coupées par de petites collines sablonneuses, très-sujettes à des éboulements occasionnés par les débordements périodiques de la rivière. Plus avant dans les terres, s'étendent de vastes marais parsemés d'îlots, sur lesquels croissent quelques mélèzes rampants. A peine rencontre-t-on quelques arbres chétifs dans les endroits où le terrain est moins imprégné d'humidité. En somme, l'aspect de la contrée est d'une monotonie extrême! Nous voyageâmes cinq jours à travers cette steppe aride, et arrivâmes enfin le 28 septembre à Nijné-Kolimsk, après une absence de soixante-dix jours. Plaçons ici quelques détails sur les habitants de la contrée que nous venons de parcourir.

continue à errer avec ses troupeaux; ceux-ci ont conservé seuls les mœurs et le langage de leurs ancêtres. Leur costume a beaucoup d'analogie avec celui des Tchouktchas. Comme ils n'ont que peu de rapports avec les Russes, leur idiome national s'est conservé parfaitement pur. Le nombre des Tchouvanetz et des Youkaguires qui mènent encore une vie nomade dans les environs des deux Aniouy, s'élève à près de quatre cents. Ils sont tous soumis à l'impôt en pelleteries ou en argent.

La misère est le partage des Toungouses et des Lamoutes qui, après avoir perdu leurs rennes, se sont établis au bord de l'Aniouy. Il en est de même de quelques Yakoutes venus des rives de l'Aldane : complétement séparés de leur pays, ils se sont transformés en véritables Russes, et vivent de la pêche.

Ces diverses peuplades sont toutes converties au christianisme, et une fois par an, lorsque le prêtre de Nijné-Kolimsk fait la tournée des villages de sa paroisse, elles assistent au service divin. Il est hors de doute que l'introduction du christianisme a dé-

truit beaucoup de superstitions condamnables; néanmoins, les chamans ont conservé une grande influence parmi ces peuplades; ils font ce qu'ils peuvent pour fortifier la croyance en de bons et de mauvais Esprits, avec lesquels ils se prétendent être en rapport. Au surplus, le chamanisme a presque entièrement perdu son caractère religieux parmi les peuplades converties, et n'est plus considéré par elles que comme une espèce de jonglerie, un passe-temps.

Quoique les alliances et la fréquence des rapports aient amené une sorte de fusion entre les Russes et les indigènes des bords des Aniouy, ceux-ci se distinguent encore par les traits du visage, la forme du corps, et même par leurs mœurs. Ils sont de petite taille, ont de larges épaules, et sont fortement constitués. La tête est trop grosse relativement au tronc; les bras et les jambes sont trop courts; le visage est plat et large; de grosses joues rétrécissent la bouche et lui donnent une forme trop arrondie. Leurs cheveux sont noirs et crépus, leurs yeux, étroits, sont dépourvus de feu et d'expression. La rigueur

continue à errer avec ses tro
ci ont conservé seuls les m
gage de leurs ancêtres. Le
coup d'analogie avec ce
Comme ils n'ont que
les Russes, leur i
servé parfaiteme
Tchouvanetz e
nent encore
rons des d
quatre cer
en pelle

La ... getent
et de ... , luttent perpé-
ren ... soin, la faim et le froid,
Il ... nsiblement de la jeunesse à la
... quittent ensuite sans regret une vie
... ureuse, qui ne leur offre que des priva-
... ons sans jouissances!

---

de superstitions condamna-
les chamans ont conservé
ce parmi ces peuplades;
vent pour fortifier la
de mauvais Esprits,
dent être en rap-
isme a presque
tière religieux
nt n'est plus
espèce de

DE LA SIBÉRIE.

superstitions condamna-
chamans ont conservé
ni ces peuplades;
r fortifier la
l'esprits,
rap-

49

E.

ALE,

OUKOTCHA A CELLE

KA;

M. KOZMINE.

ANNÉE 1821.

yasak, et s'y procurent du tabac, de la poudre et d'autres objets à leur usage. Ils passent le restant de l'année à errer entre la Kolima et l'Indiguirka.

Les habitants et les chefs du village, me prenant pour un de ces marchands qui y arrivent quelquefois de Nijné-Kolimsk, pour échanger du tabac et de l'eau-de-vie contre des fourrures, vinrent à ma rencontre. Je leur déclarai que je n'étais point marchand, mais simple *toyone* (particulier), ce qui ne changea rien à la cordialité de leur accueil. Ils m'engagèrent ainsi que mes guides à visiter leurs huttes, et nous régalèrent le mieux qu'ils purent. Je leur donnai du thé et du tabac. Ils me vendirent deux bateaux neufs pour remplacer les nôtres, qui s'étaient brisés en route.

Les Toungouses et les Youkaguires nomades sont, à mon avis, les peuplades les plus heureuses de la Sibérie. La vie nomade ne leur permettant pas de s'attacher à aucun lieu, ils se transportent d'un endroit dans un autre avec tout leur avoir, et ignorent le chagrin d'être séparé de la patrie. Ils ne s'inquiètent point de l'avenir, et ne se laissent

CHAPITRE DIXIÈME.

VOYAGE AU BORD DE LA MER GLACIALE,

DE L'EMBOUCHURE DE LA MALAYA-TCHOUKOTCHA A CELLE DE L'INDIGUIRKA;

PAR M. KOZMINE.

ANNÉE 1821.

ont la forme de cônes réguliers de 20 à 25 pieds de hauteur.

Nous trouvâmes au sommet du cap un petit lac couvert d'une glace si solide, que nous pûmes le traverser à cheval sans aucun risque. De cet endroit j'examinai la mer : elle était couverte, au nord-est, d'une surface glacée, immobile et parsemée de rochers de glace ; d'énormes glaçons flottaient au sud-est ; l'île Krestovi (la première des Iles-aux-Ours), s'apercevait dans le lointain, au nord-est.

La côte, depuis la Malaya-Tchoukotcha jusqu'au cap, est basse et coupée par de nombreux marécages et par des lacs. La baie de Tchoukotchi a ici près de 5 verstes de largeur ; son rivage occidental est presqu'à rez de mer. Tandis que je m'occupais à relever les bords de la baie, j'envoyai un Cosaque en bateau pour en mesurer la profondeur. Il revint m'annoncer que l'on pouvait la traverser à gué à son embouchure ; mais à peine le cheval qui marchait en avant eut-il fait quelques pas dans l'eau, qu'il enfonça jusqu'au cou dans la vase : nous ne vînmes à

bout de l'en retirer que vers le soir. M'étant convaincu de l'impossibilité qu'il y avait de traverser en cet endroit, nous nous disposâmes à coucher sur place et jetâmes le filet: cet essai de pêche ne nous réussit point, et nous ne prîmes qu'un seul poisson.

Le lendemain matin, n'ayant point trouvé de gué, nous suivîmes le bord de la baie, et traversâmes la rivière à 9 verstes de son embouchure : elle est profonde, rapide, et coule entre des rives élevées.

Le 8 juillet, nous continuâmes à longer la côte et atteignîmes le cap Krestovi [1]. Il se compose aussi d'argile grise ; sa hauteur est de 65 pieds. La mer était couverte d'une glace solide; d'énormes rochers de glace s'élevaient dans le lointain. A 6 verstes du cap, au nord-ouest, se trouve un grand lac, séparé de la mer par un isthme long, qui, quoique peu élevé, est montueux et couvert de proéminences de forme conique. A 13 verstes au delà du lac, coule une petite rivière étroite, mais profonde, à laquelle je donnai le nom de Procope.

[1] Latitude, 70° 17'; longitude 159° 55'.

CHAPITRE DIXIÈME.

VOYAGE AU BORD DE LA MER GLACIALE,

DE L'EMBOUCHURE DE LA MALAYA-TCHOUKOTCHA A CELLE DE L'INDIGUIRKA;

PAR M. KOZMINE.

ANNÉE 1821.

J'avais été chargé de reconnaître une partie des côtes de la mer Glaciale, à partir du village de Malaya-Tchoutkotcha. Tous les préparatifs nécessaires furent terminés le 2 juillet au matin, et je me mis en route par un temps nébuleux et 7 degrés de chaleur.

La Malaya-Tchoutkotcha sort du lac de ce nom, situé à 10 verstes de son embouchure; il a 18 verstes de longueur sur 8 verstes de largeur. Un canal le réunit au lac Bokovi, qui est à peu près de la même dimension. A 8 verstes au sud de l'extrémité orientale du lac Bokovi se trouve un troisième lac appelé *Nerpitchi* (du veau marin), à cause d'un phoque que l'on trouva mort sur ses rives; il a près de 15 verstes de lon-

gueur. L'Oubiennaya sort de son extrémité occidentale, et la Pokhotskaya de sa partie sud-est; toutes les deux se jettent dans la Kolima. Ces trois rivières abondent en poisson, et par conséquent sont très-importantes pour les habitants du district de Kolimsk.

A partir de l'embouchure de la Malaya-Tchoukotcha, le rivage, presque à fleur d'eau, est parsemé d'une infinité de lacs de diverses grandeurs. Il y a toujours ici beaucoup de bois flotté. Nos chevaux n'étant pas habitués à enjamber continuellement, et à sauter par-dessus des poutres et des tas de bois, bronchaient à chaque pas, et devinrent enfin tellement ombrageux, que nous avions de la peine à nous en rendre maîtres. Les bateaux que nous emportions pour le passage des rivières souffrirent beaucoup. Les chevaux de charge se détachèrent, jetèrent à bas les effets qu'ils portaient, et se sauvèrent dans la toundra, où nous eûmes de la peine à les rattraper.

Nous fîmes ainsi 36 verstes jusqu'à l'Oubiennaya, et nous arrêtâmes, pour passer la nuit, dans une hutte élevée par les habitants

de Kolimsk qui fréquentent ces lieux à l'époque de la pêche.

Le 3 juillet, au matin, un vent impétueux amena un épais brouillard; le soir, il tomba de la neige par 1 degré $\frac{1}{2}$ de froid; il avait fait 1 degré $\frac{1}{2}$ de chaleur à midi. Nous suivîmes le cours de l'Oubiennaya pendant 12 verstes, et atteignîmes le petit lac d'Oubiennaya-Layda, qui forme son embouchure. La violence du vent ne nous permit pas de le traverser en bateau, et il nous fallut suivre les détours du golfe jusqu'à l'embouchure de la Konkovaya, où nous passâmes la nuit en plein air.

La dernière partie de cette journée de route fut extrêmement pénible. Un fort vent de nord-est rendait la mer très-houleuse; les grandes vagues qui déferlaient sur la plage baignaient souvent nos chevaux, qui avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Nous rencontrâmes sur une petite éminence quelques débris d'un navire garnis de clous en fer. On apercevait au loin des yourtes de Toungouses.

Le vent passa au nord dans la nuit du

3 au 4 juillet. Le brouillard tantôt s'étalait sur le sol, tantôt se relevait. Il fit 1 degré de chaleur le matin, ce qui ne nous empêchait pas de grelotter sous nos habits mouillés; cependant, le vent était trop fort, et l'atmosphère trop humide pour qu'il fût possible d'allumer du feu. Au point du jour, nous vîmes que le pays à l'entour, nos effets et même nos habits étaient couverts d'une croûte blanche très-mince, cristallisée, et qui avait une saveur salée. Les chevaux, qui broutaient l'herbe, étaient couverts d'une croûte semblable. Je remarquai par la suite, que les vents du nord et du nord-ouest produisent toujours cet effet. La Konkovaya a une demi-verste de largeur à son embouchure. Nous ne parvînmes à la passer qu'après l'avoir remontée le long de ses bords pendant 9 verstes; de ce point, nous tournâmes au nord et traversâmes un petit lac. Lorsque nous étions en train de le traverser, le cheval du Cosaque qui me servait de domestique se cabra, et renversa son cavalier dans l'eau avec plusieurs portemanteaux, contenant mon journal, du thé et de la poudre.

et nous arrêtâmes après avoir fait 28 verstes. Nous eûmes ici l'occasion d'éprouver notre poudre séchée : je tuai quelques oies.

On se remit en route le lendemain par plus de 15 degrés de chaleur. La Bolchaya-Kouropatochnaya, que nous traversâmes à gué à son embouchure, a 2 verstes de largeur. Nous fîmes en tout 31 verstes. La chaîne de collines qui longe la côte tourne au sud-est à partir de cette rivière. Ici commence une berge élevée et abrupte, à laquelle on a donné le nom de Kouropatochni-Yar (le Roc-des-Perdrix). Elle se compose de glace *éternelle*, mêlée avec de la terre végétale et de l'argile ; j'y remarquai des racines d'arbres longues et minces. L'on rencontre parfois, dans les endroits où le rivage est lavé par les vagues, des ossements fossiles.

Je pris hauteur le 6 juillet [1]. Le thermomètre marquait 18 degrés ½ de chaleur. Nous parcourûmes 17 verstes sur la côte, et atteignîmes l'embouchure de la Malaya-Kouropatochnaya, qui a là près de 2 verstes de

[1] Latitude, 70° 56′ 48″; longitude, 155° 31′.

yasak, et s'y procurent du tabac, de la poudre et d'autres objets à leur usage. Ils passent le restant de l'année à errer entre la Kolima et l'Indiguirka.

Les habitants et les chefs du village, me prenant pour un de ces marchands qui y arrivent quelquefois de Nijné-Kolimsk, pour échanger du tabac et de l'eau-de-vie contre des fourrures, vinrent à ma rencontre. Je leur déclarai que je n'étais point marchand, mais simple *toyone* (particulier), ce qui ne changea rien à la cordialité de leur accueil. Ils m'engagèrent ainsi que mes guides à visiter leurs huttes, et nous régalèrent le mieux qu'ils purent. Je leur donnai du thé et du tabac. Ils me vendirent deux bateaux neufs pour remplacer les nôtres, qui s'étaient brisés en route.

Les Toungouses et les Youkaguires nomades sont, à mon avis, les peuplades les plus heureuses de la Sibérie. La vie nomade ne leur permettant pas de s'attacher à aucun lieu, ils se transportent d'un endroit dans un autre avec tout leur avoir, et ignorent le chagrin d'être séparé de la patrie. Ils ne s'inquiètent point de l'avenir, et ne se laissent

point abattre dans les plus grandes calamités. Leur dicton favori est : *On n'évite pas ce qui doit être.*

Le goût de la chicane, qui chez les Yakoutes est inné, est tout à fait inconnu aux Toungouses. Ils respectent leurs parents, sont accessibles au sentiment de l'amitié (ce qui est rare parmi ces peuplades), et honorent la chasteté. Le châtiment infligé aux filles toungouses qui se sont laissé séduire est remarquable : on les conduit près d'un arbuste, dont les rameaux sont employés à les fouetter, jusqu'à ce que tous aient été brisés.

La chaîne de collines sur laquelle est situé le village s'élève graduellement et finit par former sur la rive orientale de la Bolchaya-Tchoukotcha une chaîne de montagnes élevées. Cette partie de la contrée est très-basse et coupée par une infinité de lacs, parmi lesquels je citerai celui d'où sort la Mavrina et le lac d'Ostrovnoyë. Les Toungouses me montrèrent quelques débris de navire, garnis de ferrures, qu'ils avaient ramassés sur la plage, parmi du bois flotté.

Le 5 juillet, je quittai ce village hospita-

lier, et me remis en route. Après avoir passé entre un grand nombre de petits lacs, nous atteignîmes le bord de la mer, où nous campâmes : nous venions de faire 26 verstes[1]. La mer, à 2 verstes du rivage, était couverte de glaces et de hauts *toroses*. Un vent impétueux poussait les glaçons à la côte; ils se heurtaient et se brisaient avec un bruit épouvantable !

Le 6 au matin, un épais brouillard nous masquait les environs, et l'atmosphère ne s'éclaircit que vers le milieu du jour : le thermomètre marquait 1 degré ¼ de chaleur.

Continuant à suivre une côte basse, nous atteignîmes le cap Tchoukotchi[2], et passâmes la nuit dans une hutte au bord de la Bolchaya-Tchoukotcha. Le rivage s'élève de plus en plus jusqu'au cap, lequel est composé d'argile grise. Ce cap (il a 75 pieds de hauteur) forme deux échelons du côté de la mer; son versant est garni de masses, arrachées sans doute du sommet par quelque bouleversement, et qui

[1] Latitude, 70°; longitude 159° 41'.

[2] Latitude, 70° 1'; longitude 159° 48'.

ont la forme de cônes réguliers de 20 à 25 pieds de hauteur.

Nous trouvâmes au sommet du cap un petit lac couvert d'une glace si solide, que nous pûmes le traverser à cheval sans aucun risque. De cet endroit j'examinai la mer : elle était couverte, au nord-est, d'une surface glacée, immobile et parsemée de rochers de glace ; d'énormes glaçons flottaient au sud-est ; l'île Krestovi (la première des Iles-aux-Ours), s'apercevait dans le lointain, au nord-est.

La côte, depuis la Malaya-Tchoukotcha jusqu'au cap, est basse et coupée par de nombreux marécages et par des lacs. La baie de Tchoukotchi a ici près de 5 verstes de largeur ; son rivage occidental est presqu'à rez de mer. Tandis que je m'occupais à relever les bords de la baie, j'envoyai un Cosaque en bateau pour en mesurer la profondeur. Il revint m'annoncer que l'on pouvait la traverser à gué à son embouchure ; mais à peine le cheval qui marchait en avant eut-il fait quelques pas dans l'eau, qu'il enfonça jusqu'au cou dans la vase : nous ne vînmes à

bout de l'en retirer que vers le soir. M'étant convaincu de l'impossibilité qu'il y avait de traverser en cet endroit, nous nous disposâmes à coucher sur place et jetâmes le filet: cet essai de pêche ne nous réussit point, et nous ne prîmes qu'un seul poisson.

Le lendemain matin, n'ayant point trouvé de gué, nous suivîmes le bord de la baie, et traversâmes la rivière à 9 verstes de son embouchure : elle est profonde, rapide, et coule entre des rives élevées.

Le 8 juillet, nous continuâmes à longer la côte et atteignîmes le cap Krestovi [1]. Il se compose aussi d'argile grise ; sa hauteur est de 65 pieds. La mer était couverte d'une glace solide; d'énormes rochers de glace s'élevaient dans le lointain. A 6 verstes du cap, au nord-ouest, se trouve un grand lac, séparé de la mer par un isthme long, qui, quoique peu élevé, est montueux et couvert de proéminences de forme conique. A 13 verstes au delà du lac, coule une petite rivière étroite, mais profonde, à laquelle je donnai le nom de Procope.

[1] Latitude, 70° 17'; longitude 159° 55'.

Le rivage, à 7 verstes du campement, était parsemé de graines : j'appris que c'étaient des graines de *stipa pennata*, apportées par le vent, de la côte, où cette plante croît en grande quantité.

Le 9, l'état du ciel me permit de déterminer la position de notre campement à l'embouchure du Procope[1] : nous partîmes aussitôt après, suivîmes une côte basse, et traversâmes l'Agafona. Nous traversâmes en outre, ce jour-là, sept petites rivières desséchées. Je rencontrai beaucoup de bois flotté, et les débris d'un navire garni de boulons et de clous en fer.

Le 10 au matin, nous partîmes par 7 degrés $\frac{3}{4}$ de chaleur, et, après sept heures de route, atteignîmes le cap Krestovi. Ce cap, composé de terre franche, a 35 pieds de hauteur, et forme l'extrémité nord des hautes collines qui s'étendent à l'ouest. Le campement fut établi à environ 6 verstes au delà, près l'embouchure de la Krestovaya, qui a près de 170 mètres de largeur. Nous rencon-

[1] Latitude, 70° 27′ 44″; longitude, 159° 43′.

inscription gravée dans le bois : cette inscription est maintenant indéchiffrable.

Nous fîmes 26 verstes le 23 juillet sur une côte basse, et passâmes la nuit au bord de la Délocovaya : le campement fut établi dans un lieu assez élevé. Un vent du nord violent couvrit la plage d'eau, et nous obligea à nous réfugier autre part : les vagues nous atteignirent dans ce nouveau poste, et nous eûmes de la peine à gagner le sommet d'une colline. Le lendemain matin, le vent ayant changé, l'eau baissa, et nous pûmes nous remettre en route le long du rivage. A 5 verstes du campement, nous atteignîmes le Kolimski-Protok, bras occidental de l'Indiguirka. Un vent du nord perçant refroidit la température : il ne fit qu'un degré et demi de chaleur à midi.

Le Kolimski-Protok, qui a 3 verstes de largeur, sépare l'île Kolésovski de la terre ferme : nous longeâmes durant 6 verstes son bord oriental, traversâmes la Propadchaya, et 5 verstes au delà établîmes notre campement près l'embouchure de la Bloudnaya[1].

[1] Latitude, 71°; longitude, 151° 10′.

Nous partîmes le 12, vers midi, par 2 degrés ½ de chaleur. A 13 verstes je traversai la Balgatchova, et campai à l'embouchure de la Kourodaguina. La route, depuis la Krestovaya, fut extrêmement pénible pour les chevaux : les vagues déferlant au loin sur la plage, délayent le sable et l'argile dont elle se compose.

Le 13, je déterminai la position du campement. Nous nous remîmes en route, passé midi, et fîmes ce jour-là 28 verstes. La Kourodaguina, qui a près d'un kilomètre et demi de largeur, se divise en trois bras à son embouchure. A 10 verstes au delà s'étend, au nord-ouest, une chaîne de collines assez élevées. Le rivage, à fleur d'eau, se compose d'une argile grise compacte; une herbe maigre croissait par places, et tout l'espace était couvert de couches salines et de coquillages. Une énorme quantité de plumes, provenant des oies en mue, se trouvait aux environs. Le peu de bois flotté que je rencontrai était complétement pourri. Dans quelques-uns des lacs avoisinants l'eau était presque noire, sans doute à cause des troncs d'arbres qui y

pourrissaient. Nous campâmes près d'une assez haute montagne, à laquelle je donnai le nom de *Parnasse du Nord;* j'examinai la mer de son sommet. A environ 6 verstes, et parallèlement à la côte, s'élevait une muraille de hauts *toroses;* derrière eux flottaient des glaçons. Les *toroses* étaient couverts de bois flotté, et par l'effet de la pression des glaces sur les bancs de sable, tantôt les troncs d'arbres se dressaient perpendiculairement, tantôt ils retombaient de nouveau; ce qui donnait une singulière vie au tableau!

Le temps fut clair le 14; il fit 9 degrés $\frac{1}{2}$ de chaleur. Je profitai du soleil pour faire sécher une partie de ma poudre: elle nous était très-nécessaire alors; car nos vivres touchaient à leur fin, et l'époque de la mue des oies, où il est aisé de les tuer à coups de bâton, allait finir. Après avoir déterminé la position du lieu [1], nous repartîmes, traversâmes cinq cours d'eau de peu d'importance,

[1] Latitude, 71° 56″; longitude, 158° 10°; déclinaison de l'aimant, 10° à l'E.

et nous arrêtâmes après avoir fait 28 verstes. Nous eûmes ici l'occasion d'éprouver notre poudre séchée : je tuai quelques oies.

On se remit en route le lendemain par plus de 15 degrés de chaleur. La Bolchaya-Kouropatochnaya, que nous traversâmes à gué à son embouchure, a 2 verstes de largeur. Nous fîmes en tout 31 verstes. La chaîne de collines qui longe la côte tourne au sud-est à partir de cette rivière. Ici commence une berge élevée et abrupte, à laquelle on a donné le nom de Kouropatochni-Yar (le. Roc-des-Perdrix). Elle se compose de glace *éternelle,* mêlée avec de la terre végétale et de l'argile ; j'y remarquai des racines d'arbres longues et minces. L'on rencontre parfois, dans les endroits où le rivage est lavé par les vagues, des ossements fossiles.

Je pris hauteur le 6 juillet [1]. Le thermomètre marquait 18 degrés $\frac{1}{2}$ de chaleur. Nous parcourûmes 17 verstes sur la côte, et atteignîmes l'embouchure de la Malaya-Kouropatochnaya, qui a là près de 2 verstes de

[1] Latitude, 70° 56′ 48″; longitude, 155° 31′.

largeur, et coule entre deux rangées de collines. Nous fîmes encore 13 verstes au delà de ce point. Le rivage, qui passé la rivière est bas, s'élève de nouveau; j'en retirai quelques racines de bouleau, qui étaient encore parfaitement fraîches, quoique la forêt la plus voisine fût éloignée de 100 verstes. La plage basse et étroite qui sépare la berge de la mer se compose de sable blanc, et est couverte d'ossements de mammouth à demi décomposés. Il n'y avait point de bois flotté.

Le 17, je déterminai la position du campement[1]. Il faisait 16 degrés $\frac{1}{2}$ de chaleur; une température aussi chaude, et qui durait depuis trois jours, aurait pu nous faire oublier que nous nous trouvions au 70e degré, si l'aspect d'un sol *éternellement* gelé et d'une mer glacée et sans limites ne nous l'eût pas rappelé! Nous nous enveloppions, trois jours auparavant, dans des pelisses, et actuellement nos habits de ville nous gênaient: le soleil, durant soixante-douze heures, ne quittait point un horizon sans nuages! L'évapora-

[1] Latitude, 70° 56′ 48″; longitude, 155° 31′.

tion de la mer, augmentant la réfraction des rayons du soleil, donnait lieu à un effet d'optique remarquable : l'astre changeait continuellement de place, tandis que ses contours se déformaient ; son disque se rétrécissait ou devenait elliptique. On voyait le soleil disparaître sous l'horizon pour se remontrer tout à coup brillant de tout son éclat ! le phénomène se prolongea pendant toute la journée. Quoique l'intensité de la lumière m'occasionnât un mal d'yeux violent, je ne pus me résoudre à les détacher de ce magnifique spectacle [1].

Un vent violent du nord s'étant élevé, le 18, amena d'épais nuages, et nous obligea de nouveau à nous envelopper dans nos pelisses. Le rivage ici est plat, coupé par de petits lacs et couvert de bois flotté. Dans l'espace de 19 verstes ½ que nous parcourûmes ce jour-là, nous traversâmes quatre rivières, qui toutes se jettent dans la mer, savoir : la Bolchaya-Konetchnaya, la Malaya-Konetch-

[1] Diamètre horizontal de l'astre, mesuré au sextant, dans la nuit du 16 au 17 juillet, 37′ 15″; diamètre vertical, 28′ 20″.

naya, une rivière dont mes guides ne purent me dire le nom, et la Chouléva, au bord de laquelle nous établîmes notre campement. Les chevaux de charge étaient tellement exténués, qu'il fallut distribuer une partie du bagage sur les chevaux des guides; ceux-ci durent continuer la route à pied.

Le 19, le vent augmenta et amena la pluie. Il tomba une assez grande quantité de neige vers midi, quoique le temps fût chaud (11 degrés de chaleur). Nous partîmes dans l'après-midi, fîmes 9 verstes, traversâmes une rivière assez large, et atteignîmes bientôt le Ladaguine, bras oriental de l'Alazéya. Cette rivière, profonde et rapide, fait de grands circuits et coule entre des rives élevées; elle se bifurque près de son embouchure pour former une île. Nous la passâmes en un endroit où elle a près de 320 mètres de largeur; à 4 verstes au delà, je traversai le Bolchoy-Alazéyski-Protok, autre bras de l'Alazéya. Le campement fut établi en cet endroit.

L'Alazéya est la rivière la plus considérable de toutes celles qui se jettent dans la

mer entre la Kolima et l'Indiguirka. Elle prend sa source au 67e degré de latitude, dans les monts Alazéysk, est rejointe par un grand nombre d'affluents sortant des montagnes et des lacs, et est assez profonde. Elle se jette dans la mer par cinq bras, après avoir décrit dans son cours de brusques et nombreuses sinuosités. Les deux bras orientaux que nous avions traversés sont considérables, tandis que les trois autres sont peu profonds, et quelquefois même tout à fait à à sec. Les deux premiers forment une île qui a près de 12 verstes d'étendue. Les rives du Lagatchine sont plates, et son courant est rapide. Une pointe, part de l'extrémité occidentale du rivage, et s'avance assez loin dans la mer. J'eus beaucoup de plaisir à rencontrer là un chef yakoute, nommé Sozonoff, et plusieurs guides, qui, fidèles à nos conventions, m'amenaient des chevaux de relais.

Un léger vent ayant éclairci l'atmosphère, le 20 juillet, le thermomètre s'éleva à 11 degrés de chaleur. Notre société étant devenue plus nombreuse, je résolus de consacrer un

jour au repos. Nous jetâmes le filet, et prîmes six grosses *nelmas*[1] et près de vingt *tchirs*[2], qui nous servirent à régaler nos nouvelles connaissances : eux, de leur côté, nous aidèrent à raccommoder nos harnais et nos bateaux, qui étaient dans le plus triste état.

Après avoir déterminé la position du campement[3], nous partîmes le lendemain avec des chevaux frais. Après avoir traversé, 13 verstes au delà, un bras de l'Alazéya, nous atteignîmes le Mali-Alazéyski-Protok, que nous passâmes à gué. Ce fut ici que je résolus de passer la nuit. Le rivage bas était couvert d'une herbe rare et d'une grande quantité de bois flotté.

Le 22, un fort vent d'est couvrit le ciel de nuages ; passant ensuite au nord, il amena un brouillard épais. Il fit à midi 9 degrés $\frac{1}{2}$ de chaleur[4]. Continuant à longer

[1] Espèce de saumon : il pèse quelquefois plus de 60 livres.

[2] Autre saumon, plus petit que la nelma.

[3] Longitude, 153° 43′ 10″ $\frac{1}{2}$; déclinaison de l'aimant, 10° à l'E.

[4] Latitude de la station, 70° 48′ 46″; longitude, 152° 59′ 44″.

le rivage durant 6 verstes, nous traversâmes la Boulguina. A 11 verstes de ce point, nous dûmes traverser encore une petite rivière : elle coule entre des rives abruptes, est très-rapide, et a 170 mètres de largeur. La force du vent ne nous permit pas de la traverser à son embouchure dans nos petits bateaux. Il fallut faire 5 verstes $\frac{1}{2}$ vers le nord sur une pointe sablonneuse. Ce fut là que je traversai les deux bras, sur la glace. Notre campement fut établi, 8 verstes plus loin, près la Vchivaya [1]. Ses rives s'élèvent en gradins, son cours est rapide, et elle a près de 170 mètres de largeur. Les Youkaguires lui donnent le nom de *Pila* (la Scie), parce que son courant impétueux, en lavant ses bords, entraîne de la terre, et met à nu, dans les parties inférieures, une grande quantité d'ossements de mammouth. Sur sa rive orientale se trouvent une hutte, une yourte et une grande croix en bois qui, au dire des riverains de l'Indiguirka, a été jetée là par la mer avec du bois flotté; elle portait une

[1] Latitude, 70° 55"; longitude, 152° 15'.

inscription gravée dans le bois : cette inscription est maintenant indéchiffrable.

Nous fîmes 26 verstes le 23 juillet sur une côte basse, et passâmes la nuit au bord de la Délocovaya : le campement fut établi dans un lieu assez élevé. Un vent du nord violent couvrit la plage d'eau, et nous obligea à nous réfugier autre part : les vagues nous atteignirent dans ce nouveau poste, et nous eûmes de la peine à gagner le sommet d'une colline. Le lendemain matin, le vent ayant changé, l'eau baissa, et nous pûmes nous remettre en route le long du rivage. A 5 verstes du campement, nous atteignîmes le Kolimski-Protok, bras occidental de l'Indiguirka. Un vent du nord perçant refroidit la température : il ne fit qu'un degré et demi de chaleur à midi.

Le Kolimski-Protok, qui a 3 verstes de largeur, sépare l'île Kolésovski de la terre ferme : nous longeâmes durant 6 verstes son bord oriental, traversâmes la Propadchaya, et 5 verstes au delà établîmes notre campement près l'embouchure de la Bloudnaya[1].

[1] Latitude, 71°; longitude, 151° 10′.

Cette rivière coule au nord-ouest, et, avant de se jeter dans le Kolimski-Protok, se partage en deux bras : la Malaya-Bloudnaya et la Bolchaya-Bloudnaya. Nous rencontrâmes ici quelques familles de riverains de l'Indiguirka, attirés en ce lieu par la pêche et de bons pâturages. Je laissai chez eux nos chevaux sous la surveillance d'un Yakoute, et partis en bateau, accompagné d'un Cosaque et d'un homme du pays, pour le village de Yédomka, éloigné de 60 verstes. Il semblait que la saison, que l'on nomme ici *été*, était sur le point de finir : il neigea et il grêla le 25 et le 26 juillet, et dans les derniers jours du mois, le thermomètre marqua 1 degré de froid.

Nous avancions lentement contre le courant, quoique quatre chiens halassent le bateau et que les guides fissent force de rames ; lorsque les sinuosités de la rivière le permettaient, nous étendions une voile en peau de renne. J'arrivai à Yédomka, après une course de seize heures [1]. Ce village, situé

[1] Latitude 70° 56′ 30″; longitude, 151° 6′.

au point où la Pétrovaya débouche dans le Kolimski-Protok, se compose de trois yourtes et d'une *isba russe :* elles étaient vides; tous les habitants étaient partis pour la pêche et la chasse. L'approche de l'hiver se faisait sentir ici : la neige recouvrait tous les environs à un demi-pied de profondeur. Un vent du nord, aussi froid que perçant, nous obligea à faire halte. Kotchevtchikoff, habitant des rives de l'Indiguirka, arriva le soir dans l'espoir de se procurer du tabac de Tcherkask : les habitants du pays s'en procurent chez les marchands russes de passage, en échange de pelleteries ou de poisson. L'arrivée de ce bon vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, et aimant à causer, produisit un agréable changement dans notre société. Je lui donnai du tabac, et nous passâmes la soirée gaîment. Mon hôte connaissait tous les affluents de l'Indiguirka, et promit de m'accompagner jusqu'à Rouskoyë-Oustyë. Nous partîmes ensemble le lendemain. Kotchevtchicoff me raconta chemin faisant l'histoire de sa vie, qui est assez remarquable.

Il naquit à Kirensk ; à l'âge de quinze ans, son frère l'emmena avec lui dans un voyage par eau sur la Léna. (Autrefois les habitants de cette contrée se réunissaient souvent en sociétés pour entreprendre des courses pareilles.) Quarante personnes partirent avec les Kotchevtchikoff. Ils se mirent en route sous le commandement d'un habitant de Kirensk, nommé Afanasi, et descendirent la Léna en *kotch* (bateau du pays), dans l'espoir de découvrir une contrée riche en ivoire fossile. Ils passèrent, en effet, deux années dans une *toundra* inhabitée, mais abondante en dents de mammouth : leur unique nourriture consistait en poisson, et encore n'en avaient-ils pas suffisamment. L'hiver suivant, la misère et les maladies en emportèrent plusieurs : Afanasi fut au nombre des morts. Ceux qui restaient, désirant quitter ce lieu, choisirent l'aîné des Kotchevtchikoff pour les commander (il passait pour le plus habile batelier). Ils s'embarquèrent donc, et atteignirent la mer Glaciale, où ils naviguèrent longtemps à l'aventure, luttant sans cesse contre la misère, les dangers

et la faim. Après s'être complétement égarés dans des parages inconnus, ils finirent par faire naufrage près de l'embouchure de l'Indiguirka. Ici les deux frères se séparèrent de leurs compagnons, et, après avoir réuni le peu d'effets qu'ils avaient pu sauver, ils se dirigèrent dans l'intérieur du pays. Les Kotchevtchikoff élevèrent une hutte au bord d'une rivière poissonneuse, et y passèrent l'hiver. L'été suivant, ils rencontrèrent deux hommes, et ayant entendu parler des brigandages exercés par les habitants du village de Yédomka, qui se trouvait à peu de distance, ils crurent avoir affaire à des ennemis, et se disposèrent à les attaquer : bientôt ils reconnurent que c'étaient des Russes qui cherchaient fortune. Ces hommes engagèrent les Kotchevtchikoff à s'embarquer avec eux sur l'Indiguirka pour la remonter en kotch. Ils partirent; mais bientôt une querelle s'étant élevée entre les Russes et les deux frères, ceux-ci, qui virent que leurs compagnons de route étaient des hommes dangereux, résolurent de quitter secrètement le bateau, et de s'en retourner à leur hutte : c'est ce qu'ils

firent pendant la nuit. Ils vécurent encore dix-huit mois dans la toundra sans communiquer avec personne. Un jour enfin, se trouvant à la chasse, et poursuivant un renne fort loin de leur demeure, le hasard les conduisit au village de Rouskoyë-Oustyë. Les quinze Russes qui habitaient alors ce village les reçurent à bras ouverts. Les deux frères avaient été trop éprouvés pour ne pas apprécier cet accueil hospitalier : renonçant désormais à courir les aventures, ils se fixèrent à Rouskoyë-Oustyë pour ne plus le quitter. Quant à leurs anciens compagnons de route, nul ne put leur dire ce qu'ils étaient devenus.

Le bon vieillard paraissait fort aise d'avoir trouvé un homme qui prêtât l'oreille au récit de ses aventures; il le continuait encore lorsque nous arrivâmes, le 27 juillet, au petit village de Stantchik [1]. Ce village avait reçu un accroissement de population : les habitants de Yédomka s'y étaient transportés avec tout leur avoir.

[1] Latitude, 70° 51'; longitude, 150° 12'.

Le rivage, en cet endroit, est couvert de bois flotté. La Loundouchina, qui se jette ici dans le Kolimski-Protok, est très-poissonneuse.

Le lendemain matin (28 juillet) nous nous mîmes en route par 13 degrés ½ de chaleur, et atteignîmes, après vingt-trois heures de route, Rouskoyë-Oustyë, où le vieux Kotchevtchikoff nous reçut avec une généreuse hospitalité. Je pris le parti de demeurer en ce lieu jusqu'à la mi-septembre, pour m'en retourner en traîneau à Nijné-Kolimsk, par le chemin le plus direct. On m'assigna une habitation séparée, où je pus m'établir assez commodément. Lorsque l'état de l'atmosphère le permettait, j'entreprenais des courses dans l'intérieur du pays, et m'occupais d'observations astronomiques[1].

Le petit village de Rouskoyë-Oustyë se compose en tout de quatre huttes; il est situé sur la rive gauche du Rouskoyë-Oustyë, bras

[1] Latitude, 71° 19″; longitude (déterminée par 78 distances de la lune au soleil), 149° 30′ 53″ ¼; déclinaison de l'aimant, 10° à l'E.

CHAPITRE ONZIÈME.

TROISIÈME VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1822.

L'ÉTÉ de 1821, après avoir cruellement éprouvé les habitants de Nijné-Kolimsk, allait finir. Un hiver long et douloureux commençait. La misère était générale.

La chasse au renne ayant été malheureuse, et la pêche ayant été contrariée par les inondations et un hiver précoce, il en résulta une affreuse disette. Une autre calamité, inconnue jusqu'alors aux habitants de Nijné-Kolimsk, vint s'y joindre : ce fut une violente épizootie, qui emporta la majeure partie des chiens, animal tout à fait indispensable dans ces contrées. Divers symptômes de maladie parmi ces animaux s'étaient montrés en été sur les rives de l'Indiguirka, de la Yana et de la Léna; au commencement de l'hiver, ils apparurent aussi dans le district de Ko-

limites sont strictement observées dans la distribution des piéges.

Ce sont les femmes et les enfants qui s'occupent de la pêche en été, tandis que les hommes se dispersent dans la *toundra* pour y faire la chasse aux rennes et aux oies, ainsi que pour ramasser des dents de mammouth, qui forment un des principaux objets de commerce. Les dents ramassées se rassemblent en tas, auxquels chaque propriétaire met une étiquette. Ces tas restent abandonnés jusqu'à l'hiver : alors chaque propriétaire arrive en *narta* pour ramasser l'ivoire et le transporter à son habitation. Il n'existe point d'exemple qu'un pareil dépôt ait été soustrait à son légitime possesseur.

Les cygnes et les oies fréquentent plutôt les bords de l'Indiguirka que ceux de la Kolima; le contraire a lieu pour le poisson, qui est beaucoup plus abondant dans la Kolima que dans l'Indiguirka. Les lacs qui l'avoisinent renferment un poisson d'une espèce particulière, auquel on a donné le nom de *poisson rouge* (krasnaya riba).

Les riverains de l'Indiguirka sont infini-

ment plus laborieux et plus industrieux que ceux de la Kolima, et cependant ces derniers sont infiniment plus riches : cela provient de ce que les villages de la Kolima se trouvent pour ainsi dire sur le *grand chemin* des marchands de Yakoutsk, qui leur achètent leurs pelleteries. L'Indiguirka, au contraire, est éloignée, et les habitants de ses rives n'ont d'autre moyen de se défaire des produits de la contrée (les fourrures et l'ivoire), que de les vendre au petit nombre de marchands qui fréquentent ces lieux ; ceux-ci n'entreprennent un voyage aussi pénible qu'avec l'espoir de gros bénéfices. L'ivoire et les fourrures les plus précieuses leur sont vendus à vil prix par les riverains de l'Indiguirka, qui gagnent à peine de quoi vivre!

Près de Rouskoyë-Oustyë existent des vestiges de grands villages et de campements; mais l'on ignore à qui ils ont appartenu. D'après une ancienne tradition, ces lieux furent autrefois habités par les Omoks. Cette peuplade nombreuse se serait dirigée à l'ouest, mais sans laisser de traces de son passage. Les premiers Russes qui fréquentèrent les

rives de l'Indiguirka rencontrèrent de nombreux vestiges d'habitations. Maintenant encore on découvre quelquefois des haches en jaspe, et divers outils, qui diffèrent tout à fait de ceux qui sont actuellement en usage; en un mot, tout atteste que cette contrée fut habitée autrefois par un peuple nombreux.

Quelques habitants des villages environnants vinrent me visiter à Rouskoyë-Oustyë; ils me donnèrent en cadeau de l'oléni-zdor, c'est-à-dire de la graisse extraite du dos du renne : c'est le mets le plus recherché du pays. Je leur distribuai à mon tour du thé et du tabac.

Les premiers glaçons apparurent sur l'Indiguirka le 2 septembre. Ses rives, à cette époque, étaient déjà garnies de bordures de glace. Trois jours après la rivière fut prise, et dès le 5 septembre on put la parcourir en traîneau.

M. Anjou arriva ici le 23 septembre, après avoir reconnu les côtes de la mer Glaciale depuis l'embouchure de la Yana jusqu'à Rouskoyë-Oustyë. Je m'étais occupé durant mon séjour à ranger mes notes en ordre : ce

Glaciale commença le 13 mars. Nous emportions des vivres pour quarante jours, et de quoi nourrir les chiens pendant trente-cinq. Le lendemain nous atteignîmes le Bolchoy-Baranoff-Kamene ; nous nous y approvisionnâmes de bois flotté, ce qui rendit les traîneaux très-lourds [1].

On repartit le 16 à midi, par un vent d'est perçant, un temps nébuleux et une neige épaisse. Les parties nord et nord-ouest du cap se composent de rochers schisteux, hauts de 13 mètres, plongeant à pic dans la mer, et coupés de temps à autre par d'étroites vallées. Après avoir fait 8 verstes, nous atteignîmes l'extrémité nord du cap. On y remarque plusieurs rochers séparés en forme de piliers, qui, vus à distance, donnent au cap l'apparence d'un château fort en ruines.

[1] Sachant par expérience que le mélèze qui croît dans le pays brûle mal, j'avais fait couper du bois de bouleau, pendant l'été, sur les bords de l'Aniouy (la Kolima n'en produit point); ce bois avait été transporté à Nijné-Kolimsk. Nous en emportions pour quinze jours, et en outre pour quatre jours de graisse de poisson mêlée avec de la mousse et des copeaux.

CHAPITRE ONZIÈME.

TROISIÈME VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1822.

SOMMAIRE DU CHAPITRE ONZIÈME.

La famine sur les rives de la Kolima. — Épizootie parmi les chiens; précautions prises pour préserver ceux de l'expédition. — Départ. — Le cap Baranoff. — Nous nous avançons sur la mer Glaciale.—Montagnes de glace à traverser. — Chiens exténués. — Nous tuons un ours blanc; grand nombre de ces animaux.—Campement assailli par des ours blancs. Chasse à l'ours; chiens blessés. — Beefsteak de viande d'ours.—Barrières de glace; tentatives faites pour les franchir. — Accident; danger que je cours; attelage égaré.—Difficultés inouïes.—Vivres déposés dans la glace. — *Toroses d'ancienne formation* et *toroses de nouvelle formation*. — Illusion d'optique. — Youkaguire, médecin et chirurgien. — Le jour de Pâques. — Veau marin. — Les montagnes de glace augmentent. — Conseil assemblé. — M. Matiouchkine envoyé en reconnaissance; dangers qu'il court; mer libre; brisement des glaces; horrible et magnifique spectacle. — Nous rebroussons chemin; danger imminent. — Nouvelle reconnaissance faite par M. Matiouchkine. — Crevasses dans la glace.—Considérations sur l'existence problématique d'une terre dans la mer Glaciale. — Nous nous arrêtons au 72° 2′ de latitude. — Vivres retrouvés intacts. — Nous tuons un ours

blanc. — Canards noirs (*anas nigra*). — Nouvelles tentatives pour pénétrer dans le nord. — Changements de direction répétés. — Manque de nourriture pour les chiens. — *Toroses*. — Arrivée sur la côte ; impression produite par son aspect. — Nous rencontrons M. Anjou. — Toungouses mourant de faim ; vivres distribués. — Arrivée à Nijné-Kolimsk. — J'y trouve des dépêches. — Le printemps.

CHAPITRE ONZIÈME.

TROISIÈME VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1822.

L'ÉTÉ de 1821, après avoir cruellement éprouvé les habitants de Nijné-Kolimsk, allait finir. Un hiver long et douloureux commençait. La misère était générale.

La chasse au renne ayant été malheureuse, et la pêche ayant été contrariée par les inondations et un hiver précoce, il en résulta une affreuse disette. Une autre calamité, inconnue jusqu'alors aux habitants de Nijné-Kolimsk, vint s'y joindre : ce fut une violente épizootie, qui emporta la majeure partie des chiens, animal tout à fait indispensable dans ces contrées. Divers symptômes de maladie parmi ces animaux s'étaient montrés en été sur les rives de l'Indiguirka, de la Yana et de la Léna ; au commencement de l'hiver, ils apparurent aussi dans le district de Ko-

limsk. Sachant que la réussite du voyage que j'allais entreprendre dans la mer Glaciale, dépendait uniquement du nombre et de la qualité des chiens, je fis tout mon possible pour garantir ceux dont je disposais, de l'épidémie. Je me proposais d'en réunir cent et de les expédier immédiatement à l'embouchure de la Baranikhina, afin de les isoler: ils devaient transporter une partie de nos provisions dans la hutte que j'y avais fait construire en été; mais avant que ce projet eût été mis à exécution, l'épizootie s'accrut à un tel point, que je ne parvins à réunir et à expédier en tout que 36 chiens. La mortalité augmentait avec le froid, et elle s'étendit à tous les villages environnants. Les habitants, éprouvés par des disettes annuelles, les supportent avec une sorte de résignation; mais la perte d'un animal indispensable à leur existence, les réduisit au désespoir. La plupart durent s'atteler eux-mêmes aux traîneaux, pour transporter dans leurs demeures le bois nécessaire pour l'hiver, et le poisson qu'ils avaient pêché dans diverses rivières. Privés de leurs chiens, il leur fallut renoncer

à faire la chasse aux animaux à fourrure : l'abattement et la douleur se répandirent en tout lieu!

Ce fut ainsi que nous atteignîmes l'année 1822; l'instant du départ approchait. Le district de Kolimsk ne pouvant me fournir ce qui m'était nécessaire, j'expédiai un Cosaque (homme de confiance) aux rives de l'Indiguirka, pour s'y procurer des chiens, qu'il devait conduire à Bolchoyë-Tchoukotchyë : j'appris le 5 mars, qu'il n'était parvenu à se procurer que quarante-cinq chiens au lieu de soixante.

L'épizootie perdit de sa force lorsque les froids commencèrent à diminuer; elle finit par cesser complétement. Cependant les malheureux habitants du district avaient vu périr les quatre cinquièmes de leurs chiens! Les *stanitsas* (villages cosaques) en avaient moins perdu; ces Cosaques voyant dans quel embarras j'étais, s'associèrent à quelques habitants de Nijné-Kolimsk, et mirent à ma disposition vingt nartas attelées. Nous nous trouvions avoir alors 300 chiens; par malheur, il n'y en avait pas plus de soixante,

dans ce nombre, qui fussent en état d'entreprendre un long voyage. Il fallut renoncer à partager l'expédition en deux divisions, comme je l'avais projeté, et choisir un point de départ moins éloigné que l'embouchure de la Baranikhina. Nous éprouvâmes même beaucoup de difficulté à réunir les objets nécessaires, à Soukharnoyë.

Tous les préparatifs étant faits, on put enfin se mettre en route. Je quittai Nijné-Kolimsk le 10 mars, accompagné de M. Matiouchkine, de M. Kozmine et du matelot Nekhorochkoff [1]. Outre cinq *nartas*, destinées aux voyageurs et attelées des meilleurs chiens, nous emmenions dix-neuf *nartas* pour le transport des vivres. Parmi les guides, il s'en trouvait un qui savait la langue des Tchouktchas, et pouvait servir d'interprète en cas de besoin.

Nous arrivâmes à Soukharnoyë le 12, et consacrâmes la journée du lendemain à divers préparatifs. Notre voyage sur la mer

[1] M. Kiber, dont la santé était chancelante, avait néanmoins désiré nous accompagner; mais, arrivé à Soukharnoyë, il se sentit trop faible pour poursuivre, et rebroussa chemin.

se pouvait pourtant que ce ne fussent que d'épaisses vapeurs. C'est en cet endroit que le campement fut établi. Le point le plus avancé de notre excursion de l'année précédente devait se trouver à 30 verstes, à l'ouest.

La veille, j'avais expédié M. Matiouchkine, avec deux nartas et des vivres pour cinq jours, vers le nord-est, pour exécuter une reconnaissance. Je partis moi-même ce jour-là avec M. Kozmine, et me dirigeai vers le nord : nous emmenions trois nartas, et emportions des vivres pour trois jours. Il avait été convenu que nous nous retrouverions, le 29, dans l'endroit où les vivres étaient déposés. Je déterminai la situation du lieu à 14 verstes du campement[1] : c'est là que se trouve la limite des glaces permanentes; elles sont remplacées par des *toroses* formés par l'accumulation annuelle des glaces. Ces glaces, de formation récente, se distinguent des autres par leur couleur bleuâtre, leurs arêtes nues et tranchantes, et une sorte de régularité

[1] Latitude, 70° 52'; longitude, 1° 56'.

De ce point nous nous dirigeâmes au nord-est, sur la mer. Mon dessein était d'atteindre au 71e degré ½ de latitude, de manière à couper le méridien du cap Chélagsk à 150 verstes de ce cap; d'établir là un dépôt de vivres, et, après avoir fait rebrousser chemin aux traîneaux déchargés, de m'avancer au nord-est, puis au nord-ouest. D'après ce plan, ce voyage-ci serait devenu le complément de celui de l'année précédente; il devait servir en outre à jeter du jour sur l'existence supposée d'une terre dans ces parages.

A 1 verste ½ du rivage, nous rencontrâmes une chaîne de grands *toroses*, entre lesquels on fit 18 verstes. Deux traîneaux s'étant brisés, nous dûmes faire halte et camper en cet endroit. Les traîneaux de transport étaient demeurés en arrière, ils nous rejoignirent à une heure avancée de la nuit, et dans le plus triste état. Le passage des rochers de glace leur avait fait un tel mal, qu'il fallut sacrifier le bois de bouleau que nous emportions pour les raccommoder. Ce fastidieux travail remplit la journée du lendemain. Le 18, on se remit en route à

onze heures du matin. Le temps était brumeux, il faisait 13 degrés de froid, et il tombait de la neige. Les *toroses* allaient en diminuant et finirent par disparaître complétement. Ils furent remplacés par une plaine sans bornes, parsemée de petites collines de neige. Cette neige profonde fatiguait beaucoup les chiens [1].

Les traîneaux de transport se brisant à tout moment, nous ne parcourûmes que 23 verstes le 18 mars. On tua ce jour-là un grand ours blanc, dont la chair et la graisse procurèrent un bon repas aux chiens, ce qui leur donna de la vigueur. Il fit 25 degrés de froid pendant la nuit : ce froid se soutint le lendemain; mais le temps étant calme, il ne nous parut pas très-sensible. L'atmosphère s'étant éclaircie vers midi, nous pûmes distinguer le cap Baranoff dans le lointain.

[1] La quantité de neige qui tombe dans cette partie de la mer Glaciale doit être considérable, à en juger d'après la compacité et l'épaisseur des couches de neige (plus de 4 mètres); leur direction indiquait que les vents du nord y règnent habituellement. Latitude, 69° 56′ $\frac{1}{2}$; longitude (calculée) du cap Baranoff, 14′.

Nous parcourûmes 18 verstes, de neuf heures à midi, sur une plaine de glace assez unie[1] : 36 verstes furent franchies en tout ce jour-là, car la violence du chasse-neige nous contraignit à nous arrêter de bonne heure. Trois traîneaux de transport vides ayant été renvoyés à Nijné-Kolimsk, il nous en restait quatorze : sur ce nombre, douze seulement nous rejoignirent dans la nuit; on ne savait ce qu'étaient devenus les deux autres ! Je m'inquiétai beaucoup de ne pas les voir venir, à cause du grand nombre d'ours blancs qui fréquentent ces lieux. L'un de ces formidables animaux parvint à pénétrer dans notre camp; par bonheur, on s'aperçut à temps de sa présence, et il fut tué avant d'avoir pu nous faire aucun mal. Nous passâmes la nuit dans une inquiétude mortelle sur le sort de nos gens. Dès que le jour parut, j'expédiai du monde à leur recherche. Ils finirent enfin par nous rejoindre. J'appris que les malheureux, égarés dans un tourbillon de neige, avaient perdu la trace des traîneaux qui les précé-

[1] Latitude, 70° 12'; longitude, 50'.

daient; sur ces entrefaites, la nuit étant survenue, ils furent contraints de s'arrêter, et de passer une nuit glaciale, sans feu et sans nourriture. Entourés d'ours blancs, ils ne parvinrent à les tenir à distance qu'en jetant de grands cris auxquels les chiens mêlaient leurs aboiements!

J'établis un dépôt de vivres dans le lieu où nous nous trouvions, et fis rebrousser chemin à trois traîneaux vides. Malgré la violence du vent et le chasse-neige, je parvins à faire quelques observations[1].

Le 21, le vent s'apaisa et passa à l'est. Le ciel s'éclaircit un peu, mais l'horizon était couvert de nuages. Il faisait 19 degrés de froid. Nous partîmes à dix heures, et nous dirigeâmes au nord-est, à travers des *toroses*. A midi je pris hauteur[2]. Vers le soir nous tuâmes un grand ours blanc, qui, dans le feu du combat, blessa trois de nos meilleurs chiens. Quelques-uns des guides, mécontents de l'ordinaire, se décidèrent, malgré le dé-

[1] Latitude, 70° 19′ $\frac{1}{2}$; longitude, 1° 6′ à l'E.
[2] Latitude, 70° 26′; longitude, 1° 22′.

goût général, à manger de la viande d'ours grillée : ils nous dirent qu'elle avait un excellent goût! Il fit 25 degrés de froid pendant la nuit. Le 22, après avoir réparé les traîneaux brisés, et avoir déterminé la position du lieu, nous nous remîmes en route [1].

Les chiens avançaient avec peine, à cause de la profondeur de la neige : les rochers de glace, sur lesquels il leur fallait hisser les traîneaux, les fatiguaient beaucoup. Comme nous cheminions très-lentement, nous ne pûmes franchir ce jour-là que 14 verstes. Les traîneaux de transport nous rejoignirent au campement, six heures après notre arrivée : je leur avais donné l'ordre de marcher réunis, pour éviter de s'égarer dans le chasse-neige.

Le 23 mars, le vent appelé *vent chaud* (vent d'est sud-est) se mit à souffler, ce qui nous fit beaucoup de plaisir : son influence fut telle, que la température s'adoucit tout à coup, et le thermomètre ne marqua plus

[1] Latitude, 70° 39′; longitude, 1° 51′; déclinaison, 14° $\frac{1}{2}$ à l'E.

qu'un degré et demi de froid. Nous nous dépêchâmes de profiter du beau temps pour faire sécher nos vêtements imbibés d'eau. En un clin d'œil tentes et nartas se couvrirent d'une foule de vêtements divers; l'uniforme et le *sanayak*, l'Europe et l'Asie s'y rencontraient côte à côte. Autour de cette garde-robe, ainsi étalée, les voyageurs allaient et venaient : l'empressement de chacun d'eux à se choisir un meilleur emplacement, plus exposé au vent, les physionomies empreintes du bien-être que nous éprouvions de respirer un air qui nous semblait chaud; le tout ensemble formait un tableau des plus comiques!

M. Matiouchkine alla faire une reconnaissance, pour tâcher de découvrir un passage vers l'est à travers les rochers de glace. Il fut de retour deux heures après, et m'annonça qu'il avait aperçu une bande de glace unie du côté de l'ouest, et que c'était là la seule route qui lui avait paru praticable [1]. Nous partîmes immédiatement; mais d'énormes

[1] Latitude, 70° 42′ 4; longitude, 1° 51′.

rochers de glace ne tardèrent pas à se présenter : leur passage fut non-seulement difficile, mais qui plus est très-dangereux. Je faillis être tué en traversant une de ces chaînes : au moment d'atteindre au sommet du bloc, la courroie qui attachait l'attelage au traîneau se rompit ; les chiens descendirent par le côté opposé avec la vitesse de la flèche, tandis que je demeurai immobile dans mon traîneau, au sommet du rocher. Pour surcroît de malheur, les chiens rencontrèrent chemin faisant des traces d'ours, et se précipitèrent dans cette direction en hurlant; je les perdis bientôt de vue. Cet accident rendait notre situation critique, car il paraissait devoir nous priver du meilleur de nos attelages. Nos recherches furent d'abord vaines pour découvrir les fugitifs ; enfin nous les retrouvâmes arrêtés entre deux glaçons, où la longue courroie d'attelage, qu'ils traînaient après eux, s'était prise : les efforts que ces pauvres animaux avaient faits pour se dégager les avaient exténués !

Nous ne parvînmes à parcourir que 6 verstes en quatre heures. Un rocher de

glace, près duquel le campement fut établi, nous permit de passer la nuit à l'abri du vent. Nous apercevions de ce point, au sud-est, une longue chaîne de toroses. Le vent s'apaisa le matin. Nous nous remîmes en route par un temps nuageux et 11 degrés de froid. Il neigea vers le milieu du jour.

Les difficultés que nous rencontrâmes, le 24, surpassaient toutes celles que nous avions éprouvées précédemment. Nous ne vînmes à bout de traverser une chaîne de toroses, d'une énorme hauteur, qu'en brisant la glace à coups de pic : cette glace était dure et mélangée en quelques endroits avec de l'argile bleuâtre et du sable. Les traîneaux se brisaient à tout moment, et les harnais se déchiraient. La descente des montagnes de glace était ce qui présentait le plus de difficulté : quelque précaution que l'on prît, les traîneaux déviaient souvent, et quelquefois même roulaient dans des fondrières remplies de neige! rien de plus difficile que de les en retirer en pareil cas; car, placés sur le bord du rocher, nous n'avions pour point d'appui qu'une arête unie et glissante.

plus alors que cinq voyageurs et n'avions conservé que trois *nartas*.

La nuit et le lendemain, un épais brouillard couvrit les environs. Vers le matin, cependant, un léger vent du nord éclaircit l'atmosphère pour quelques instants. Le thermomètre marquait cinq degrés de froid.

Après avoir parcouru 3 verstes, sur une glace assez unie, nous rencontrâmes de nouveau des groupes épais de rochers de glace; les espaces qui les séparaient étaient remplis d'une neige profonde et floconneuse. J'examinai les environs du haut d'un glaçon élevé : la glace qui recouvrait la mer était coupée dans toute son étendue par d'épaisses rangées de *toroses*. Il n'y avait d'autre moyen de se frayer un passage que de briser la glace à coups de pic. Après avoir parcouru 5 verstes, à grand'peine, nous atteignîmes un lieu où la route était meilleure, et continuâmes à avancer entre des *toroses* d'ancienne et de nouvelle formation.

Le lendemain il fallut de nouveau traverser une rangée de hauts *toroses*, ce qui nous amena près d'une bande de glace unie; elle

était bornée au nord par une haute muraille formée de masses de glace amoncelées les unes sur les autres. On apercevait de leur sommet, au nord, plusieurs rangées de *toroses* parallèles entre elles; ces *toroses*, de formation récente, avaient une couleur verdâtre : ils ressemblaient de loin aux énormes vagues de l'Océan. On voyait serpenter, en deçà, une bande de glace polie ressemblant à une rivière tortueuse coulant entre des rochers. Les *toroses* d'ancienne formation, situés au sud, étaient de véritables montagnes couvertes de neige. Toute cette partie de la mer Glaciale avait un aspect sauvage : on eût dit une contrée coupée par des fondrières et sillonnée par de profonds ravins.

Le contraste que présentaient les toroses d'ancienne formation avec les toroses de formation récente, situés au nord des premiers, était frappant : il attestait que nous avions atteint la limite des glaces permanentes qui entourent une partie des côtes de la Sibérie. Dès lors il n'était point probable qu'il existât une terre, au nord de ce point. —Nous traversâmes encore deux autres rangées de *toroses*

Hommes et chiens épuisèrent leurs forces à ce travail; tous furent plus ou moins contusionnés. Après avoir parcouru 5 verstes en cinq heures d'efforts continuels, nous nous arrêtâmes! Les traîneaux de transport étant en trop mauvais état pour poursuivre, je pris le parti de déposer nos vivres en cet endroit, et de leur faire rebrousser chemin. Deux grandes fosses furent ouvertes dans la glace; après que les vivres y eurent été descendus, nous bouchâmes l'ouverture avec de gros glaçons, sur lesquels on étendit de la neige; le tout ayant été arrosé, la gelée consolida cette couverture, et la transforma en une masse compacte. Les guides qui allaient s'en retourner à Nijné-Kolimsk, étaient si joyeux d'être débarrassés d'un pareil voyage, qu'oubliant la fatigue, ils se mirent gaîment à raccommoder leurs traîneaux : ce travail achevé, ils passèrent le restant du jour à chanter, à danser et à jouer à différents jeux.

Vers le soir, l'atmosphère s'étant éclaircie, nous aperçûmes deux hauteurs à l'horizon, dont l'une parut être le cap Baranoff : il

se pouvait pourtant que ce ne fussent que d'épaisses vapeurs. C'est en cet endroit que le campement fut établi. Le point le plus avancé de notre excursion de l'année précédente devait se trouver à 30 verstes, à l'ouest.

La veille, j'avais expédié M. Matiouchkine, avec deux nartas et des vivres pour cinq jours, vers le nord-est, pour exécuter une reconnaissance. Je partis moi-même ce jour-là avec M. Kozmine, et me dirigeai vers le nord : nous emmenions trois nartas, et emportions des vivres pour trois jours. Il avait été convenu que nous nous retrouverions, le 29, dans l'endroit où les vivres étaient déposés. Je déterminai la situation du lieu à 14 verstes du campement[1] : c'est là que se trouve la limite des glaces permanentes; elles sont remplacées par des *toroses* formés par l'accumulation annuelle des glaces. Ces glaces, de formation récente, se distinguent des autres par leur couleur bleuâtre, leurs arêtes nues et tranchantes, et une sorte de régularité

[1] Latitude, 70° 52'; longitude, 1° 56'.

Hommes et chiens épuisèrent leurs forces à ce travail; tous furent plus ou moins contusionnés. Après avoir parcouru 5 verstes en cinq heures d'efforts continuels, nous nous arrêtâmes! Les traîneaux de transport étant en trop mauvais état pour poursuivre, je pris le parti de déposer nos vivres en cet endroit, et de leur faire rebrousser chemin. Deux grandes fosses furent ouvertes dans la glace; après que les vivres y eurent été descendus, nous bouchâmes l'ouverture avec de gros glaçons, sur lesquels on étendit de la neige; le tout ayant été arrosé, la gelée consolida cette couverture, et la transforma en une masse compacte. Les guides qui allaient s'en retourner à Nijné-Kolimsk, étaient si joyeux d'être débarrassés d'un pareil voyage, qu'oubliant la fatigue, ils se mirent gaîment à raccommoder leurs traîneaux : ce travail achevé, ils passèrent le restant du jour à chanter, à danser et à jouer à différents jeux.

Vers le soir, l'atmosphère s'étant éclaircie, nous aperçûmes deux hauteurs à l'horizon, dont l'une parut être le cap Baranoff : il

se pouvait pourtant que ce ne fussent que d'épaisses vapeurs. C'est en cet endroit que le campement fut établi. Le point le plus avancé de notre excursion de l'année précédente devait se trouver à 30 verstes, à l'ouest.

La veille, j'avais expédié M. Matiouchkine, avec deux nartas et des vivres pour cinq jours, vers le nord-est, pour exécuter une reconnaissance. Je partis moi-même ce jour-là avec M. Kozmine, et me dirigeai vers le nord : nous emmenions trois nartas, et emportions des vivres pour trois jours. Il avait été convenu que nous nous retrouverions, le 29, dans l'endroit où les vivres étaient déposés. Je déterminai la situation du lieu à 14 verstes du campement[1] : c'est là que se trouve la limite des glaces permanentes; elles sont remplacées par des *toroses* formés par l'accumulation annuelle des glaces. Ces glaces, de formation récente, se distinguent des autres par leur couleur bleuâtre, leurs arêtes nues et tranchantes, et une sorte de régularité

[1] Latitude, 70° 52'; longitude, 1° 56'.

Hommes et chiens épuisèrent leurs forces à ce travail; tous furent plus ou moins contusionnés. Après avoir parcouru 5 verstes en cinq heures d'efforts continuels, nous nous arrêtâmes! Les traîneaux de transport étant en trop mauvais état pour poursuivre, je pris le parti de déposer nos vivres en cet endroit, et de leur faire rebrousser chemin. Deux grandes fosses furent ouvertes dans la glace; après que les vivres y eurent été descendus, nous bouchâmes l'ouverture avec de gros glaçons, sur lesquels on étendit de la neige; le tout ayant été arrosé, la gelée consolida cette couverture, et la transforma en une masse compacte. Les guides qui allaient s'en retourner à Nijné-Kolimsk, étaient si joyeux d'être débarrassés d'un pareil voyage, qu'oubliant la fatigue, ils se mirent gaîment à raccommoder leurs traîneaux : ce travail achevé, ils passèrent le restant du jour à chanter, à danser et à jouer à différents jeux.

Vers le soir, l'atmosphère s'étant éclaircie, nous aperçûmes deux hauteurs à l'horizon, dont l'une parut être le cap Baranoff : il

se pouvait pourtant que ce ne fussent que d'épaisses vapeurs. C'est en cet endroit que le campement fut établi. Le point le plus avancé de notre excursion de l'année précédente devait se trouver à 30 verstes, à l'ouest.

La veille, j'avais expédié M. Matiouchkine, avec deux nartas et des vivres pour cinq jours, vers le nord-est, pour exécuter une reconnaissance. Je partis moi-même ce jour-là avec M. Kozmine, et me dirigeai vers le nord : nous emmenions trois nartas, et emportions des vivres pour trois jours. Il avait été convenu que nous nous retrouverions, le 29, dans l'endroit où les vivres étaient déposés. Je déterminai la situation du lieu à 14 verstes du campement[1] : c'est là que se trouve la limite des glaces permanentes; elles sont remplacées par des *toroses* formés par l'accumulation annuelle des glaces. Ces glaces, de formation récente, se distinguent des autres par leur couleur bleuâtre, leurs arêtes nues et tranchantes, et une sorte de régularité

[1] Latitude, 70° 52′; longitude, 1° 56′.

dans la forme. Après avoir fait 5 verstes sur une bande de glace unie, nous fûmes très-surpris de rencontrer des traces de traîneaux : un examen attentif nous démontra qu'elles provenaient de notre dernier voyage. Comme nous nous trouvions alors à plus de 85 verstes de l'endroit parcouru à cette époque, j'en inférai que les vents de nord-est, qui règnent pendant tout l'été, avaient transporté en entier l'immense espace glacé qui couvrait cette partie de la mer Glaciale vers l'est.

Quelques rochers de glace ancienne se rencontraient là parmi des *toroses* récents : nous campâmes auprès d'une de ces masses, après avoir fait 51 verstes. Les versants des montagnes de glace étaient entièrement recouverts de sable. Le thermomètre marquait 20 degrés de froid. A l'horizon couraient des chaînes de rochers de glace : on apercevait çà et là quelques espaces couverts de glaces brisées et souillés de vase mélangée de sable.

Je déterminai la situation du lieu, le 27 mars au matin[1]; M. Kozmine étant monté

[1] Latitude, 71° 13'; longitude, 2° 13'.

au sommet d'un glaçon élevé, pour examiner les alentours, crut apercevoir deux hauteurs au nord-est : les lunettes furent aussitôt braquées dans cette direction, mais sans succès. Les objets que l'on apercevait à l'œil nu, semblaient être des montagnes de couleur bleuâtre : chose singulière! elles apparaissaient et disparaissaient alternativement. Néanmoins, M. Kozmine et moi étions convaincus que c'étaient des terres; les guides soutenaient au contraire que ce que nous prenions pour des montagnes, était tout simplement d'épaisses vapeurs qui s'élèvent quelquefois de la mer.

A une verste de ce point, nous rencontrâmes un tronc d'arbre pourri et scellé dans la glace. A mesure que nous avancions, les hauteurs bleuâtres devenaient plus distinctes; elles finirent par prendre l'apparence d'une terre montueuse très-rapprochée. Les contours des montagnes se dessinèrent nettement; on distinguait les vallées et même les rochers. Nous nous félicitions d'avoir enfin découvert la terre que nous cherchions, et nous nous dépêchions d'avancer pour y

arriver avant la nuit. Cette joie dura peu, et bientôt tout espoir s'évanouit! Le jour baissait, quand tout à coup l'objet que nous persistions à considérer comme une terre, franchit 40 degrés dans la direction du vent, puis cette masse bleuâtre s'étendit de côté et d'autre, et finit par embrasser tout l'horizon: il nous sembla alors que nous nous trouvions au milieu d'un grand lac, bordé de toutes parts par des montagnes rocheuses.

Désappointés de la sorte, nous passâmes la nuit dans la disposition d'esprit la plus fâcheuse! Nous avions parcouru 40 verstes. Un vent impétueux d'est nord-est se joignait à un froid de 16 degrés.

Le lendemain matin, 28, nous fûmes témoins d'une nouvelle illusion d'optique: il nous parut cette fois que nous étions dans une *toundra* parsemée de collines plates. La position du lieu fut déterminée à midi[1]. Les rochers de glace continuant à être toujours très-élevés, et comme je n'avais pas de temps à

[1] Latitude, 71° 34'; longitude, 2° 50'; déclinaison de l'aimant, 17° à l'E.

perdre pour me trouver à jour fixe au rendez-vous donné à M. Matiouchkine, je me décidai à rebrousser chemin. La route étant frayée, le retour souffrit moins de difficulté; d'ailleurs les chiens courent toujours mieux en s'en retournant. Je fis ce jour-là 50 verstes.

Le 29, un vent d'est frais remplit l'atmosphère d'humidité. Le thermomètre marquait 9 degrés de froid. On remarquait des traces d'ours et d'isatis dans la neige. Nous arrivâmes le soir au dépôt de vivres, où M. Matiouchkine était à nous attendre depuis le matin. Cet officier s'était dirigé au sud-est, et après avoir parcouru 90 verstes en trois jours, avait atteint le 71e degré 10 minutes de latitude, à peu de distance du méridien du cap Pestchani. Le petit nombre de toroses qu'il avait rencontrés l'embarrassèrent moins que la neige, qui, à cause de son manque de consistance, rendit son voyage pénible. Lui aussi avait été induit en erreur par des vapeurs ressemblant à des montagnes. Outre un grand nombre de traces d'isatis, M. Matiouchkine avait aperçu celles d'un renard; ce qui est très-remarquable, car les renards ne

fréquentent point d'aussi hautes latitudes.

Celui de mes guides qui savait la langue des Tchouktchas, fut pris tout à coup de violentes crampes d'estomac. Par bonheur, nous avions un Youkaguire qui, à ce que j'appris, passait à Omokone pour un habile chirurgien. Fier de son talent et très-empressé à saisir les occasions de l'exercer, cet homme ne se séparait jamais de sa lancette! Il se disposa à saigner le guide, et s'en acquitta avec beaucoup d'adresse. Je ne sais si la saignée fit du bien au malade, mais le fait est qu'il se trouva ensuite dans un tel état de faiblesse, que nous dûmes demeurer un jour entier sur place. Nous avions tous alors les yeux enflammés; des lotions spiritueuses soulagèrent ce mal, et des voiles de crêpe noir nous en délivrèrent ensuite tout à fait. Cette journée d'inaction fut consacrée à retirer nos vivres de dessous la glace et à les charger sur les traîneaux. Nous en emportions pour vingt jours.

On se remit en route le 31 mars, à deux heures de l'après-midi, et l'on se dirigea vers le nord. Nous fîmes halte après avoir franchi

12 verstes. Le vent s'était calmé et d'épais nuages couvraient le ciel. Le 1er avril, il s'éleva un vent d'est, qui, passant au sud, éclaircit l'atmosphère. Nous dûmes marcher ce jour-là presque constamment à pied, et souvent aider les chiens à tirer les traîneaux : aussi ne parcourûmes-nous que 20 verstes.

Nous fîmes séjour le 2 avril, à cause de la solennité de Pâques. Une double portion de viande et deux verres d'eau-de-vie par tête répandirent la joie parmi les guides; la pureté de l'air et la douceur de la température y contribuèrent. Ils chantèrent, dansèrent, et s'exercèrent à tirer à la cible, les uns de l'arc, les autres du fusil; toute la journée s'écoula ainsi.

Le temps était beau le lendemain matin; nous repartîmes, mais les *toroses* étaient si serrés que nous ne pûmes faire que 18 verstes. Au passage d'un groupe de rochers de glace, une des *nartas* dévia et roula dans une fondrière : deux guides furent blessés et le traîneau, en tombant, écrasa le meilleur de nos chiens : nous fûmes très-sensibles à la perte de cet animal. Cette partie du voyage

n'apercevait pas le moindre indice de terre, ni à l'est, ni au nord [1].

Comme il ne nous restait de quoi nourrir les chiens que pendant quatre jours, que 200 verstes nous séparaient de notre dépôt de vivres le plus rapproché, et que le printemps approchait, je me décidai à rebrousser chemin. Nous parcourûmes 26 verstes le lendemain (23 avril), en nous dirigeant à l'ouest, à travers des toroses, et dans une neige molle. A midi je pris hauteur [2]. Nous trouvant dans le méridien du cap Pestchani, nous crûmes apercevoir une terre au sud; ce n'était qu'une illusion d'optique. Nous parcourûmes 35 verstes au delà de ce point, et rencontrâmes beaucoup de traces d'ours et de renards polaires.

Le lendemain, après avoir déterminé la

[1] Comme on peut distinguer tout rivage un peu élevé à 50 verstes, et que nous nous trouvions à 80 verstes du cap Chélagsk, on peut en conclure qu'au nord du cap, à une distance de 130 verstes, il n'existe point de terre. Il a déjà été démontré qu'il n'en existe pas non plus à 300 verstes au nord du cap Baranoff.

[2] Latitude, 70° 50'; longitude, 2° 8' à l'O. du cap Chélagsk.

qui, chose singulière, se couvrirent d'une épaisse couche de givre.

Nous parcourûmes 30 verstes, le 6 avril, et atteignîmes le même endroit d'où nous avions rebroussé chemin le 28 mars; en sorte que nous employâmes sept jours à franchir une distance qui, alors, avait été parcourue en deux jours et demi. Le campement fut établi à 10 verstes de ce point. Au nord, s'étendait une chaîne de *toroses*, séparés par une neige profonde, très-difficile à traverser. Il fallait à tout moment soulever les nartas, ou bien aider les chiens à les traîner. L'excès de fatigue ayant occasionné une rechute au guide convalescent, je pris le parti de le renvoyer à Nijné-Kolimsk, afin d'éviter les embarras qu'il pourrait nous occasionner. Il fut placé dans une *narta* attelée de vingt-quatre chiens au lieu de douze, et je lui donnai deux guides pour l'accompagner. Nous nous trouvions alors à 250 verstes des côtes, et à 300 du plus prochain village. La *narta* demeurée sans attelage, fut dépecée, et servit à réparer les autres; quelques vivres et quelques effets furent enfouis dans la glace. Nous n'étions

plus alors que cinq voyageurs et n'avions conservé que trois *nartas*.

La nuit et le lendemain, un épais brouillard couvrit les environs. Vers le matin, cependant, un léger vent du nord éclaircit l'atmosphère pour quelques instants. Le thermomètre marquait cinq degrés de froid.

Après avoir parcouru 3 verstes, sur une glace assez unie, nous rencontrâmes de nouveau des groupes épais de rochers de glace; les espaces qui les séparaient étaient remplis d'une neige profonde et floconneuse. J'examinai les environs du haut d'un glaçon élevé : la glace qui recouvrait la mer était coupée dans toute son étendue par d'épaisses rangées de *toroses*. Il n'y avait d'autre moyen de se frayer un passage que de briser la glace à coups de pic. Après avoir parcouru 5 verstes, à grand'peine, nous atteignîmes un lieu où la route était meilleure, et continuâmes à avancer entre des *toroses* d'ancienne et de nouvelle formation.

Le lendemain il fallut de nouveau traverser une rangée de hauts *toroses*, ce qui nous amena près d'une bande de glace unie; elle

était bornée au nord par une haute muraille formée de masses de glace amoncelées les unes sur les autres. On apercevait de leur sommet, au nord, plusieurs rangées de *toroses* parallèles entre elles; ces *toroses*, de formation récente, avaient une couleur verdâtre : ils ressemblaient de loin aux énormes vagues de l'Océan. On voyait serpenter, en deçà, une bande de glace polie ressemblant à une rivière tortueuse coulant entre des rochers. Les *toroses* d'ancienne formation, situés au sud, étaient de véritables montagnes couvertes de neige. Toute cette partie de la mer Glaciale avait un aspect sauvage : on eût dit une contrée coupée par des fondrières et sillonnée par de profonds ravins.

Le contraste que présentaient les toroses d'ancienne formation avec les toroses de formation récente, situés au nord des premiers, était frappant : il attestait que nous avions atteint la limite des glaces permanentes qui entourent une partie des côtes de la Sibérie. Dès lors il n'était point probable qu'il existât une terre, au nord de ce point. — Nous traversâmes encore deux autres rangées de *toroses*

et campâmes près d'une troisième. J'avais rencontré, chemin faisant, plusieurs *polinas*[1]. Afin d'alléger nos traîneaux et de pouvoir nous avancer davantage vers le nord, nous enfouîmes une partie de nos vivres dans la glace.

Le 9, je fis quelques observations[2] : le thermomètre indiquait 10 degrés de froid.

Après avoir traversé une barrière de glace, nous nous trouvâmes au milieu d'un groupe de toroses irréguliers des formes les plus bizarres; je n'avais encore rien rencontré de pareil jusque-là! Nous avançâmes, pas à pas, pendant sept heures, le pic à la main pour briser la glace, et ne parvînmes à franchir que 3 verstes. Comme aucune amélioration sensible ne se manifestait dans l'état des glaces, et que nous risquions en continuant de la sorte de n'avoir bientôt plus ni chiens ni traîneaux, je consultai les deux officiers qui m'accompagnaient et leur demandai si

[1] Profondeur de l'eau, 14 sagènes $\frac{1}{3}$ (30 mètres 78 cent.); fond de vase verdâtre.

[2] Latitude, 71° 50′; longitude, 3° 20′; déclinaison de l'aimant, 18° $\frac{1}{4}$ à l'E.

isba et à nous réfugier sur le toit, avec nos chiens et tout notre bagage. Munis de deux bateaux pour, en cas de danger, pouvoir nous retirer sur le mont Pantéley, et placés là comme sur un roc au milieu de l'Océan, nous attendions que l'inondation eût cessé. Les habitants ont soin, avant de partir pour la chasse ou la pêche, d'entasser tout leur avoir sur les toits de leurs habitations : ils étaient couverts alors de tonneaux, de caisses, de traîneaux et d'une foule d'objets divers.

Le 31 mai, l'eau commença à décroître, et nous rentrâmes dans l'*isba;* mais nous y vécûmes longtemps dans une atmosphère froide et humide, quoiqu'un feu continuel brûlât dans l'âtre.

et campâmes près d'une t
rencontré, chemin faisan
nas[1]. Afin d'alléger n
pouvoir nous avancer
nous enfouîmes une
la glace.

...de

Le 9, je fis ... omme des
thermomètre ... ues, s'y heurter

Après avoi ... araître dans l'abîme
nous nous ... reparaître bientôt souil-
de toros ... sable à la surface de la mer.
zarres; ... rait donner une idée de cette
pareil ... e destruction! L'immense surface
pen... , morte et immobile, s'ébranle tout à
br...up, se rompt; et des montagnes de glace,
...oulevées par la vague, sont lancées vers le
ciel comme de légers éclats de bois. Le craquement retentissant et continuel des glaces qui se brisent se mêle au bruit des vagues courroucées.

Il y avait donc impossibilité absolue de s'avancer vers le nord. En s'en retournant, M. Matiouchkine ne retrouva plus, en beaucoup d'endroits, les traces de sa narta; l'es-

CHAPITRE DOUZIÈME.

VOYAGE DE M. DE WRANGELL AU BARANOFF-KAMENE, A TRAVERS LA KAMENNAYA-TOUNDRA.

spectacle grandiose, tel qu'il ne s'en rencontre nulle part que dans les régions polaires, et avec lequel le brisement des glaces dans les fleuves les plus grands et les plus rapides n'a aucune analogie! La mer Glaciale se débarrassait alors des glaces qui l'avaient enchaînée pendant tout l'hiver. On voyait de vastes champs de glace s'élever comme des murailles au sommet des vagues, s'y heurter avec fracas pour disparaître dans l'abîme couvert d'écume, et reparaître bientôt souillés de vase et de sable à la surface de la mer. Rien ne saurait donner une idée de cette effroyable destruction! L'immense surface glacée, morte et immobile, s'ébranle tout à coup, se rompt; et des montagnes de glace, soulevées par la vague, sont lancées vers le ciel comme de légers éclats de bois. Le craquement retentissant et continuel des glaces qui se brisent se mêle au bruit des vagues courroucées.

Il y avait donc impossibilité absolue de s'avancer vers le nord. En s'en retournant, M. Matiouchkine ne retrouva plus, en beaucoup d'endroits, les traces de sa narta; l'es-

pace qu'elles avaient occupé était transformé en vastes flaques d'eau! Il fallait se hâter de rétrograder vers notre dépôt de vivres le plus rapproché, avant que la glace se brisât. Nous nous mîmes en route le 10, par un chemin meilleur que je ne l'espérais. Après avoir franchi 16 verstes entre des *toroses,* nous fîmes halte. On apercevait de ce lieu, de nombreuses traces d'ours qui se dirigeaient du sud au nord : ces animaux étaient allés faire la chasse aux veaux marins.

Il tomba de la neige le 11, et le froid fut peu rigoureux. Après avoir déterminé la situation du campement[1], je partis et me dirigeai à l'ouest nord-ouest : nous rencontrâmes bientôt des toroses d'ancienne formation. Mon dessein étant de faire route, de ce point, au nord-est, je commençai par gravir un rocher de glace, d'où la vue s'étendait au loin. Je vis que nous étions entourés de tous les côtés par d'énormes *toroses :* entre le nord-est et le nord-ouest, s'élevaient, en grande quantité,

[1] Latitude, 71° 54'; longitude, 2° 52'.

d'épaisses vapeurs bleues, qui, jointes à un craquement sourd et pareil au bruit lointain de la foudre, annonçaient que la glace ne tarderait pas à se briser dans l'endroit que nous occupions [1].

Ne pouvant pénétrer dans le nord, nous nous dirigeâmes à l'ouest, le long de la chaîne des toroses d'ancienne formation : après avoir franchi 24 verstes, nous fîmes halte en un endroit où ils inclinent au sud-ouest. Le manque de combustible nous faisait beaucoup souffrir : ce qui nous était resté de graisse de poisson avait fondu, et nous avions si peu de bois que l'on n'allumait du feu qu'une fois par jour, pour faire cuire quelques aliments; le reste du temps, il fallait se contenter de manger du poisson sec et gelé, et étancher sa soif avec de la neige.

M. Matiouchkine partit le 12 avril pour chercher un passage au nord, à travers les

[1] Toutes les fois que des crevasses se forment dans les endroits où la glace est épaisse, le contact immédiat de l'air et de l'eau amène un dégagement de vapeurs qui s'élèvent verticalement en forme de piliers d'un bleu foncé.

toroses d'ancienne formation. Il revint trois heures après avec la nouvelle que le passage, quoique difficile, était néanmoins praticable. On partit à l'instant même. Nous venions de franchir 6 verstes, quand je remarquai que la glace était devenue très-mince, qu'elle était crevassée et qu'une couche saline la recouvrait en plusieurs endroits; ce qui indiquait que la glace ne tarderait pas à se briser. Je n'osai point m'aventurer au delà, surtout à cause du vent du nord qui augmentait de plus en plus [1]. Nous nous décidâmes à tenter de nous avancer vers l'est, jusqu'au méridien du cap Chélagsk : on campa à l'endroit où nous avions passé la nuit le 10 avril.

Le 13, nous atteignîmes le dépôt de vivres formé le 6 avril. Tout autour s'étendaient

[1] Latitude, 72° 2′; distance du cap Baranoff, 262 verstes; profondeur de l'eau, 30 mètres, fond de sable et vase verdâtre. La nature de la glace et la profondeur croissante de l'eau font supposer avec vraisemblance que, s'il existe en effet une terre au nord dans cette direction, nous n'avions encore atteint qu'à la moitié de la distance qui la séparerait des côtes de la Sibérie.

des traces d'ours : ces animaux avaient été attirés là par l'odeur, mais n'étaient point parvenus à percer la couverture de glace qui recouvrait les vivres. La fosse ayant été ouverte, nous y trouvâmes de l'eau qui s'y était infiltrée à travers une petite fente. Au reste, les vivres, quoique un peu mouillés, n'étaient point avariés : on demeura le lendemain en place pour les faire sécher et donner aux chiens le temps de se reposer.

Nous repartîmes le 15, par 14 degrés $\frac{1}{2}$ de froid. 36 verstes furent franchies sur une bande de glace unie, entre deux rangées de hauts toroses, qui, se rapprochant de plus en plus, finissaient par former d'énormes masses de glace couvertes çà et là d'un peu de terre. L'espace qui les séparait était occupé par une neige profonde, dans laquelle on courait risque de se perdre, ce qui nous contraignit à rebrousser chemin. Le campement fut établi en tête de la bande de glace. Quoique le thermomètre marquât 20 degrés, nous dûmes passer la nuit sans feu.

On se remit en route le lendemain par un temps clair et calme : nous nous dirigeâmes

à l'est, le long de la barrière de glace. A midi je pris hauteur [1]. Quoique la neige fût profonde, nous franchîmes ce jour-là 30 verstes, et fîmes halte le soir très-tard. La violence du chasse-neige nous obligea à demeurer en place le 17 [2].

Le 18, le vent se calma, et nous nous remîmes en route à travers des *toroses* d'ancienne formation, recouverts de vase verdâtre. Je rencontrai ce jour-là deux ours blancs, auxquels nous nous empressâmes de donner la chasse : elle occasionna une grande perte de temps, malheureusement sans profit. Après un combat long et acharné, l'un des ours fut tué, mais sa chair sur laquelle nous avions compté pour nourrir les chiens, était tellement dure qu'elle ne put servir à cet usage. Un grand nombre de chiens avaient été blessés par l'ours pendant le combat. Nous étions tous tellement fatigués, que nous prîmes le parti de coucher sur place. Pendant la nuit, une immense volée de ca-

[1] Latitude, 71° 30′; longitude, 3° 54′.

[2] Latitude, 71° 18′; longitude, 4° 4′; déclinaison de l'aimant, 18° à l'E.

nards noirs (anas nigra) se dirigeant au nord-ouest, passa sur nos têtes [1].

Le 19 à midi, je déterminai la position du lieu [2]. Le chasse-neige soulevé par un vent de nord-ouest, était si épais, que nous ne parvînmes à faire que peu de chemin.

Le lendemain, nous nous remîmes en route malgré le vent et la neige. A 3 verstes du campement s'étendait une bande de glace étroite, bornée au nord par de hauts toroses. A l'ouest s'élévaient des montagnes de glace ancienne, et à l'est des montagnes de formation récente. Nous profitâmes d'une crevasse pour jeter la sonde [3]. A l'horizon, au sud-est, s'élevaient des colonnes d'une vapeur épaisse d'un bleu foncé. Après une course de 39 verstes, le campement fut établi au sommet d'une chaîne de hauts rochers de glace.

[1] Ces oiseaux, qui en Sibérie annoncent l'arrivée du printemps, s'abattent souvent en si grand nombre sur d'énormes glaçons flottants, qu'ils les recouvrent d'un bout à l'autre.

[2] Latitude, 71° 18′; longitude, 4° 36′.

[3] Profondeur de l'eau, 44 mèt. 73 centim.

stacles physiques insurmontables les en eussent détournés. Toutefois, faisons observer que les glaces brisées, dans l'endroit où nous nous trouvions, étaient très-épaisses et couvertes d'une neige dure, tandis que vers le nord elles étaient, au contraire, minces et dégarnies de neige; en outre, lorsque les vents du nord soufflent en ces parages, ils remplissent toujours l'atmosphère d'humidité : on peut en conclure avec certitude que la constitution de la mer change à mesure que l'on avance vers le nord.

Vers le soir, le soleil se couvrit de nuages. Nous éprouvions beaucoup de difficulté à avancer au sud-ouest à cause de la hauteur des toroses; c'est ce qui m'engagea à me détourner au sud sud-ouest. Nous rencontrâmes chemin faisant un tronc de bouleau; il fut réduit en bûches, que nous emportâmes en remerciant le sort de l'heureuse rencontre. A 19 verstes au delà, nous fûmes arrêtés par d'énormes *toroses*, impossibles à franchir, qui s'étendaient jusqu'au cap Chélagsk : les rochers qui le composent se dessinaient nettement à l'horizon; d'ailleurs on

n'apercevait pas le moindre indice de terre, ni à l'est, ni au nord [1].

Comme il ne nous restait de quoi nourrir les chiens que pendant quatre jours, que 200 verstes nous séparaient de notre dépôt de vivres le plus rapproché, et que le printemps approchait, je me décidai à rebrousser chemin. Nous parcourûmes 26 verstes le lendemain (23 avril), en nous dirigeant à l'ouest, à travers des toroses, et dans une neige molle. A midi je pris hauteur [2]. Nous trouvant dans le méridien du cap Pestchani, nous crûmes apercevoir une terre au sud; ce n'était qu'une illusion d'optique. Nous parcourûmes 35 verstes au delà de ce point, et rencontrâmes beaucoup de traces d'ours et de renards polaires.

Le lendemain, après avoir déterminé la

[1] Comme on peut distinguer tout rivage un peu élevé à 50 verstes, et que nous nous trouvions à 80 verstes du cap Chélagsk, on peut en conclure qu'au nord du cap, à une distance de 130 verstes, il n'existe point de terre. Il a déjà été démontré qu'il n'en existe pas non plus à 300 verstes au nord du cap Baranoff.

[2] Latitude, 70° 50'; longitude, 2° 8' à l'O. du cap Chélagsk.

position du campement [1], nous partîmes et franchîmes 38 verstes, contrariés par les toroses et une neige molle. Vers le soir, une volée très-nombreuse de canards noirs passa par-dessus nos têtes en se dirigeant vers l'ouest.

Quoique le chemin fût pénible, nous fîmes 43 verstes le 26. Je découvris, près de l'endroit où notre campement avait été établi, un tronc de tremble bien conservé. Nos derniers vivres furent épuisés ce jour-là : cependant, comme d'après nos calculs, sur lesquels nous pouvions compter, il ne fallait qu'une journée de marche pour atteindre au dépôt de vivres, nous marchâmes avec confiance le 27. L'événement justifia nos prévisions, et nous rencontrâmes M. Matiouchkine à 10 verstes du dépôt. Auprès se trouvait un gros tronc de bouleau. Pourvus de vivres et de combustible, nous décidâmes de demeurer le lendemain en place pour nous reposer. Les ours avaient rôdé à l'entour du magasin, mais n'étaient point parvenus à y pénétrer.

[1] Latitude, 70° 54'; longitude, 3° 12' à l'E. du cap Chélagsk.

Nous suivîmes pour nous en retourner, notre ancienne route : elle était devenue meilleure, grâce à la gelée qui avait durci la neige entre les toroses : 55 verstes furent parcourues le 29 avril, et 50 verstes le lendemain. Le 1er mai au soir nous atteignîmes la côte, et campâmes entre les deux caps Baranoff.

Malgré l'extrême fatigue, nous nous réveillâmes au point du jour, pressés de contempler une terre qui ne fût point couverte de neige. Le marin de retour d'une longue navigation se réjouit à la vue du rivage; et nous, après *quarante-six jours* de voyage dans les plaines désertes de la mer Glaciale, au milieu de neiges et de glaces éternelles, ayant à lutter sans cesse avec la misère et les dangers, manquant de bois pour allumer du feu, et n'ayant, pour abriter nos membres roidis par le froid et les tempêtes du pôle, qu'une légère tente, nous saluions avec joie la terre et les collines avoisinantes : malgré leur aspect sauvage, elles paraissaient à nos yeux accablés et belles et pittoresques. Une mousse qui commençait à verdir, des buissons nains et le gazouillement de quelques petits oiseaux,

nous annonçaient la prochaine arrivée du printemps et notre retour dans une contrée habitée. Nous nous félicitions les uns les autres d'avoir terminé heureusement ce voyage. Le succès doit être rapporté en grande partie au zèle et à l'activité de MM. Matiouchkine et Kozmine : c'est grâce à eux que les guides, encouragés par l'exemple qu'ils ne cessaient de leur donner, supportèrent volontiers et sans murmure toutes les fatigues et tous les dangers.

Le 4 mai j'arrivai à Pokhotsk, où nous trouvâmes M. Anjou ; la rencontre inattendue d'un camarade et d'un ami nous fit un vif plaisir. Notre joie eût été plus complète sans le triste aspect de la misère qui nous entourait ! Six familles toungouses, mourant de faim, avaient quitté leurs steppes pour se rendre à Pokhotsk dans l'espoir d'y être secourues : elles n'y rencontrèrent qu'une misère pareille à la leur ! Après avoir épuisé le peu de vivres qui leur restaient, ces malheureux en étaient réduits à se repaître des objets les plus dégoûtants ! L'approche du printemps et l'espoir d'une pêche heureuse les empê-

chait seuls de s'abandonner au désespoir. L'aspect de cette population expirante était affreux!.... Nous leur distribuâmes le restant de nos vivres.

Le 5 j'arrivai à Nijné-Kolimsk, après une absence de 57 jours pendant lesquels nous avions parcouru 1355 verstes (1436 kilom.) J'y trouvai des dépêches. L'état de santé de M. Kiber ne s'était point amélioré. Les habitants s'étaient tous dispersés dans la toundra et les forêts, et Nijné-Kolimsk avait alors pour uniques habitants un soldat invalide et une vieille femme : elle nous régala d'un excellent pâté, et nous prodigua les prévenances pour tâcher de nous faire oublier les peines que nous avions souffertes.

Il tomba pour la première fois de la pluie le 10, mais elle fut bientôt suivie par une neige épaisse. Le rivage, dans les endroits les plus exposés au soleil, se couvrit d'herbe le 17 mai, et le 22 la Kolima se débarrassa de ses glaces après avoir été enchaînée cette année-là pendant deux cent cinquante-neuf jours. En même temps l'eau déborda et nous força, le 26, à abandonner l'intérieur de notre

isba et à nous réfugier sur le toit, avec nos chiens et tout notre bagage. Munis de deux bateaux pour, en cas de danger, pouvoir nous retirer sur le mont Pantéley, et placés là comme sur un roc au milieu de l'Océan, nous attendions que l'inondation eût cessé. Les habitants ont soin, avant de partir pour la chasse ou la pêche, d'entasser tout leur avoir sur les toits de leurs habitations : ils étaient couverts alors de tonneaux, de caisses, de traîneaux et d'une foule d'objets divers.

Le 31 mai, l'eau commença à décroître, et nous rentrâmes dans l'*isba;* mais nous y vécûmes longtemps dans une atmosphère froide et humide, quoiqu'un feu continuel brûlât dans l'âtre.

CHAPITRE DOUZIÈME.

VOYAGE DE M. DE WRANGELL AU BARANOFF-KAMENE, A TRAVERS LA KAMENNAYA-TOUNDRA.

SOMMAIRE DU CHAPITRE DOUZIÈME.

Préparatifs du départ. — Navigation sur la Kolima. Rives de la Pantéléyevka. — Cap Krest. — Bateau halé par des chiens. — Village de Pantéley. — Rencontre de M. Bérejnoy ; services qu'il rend à l'expédition. — Ascension sur le mont Pantéley ; plante récoltée par des jeunes filles. — *Dents de mammouth,* but du voyage de M. Bérejnoy ; il part avec M. Matiouchkine pour la baie de Tchaounsk. —Contrée déserte.—Nuit passée sur les bords de la Filipovka. — Vallée habitée autrefois par les élans. —Kamennaya-Toundra (toundra pierreuse). Rives renfermant des ossements de mammouth. — Oies sauvages. — Croix plantée par le capitaine Billings, en 1787. — Les caps Baranoff. — *Argalis* ou béliers sauvages. — Chasse aux oies. — Troupeau de rennes. — Comparaison de nos relèvements avec ceux du capitaine Billings. — Un monument. — Arrivée à l'embouchure de Bolchaya-Baranikhina. — Troupeau de cygnes. — Chevaux attaqués par un ours noir. —Description de la contrée. — Mollusques. —Les voyageurs se dirigent vers l'Aniouy. Tanières d'isatis. — Grues. — Bords de la Poguindéna. —Le loup et l'ours noir. — Végétation. — Mauvais temps ; chemins affreux. — Chevaux échappés. — Les voyageurs s'égarent ; position critique. — Vivres épuisés. — *Bouillie d'écorce d'arbre.* — L'Aniouy. — *Andiltchina,* chant de joie des Youkaguires. — Villages déserts ; aucun moyen de se nourrir ! — Faibles secours fournis par un chef youkaguire. — Arrivée à Nijné-Kolimsk ; M. Matiouchkine y trouve des dépêches.

CHAPITRE DOUZIÈME.

VOYAGE DE M. DE WRANGELL AU BARANOFF-KAMENE, A TRAVERS LA KAMENNAYA-TOUNDRA [1].

Je me proposais de consacrer l'été de 1822 à relever les côtes de la mer Glaciale, de l'embouchure de la Kolima au Bolchoy-Baranoff-Kamene, et à vérifier nos observations astronomiques de l'année précédente. Aussitôt que le débordement périodique du printemps eut cessé, j'expédiai quatre hommes à la cabane que j'avais fait élever sur la Baranikhina, pour y construire un bateau, faire la chasse aux oies et aux cygnes, et pêcher autant de poisson qu'il leur serait possible.

Je m'embarquai le 23 avril, avec M. Anjou, M. Matiouchkine et M. Kozmine, dans notre bateau *la Kolima*. J'inspectai chemin faisant les travaux de la pêche dans les villages de Krestovoyë, Tchernooussoff et Pokhotsk.

[1] Toundra pierreuse.

M. Anjou nous quitta en cet endroit, et se dirigea vers l'Indiguirka. Nous atteignîmes. le 26 juin, le cap Krest, situé sur la rive droite de la Kolima, où se trouvaient alors deux familles russes, qui s'y étaient rendues pour la pêche. La Pantéléyevka se jette dans la Kolima à 15 verstes de ce point. Les environs du cap Krest sont boisés, et leur situation est infiniment plus avantageuse que celle de Nijné-Kolimsk. Le rivage élevé n'est point inondé au printemps; on y rencontre une grande quantité de bois flotté, et les rives comme les îlots offrent d'excellents pâturages. En général, la végétation est infiniment plus vigoureuse ici que dans les environs de Nijné-Kolimsk. Le mélèze y vient bien, le sol fournit des plantes salutaires et quelques baies; des collines et des bois abritent ce lieu contre la funeste influence des vents; en un mot, il serait à désirer que Nijné-Kolimsk fût transporté en un tel endroit. Le rivage, près du cap, est composé d'argile rouge et verte [1].

[1] Direction des couches; du N. E., 60°, au S. E., 30°; inclinaison, 65° à l'horizon.

Le vent contraire nous retint en place tout le jour, et nous ne pûmes nous remettre en route que le 28 juillet. Des rochers de la même espèce que ceux du cap Krest longent la rive septentrionale pendant 15 verstes; puis ils se détournent, et vont toucher au versant occidental du mont Soukharnoy. Ce mont est baigné par la Pantéléyevka, qui prend sa source dans les Béliyé-Kamni, et se jette dans la Kolima par une embouchure qui a près de 26 mètres de largeur. Nous commençâmes ici à remonter la Pantéléyevka. Un attelage de douze chiens halait assez rapidement le bateau contre le courant. Les rives, jusqu'au village de Pantéléyeva, situé à 17 verstes de son embouchure, se composent de terre franche, et sont couvertes d'aunes et de boursaults, parmi lesquels se rencontrent quelques mélèzes calcinés.

L'air était rempli d'essaims de mousquites, véritable plaie des toundras de la Sibérie, en sorte que nous nous réjouissions en arrivant au village de Pantéléyeva de pouvoir nous renfermer dans une hutte pleine de fumée. Ce village est situé sur la rive gauche

de la rivière, au centre d'une vaste plaine garnie d'herbe touffue, et parsemée de lacs poissonneux. Les sept familles qui l'habitent se transportent en été au bord de la Kolima. Le mont Pantéley, dont le sommet est bifurqué, se trouve à 8 verstes de ce point, sur le rivage opposé.

Nous rencontrâmes ici l'infatigable M. Bérejnoy, notre ancien compagnon de route; il me rendit un service signalé, en mettant dix chevaux à ma disposition, et refusa positivement toute espèce de rétribution. Ayant appris que M. Matiouchkine avait le projet de visiter la baie de Tchaounsk, où il se rendait pour chercher des dents de mammouth, M. Bérejnoy lui proposa de voyager de compagnie.

La journée du lendemain fut consacrée à terminer les préparatifs; profitant de quelques instants de loisir et d'un temps favorable, nous allâmes visiter le mont Pantéley. Un étroit sentier s'étend jusqu'à son sommet; il a été frayé par les jeunes filles du village qui vont y récolter le *vaccinium uliginosum* qui y croît en abondance; à partir de la

mi-août, leurs chants folâtres résonnent du matin au soir dans la montagne.

La rive droite de l'Aniouy, sur une étendue de 6 verstes, s'élève insensiblement; plus loin les hauteurs se prononcent davantage, et elles finissent par aboutir au pied de la montagne. Le mont Pantéley abrite la plaine contre les vents du nord, ce qui permet à la végétation de s'y développer. L'épaisse forêt de mélèzes qui garnissait autrefois son versant méridional, fut détruite, il y a cinquante ans, par l'incendie qui dévasta à cette époque toutes les forêts au nord de l'Aniouy. Il est remarquable que le bois n'a commencé à repousser que depuis deux ans; les jeunes arbres forment déjà un très-joli bois, placé au milieu d'une prairie émaillée de fleurs. Plus haut sur la montagne, croissent l'origan, le thym et la camomille; des arbrisseaux avortés végètent dans les endroits pierreux, et enfin on voit apparaître au-dessus, le boursault par petites pousses détachées. Une mousse verte s'étend entre des arbrisseaux bas. Quant au sommet du mont, il est complétement nu. Le contraste que présente

cette cime noire et dépouillée, et le pied de la montagne orné de mélèzes d'un vert éclatant et couvert de fleurs variées, ajoute au charme du paysage.

De ce point nous examinâmes les alentours. Du nord-ouest au sud s'étend une toundra basse, qui se confond avec l'horizon : les lacs dont elle est parsemée garnissent le rivage droit de la Kolima et les embouchures des deux Aniouy. Le fleuve, avec ses innombrables îlots, tantôt couverts de verdure et tantôt dépouillés, se déroule jusqu'à la mer dans une étendue de 130 verstes. Des montagnes plates ne permettaient point à l'œil de pénétrer dans le nord. Derrière elles apparaissaient les cimes neigeuses des monts Soukharnoy, et l'on apercevait au delà les crêtes noires et dentelées des rochers qui bordent la mer Glaciale. A l'est on voyait surgir les Béliyé-Kamni : cette chaîne se dirige à l'est sud-est, ce qui fait qu'elle apparaît de ce point comme un groupe de montagnes séparé. Au sud-est et au sud s'étend une plaine basse, garnie à l'horizon d'une chaîne de montagnes, qui longe les bords

de l'Aniouy et de la Timkina. On découvre ainsi du sommet du mont Pantéley une étendue de près de 300 verstes d'une extrémité à l'autre de l'horizon.

Le sommet est couvert de fragments d'ardoise noire et d'un peu de granit blanc. La pierre qui forme le noyau de la montagne ne se voit nulle part. Le versant sud est beaucoup moins rapide que le versant nord. Je ne remarquai ni crevasses ni ravins. Outre cette sommité, qui est la principale, il en existe une seconde à l'ouest, qui se réunit au mont Sourovi et s'appuie aux Béliyé-Kamni. Le temps était calme et serein. Le thermomètre marquait 1 degré $\frac{1}{2}$ à cinq heures de l'après-midi : au pied de la montagne il en marqua 5 [1].

Au coucher du soleil le mercure descendit brusquement à zéro; plus tard, d'épais nuages entourèrent de toutes parts la montagne et il s'éleva un fort vent d'ouest. Le lendemain matin, le sommet du mont était couvert de

[1] Hauteur de la principale cime au-dessus de Nijné-Kolimsk, 1 491 pieds anglais. Latitude, 68° 57′; longitude à l'E. de Nijné-Kolimsk, 40′; déclinaison de l'aimant, 12° $\frac{1}{4}$ à l'E.

neige : une pluie battante inondait la vallée. Le mauvais temps nous retint ici jusqu'au 1er juillet. Alors l'atmosphère s'éclaircit, l'air redevint chaud, et nous pûmes nous remettre en route. M. Matiouchkine partit avec M. Béréjnoy : ils se dirigèrent vers Ostrovnoyë pour s'y procurer un interprète et se rendre à la baie de Tchaounsk. Quant à moi, il fallait d'après mes instructions que je me dirigeasse au nord, dans la direction des caps Baranoff où j'avais à vérifier les latitudes déterminées par Billings. M. Kozmine m'accompagnait et j'emmenais un matelot et deux Yakoutes avec six chevaux de charge.

Nous parcourûmes 11 verstes le premier jour, sur un terrain plat, entre les monts Pantéley et Sourovoy, et campâmes sur le versant nord de cette montagne près d'un petit lac. La contrée environnante, que rien n'abrite contre les vents du nord, offre un aspect désolé ! Le mélèze, si touffu sur le revers de la montagne, se transforme ici en arbustes rabougris, qui souvent n'ont pas plus d'un pied de hauteur. Des troncs et des buissons calcinés par l'incendie, ren-

dent le tableau encore plus triste. Dans les vallées, entre les montagnes, le sol est argileux; cependant le fond du lac près duquel nous étions campés était garni de sable, ce qui fait que l'eau y était limpide.

Malgré la monotonie du coup d'œil nous passâmes la soirée assez agréablement. L'air était chaud, le ciel pur, et à minuit même le thermomètre marquait 5 degrés de chaleur. Les sommets du Panteley et des Béliyé-Kamni se réfléchissaient dans la surface unie du lac. Je profitai de la tranquillité de l'eau pour prendre au sextant la hauteur angulaire de ces montagnes; cette observation jointe aux angles tirés précédemment et à des hauteurs méridiennes, me mit à même de déterminer la hauteur des deux cimes[1].

Les profonds ravins des Béliyé-Kamni étaient encore remplis de beaucoup de neige, dont une partie ne fond jamais; c'est ce qui a fait donner ce nom à ces montagnes. On n'en apercevait point sur leurs sommets,

[1] Sommet du milieu des Béliyé-Kamni, 2 509 pieds anglais; sommet oriental du mont Pantéley, 1739 $\frac{1}{4}$; sommet occidental, 1 167 pieds.

car des coups de vent violents, la balayent en hiver : il en résulte qu'il est très-difficile de déterminer la hauteur de la ligne des neiges[1]. Le thermomètre marquait 8 degrés de chaleur le 2 juillet au matin.

Nous suivîmes le cours de divers ruisseaux qui descendent des monts Pantéley et Soukharnoy et se jettent dans la petite rivière de Filipovka, sur les rives de laquelle nous campâmes, après avoir fait 20 verstes. La route traversait un marécage glaiseux couvert çà et là d'arbustes avortés et de mélèzes desséchés. Néanmoins, des saules et des mélèzes d'assez bonne venue croissaient au bord de la rivière. On y rencontre le vaciet des marais et la knyagénina (rubus arcticus), qui a les feuil-

[1] Dans les toundras exposées à l'action du soleil le sol ne dégèle pas en été à plus de 18 à 27 cent. de profondeur. On rencontre sur la côte des glaçons échoués qui ne fondent point en été : là comme dans les vallées la neige demeure quelquefois d'un hiver à l'autre. Il est probable que la mer serait enchaînée par une glace éternelle sans la pression exercée par l'eau des fleuves et les vents impétueux qui règnent au printemps. Latitude, 68° 41′ 49″; longitude, 160° 51′; déclinaison de l'aimant, 12° $\frac{1}{2}$ à l'E.

et plus profond que les autres, était une poutre, enfoncée dans la terre, et pareille à celle que nous avions rencontrée l'année précédente au cap Chélagsk. Ce sont là sans doute des monuments élevés par les anciens habitants de la Sibérie, qui visitèrent ces côtes dans le XVII[e] siècle. Nous campâmes en cet endroit (12 juillet); et ayant découvert, à peu de distance, un assez bon pâturage, je me décidai à demeurer en place le lendemain pour donner aux chevaux le temps de se reposer. Le temps était sombre : un vent du nord-ouest soulevait un épais brouillard. A midi le thermomètre n'indiquait qu'un degré de chaleur, et pendant la nuit les petits lacs se couvrirent de glace. Près du campement gisaient quelques ossements de mammouth, en état de décomposition, et des côtes de baleine.

Le 14 juillet, en traversant la rivière au bord de laquelle nous avions passé la nuit, le cheval de M. Kozmine s'effaroucha, et jeta son cavalier dans l'eau. M. Kozmine gagna l'autre bord à la nage. Nous lui fîmes aussitôt changer de linge et d'habits : néanmoins, de crainte qu'il ne prît du froid, si

au matin, le thermomètre marquait 8 degrés de chaleur; il en fit 10 $\frac{1}{2}$ à midi. Cependant, les moustiques nous forçaient à désirer le retour du froid [1].

Continuant à suivre le cours sinueux de la Filipovka, nous nous dirigeâmes au nord, ayant en vue les monts Soukharnoy. Après avoir franchi 10 verstes, nous quittâmes les bords de cette petite rivière, et nous dirigeâmes au nord-ouest pour traverser la chaîne de montagues qui réunit les monts Soukharnoy au Larionovi-Kamene, situé sur la rive droite de la Kolima. Nous nous établîmes en ce lieu pour y passer la nuit. C'est en cet endroit, par le 69° 5 minutes de latitude, que se termine le bois de haute futaie : il est remplacé par de petits arbustes de l'épaisseur d'un doigt. Nous nous trouvions sur la limite de la Kamennaya-Toundra, plaine dépouillée, à perte de vue, parsemée de grosses pierres et de rocs, et entourée de tous côtés par des montagnes à sommets neigeux. Le froid ici était plus sensible, et il nous con-

[1] Latitude, 68° 52′ 59″; longitude, 162° 4′; déclinaison de l'aimant, 13° à l'E.

traignit à nous envelopper dans nos pelisses. Au coucher du soleil, le mercure descendit à 1 degré au-dessous de zéro.

Le lendemain, nous gravîmes la chaîne pendant environ 9 verstes, jusqu'à l'endroit où commence la descente. Nous avions suivi, pour arriver au sommet, un sentier tracé par les rennes; on apercevait de ce point les bouches de la Kolima[1]. Le versant sud s'élève insensiblement, tandis que le versant nord est escarpé et descend dans une vallé étroite, dirigée au-sud-ouest, 56 degrés : elle est formée d'un certain nombre de terrasses basses et parallèles. Je ne vis point de couches de pierres, mais tout l'espace était parsemé de fragments de granit blanc et de schiste noir.

A droite s'élèvent les monts Soukharnoy, formant le nœud d'où partent les chaînes de montagnes qui coupent toute la contrée. Ils se composent d'un certain nombre de sommités séparées, allant au nord nord-est, et couvertes de neiges éternelles. Nous con-

[1] Latitude, 69° 5′ 22″; longitude, 162° 6′; déclinaison de l'aimant, 15° à l'E.

tinuâmes à avancer vers elles, en suivant les sinuosités de la vallée, qui est bornée d'un côté par les monts Soukharnoy, et de l'autre par les hauteurs qui garnissent la rive droite de la Kolima. Pour donner aux chevaux le temps de se reposer, nous fîmes halte près d'une petite rivière, la Kamennaya-Viska, qui se jette dans la Kolima après avoir contourné le versant nord du Larionovi-Kamene. A 8 verstes de ce point, nous traversâmes le premier bras du Soukharni-Routchey, et, 6 verstes au delà, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit au bord d'un autre bras, sur un pré couvert de bonne herbe. Il y avait encore beaucoup de neige dans les vallées. Le thermomètre marqua pendant la nuit, par un léger vent de nord-est, 2 degrés ½ de froid[1].

Le 5, nous traversâmes de nouveau deux bras assez rapides du Soukharni-Routchey: ces cours d'eau se réunissent pour se jeter dans la Kolima. Dans la vallée coule, en outre, le Glouboki-Routchey. Il baigne

[1] Latitude, 69° 17′ 55″; longitude, 162° 3′; déclinaison de l'aimant, 5° ½ à l'E.

de la Baranikhina. Quoique nous fussions en été, la rivière était couverte de glace, à l'exception d'un étroit canal qui occupait le milieu du courant. Lorsque nous nous en retournions, des glaçons se détachèrent des bords, et entourèrent le bateau, qui se trouva arrêté. Nous passâmes ainsi trois jours, sous une pluie battante. Par bonheur, le vent du midi se mit à souffler, emporta les glaçons, et nous délivra.

La Kozminka est moins large que la Baranikhina, mais elle est beaucoup plus profonde. Parmi les divers poissons qui s'y trouvent, on remarque l'omoule (*salmo autumnalis*), et un poisson rouge qui n'existe pas dans la Kolima. Ce poisson-ci a un excellent goût, mais il est malsain : après en avoir mangé, nous ressentîmes des maux de cœur et une faiblesse générale.

Cette partie des rives de la mer Glaciale était mieux pourvue autrefois qu'elle ne l'est actuellement. On rencontre sur la plage de grands tas de fanons de baleine; quelques parties de ces fanons étaient encore si bien conservées que nous nous en servîmes pour

couches de glace et de terre et sont séparées les unes des autres par de profonds ravins. Nous examinâmes la mer du sommet de l'une d'elles. Au nord flottaient d'énormes montagnes de glace, et à l'est du Bolchoy-Baranoff-Kamene qui s'avance fort loin dans la mer, jusqu'à la côte de Sibérie, s'étendait une glace immobile et continue.

Nous atteignîmes le rivage près du Mali-Baranoff-Kamene, au même endroit où, trente-cinq ans auparavant, Billings planta une croix qui existe encore, et sur laquelle on lit : *Année* 1787, 12 *juillet*. Nous nous disposâmes à passer la nuit en cet endroit pour vérifier ses observations. Le temps favorisa nos travaux le lendemain. Le thermomètre marquait 5 degrés de chaleur par un ciel pur et un léger vent de nord-est[1].

De ce point nous nous dirigeâmes à l'est, le long du rivage rocheux, par des sentiers

[1] Latitude, 69° 38′ ; longitude, 162° 49′ ; déclinaison de l'aimant, 12° $\frac{1}{2}$ à l'E. Une diminution aussi sensible dans la déclinaison me surprit d'autant plus qu'elle continue généralement à s'accroître avec la latitude.

rapides et coupés, où nos chevaux s'abattaient et nous obligeaient à nous arrêter fréquemment. Un chemin pareil et des coups de vent continuels dans de profonds ravins, embarrassaient et retardaient le voyage, en sorte que nous eûmes de la peine à atteindre ce jour-là l'endroit où Billings avait observé le 29 juin.

La partie occidentale du cap se compose de quartz commun, dont les matrices renferment des cristaux d'un pouce d'épaisseur. On n'aperçoit point de couches rocheuses, mais tout le sommet du cap est encombré de fragments de schiste noir très-dur mêlé de quartz [1]. Sur la côte, s'étendent des couches irrégulières de granit blanc à grain serré, dont des fragments sont dispersés sur la montagne. Le 8, par un temps clair et 7 degrés de chaleur, nous déterminâmes la position du lieu [2].

Sitôt que nos travaux furent terminés, nous nous dépêchâmes de nous rendre dans

[1] La couche de quartz se dirige au N. E., 20°, et au S. O. 20°; inclinaison, 65° à l'horizon.

[2] Latitude, 69° 41′ 48″; longitude, 163° 19′; déclinaison de l'aimant, 13° à l'E.

l'endroit où Billings avait observé le 6 juillet : nous avions pour nous guider la carte originale de ce voyageur qui m'avait été confiée par l'Amiraut .

Le versant oriental de la montagne que nous traversâmes, ainsi que le rivage, étaient couverts d'une bonne herbe. Là paissaient de nombreuses troupes d'argalis ou béliers sauvages, qui habitent ces lieux en grand nombre. Nous les voyions grimper avec une agilité inimaginable sur les rochers escarpés du cap : c'est à cause d'eux que l'on a donné au cap le nom de cap Baranoff (des béliers). La route qu'il faut suivre pour traverser la montagne est très-fatigante, car elle est parsemée depuis sa base jusqu'à son sommet, de fragments de granit. Les *kékours* (dents) qui la surmontent, sont aussi granitiques [1]. A l'est du granit, on rencontre de nouveau le schiste qui descend à pic dans la mer et forme un cap élevé de 30 pieds : on aperçoit du sommet une étendue de mer considérable [2]. Toute la

[1] Ces dents ont la forme de parallélipipèdes à quatre angles ; leur hauteur est de 50 à 60 pieds.

[2] En général les versants de ces montagnes sont peu

surface du golfe entre les deux caps Baranoff était alors couverte de glace immobile, qui, contournant les caps, s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. Le temps fut calme le soir; il y eut 5 degrés de chaleur à minuit.

Le 9 juillet, je déterminai la position du lieu[1]; je ne puis affirmer cependant que nous ayons déterminé la latitude du point même où Billings avait observé en 1787, car le rivage est ici uniformément abrupte et dépourvu de points apparents.

Le manque de vivres nous obligea à nous éloigner du rivage et à nous rapprocher des nombreux lacs qui coupent la contrée : ils sont la retraite favorite des oies en mue. Nous réussîmes à en abattre en peu de temps quinze ; ce qui, en cette saison, au dire des guides, était une chasse très-heureuse. Autrefois la chasse aux oies était très-produc-

escarpés à l'O. N. O. et à l'E. S. E., tandis qu'ils sont abruptes à l'E. et à l'O. Les ravins dans lesquels coulent de petites rivières et des ruisseaux qui se jettent dans la mer, sont dirigés à l'O. N. O.

[1] Latitude, 69° 40′ 34″; longitude, 163° 52′; déclinaison de l'aimant, 13° $\frac{1}{4}$ à l'E.

tive; mais, depuis un certain temps, il paraît que ces oiseaux préfèrent muer sur les bords de l'Indiguirka, où les riverains les abattent par milliers pour nourrir leurs chiens. La chasse aux oies se fait de deux manières : on les assomme dans la plaine à coups de bâton, ou bien on entoure le troupeau et on l'oblige à se réfugier dans un *ourose* (tente) vide, où il est aisé de les tuer à coups de couteau : ces deux méthodes, et la première surtout, exigent que le chasseur soit aussi expérimenté qu'agile. Les oies en mue ne peuvent voler, mais en revanche, elles courent dans la toundra avec une vitesse telle, qu'il est très-difficile de les atteindre. Lorsque le danger devient imminent et que l'oiseau n'espère plus échapper, il se couche à terre, étend le cou, et après avoir caché sa tête sous la mousse, demeure immobile et comme mort; le chasseur inexpérimenté passe aisément à côté sans l'apercevoir. Chaque grand troupeau a son chef de file, dont les oies ne se séparent jamais à moins d'un extrême danger. Les habitants distinguent quatre espèces d'oies ; à savoir : les *oies*

blanches, qui autrefois habitaient en grand nombre les côtes de la mer Glaciale, et qui maintenant ont complétement disparu; le *goumennik*, ou oie sauvage ordinaire (c'est la plus grosse des oies grises); la *kozarka* et le *piskoune*, toutes deux de plus petite taille que les précédentes. Le piskoune est de la grosseur d'un canard.

Quelques-uns de ces lacs sont entourés de collines marneuses assez élevées, où l'on rencontre une grande quantité d'ossements fossiles. La plaine elle-même est bordée au sud par une chaîne de montagnes, qui s'avance au loin dans l'intérieur du pays et qui réunit le Mali-Baranoff-Kamene au Bolchoy-Baranoff-Kamene: ce cap, vu à distance, ressemble à une île.

La chasse aux oies nous amena sur le rivage, à 15 verstes à l'est du cap. Une glace continue recouvrait encore une grande partie de la mer. Nous passâmes ici la nuit, et nous remîmes en route le lendemain, 10 juillet, par un temps calme et 7 degrés de chaleur. Billings ayant fait ses dernières observations à l'extrémité nord-est du Bol-

choy-Baranoff-Kamene, nous nous dirigeâmes de ce côté-là, après avoir laissé nos deux guides sur place pour qu'ils continuassent à chasser.

Près l'embouchure de la Zemlyanaya-Retchka, qui serpente entre des montagnes, nous rencontrâmes un vaste troupeau d'oies; à notre aspect elles se jetèrent dans la mer en criant, traversèrent une polina à la nage, gagnèrent l'autre bord de l'ouverture, et continuant à fuir, disparurent bientôt. Je remarquai, par la suite, que les rennes emploient aussi ce stratagème pour échapper au chasseur. Tandis que nous grimpions le versant sud du cap Baranoff, nous aperçûmes, dans une petite vallée, un troupeau de rennes sauvages qui broutaient l'herbe nouvelle : par malheur, les aboiements de nos chiens les effrayèrent, et nous ne parvînmes pas à en abattre un seul. Nous descendîmes dans la vallée où nous trouvâmes de grosses touffes de poil de renne provenant de la mue.

Un chemin commode, le long du rivage légèrement incliné, nous conduisit à deux montagnes qu'il fallait traverser; car on

ne pouvait songer à aborder les versants est et ouest du Bolchoy-Baranoff dont les rochers escarpés plongent dans la mer. Nous traversâmes, sans beaucoup de difficulté, la première montagne; mais le passage de la seconde nous opposa de plus grands obstacles. Le versant que nous dûmes gravir était escarpé et recouvert de couches d'une pierre lisse, sur laquelle gisaient une grande quantité de fragments de granit et d'ardoise; ils glissaient sous les pieds, se détachaient, et roulaient d'une hauteur effrayante dans la mer, en menaçant à tout moment d'entraîner après eux cavaliers et chevaux! Après avoir continué à avancer avec des efforts inouïs, pendant demi-heure, je reconnus l'impossibilité d'atteindre au sommet de la montagne, par cette route, et me décidai à essayer de la contourner par le sud, en traversant une barrière rocheuse qui réunit les deux montagnes. Cette tentative réussit, et nous débouchâmes par un ravin profond, vers le nord, sur la côte. C'était là, suivant moi, que Billings avait observé le 21 juillet 1787.

Le Bolchoy-Baranoff-Kamene se compose

de deux montagnes placées dans la direction du nord nord-est, et qui sont réunies par des rochers : chacune d'elles est aussi formée de deux montagnes, dirigées à l'ouest nord-ouest. De loin, ces divisions disparaissent, et le cap entier offre l'aspect d'un toit alongé, très-effilé vers le nord. Le côté oriental du cap se compose de schiste noir, et le côté occidental de granit blanc [1].

La soirée, ce jour-là, fut la plus belle de tout l'été. Le thermomètre, à minuit, marquait 10 degrés de chaleur. Le temps était calme et le ciel pur. Un vent frais d'ouest s'éleva le lendemain, 11 juillet [2]. A deux heures de l'après-midi, un épais brouillard recouvrit les environs : bientôt la pluie commença à tomber, et le mauvais temps dura

[1] Il fut impossible de reconnaître la direction des couches, à cause du grand nombre de crevasses qui sillonnent le sol qui, en outre, est recouvert de beaucoup de pierres. Les dents (kékours) qui s'élèvent à l'O. sont également formées de granit blanc, et placées sur deux rangs dirigés au N. N. O., et toutes légèrement inclinées à l'E. S. E.

[2] Latitude, 69° 43′ 56″; longitude, 164° 10′; déclinaison de l'aimant, 12° 35′ à l'E.

jusqu'au 19 juillet. Par bonheur nous avions achevé la vérification des observations de Billings. J'ai déjà signalé la difficulté qu'il y avait à préciser les endroits mêmes où il avait observé, ce qui réduit à *trois* le nombre des stations où ce voyageur avait fait des observations, et où il nous a été possible de les répéter [1].

[1] TABLEAU DES VÉRIFICATIONS FAITES.

Observations sur la latitude.

1re *station :* extrémité N. du Mali-Baranoff-Kamene.
Billings, 69° 27′ 26″; De Wrangell, 69° 41′ 48″ : diff. 14′ 22″.

2e *station :* point intermédiaire entre les deux caps.
Billings, 69° 27′ 43″; De Wrangell, 69° 40′ 34″ : diff. 12′ 51″.

3e *station :* extrémité O. du Mali-Baranoff-Kamene.
Billings { 69° 22′ 48″ / 69° 22′ 44″ } De Wrangell, 69° 38′ : diff. 15′ 14″.

Extrémité N. E. du Bolchoy-Baranoff-Kamene.
Billings, 69° 35′ 56″; De Wrangell, 69° 43′ 56″ : diff. 8′.

Nijné-Kolimsk.
Billings, 68° 17′ 14″; De Wrangell, 68° 31′ 51″; diff. 14′ 37″.

Observations sur la déclinaison de l'aimant.

Nijné-Kolimsk.
Billings, 14° 4′; de Wrangell, 9° 56′; diff. en moins 5° 8′.

Point intermédiaire entre les deux caps Baranoff.
Billings, 17° 12′; De Wrangell, 12° 30′; diff. en moins 4° 42′.

Bolchoy-Baranoff-Kamene.
Billings, 17° 40′; De Wrangell, 12° 35′ : diff. en moins 5° 5′.

N. B. Il résulte de ces observations que la déclinaison de l'aimant a diminué au bord de la mer Glaciale, dans l'espace de trente-cinq ans, de près de 5 degrés.

Les observations terminées, nous retournâmes dans l'endroit où nous avions passé la nuit le 10 juillet. Les vents d'ouest et de nord-ouest, refoulant les eaux de la Zemlyanaya-Retchka, l'avaient fait déborder : au contraire, les vents du sud font constamment baisser l'eau. Nous n'aperçûmes aucun indice de flux ni de reflux réguliers. Cette partie du rivage de la mer Glaciale inspire un sentiment de tristesse extrême : un désert, complétement plat, s'étend à perte de vue; de part et d'autre s'élèvent de hauts et sombres rochers accouplés à d'énormes glaçons. En été, seulement, des troupes d'oies et des troupeaux de rennes répandent un peu de vie dans la toundra silencieuse!

Nous continuâmes à avancer sur un terrain bas, parsemé de lacs de diverses dimensions, et traversâmes trois ruisseaux, qui coulent parallèlement; près de la côte, où ils rencontrent une suite de petites collines, ils se partagent en un certain nombre de bras, et disparaissent entre des glaçons pour se perdre dans la mer. Au bord du dernier de ces ruisseaux, lequel est plus rapide, plus large

continue à couler dans la vallée, où elle forme de vastes circuits, et baigne tour à tour le pied des deux rangées de montagnes qui la resserrent du côté du midi et du nord. Les rives sont ornées de saules élevés et d'un beau vert, entre lesquels s'élèvent quelques peupliers de bonne venue et de sombres mélèzes. Ce paysage nous parut enchanteur!

Après avoir parcouru 24 verstes par une route agréable, nous fîmes halte pour passer la nuit. La vallée s'élargit ici (elle a 5 verstes de largeur), tandis que les montagnes deviennent moins élevées. Celles situées au nord sont schisteuses, et formées de couches dirigées dans le même sens que celles des autres montagnes. Les rives et le lit même de la rivière sont parsemés de fragments de quartz, de schiste, de conglomérat et de porphyre.

Le lendemain matin, 7 août, un vent du nord amena des nuages; bientôt il acquit tant de violence, que nous avions de la peine à nous maintenir en selle. Les nuages couraient avec une vitesse incroyable, et finirent par lancer des torrents de pluie. Malgré le

nous nous arrêtions (l'eau tombait à flots), je passai outre, et nous continuâmes à marcher pendant toute la nuit.

Après dix-huit heures de route, et avoir fait 35 verstes, nous atteignîmes sur la Baranikhina, la cabane qui avait été construite l'année précédente pour l'expédition. L'embouchure de cette rivière a près d'une verste de largeur; mais elle est très-peu profonde, et parsemée de bancs de sable. Les deux rives diffèrent complétement l'une de l'autre: la rive gauche est basse et sablonneuse, tandis que la rive droite est, au contraire, rocheuse et abrupte. Une longue chaîne de montagnes s'étend à l'horizon du sud-ouest au sud-est; elles sont couvertes de neiges éternelles. Ici se trouvent les sources de la Bolchaya-Baranikhina, ainsi que celles d'une autre rivière du même nom qui se jette dans la mer, à 35 verstes, à l'ouest de ce point. L'une et l'autre ont reçu ce nom à cause des béliers sauvages qui habitent en grand nombre près de leurs sources : les argalis sont l'objet d'une chasse d'*hiver* assez abondante. Au sud, à côté de la cabane, s'étendaient de petits lacs,

sur les bords desquels les oies sauvages se rassemblent ordinairement vers le 10 juillet. A 30 verstes au delà, vers l'est, apparaissent, vers le 1er août, des troupeaux de cygnes qui viennent y muer. Je découvris, aux environs de notre magasin, les vestiges d'une habitation de Tchouktchas : on y apercevait de grands tas d'os et de cornes de rennes calcinés, et des débris d'ustensiles, parmi lesquels je ramassai une lampe en basalte.

Les ouvriers expédiés de Nijné-Kolimsk, au commencement de l'été, étaient bien portants. Il y avait deux semaines qu'ils habitaient ce lieu. Nous les trouvâmes occupés à construire un bateau, à fabriquer des filets, etc. Il ne paraissait pas qu'il leur fût rien arrivé de particulier pendant leur voyage, et cependant, à les en croire, ils auraient été attaqués à plusieurs reprises pendant la nuit, et il leur serait arrivé une foule d'aventures : tous ces événements étaient imaginaires, et ces hallucinations provenaient de la crainte effroyable que leur inspiraient les Tchouktchas.

Nos Yakoutes étaient demeurés en arrière,

tant notre marche avait été rapide; ils nous rejoignirent à une heure avancée de la nuit. Ce retard avait eu pour cause la rencontre d'un ours noir, dont l'apparition avait effarouché les chevaux de charge; ils avaient rompu leurs brides, et s'étaient sauvés dans la toundra. L'ours s'était retiré lui-même; mais les effets jetés à terre sur un sol marécageux, furent endommagés.

Le temps que nous passâmes en ce lieu fut employé en travaux utiles à l'expédition. La pêche se poursuivait activement, afin de nous approvisionner pour l'hiver : lorsque l'état de l'atmosphère n'était pas favorable à la pêche, nous sellions nos chevaux, nous nous dépêchions de gagner la toundra, et visitions les côtes de la mer Glaciale. Nous tuâmes, dans ces excursions, un ours noir et bon nombre d'oies; mais notre but principal était de reconnaître la contrée. Nous fîmes aussi une excursion par eau dans le bateau récemment construit : celle-ci n'eut pas un résultat très-satisfaisant. Je désirais essayer de jeter le filet dans la Kozminka, qui débouche dans la mer à 20 verstes à l'est

de la Baranikhina. Quoique nous fussions en été, la rivière était couverte de glace, à l'exception d'un étroit canal qui occupait le milieu du courant. Lorsque nous nous en retournions, des glaçons se détachèrent des bords, et entourèrent le bateau, qui se trouva arrêté. Nous passâmes ainsi trois jours, sous une pluie battante. Par bonheur, le vent du midi se mit à souffler, emporta les glaçons, et nous délivra.

La Kozminka est moins large que la Baranikhina, mais elle est beaucoup plus profonde. Parmi les divers poissons qui s'y trouvent, on remarque l'omoule (*salmo autumnalis*), et un poisson rouge qui n'existe pas dans la Kolima. Ce poisson-ci a un excellent goût, mais il est malsain : après en avoir mangé, nous ressentîmes des maux de cœur et une faiblesse générale.

Cette partie des rives de la mer Glaciale était mieux pourvue autrefois qu'elle ne l'est actuellement. On rencontre sur la plage de grands tas de fanons de baleine; quelques parties de ces fanons étaient encore si bien conservées que nous nous en servîmes pour

fabriquer des espèces de filets. Là gisaient des portions entières de baleines, et l'on reconnaissait, à la fragilité et à la porosité des côtes, qu'elles remontaient à une haute antiquité. Il est rare que du bois flotté vienne échouer ici; ce qui provient de ce que cette partie des côtes est presque toujours bordée de glaces qui semblent avoir augmenté de volume depuis quelque temps. Je rencontrai là le homard à courte queue (shrimps), que je ne trouvai pas ailleurs; il était dans un état de décomposition avancée.

De la mousse, une herbe rude et clair-semée et quelques fleurs sont les uniques produits du règne végétal en ces régions! Les gens du pays assurent que l'on rencontre quelquefois le *chou marin* (crambe maritima); mais je n'eus pas l'occasion de voir un produit aussi rare.

Pendant toute la durée de notre séjour, le temps fut couvert, la pluie tomba assez fréquemment, et il neigea même. Le 24 juillet, qui fut le jour le plus chaud, il y eut 10 degrés de chaleur et 9 degrés ½ à minuit. Une température pareille nous rappela les jours d'été

des autres contrées. Pas le moindre vent ne troublait la tranquillité de l'air, et seulement quelquefois le roulement du tonnerre, à l'est, interrompait un silence solennel. Cette température amena un brouillard, qui couvrit tous les environs. Pendant la nuit du 26, on entendit de nouveau le roulement lointain du tonnerre. Le matin, il y eut 16 degrés de chaleur et 9 degrés à midi. A cinq heures, le vent d'ouest amena une forte averse accompagnée de grêle. Bientôt après le thermomètre ne marqua plus que 2 degrés de chaleur. Il y eut 1 degré de froid à minuit. De pareilles variations paraissaient présager la fin de l'été. En effet, depuis lors, un épais brouillard continua à remplir l'atmosphère: le mercure ne s'élevait pas au-dessus de 3 degrés de chaleur, et il commença à geler toutes les nuits.

Lorsque le temps était favorable nous montions en bateau et nous éloignions à 100 sagènes de la côte (213 mètres), pour observer la température de l'eau. Nous trouvâmes qu'à la profondeur de 1 sagène $\frac{1}{2}$ (près de 4 mètres), la température variait de 1 de-

gré à 3 degrés $\frac{1}{2}$, sans qu'il y eût d'ailleurs aucun rapport entre la température de l'eau et celle de l'air [1].

L'eau de la mer est ici peu salée, ce qui provient sans doute de la grande quantité d'eau douce que les rivières y versent, ainsi que de celle qui provient de la fonte des neiges et des glaces sur la côte. Près du rivage flottaient de petits glaçons; mais plus loin apparaissait une glace continue qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Quand le temps était calme, on distinguait parfaitement le craquement des glaces qui se brisaient.

[1] OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES.

Observé le 19 juillet, à midi, par un ciel serein et un léger vent de N. O.	temp. de l'air + 2°. *id.* de l'eau + 3° $\frac{1}{2}$.
Observé le 23 juillet, à midi, par un temps nuageux et un léger vent d'O. S. O....	temp. de l'air + 8°. *id.* de l'eau + 1°.
Observé le 24 juillet, à midi, par un temps calme et un ciel nuageux	temp. de l'air + 10° *id.* de l'eau + 2°.
Observé le 30 juillet, à midi, par un temps de brouillard........................	temp. de l'air + 1° $\frac{1}{2}$. *id.* de l'eau + 3° $\frac{1}{2}$.
Observé le 7 août, à midi, par un temps nuageux et un léger vent d'E. S. E....	temp. de l'air + 5° $\frac{1}{2}$. *id.* de l'eau + 3°.
Observé le 8 août, à midi, par un temps nuageux et un fort vent d'O.	temp. de l'air + 5° $\frac{1}{2}$. *id.* de l'eau + 3°.
Observé le 9 août, à midi, par un temps nuageux et un fort vent d'O.	temp. de l'air + 2° $\frac{1}{2}$. *id.* de l'eau + 1° $\frac{2}{3}$.

Le 21 juin, pendant la nuit, M. Matiouchkine arriva avec ses compagnons de route; il passa une semaine avec nous, et continua ensuite son chemin vers la baie de Tchaounsk. J'avais prolongé mon séjour à dessein, afin de faire des observations; malheureusement le ciel fut toujours brumeux; il s'éclaircit cependant le 31 août, au moment où j'allais me mettre en route, et je me hâtai d'en profiter[1].

Les observations achevées, je partis accompagné de deux guides, et me dirigeai vers les sources de la Baranikhina, pour de là gagner la Kolima par l'Aniouy. M. Kozmine, assisté de quatre ouvriers, demeura en place, chargé de continuer la pêche et de surveiller notre approvisionnement pour l'hiver. Ces travaux achevés, il devait se rendre directement à Nijné-Kolimsk. Nous cheminâmes le premier jour à une certaine distance de la rivière, franchîmes de petites collines, et traversâmes une autre rivière qui se jette dans la

[1] Latitude, 69° 30′ 41″ $\frac{1}{2}$; longitude, 166° 40′ 39″; déclinaison de l'aimant, 15° 25′ à l'E.

Baranikhina. Les collines et les vallées, où nous voyagions, étaient couvertes d'une infinité de tanières d'isatis : chaque tanière contenait plusieurs petits, en sorte que les chiens avaient fort à faire pour les étrangler, tandis que notre Yakoute les dépouillait de leur peau avec une vitesse inouïe! Il est à remarquer que les isatis ne multiplient que tous les trois ans. Les Toungouses, qui sont des chasseurs expérimentés, calculent d'après cette donnée qu'en telle année la chasse sera bonne; ils nous prédirent, deux ans d'avance, que les isatis seraient très-nombreux en 1822.

Nous passâmes la nuit dans un pré parfaitement sec, à 22 verstes de la cabane, et à 4 verstes de la Baranikhina. Deux grues apparurent non loin du campement, à la grande surprise de nos guides. Ces oiseaux visitent ces régions si rarement, que peu de gens du pays ont eu occasion d'en voir. Je pris hauteur le 1er août; le temps était chaud : le thermomètre s'étant brisé, il fut impossible de déterminer la température[1].

[1] Latitude, 69° 22′ 57″; déclinaison de l'aimant, 15° à l'E.

A mesure que l'on approche de la Baranikhina les collines deviennent plus rares; elles s'abaissent et finissent enfin par disparaître et faire place à une plaine étendue, parsemée d'un grand nombre de lacs de diverses grandeurs. Après avoir franchi 26 verstes, nous fîmes halte pour passer la nuit sur la rive gauche de la rivière, à 38 verstes de son embouchure; elle a ici 20 sagènes de largeur, et son courant est assez rapide. Le rivage droit est abrupt, rocheux et couvert de débris de schiste et de porphyre vert, entre lesquels on rencontre des pierres à fusil, des fragments de jaspe rouge-foncé et des cornalines d'une assez belle eau et d'une bonne couleur. Nous passâmes la nuit au point de réunion des deux principaux bras de la Baranikhina.

Le 2 août, le ciel était couvert de nuages, le temps calme et chaud. Nous nous dirigeâmes au sud, à travers une rangée de collines pierreuses; elles s'étendent auprès de la rive gauche de la Baranikhina. Après avoir franchi 5 verstes, nous arrivâmes au bord de la rivière, près d'un rocher isolé et

d'une assez grande hauteur, composé de schiste noir et de granit blanc[1]. Nous traversâmes la Baranikhina et suivîmes un ruisseau qui s'y jette. Les collines abruptes qui se trouvent sur la rive droite, se composent de schiste noir, coupé par des couches de conglomérat[2]. Après avoir traversé la chaîne de collines d'où coule le ruisseau, nous nous retrouvâmes de nouveau au bord de la Baranikhina qui baigne le versant sud des collines, formées également de schiste noir[3].

La rivière ici est partagée en deux bras : nous suivîmes le bras gauche qui est assez rapide. On s'arrêta pour passer la nuit, après avoir fait 22 verstes. De part et d'autre s'élèvent des collines : de sombres

[1] Les couches se dirigent à l'O. N. O., et sont inclinées au N. N. E. sous un angle de 60° : les fragments de roches renfermaient beaucoup de quartz.

[2] Ces couches ont 25 sagènes (53 mèt. 25 cent.) d'épaisseur, se dirigent au N. O. 30°, et sont inclinées au N. E. 60° sous un angle de 50°.

[3] Les couches se dirigent au N. O. 30°, et sont inclinées au S. O. 60° sous un angle de 70° à l'horizon.

CHAPITRE TREIZIÈME.

VOYAGE A LA BAIE DE TCHAOUNSK, A TRAVERS LA TOUNDRA A L'EST DE LA KOLIMA;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1822.

sud de ce marécage; nous suivîmes son cours, et descendîmes de la montagne par une pente douce. Ici les collines s'écartent et forment une large vallée, où coule lentement une petite rivière à travers le marais sur lequel croissent quelques boursaults rampants. Nous établîmes notre campement à 7 verstes de la montagne que nous avions traversée. Tout l'horizon de l'est à l'ouest était bordé par une chaîne de hautes montagnes, sur lesquelles s'appuient les collines qui entourent la vallée Poguindenskaya. Je rencontrai dans l'endroit où les trois sources de la Baranikhina se confondent, des couches de granit, et plus loin du schiste dur traversé par de grosses veines de quartz.

Le 4 août, le temps fut clair et chaud. Je déterminai la position du lieu [1]. Vers midi, lorsque nous commencions à descendre les collines à l'est, nous aperçûmes deux innombrables troupeaux de rennes qui passaient tout près du campement. Ces animaux

[1] Latitude, 68° 46′ 43″; longitude, 29′ à l'O.; déclinaison de l'aimant, 15° à l'E.

revenaient des bords de la mer Glaciale et se dirigeaient vers des régions moins froides. Ils s'avançaient lentement et en rangs serrés vers le sud, en formant un triangle effilé du bout. Leurs bois élevés et rameux offraient l'apparence d'une forêt ambulante! En tête de chaque troupeau marchait un *vojati* (chef de file), animal de haute stature; nos guides nous assurèrent que le *vojati* était toujours une femelle. Derrière un des troupeaux cheminait furtivement un loup affamé, qui paraissait n'attendre que l'occasion de se jeter sur l'un des jeunes rennes qui suivaient à quelque distance. A notre aspect, le loup prit la fuite et gagna la montagne. A la suite de l'autre troupeau marchait un grand ours noir, dont les projets n'étaient nullement sanguinaires; nous le voyions s'arrêter de temps à autre, fouiller la terre avec sa patte, et attraper les souris qui y étaient logées avec une adresse et une vitesse incroyable, puis il les avalait avec un air de satisfaction marqué. Ce passe-temps gastronomique absorbait tellement le terrible animal, qu'il ne s'aperçut pas de notre présence. Quant à

nous, nous demeurions immobiles, nous efforçant de retenir nos chiens, dont les aboiements pouvaient effaroucher les rennes et priver les riverains de l'Aniouy des produits de la chasse qu'ils comptaient faire. Le passage des troupeaux nous retint deux heures sur place. Nous partîmes, en suivant leur direction, et après avoir fait 20 verstes, nous nous arrêtâmes au pied d'une chaîne de montagnes. Un ruisseau, qui se jette dans la Poguindéna, y prend sa source vers l'est. A l'ouest s'élèvent des rochers à pic et dentelés. La Poguindéna, en cet endroit, tourne brusquement à l'ouest, et coule dans une vallée étroite, bordée au nord et au sud par des rangées de montagnes. La végétation est assez active, et le sol est peu marécageux ; l'oignon sauvage croît en abondance dans les parties où le sol est sablonneux. Un changement aussi marqué dans la végétation et même dans la température, ainsi que l'accélération du courant, prouvent que c'est à partir de cet endroit que commence le versant opposé de la chaîne. Le campement fut établi à l'embou-

chure d'un ruisseau qui se jette dans la Poguindéna [1].

Le 5 août, nous continuâmes à avancer à l'ouest, en suivant les détours de la Poguindéna, qui n'a ici que 7 sagènes de largeur, mais est profonde et rapide. Le courant est barré en beaucoup d'endroits par des pierres, qui forment des chutes d'eau. On ne peut traverser cette rivière à gué qu'en s'appuyant sur les parties saillantes de ces pierres. La vallée Poguindenskaya est bornée au sud et au nord par des rangées de montagnes : celles situées au sud s'abaissent promptement et se transforment en petites collines, tandis que celles au nord conservent leur hauteur et descendent à pic sur le bord de la rivière. A 12 verstes du campement, nous aperçûmes pour la première fois un bois de haute futaie : je déterminai la latitude du lieu. A l'est de la Kolima, le bois de haute futaie se termine au 68° 54', sur l'Indiguirka on n'en rencontre pas passé 68° 40'; il se

[1] Latitude, 68° 33'; longitude à l'O. de la cabane, 35'.

terminait ici au 68° 36′, sans doute à cause de l'élévation du lieu.

Près de la lisière des bois, sur la rive méridionale de la Poguindéna, les collines sont formées de schiste traversé par des veines de quartz, lequel repose sur une couche de conglomérat de quatre pieds d'épaisseur [1].

Après avoir franchi 30 verstes, nous campâmes au bord de la rivière, près d'un petit bois de mélèzes; elle a près de 10 sagènes de largeur en cet endroit, et son cours rapide forme plusieurs chutes d'eau. Sur le rivage opposé, s'élèvent des rochers noirs, de la même espèce que ceux du sud [2]. Un loup traversa la rivière à la nage pendant la nuit, et s'approcha des chevaux; mais, effrayé par les aboiements des chiens, il s'éloigna avant que nous eussions eu le temps de faire usage de nos armes.

Le 6 août, le ciel s'éclaircit. La rivière

[1] En général les couches pierreuses se dirigent du N. E. au S. E., et sont inclinées sous un angle de 20° à l'horizon.

[2] Les couches se dirigent au N. E. 80°, et sont inclinées de 30° à l'horizon.

continue à couler dans la vallée, où elle forme de vastes circuits, et baigne tour à tour le pied des deux rangées de montagnes qui la resserrent du côté du midi et du nord. Les rives sont ornées de saules élevés et d'un beau vert, entre lesquels s'élèvent quelques peupliers de bonne venue et de sombres mélèzes. Ce paysage nous parut enchanteur!

Après avoir parcouru 24 verstes par une route agréable, nous fîmes halte pour passer la nuit. La vallée s'élargit ici (elle a 5 verstes de largeur), tandis que les montagnes deviennent moins élevées. Celles situées au nord sont schisteuses, et formées de couches dirigées dans le même sens que celles des autres montagnes. Les rives et le lit même de la rivière sont parsemés de fragments de quartz, de schiste, de conglomérat et de porphyre.

Le lendemain matin, 7 août, un vent du nord amena des nuages; bientôt il acquit tant de violence, que nous avions de la peine à nous maintenir en selle. Les nuages couraient avec une vitesse incroyable, et finirent par lancer des torrents de pluie. Malgré le

mauvais temps, nous continuâmes à avancer pour atteindre une contrée habitée, car nos vivres étaient presque entièrement épuisés. Le sol délayé était devenu si fangeux, que nous ne parvînmes à franchir que 16 verstes. L'extrême fatigue des chevaux fit qu'il fallut se résigner à demeurer deux jours sur place, pour leur donner le temps de reprendre des forces. La tempête était apaisée, mais néanmoins il continuait à pleuvoir; le 8 et le 9 il tomba de la neige qui ne fondit que dans les endroits bas. Notre position était lamentable! Pour comble de maux la rivière déborda et transforma en île la colline sur laquelle nous avions passé la nuit. Nous nous attendions à être engloutis d'un instant à l'autre! Mais le froid survint, le 9 août, et nous sauva du danger. Une forêt incendiée, qui commence en cet endroit, donne à la vallée l'aspect le plus triste et le plus désolé!

Le 10 août, nous nous remîmes en route par un violent chasse-neige. Les montagnes, principal objet de mes observations dans ce voyage, disparaissent non loin d'ici : je chan-

si profondc, que je m'attendais à une journée de route non moins pénible le lendemain. Il n'en fut pas ainsi, et il faisait encore jour lorsque nous débouchâmes, à notre grande satisfaction, dans une plaine spacieuse, dominée par le mont Krouga. Je découvris là, au bord d'un ruisseau, une énorme défense de mammouth, qui pesait au moins 2 pouds $\frac{1}{2}$ (50 kilogrammes). Cette trouvaille aurait dédommagé M. Bérejnoy de toutes ses fatigues, mais, par malheur, cette défense était si solidement scellée dans la glace, que nous ne parvînmes pas à l'enlever.

Le 5, au matin, nous arrivâmes à une hutte habitée par quelques pêcheurs : elle était située au bord de l'Aniouy, à peu de distance du mont Poungol. Ces Youkaguires nous apprirent que la forêt, de ce côté-ci de la rivière, était tout à fait impraticable; c'est ce qui nous décida à la traverser en cet endroit.

Nous côtoyâmes la rivière le 6 juillet, et pénétrâmes dans un bois touffu. J'y rencontrai, entre d'énormes mélèzes, quelques monuments d'une époque reculée; c'étaient des

qu'il ne répondait ni à nos cris ni à de nombreux coups de fusil. A force de fouiller les buissons à l'entour, nous finîmes par le découvrir, à une heure assez avancée de la nuit, étendu tout de son long et dormant d'un sommeil profond. Il avait tué une seule perdrix : nous poursuivîmes notre route fort contrariés et l'estomac vide.

Nous suivîmes le ruisseau, qui a 8 verstes $\frac{1}{2}$ de longueur. Des rochers schisteux, de couleur noire, bordent sa rive occidentale; à l'est s'étend un marécage, coupé par des collines plates, où croissent quelques mélèzes rampants. Un autre ruisseau prend sa source dans la colline d'où sort celui-ci; il se dirige au sud et va se jeter dans un des affluents de la Poguindéna. Nous nous disposâmes à passer la nuit en ce lieu. A l'est, au delà d'une rangée de collines schisteuses, s'élève le mont Loboguenski, dont les diverses sommités sont surmontées de *kékours* (dents). La Loboguéna, qui se jette dans l'Aniouy, y prend sa source. Nous continuâmes à avancer à travers des collines basses et des marécages, traversâmes deux

ruisseaux qui coulent vers la Poguindéna, et après avoir fait 21 verstes, établîmes notre campement au milieu d'une plaine marécageuse, parsemée de lacs, qui s'étendait jusqu'à la rivière. On apercevait de là les monts Lélédinski qui se dirigent au sud sud-est, et atteignent l'Aniouy dans l'endroit où cette rivière se réunit à la Poguindéna. Une autre chaîne de montagnes à sommets aigus, s'apercevait au sud. Je déterminai la position du campement [1].

Nous fûmes désagréablement surpris en nous réveillant, le 13 août au matin, de voir que sur nos quatre chevaux il n'en était demeuré qu'un seul près de la tente; encore était-ce le plus mauvais. Les autres s'étaient échappés. Nous nous dispersâmes aussitôt dans toutes les directions pour tâcher de retrouver les fuyards; mais nos recherches furent vaines. Lorsque nous revînmes, le soir au gîte, mourant de fatigue, nous n'y trouvâmes pas même de quoi apaiser la faim

[1] Latitude, 68° 32′ 57″; longitude, 2° 42′ à l'O. de la cabane; déclinaison de l'aimant, 12° $\frac{1}{4}$ à l'E.

écarté. La bouilloire, le chaudron et les instruments furent chargés sur le cheval qui nous restait, et ce fut ainsi que nous partîmes par une pluie battante jointe à un vent glacial. Nous eûmes soin de cheminer sur les collines plates dont le pays est parsemé, en évitant, autant que possible, les bas-fonds marécageux. On concevra facilement les difficultés d'une pareille route, tantôt sur un sol gras et détrempé, recouvert de buissons rampants; tantôt sur les .versants abrupts et glissants des collines; obligés quelquefois de traverser des ruisseaux débordés, et de nous avancer dans l'eau à mi-corps; ou bien improvisant à la hâte un pont avec un tronc d'arbre jeté à travers le courant. Nous ne parvînmes à franchir que 15 verstes, après huit heures d'efforts consécutifs, et nous fîmes halte pour passer la nuit. Cependant la pluie ne tarda pas à cesser; nous pûmes allumer du feu, et faire sécher tant bien que mal nos vêtements. Après avoir bu force thé en guise de souper, nous nous couchâmes sur le sol humide et passâmes la nuit en plein air.

pas, le ciel se couvrit, et il commença à tomber de la pluie : le mauvais temps dura pendant toute la journée du 15 août.

On se remit en route. Les collines, à mesure que nous nous rapprochions de l'endroit où suivant mes calculs devait couler l'Aniouy, s'élevaient et devenaient plus nombreuses. A 13 verstes du campement, nous traversâmes, dans l'eau jusqu'à la poitrine, un ruisseau torrentueux, atteignîmes au pied d'une chaîne de montagnes, et la gravîmes jusqu'au sommet le plus élevé. De ce point notre vue s'étendit au loin sur les environs. Au sud-ouest s'élevaient des montagnes, tandis qu'au sud s'étendait une large vallée où serpentait cet Aniouy vers lequel tendaient tous nos vœux! On peut se faire une idée de notre joie! Le Youkaguire reconnut la vallée, la rivière et sa cabane *d'hiver;* il oublia la fatigue et la faim, et entonna d'une voix retentissante une joyeuse *andriltchina* (chant de joie des Youkaguires).

Il nous restait à franchir 9 verstes $\frac{1}{2}$ jusqu'à la rivière, et de là on comptait 2 autres verstes jusqu'au premier village. Nous espé-

rions néanmoins y arriver le soir; mais, parvenu au bord de l'Aniouy, je ne me sentis pas la force de m'avancer au delà, et m'apprêtai à passer encore cette nuit sous une pluie battante. Nous venions de faire une marche de près de douze heures par d'horribles chemins.

Le Youkaguire, plus robuste, s'en alla au village pour y chercher des vivres. En attendant son retour nous allumâmes du feu: il revint quelque temps après, mais, hélas! les mains vides! Mon accablement était tel, que je ne songeai pas à avoir de nouveau recours à la bouillie d'écorce, et me couchai sur la terre détrempée, après avoir bu quelques verres de thé.

Le lendemain, 16 août, nous nous dirigeâmes vers Ostrovnoyë, où l'on pouvait espérer de rencontrer quelques ressources: nous n'y trouvâmes que des huttes désertes, car les habitants étaient encore dispersés dans les environs pour la chasse et la pêche! Nous abattîmes un mélèze, et mangeâmes de la bouillie d'écorce. Cependant je savais que les Youkaguires font paître leurs rennes sur

le mont Obrome; un des guides fut dépêché vers eux. Le chef des Youkaguires m'envoya toute sa provision de vivres, qui se composait d'un morceau de viande de renne, de deux langues de renne, et d'un poisson. J'appris que la famine désolait la contrée : les habitants se nourrissaient alors de peau, d'os pilés et de racines! La chasse du printemps n'avait pas réussi.

Les Youkaguires établis en ces lieux sont tellement pauvres, qu'ils ne peuvent se procurer des seines et des filets pour la pêche. La chasse au renne, qui est à peu près leur unique moyen d'existence, devient de moins en moins productive.

J'appris ici qu'un Cosaque chargé de dépêches venait d'arriver de Yakoutsk, et qu'il m'attendait à Nijné-Kolimsk. Après avoir expédié deux hommes à cheval pour ramasser les objets laissés sur la route, je m'embarquai, le 17 août, et me confiai au courant rapide de l'Aniouy. Les peupliers qui croissent sur ses bords sinueux étaient encore verts.

Le 20 août j'arrivai à Nijné-Kolimsk, après une absence de soixante-deux jours.

Huit jours après, M. Kozmine arriva des bords de la Baranikhina, où notre pêche n'avait pas été heureuse. Nous n'avions plus d'espoir, pour compléter l'approvisionnement d'hiver, que dans les harengs dont les phalanges innombrables remontaient alors la Kolima : elle se couvrit de glace le 18 septembre, et bientôt le traînage s'établit. M. Matiouchkine fut de retour le 24, après avoir accompli un voyage pénible et s'être avancé jusqu'aux campements des Tchouktchas nomades. Son journal forme le chapitre suivant.

CHAPITRE TREIZIÈME.

VOYAGE A LA BAIE DE TCHAOUNSK, A TRAVERS LA TOUNDRA A L'EST DE LA KOLIMA;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1822.

SOMMAIRE DU CHAPITRE TREIZIÈME.

Départ de Nijné-Kolimsk. —Village de Pantéléyevka. —M. Bérejnoy, mon compagnon de route.—Filets de crin contre les mousquites. —Forêts; difficulté de les traverser. — Énorme dent de mammouth. —Tombeaux antiques.—Villages de Tchouvanetz; misère des habitants. — Nous prenons un guide. — La Poguindéna. — Rives de la Filatova; mélèzes. — Singulières montagnes. — Paysage animé; sentier dangereux; *Esprits immondes!* — Embouchure de la Baranikhina. — Immenses volées d'oies. — Chasse aux cygnes. — Collines remplies d'ossements fossiles. — Profonde vallée; ossements de mammouth. — Baie de Tchaounsk. — Lacs singuliers. — Phénomène céleste. — L'ours et le veau marin. — Le pays des Tchouktchas. — Le Tounchéo, rivière. —Innombrables troupeaux de rennes. — Le guide nous égare. — Montagnes et précipices. — Manque de vivres; position lamentable; trait de bonté. — Chaîne de montagnes à traverser. — Tourment de la faim. — Arrivée sur les bords de l'Aniouy. — Pêche heureuse. — Les oies et le faucon. — Deux cents poissons pris. — Usage hospitalier. — La Saint-Alexandre. — Repas abondant! — Tir de l'arc. — Bonne découverte. — Femmes youkaguires. — Comment nos Yakoutes rendirent compte de notre voyage. — Un radeau du pays; je m'y embarque; jeune pilote, excellent tireur. — Le bon Korkine. — Glaçons. — Je cours le risque de me noyer. — Village de Lamoutes. — Arrivée à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE TREIZIÈME.

VOYAGE A LA BAIE DE TCHAOUNSK, A TRAVERS LA TOUNDRA A L'EST DE LA KOLIMA;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1822.

Chargé par le chef de l'expédition de visiter la contrée à l'est de la Kolima ainsi que les environs de la baie de Tchaounsk, je quittai Nijné-Kolimsk, le 23 juin, avec M. de Wrangell. Le 27, nous arrivâmes au village de Pantéléyevka. Je me séparai en cet endroit de M. de Wrangell, et partis, le 1er juillet, pour la baie de Tchaounsk, en compagnie de M. Bérejnoy.

Après avoir traversé la Pantéléyevka, nous prîmes un sentier qui gravit le mont Pantéley; puis tournâmes à l'est pour éviter quelques rivières que les fortes pluies avaient fait déborder. Continuant à avancer à travers des collines, tantôt boisées, tantôt rocheuses,

et des marécages sillonnés de ruisseaux, nous arrivâmes le soir au bord du Poupchape. Cette rivière, qu'il fallut passer à gué, est profonde; elle prend sa source dans les Béliyé-Kamni et se jette dans la Pantéléyevka, à 10 verstes au-dessus du village de ce nom. Un violent orage venait de joncher le sol de débris; des arbres séculaires, déracinés, gisaient à térre par longues files, et contrariaient beaucoup notre marche : ce fut ainsi que nous cheminâmes jusqu'au soir.

On fit route le lendemain vers les Béliyé-Kamni. A mesure que nous approchions de ces montagnes, l'aspect de la contrée devenait plus triste, et le bois plus chétif et plus rare; il finit par se transformer en arbustes avortés autour desquels s'élevaient quelques troncs de mélèzes calcinés par l'incendie. Une mousse fraîche et verte tapissait un sol marécageux, et une infinité de ruisseaux serpentaient entre de petites mottes couvertes de mousse dont le marécage était parsemé. Sur les collines erraient des troupes d'oiseaux de marais; des myriades de mousquites bourdonnaient à l'entour de nous, et tour-

mentaient hommes et chevaux. Pour nous en délivrer, au moins pendant la nuit, nous établîmes notre campement sur le sommet d'un tertre élevé; par malheur, le vent s'apaisa et rendit la précaution que nous avions prise inutile. Ce fut en vain que nous essayâmes de nous entortiller dans des filets de crin, et que nous établîmes près du campement plusieurs *dimokours*, où brûlait un mélange d'herbe et de mousse : rien ne put nous garantir contre ces piqûres douloureuses! La fraîcheur de la nuit, lorsqu'elle fut avancée, nous procura enfin un peu de repos; mais cette trêve ne dura que quelques instants : au premier rayon du soleil, ces insectes impitoyables reparurent aussi irrités que la veille!

Le lendemain matin, 3 juillet, nous descendîmes les Béliyé-Kamni : cette chaîne s'abaisse de plus en plus en se dirigeant à l'est, et finit par se transformer en une rangée de collines plates qui, tournant au sud, traversent une vallée accidentée, couverte de bois et coupée par plusieurs ruisseaux. Le bois, à mesure que nous avancions, s'épais-

sissait de plus en plus, en sorte que nous finîmes par éprouver beaucoup de difficulté à avancer. Suivre les bords de l'Aniouy, nous aurait trop éloignés d'Ostrovnoyë. Nous errions à l'aventure dans cette forêt, choisissant les endroits où les arbres étaient le moins serrés, ou bien cheminant dans les sentiers tracés par les rennes. On campa le soir dans un fourré de mélèzes, très-touffu, au bord d'une rivière, l'un des affluents de l'Ouptchina : auprès se trouvaient bon nombre de piéges à zibelines et à renards.

Le 4 juillet au matin, nous aperçûmes deux montagnes qui s'élevaient au delà de la forêt : la Krouta et Noupgoli. Le chemin qu'il nous fallait suivre traversait la vallée qui les sépare. La forêt, à mesure que nous avancions, devenait plus épaisse et moins praticable : jamais homme, sans doute, n'avait encore passé par là ! Il fallut souvent employer la hache pour franchir les arbres abattus, les branches entrelacées, et les racines qui serpentaient au-dessus du sol. Nous rencontrâmes plusieurs gros ruisseaux, très-difficiles à traverser. La forêt paraissait

si profondc, que je m'attendais à une journée de route non moins pénible le lendemain. Il n'en fut pas ainsi, et il faisait encore jour lorsque nous débouchâmes, à notre grande satisfaction, dans une plaine spacieuse, dominée par le mont Krouga. Je découvris là, au bord d'un ruisseau, une énorme défense de mammouth, qui pesait au moins 2 pouds $\frac{1}{2}$ (50 kilogrammes). Cette trouvaille aurait dédommagé M. Bérejnoy de toutes ses fatigues, mais, par malheur, cette défense était si solidement scellée dans la glace, que nous ne parvînmes pas à l'enlever.

Le 5, au matin, nous arrivâmes à une hutte habitée par quelques pêcheurs : elle était située au bord de l'Aniouy, à peu de distance du mont Poungol. Ces Youkaguires nous apprirent que la forêt, de ce côté-ci de la rivière, était tout à fait impraticable; c'est ce qui nous décida à la traverser en cet endroit.

Nous côtoyâmes la rivière le 6 juillet, et pénétrâmes dans un bois touffu. J'y rencontrai, entre d'énormes mélèzes, quelques monuments d'une époque reculée; c'étaient des

tombeaux élevés par les anciens habitants de la Sibérie. On les désigne actuellement par l'épithète générale de *nékréchéniyë* (les non-baptisés). Ces tombeaux étaient de la même forme que ceux que nous avions rencontrés précédemment. Quelques-uns de ceux-ci renfermaient des squelettes; les guides me dirent que l'on y découvrait parfois de petites idoles et divers objets en fanon de baleine et en cuivre.

Au delà de la forêt s'étendait une vaste plaine marécageuse, qui paraissait avoir été boisée, et qui alors était sillonnée par des ruisseaux. Le chemin était épouvantable; les chevaux buttaient à tout moment, et il nous fallut plusieurs fois les décharger pour les aider à se relever; aussi avancions nous très-lentement. Nous arrivâmes le soir, fort tard, dans un petit village situé sur la rive droite de l'Aniouy, et habité par quelques familles de Tchouvanetz. On ne saurait imaginer rien de comparable à l'état d'abjection et de misère où croupissaient ces malheureux! Réduits, par la perte totale de leurs rennes, à vivre uniquement du produit de la pêche,

ils ne possédaient pas même de filets : ils se servaient pour prendre le poisson d'hameçons grossiers et d'une seine, tellement mauvaise, qu'il fallait un miracle pour que le poisson s'y prît. La vue de quelques vivres que je distribuai à ces malheureux, leur causa une telle joie, qu'ils nous accablèrent des témoignages de leur reconnaissance. Ils nous entouraient, criaient et gesticulaient de manière à ne pas nous laisser un instant de repos : nous eûmes beaucoup de peine à nous en débarrasser.

Le lendemain, nouveaux élans de joie, et nouveaux témoignages de reconnaissance de la part de nos hôtes. Lorsqu'il fallut se mettre en route, tout le village s'assembla pour nous accompagner. Nous partîmes précédés par un chœur de femmes, chantant en notre honneur des chansons de circonstance, et suivis par les hommes, qui tiraient des coups de fusil. Ces braves gens ne se séparèrent de nous que sur la rive opposée de l'Aniouy. Ils continuèrent à chanter en s'éloignant ; et leurs chants, que la distance affaiblissait, retentirent longtemps à nos oreilles. Les malheureux

oubliaient qu'ils n'avaient de quoi manger que ce jour-là, et que, dès le lendemain, le tourment de la faim se ferait de nouveau sentir. Leur incurie était telle, qu'ils avaient même négligé de jeter le filet!

Le lit desséché d'une rivière nous conduisit à une cabane placée sur la rive orientale de l'Aniouy, en face du mont Obrome. Il me fallut y demeurer deux jours à cause de M. Bérejnoy, qui se trouvait indisposé.

Le 10, nous nous remîmes en route. Après avoir fait traverser la rivière à la nage aux chevaux, nous nous plaçâmes, M. Bérejnoy et moi, sur un radeau construit à la hâte, et allâmes aborder à Ostrovnoyë. J'y rencontrai un Tchouvanetz qui parlait la langue des Tchouktchas : il consentit à nous accompagner comme interprète.

Le 12, nous suivîmes le versant nord-ouest de l'Obrome, qui est très-boisé; et, après avoir traversé l'Ostrovnaya, établîmes notre campement sur ses bords.

Le lendemain, 13 juillet, de lourds nuages enveloppèrent le ciel et amenèrent une pluie battante qui continua à tomber pendant huit

jours consécutifs. Nous traversâmes ce jour-là une rangée de collines et établîmes notre campement près des sources de la Konovalka.

Une illusion d'optique me fit prendre, le 14 juillet, un ruisseau insignifiant pour une rivière considérable que je supposais devoir être la Poguindéna.

Nos vivres diminuant à vue d'œil, nous partîmes de très-bonne heure le lendemain, dans l'espoir d'arriver bientôt dans une contrée abondante en poisson et en gibier. Nous ne tardâmes pas à atteindre le sommet d'une colline d'où l'on découvrait la poissonneuse Poguindéna, toute parsemée d'îlots. A midi, nous nous trouvâmes sur ses bords : l'eau était haute; il y avait impossibilité de traverser la rivière. Il fallut donc s'arrêter : nous campâmes sur place, sous d'épais peupliers. Les bords de la Poguindéna sont ornés d'une riche verdure : en place des marécages que nous avions eus jusqu'alors sous les yeux, nous y rencontrâmes de jolis lacs, entourés de bouquets de peupliers, de trembles et de saules d'une espèce particulière dont les

rameaux sont longs et très-déliés. Ils étaient séparés par des prés touffus où croissaient plusieurs plantes odoriférantes ainsi que l'oignon sauvage. La journée se passa à parcourir les alentours du lieu où se trouvait le campement, et nous ne fûmes de retour qu'à la tombée de la nuit. Je m'empressai aussitôt d'aller examiner le filet qui avait été descendu dans l'eau avant le départ : il ne contenait, hélas ! qu'un seul poisson !

L'eau baissa pendant la nuit, et le lendemain matin, 16 juillet, nous effectuâmes le passage en un endroit où la Poguindéna se partage en trois bras. L'un des trois était si profond que nous courûmes le risque de nous y noyer : le cheval, qui marchait à la queue du convoi, fut même renversé : par bonheur, la courroie qui l'attachait à celui qui le précédait était si solide qu'elle ne cassa pas, en sorte que nous pûmes hisser la malheureuse bête à terre. De ce point, on fit route au nord. Je ne tardai pas à apercevoir devant nous la Filipovka, l'un des trois principaux affluents de la Poguindéna, qui coule dans une vaste plaine parsemée de lacs. Nous

marchâmes le long de collines boisées, sur lesquelles se trouvaient quelques huttes de Toungouses, traversâmes un marais, et arrivâmes au bord de la rivière dont le courant rapide est coupé par des chutes d'eau. Ce fut dans un endroit où elle se détourne, et près de jolis bouquets de mélèzes, croissant sur un rivage abrupt, que nous nous disposâmes à passer la nuit. La pluie continuait à tomber.

Deux chaînes de montagnes s'étendent sur les deux rives de la Filipovka : l'une d'elles aboutit à une grande montagne, placée au centre d'un cercle de rocs dentelés, auxquels on donne le nom de Charokhovati-Kamene. Celle-ci se transforme plus loin en une suite de rochers des formes les plus bizarres : ils se composent de schiste mélangé de quartz.

Le 17, le temps fut encore plus mauvais que la veille. La neige s'était jointe à la pluie! Néanmoins nous fîmes 10 verstes, et arrivâmes sur les bords de la Fédotivka, affluent de la Filatova. Ici se termine le bois de haute futaie : quelques jets de saule et

des ronces croissent seuls sur le rivage opposé. Le soir venu, nous campâmes au pied d'une colline. Un ours noir vint, pendant la nuit, interrompre notre sommeil : les chiens donnèrent l'alarme, nous nous précipitâmes à sa rencontre, mais sans parvenir à l'atteindre : l'ours, effrayé par les hurlements des chiens, s'enfuit et disparut entre les buissons ; la nuit était trop sombre pour qu'il fût possible de le poursuivre.

Le lendemain, un brouillard épais enveloppa les montagnes au milieu desquelles nous nous trouvions : autant qu'il nous fut possible d'en juger, leurs sommets étaient couverts de neige.

Un grand nombre de ruisseaux enflés par les pluies s'échappaient en bouillonnant des anfractuosités des montagnes situées au sud, et coupaient en tous sens la vallée : elle se rétrécissait de plus en plus, et finit par ressembler au lit desséché d'un torrent. Des deux côtés s'élevaient à pic des rangées de rocs bizarrement dentelés. Entre les montagnes s'ouvraient des gouffres sombres et béants, et s'étendaient de profondes cre-

vasses. Tout l'espace était encombré de quartiers de rocs. En général, cette vallée présentait un aspect sauvage : elle produisit sur nous une impression de profonde tristesse! « Ici, nous dirent les guides, d'un air d'effroi, habitent les Esprits infernaux ! » Cette vallée si redoutable est néanmoins fréquentée par les peuplades établies dans les environs. Les habitants s'y rendent pour chasser l'argali ou bélier sauvage.

Nous continuions à avancer à travers les rochers, le long des bords sinueux de la rivière et à une grande hauteur, quand il s'éleva tout à coup un vent tellement impétueux, que nous vîmes le moment où nous allions rouler dans l'abîme! On profita d'un petit plateau pour s'arrêter : ce fut en cet endroit que nous passâmes la nuit, abrités derrière un rocher.

La tourmente s'apaisa avant qu'il fît jour, et nous pûmes nous remettre en route de bonne heure. Ici la vallée s'élargit, les montagnes qui la bordent s'abaissent en s'échelonnant, et la Bérézova (naguère furieuse) retient ses eaux. Nous rencontrâmes chemin

faisant quelques petits lacs, et établîmes notre campement dans un endroit où la vallée a 20 verstes de largeur. M. Bérejnoy, qui jusque-là n'avait pas eu à se louer de son voyage, vit enfin ses vœux se combler : il découvrit une belle défense de mammouth dont l'ivoire était d'excellente qualité : je n'eus pas à me plaindre non plus de ma soirée, car je tuai un cygne, ce qui nous fit d'autant plus de plaisir que nos provisions étaient alors réduites à quelques biscuits.

Des cris retentissants nous réveillèrent au point du jour : ils provenaient d'un grand troupeau d'oies qui barbotaient à la surface d'un lac : nous armer de gourdins, seller nos chevaux, les enfourcher et cerner le lac fut l'affaire de quelques instants. Un de nos chiens s'élança alors dans l'eau, et mit le désordre dans le troupeau qui, se hâtant de gagner le rivage, vint tomber sous nos bâtons. Soixante-quinze oiseaux furent tués en quelques instants; la plupart (je dois l'avouer) par nos guides, qui firent preuve d'une adresse merveilleuse à poursuivre les oies et à manier le bâton. La chasse aux oies

offre un tableau aussi extraordinaire qu'original.

Nos provisions si bien refaites, l'on chargea le produit de la chasse sur les chevaux, et l'on se remit en route. C'était le premier beau jour que nous eussions depuis notre départ d'Ostrovnoyë : nous en profitâmes pour gagner le rivage de la mer, dont, au dire de nos guides, nous nous trouvions à 30 verstes; mais ayant pris hauteur, je reconnus que nous n'étions qu'à 5 verstes des côtes. En effet, à peine eûmes-nous passé la Bérézova et traversé une rangée de collines basses, qui interceptaient la vue, que nous nous trouvâmes au bord de la mer. Une vaste nappe, d'un blanc argenté, en recouvrait la surface, et s'étendait au loin jusqu'aux limites de l'horizon, tandis que dans les criques formées par les échancrures du rivage la mer était libre. Pendant la nuit que nous passâmes en ce lieu, il s'éleva un vent du nord d'une extrême violence qui rendit la mer houleuse : la vague, en déferlant sur la plage, la parsema d'énormes quartiers de glace. Le froid fut extrêmement sensible.

Le 21 juillet on fit route à l'est, le long de la côte. L'obligation de contourner les embouchures marécageuses des nombreux cours d'eau qui aboutissent à la mer fut cause que nous n'atteignîmes qu'à minuit la cabane construite pour l'expédition à l'embouchure de la Baranikhina. J'y rencontrai M. de Wrangell avec les personnes qui l'accompagnaient. Après quelques jours consacrés à des préparatifs indispensables, nous nous remîmes tous en route le 31 juillet; M. de Wrangell se dirigea vers le sud, tandis que M. Bérejnoy et moi traversâmes en bateau la triple embouchure de la Baranikhina, et débarquâmes en un endroit où nos chevaux avaient été expédiés d'avance. Il fallut nous arrêter pendant un jour en cet endroit à cause de notre interprète qui était indisposé : de copieuses libations de thé, mêlé à de l'eau-de-vie poivrée, le soulagèrent en rétablissant la transpiration, et nous pûmes nous remettre en route le 1er août.

La rive droite de la Baranikhina diffère complétement de la rive gauche : au lieu des

rochers à travers lesquels nous avions voyagé, s'étendent ici des collines peu élevées. Nous suivîmes leurs versants. Au delà, des rochers sombres et dentelés se dessinaient à l'horizon. D'innombrables volées d'oies, qui revenaient des bords de la mer Glaciale, passaient à tout moment au-dessus de nos têtes, mais hors de portée. Nous tuâmes en revanche dix-huit cygnes à coups de bâton. Ces oiseaux muent plus tard que les oies; celles-ci se rassemblent en pareil cas par troupes, tandis que les cygnes, au contraire, vont se poser par couple, et quelquefois par groupe de trois ou quatre oiseaux, sur chacun des lacs dont la contrée est parsemée.

A 10 verstes d'une petite rivière, la plus considérable de celles qui se jettent dans la mer à l'est de la Baranikhina, nous rencontrâmes une colline éboulée. Tout l'espace compris entre le pied de la colline et le bord de la mer, sur une demi-verste d'étendue, était *à la lettre* semé de débris d'animaux antédiluviens. Mon compagnon de route espérait faire ici un riche butin; mais les recherches les plus persévérantes ne purent lui

faire découvrir une seule défense. Les mâchoires de mammouth étaient, au contraire, très-nombreuses, et nous en conclûmes que d'autres industriels plus heureux avaient déjà visité cet endroit, et s'étaient emparés de l'ivoire. Cette supposition ne tarda pas à se vérifier : à peu de distance de ce lieu, dans une petite vallée, nous rencontrâmes les vestiges d'un campement, et une grande quantité de morceaux d'ivoire gâté. C'était là, en effet, que les *promichléniks* s'étaient arrêtés pour trier l'ivoire qu'ils avaient ramassé, avant que de l'emporter.

Arrivés sur le bord opposé de la petite rivière, nous nous dirigeâmes à travers une rangée de collines, et arrivâmes dans une petite vallée dans laquelle coule la Kozminka, entre une infinité de lacs. Je fis sur sa rive droite la rencontre inattendue de M. Kozmine, qui y surveillait les travaux de la pêche. La Kozminka a 25 sagènes (plus de 53 mètres) de largeur, et me paraît être plutôt un golfe très-allongé qu'une rivière. Les ouvriers de M. Kozmine nous aidèrent à construire un petit bateau, dont nous avions

grand besoin pour le passage des rivières que l'on rencontre.

Le 3 août, je me séparai de M. Kozmine : nous étions alors six voyageurs, à savoir : M. Bérejnoy, moi, l'interprète et trois guides yakoutes. Nous continuâmes à avancer dans la même direction, à travers des lacs dont la glace menaçait de s'effondrer sous les pas de nos chevaux. Le campement fut établi au pied d'une colline.

Le lendemain, désirant examiner les environs d'un lieu élevé, je me séparai de mes compagnons de route, et m'avançai à travers des collines jusqu'au bord d'une petite rivière. Un troupeau d'oies en mue y barbotait. Je sautai à bas de mon cheval, et m'élançai, le bâton à la main, sur les oiseaux. L'expérience m'avait appris à manier cette arme, et j'abattis plusieurs oies. Sur ces entrefaites survint un des guides, que M. Bérejnoy, inquiet d'une absence prolongée, avait envoyé à ma recherche ; il m'aida à enlever le butin.

Le 4 août, nous passâmes la nuit au bord d'une vallée profonde, qui sans doute avait

formé le fond d'un lac. Les chevaux trouvèrent ici une bonne herbe, et les collines terreuses en partie éboulées qui s'élevaient çà et là, promettaient à M. Bérejnoy un riche butin en dents de mammouth. Il se décida à passer plusieurs jours en cet endroit; par malheur, le succès ne répondit point à l'attente. Notre chasse fut plus heureuse : nous tuâmes deux rennes d'une espèce particulière. Cette espèce habite les bords de la mer Glaciale, et ne se retire point en hiver dans les bois. Nous apercevions de notre campement, à l'est et à une distance de 100 verstes, les monts Vayvanine, Geyla et Raoutane, ainsi que les rochers aigus du cap Chélagsk. Nous quittâmes ce lieu le 7 août, et nous nous dirigeâmes au sud-ouest, à travers des monticules terreux, abrupts, et des lacs glacés. Après une marche de quelques heures, nous atteignîmes la partie occidentale de la baie de Tchaounsk, qui jusqu'à présent avait été considérée comme une rivière à laquelle on donnait le nom de Bolchaya (la Grande.)

Je signalerai ici un phénomène remar-

quable dont je fus témoin en route : à partir de la Baranikhina, toute la contrée est coupée par une infinité de lacs profonds, de diverses grandeurs, et séparés les uns des autres par des espèces de digues naturelles qui n'ont que 1 pied d'épaisseur. Cependant, le niveau d'un lac à l'autre diffère souvent de plus de 2 pieds, ce qui prouve qu'il n'existe aucune communication entre eux. Ces digues, pareilles au sol, sont formées d'une glace éternelle; leur surface est recouverte d'un peu de terre végétale.

La baie de Tchaounsk a deux embouchures qui forment l'île Oïone (autrefois île Sabadey); cette île se termine au nord par une pointe basse et sablonneuse. L'île entière paraît être formée de sable; on n'y rencontre ni arbrisseaux ni herbe; un peu de mousse verte apparaît en quelques endroits. La baie a 15 verstes d'étendue depuis la côte jusqu'à l'île.

Nous suivîmes les versants des collines qui longent la côte, sur une bande de sable étroite couverte de coquillages. Ici croissait le chou à larges feuilles ainsi que d'autres

plantes marines; je rencontrai aussi quelques polypes.

Un vent d'est impétueux s'éleva dès le matin; le ciel était parfaitement pur. Nous assistâmes, à midi, à un phénomène céleste de toute beauté. Nos guides le considérèrent comme un présage de mauvais temps. Autour du soleil apparurent quatre autres soleils réunis entre eux par des arcs-en-ciel à couleurs éclatantes; le tout formait un cercle dont le diamètre égalait 40°; en outre, un arc-en-ciel horizontal, qui pouvait avoir 80° de longueur, passait à travers le vrai soleil et les astres apparents placés à ses côtés; à ses extrémités s'élevaient perpendiculairement deux petits arcs-en-ciel, dont les teintes (très-pâles), étaient opposées à celles du grand. Ce phénomène dura deux heures. Le vent s'apaisa peu à peu, puis vint la neige, qui se convertit en chasse-neige. Le campement fut établi dans une vallée où nos chevaux trouvèrent une herbe suffisante, et nous assez de bois flotté pour faire du feu. La terre n'était dégelée en cet droit qu'à 13 centimètres de profondeur.

Le 8 août, nous continuâmes à avancer sur un rivage bas; à notre droite s'élevait une berge abrupte de formation récente [1]. Nous remarquâmes le profil d'un petit lac dans une portion de terrain éboulé; au fond, reposait une couche de glace épaisse et unie; une autre couche s'étendait par-dessus, et l'intervalle était vide. La couche supérieure était couverte d'un peu de terre végétale, sur laquelle croissaient quelques arbrisseaux rabougris, et de l'herbe. Nous arrivâmes, vers midi, au bord d'une petite rivière, tellement profonde, qu'il fallut la traverser en bateau tandis que les chevaux la passaient à la nage. Au delà de ce point, nous continuâmes à avancer entre des collines basses et une infinité de petits lacs. Le chemin était détestable. Le 9 août au matin, tous les environs se trouvèrent revêtus de neige. Le chasse-neige mêlé de pluie était devenu si

[1] Je rencontrai dans l'endroit éboulé, à 2 sagènes (plus de 4 mètres) au-dessus du niveau de la mer, du bois flotté à moitié pourri; le bois flotté de bonne qualité ne se rencontre qu'au-dessous, ce qui peut être considéré comme une preuve que la mer se retire du rivage.

épais, que l'on ne voyait pas à deux pas. Après avoir passé près des sources d'une rivière où l'on apercevait de nombreuses traces d'ours, nous regagnâmes la côte; je rencontrai là une planche provenant sans doute d'un bateau naufragé. La route était devenue meilleure; elle s'étendait le long de rochers à pic, formés de schiste veiné de quartz. Vers le soir le temps s'éclaircit. On apercevait à peu de distance du rivage un rocher isolé qui, chose bizarre, ressemblait parfaitement à un vaisseau; à en juger par sa couleur grise, il était de formation quartzeuse.

Le 12 août, nous passâmes auprès du mont Vayvansk, dont le versant septentrional plonge dans la mer. Le campement fut établi le soir au pied d'une colline. Quatre ours noirs vinrent nous attaquer pendant la nuit, mais les chiens s'éveillèrent à temps, et se mirent à aboyer tellement fort, qu'ils effrayèrent les ours et les décidèrent à se retirer.

Il m'arriva le lendemain une aventure qui pensa m'être fatale : après avoir tra-

versé au sud-est une rangée de collines, du haut desquelles on découvrait toute l'étendue de la baie, nous nous dirigions de nouveau vers la mer, lorsqu'au moment de déboucher sur la plage, je lançai mon cheval entre des rochers. Curieux d'examiner la disposition des roches, je continuai à avancer et m'éloignai à une assez grande distance de nos gens. Là, je rencontrai tout à coup, au détour d'un roc, un grand ours noir qui venait d'attraper un veau marin et le déchirait avec rage. Je voulus m'éloigner, mais je n'en eus pas le temps : l'ours, aussitôt qu'il m'eut aperçu, abandonna sa proie et s'avança à ma rencontre en rugissant. Il fallait songer à se défendre. Je n'avais, pour toute arme, qu'un couteau de chasse. En cet instant, je me souvins d'une croyance répandue parmi les chasseurs de la Sibérie, lesquels attribuent au regard de l'homme un pouvoir fascinateur sur l'ours, et me jetant à bas de mon cheval, je m'avançai hardiment vers l'animal. J'ignore comment se serait terminée notre rencontre! Mon action hardie, la fixité de mon regard et le couteau que je tenais à

la main, ne faisaient aucune impression sur l'ours, qui continuait à s'avancer vers moi avec un redoublement de rage. Tout à coup, et au moment d'engager un combat corps à corps avec ce terrible adversaire, une voix connue se fait entendre; c'est celle de mon chien, du fidèle compagnon de nos courses lointaines! jeune, svelte et vigoureux, le chien ne balança pas à se précipiter sur l'ours, tandis que je redoublai de vitesse pour l'atteindre; mais il n'attendit pas cette attaque combinée, et se hâta de disparaître dans les anfractuosités de rochers impraticables!

Cependant nous ne rencontrions aucun indice de Tchouktchas; rien n'annonçait que nous fussions dans le voisinage de leur territoire; d'autre part, la saison froide s'avançait à grands pas, et nous n'étions pas équipés pour un voyage d'hiver. Par surcroît de contrariété, notre guide, qui depuis le commencement du voyage m'inspirait peu de confiance, nous avoua qu'il s'était égaré. En de pareilles circonstances, M. Bérejnoy, qui n'était parvenu à ramasser qu'une petite

quantité d'ivoire, fut le premier à proposer de rebrousser chemin.

A l'est du point où nous nous trouvions s'élevait une montagne; je me hâtai de la gravir pour m'orienter et reconnaître à peu près vers quel point il convenait de se diriger. Cela fait, nous partîmes le 14 août, franchîmes 80 verstes d'un trait et arrivâmes au bord d'une rivière. Après l'avoir traversée, non sans peine, nous nous établîmes pour passer la nuit sur la rive opposée, au pied d'une montagne.

Nous fûmes agréablement surpris le lendemain, au point du jour, d'apercevoir des habitations : le hasard nous avait mieux dirigés que notre guide; car nous nous trouvions alors sur la limite du pays des Tchouktchas. Le Tounchéo serpentait devant nous dans la vallée, et sur ses bords se trouvaient un grand nombre de yourtes. Nous allâmes les visiter : elles étaient vides! Tout indiquait cependant qu'elles avaient été récemment abandonnées. Je me dirigeai vers une montagne voisine, dans le dessein de la gravir pour examiner les environs; mais je n'étais

done : une légère couche de glace recouvrait déjà cette rivière.

Nous souffrîmes beaucoup du froid les deux jours suivants : les pelisses retirées de la *sayba* étaient si légères, qu'elles ne suffisaient pas à nous garantir, et force nous fut de marcher presque constamment à pied pour tâcher de nous réchauffer. Une vaste forêt, s'étendant sur notre droite, nous séparait de l'Aniouy, qui forme là un long circuit.

Nous arrivâmes au bord de l'Aniouy le 3 septembre, et suivîmes ses bords au grand trot, pendant douze heures, dans l'espoir d'atteindre quelques huttes d'été habitées par des Youkaguires ; mais l'obscurité nous força à faire halte pour passer la nuit dans un bois. J'avais rencontré, chemin faisant, plusieurs cases construites en rameaux entrelacés ; c'est là que les Youkaguires guettent les rennes à l'époque de leur passage.

Nous fûmes réveillés de bonne heure par les discours et les chansons de plusieurs femmes youkaguires ; ces femmes, qui avaient passé la nuit en plein air non loin de nous, sur-

soir apparurent les mousquites : par bonheur, il s'éleva un vent violent de nord-ouest qui dispersa nos persécuteurs. Diverses plantes à fruits croissaient dans les vallées, telles que la *chikcha* (empetrum), le *goloubetz* (vaccinium ulgiinorum) et la *morochka* (rubus chammaemorus) : non-seulement ces plantes ne portaient point de fruits, mais il était même probable qu'elles n'avaient pas fleuri. Le sol était marécageux et parsemé de proéminences moussues entre lesquelles s'étendait une glace très-mince.

Le 17 août, des coups de vent violents, la neige et la pluie ne nous permirent pas de faire un long chemin. Nous nous arrêtâmes ; mais la tempête était si violente que nous ne pûmes ni dresser notre tente ni allumer du feu. Pendant la nuit, la gelée survint ; elle transforma en glace l'eau dont notre tente était pénétrée, et nous souffrîmes beaucoup du froid.

Le 18, nous nous dépêchâmes de nous mettre en route dans l'espoir de réchauffer un peu, par le mouvement, nos membres engourdis. Une glace épaisse avait recouvert

tous les lacs. Le campement fut établi au point de jonction de deux affluents de la rivière.

Nous fîmes peu de chemin, le 19, dans la crainte de trop fatiguer les chevaux, qui devaient bientôt traverser une chaîne de montagnes. Il fallut passer la nuit sans feu, et se contenter de biscuit sec pour unique aliment.

Le lendemain nous nous dirigeâmes à l'ouest. D'innombrables troupeaux de rennes étaient nos compagnons de voyage. Ils suivaient un sentier par lequel les Tchouktchas passent lorsqu'ils se rendent à Ostrovnoyë. Je l'ignorais alors, mais je présumai, d'après plusieurs indices, que c'était cette route-là qu'il fallait prendre. M. Bérejnoy soutenait, au contraire, qu'il fallait continuer à suivre les bords de la rivière. Les chevaux lui appartenant, je dus me résigner à faire à sa guise: on verra quel fut le résultat de cette grave erreur! Nous laissâmes donc les rennes s'éloigner de nous, tandis que nous pénétrions dans une contrée de l'aspect le plus sauvage. La vallée devenait plus profonde; des rochers menaçants s'élevaient à pic sur ses bords : autour d'eux flottaient de légères

vapeurs qui leur prêtaient les formes les plus bizarres; elles se condensèrent ensuite, et descendirent de manière à ne laisser apercevoir que les crêtes dentelées des rochers. A l'entour de nous tombaient de nombreuses cascades. Cependant le vent avait augmenté, la tempête survint! La rivière, transformée en torrent, roulait avec furie, et, détachant des quartiers de roc, les emportait au loin, tandis que l'air, refoulé par le vent dans des fondrières et de profonds ravins, y tourbillonnait et s'en échappait en sifflant! Nous avancions au petit pas en montant et au milieu des éléments déchaînés, et finîmes par arriver dans un endroit qui paraissait devoir aboutir à un gouffre. Il n'y avait plus moyen de continuer à avancer à cheval; chaque voyageur dut mettre pied à terre et conduire le sien par la bride dans un sentier escarpé, au bord d'un précipice où le moindre faux pas aurait suffi pour le précipiter! Il fallut deux heures d'efforts pour parvenir au sommet du roc; mais là, nous rencontrâmes sous nos pieds un vaste gouffre dont le brouillard empêchait de mesurer la profon-

deur! Notre position était lamentable, car nous ne pouvions faire un pas en avant pour nous acheminer vers le sommet de la chaîne, et nos chevaux, exténués, étaient hors d'état de parcourir de nouveau les 30 verstes que nous venions de faire. En cet instant, un bruit retentit à nos oreilles; nous portons nos regards du côté d'où il vient, et nous apercevons un troupeau de rennes qui se dirigeaient au sud-ouest, vers un ravin : il existait donc un passage dans cette direction; nous étions sauvés! On se remit en route par des escarpements glissants et roides, où nous avancions avec difficulté, quoique à pied. Ce fut ainsi que nous atteignîmes le sommet de ces montagnes, après avoir traversé une anfractuosité étroite et tortueuse entre les rochers. Nous sortîmes ici du brouillard. D'épaisses vapeurs se mouvaient lentement à l'entour des rocs, et la cime sur laquelle nous nous trouvions ressemblait à une île s'élevant du sein d'une mer agitée.

De plus grandes difficultés nous attendaient à la descente : nous dûmes l'effectuer

par un sentier abrupt que les rennes avaient tracé avec une intelligence incroyable, et qu'eux seuls sont en état de parcourir sans danger. Pour parvenir à descendre cette pente roide, d'une hauteur de plus de 200 mètres, nous dûmes tour à tour nous appuyer sur nos chevaux quand il nous arrivait de perdre pied, et les soutenir lorsqu'ils chancelaient. Des fragments de roc se détachaient sous nos pas, roulaient et allaient tomber dans le lac étendu au pied des rochers. Nous parvînmes néanmoins à surmonter les difficultés de cette route périlleuse, et atteignîmes le bord du lac à une heure avancée de la nuit : le campement fut établi sur ses bords.

M. Bérejnoy et les guides qui n'étaient pas revenus de leur erreur, persistaient à se croire dans le voisinage de l'Aniouy, et ne se possédaient pas de joie d'avoir effectué sans accident le passage des montagnes. En effet, les rives de l'Aniouy étant habitées, nous auraient fourni quelques vivres pour apaiser la faim qui commençait à se faire sentir; mais, hélas! on en était loin!

Je me levai le lendemain, au point du jour, pour jeter un coup d'œil sur la contrée : mes prévisions se vérifièrent, et je reconnus aussitôt que les montagnes qu'il nous aurait fallu franchir pour gagner l'Aniouy s'étendaient au sud du campement : au lieu de nous trouver aux environs de cette rivière nous étions alors dans le voisinage de la Baranikhina. J'annonçai cette fâcheuse nouvelle à mon compagnon de route, et l'engageai fortement à rebrousser chemin; mais rien ne put le convaincre, et il s'entêta à soutenir que la route suivie était la véritable. Nous continuâmes à voyager dans la même direction. Les chevaux étaient tellement harassés, qu'il nous fallut marcher presque constamment à pied. Le soir on s'arrêta dans une petite plaine couverte d'une herbe touffue. Quelques racines, retirées des terriers habités par les souris, et des ognons sauvages, furent notre unique nourriture.

A peine le jour commençait à poindre, le 22 août, lorsque des vapeurs bleuâtres sorties de la mer, s'offrirent à nos yeux, du côté du nord. Il ne s'agissait plus, dès lors, de rives

populeuses, mais d'un désert glacé et bordé à peu de distance par la mer Glaciale! Le guide et Bérejnoy, qui s'aperçurent enfin de leur erreur, perdirent complétement la tête : le premier se crut dans le pays des Tchouktchas! Quant au pauvre marchand, qui se croyait destiné à mourir de faim dans ce désert, il s'abandonna au plus violent désespoir! Tous s'adressèrent alors à moi, en me suppliant de les retirer de peine, et me promettant de m'être complétement soumis à l'avenir. Deux jours de marche nous séparaient de l'Aniouy, et nous manquions de vivres : n'importe, il fallait tenter ce pénible voyage. Je me chargeai de les guider.

On se mit en route le 23 août : nous commençâmes par pénétrer dans un ravin profond, encaissé dans une double muraille d'énormes rochers à pic; une triple rangée de nuages coupait leurs cimes. Ce ravin nous amena au bord d'une petite rivière, dont le courant rapide se dirigeait au nord. Je la remontai sur ses bords, et ne tardai pas à arriver auprès d'un lac entouré de hauts et sombres rochers. Nous le contournâmes

par son rivage occidental, fîmes 10 verstes au delà, et nous arrêtâmes pour passer la nuit. Nous nous assîmes tristement et mourant de faim à l'entour du feu, sur lequel on avait suspendu le chaudron par habitude, car nous n'avions rien à y mettre cuire! Tout à coup j'aperçus l'un de nos Yakoutes qui, caché dans le taillis, me faisait signe d'aller le trouver. Je marchai vers lui sans trop comprendre ce qu'il pouvait avoir à me dire. Ce brave homme retira alors, de dessous son habit, un canard sauvage qu'il venait de tuer d'un coup de pierre; et, me le mettant entre les mains : « Tiens, *toyone* (maître), me dit-il, prends-le et mange-le à toi seul : tes forces sont plus abattues que les nôtres. » Je pris l'oiseau, et sans lui faire subir aucune préparation, j'allai le jeter dans le chaudron plein d'eau bouillante. Aussitôt que la soupe fut prête, on fit les parts; chacun eut la sienne, et la bête fut mangée *tout entière;* les parties intérieures et même les os furent dévorés! nous ne laissâmes que les plumes! Quelque petites qu'eussent été les portions, ce bouillon et ce peu de viande ra-

nimèrent nos forces. Après le repas, nous allâmes nous coucher sous un ciel scintillant d'étoiles, et avec l'espoir que notre voyage serait favorisé, le lendemain, par un beau temps.

Un vent impétueux s'éleva pendant la nuit; il amena la neige, qui tomba en si grande abondance que tout le pays s'en trouva couvert le 23 août au matin. Le froid nous avait tellement transis que nous nous décidâmes à sacrifier quelques-unes des perches qui servaient à dresser la tente pour allumer un peu de feu. Après nous être réchauffés, nous nous remîmes en route vers le sud, et, continuant à nous élever de plus en plus, nous finîmes par atteindre au sommet de la chaîne au delà de laquelle, d'après mes calculs, devait couler l'Aniouy. On fit halte sur un petit plateau, placé à l'extrémité de la cime, pour donner aux chevaux le temps de se reposer. Bientôt le brouillard dans lequel nous étions plongés se dissipa, et notre vue s'étendit sur les pics nombreux et couverts de neige de cette chaîne. La descente s'annonçait comme devant être très-rapide. Après ample examen, et faute de

mieux, il fut convenu que l'on essayerait de descendre par un endroit où le roc formait une saillie inclinée et étroite, bordée d'un côté par la muraille à pic et de l'autre par un précipice. Nous lâchâmes nos chevaux en avant et les suivîmes à pied, en trébuchant à chaque pas : sans la neige, qui amortissait les chutes, et qui empêchait de glisser, il est probable que la majeure partie des voyageurs eût trouvé là son tombeau!

Il ne faisait pas encore nuit lorsque nous atteignîmes le pied de la chaîne : hommes et chevaux étaient plus ou moins éclopés. L'idée d'arriver le lendemain au bord de l'Aniouy nous excitait tellement, que notre unique pensée, en arrivant, fut de nous remettre en route le lendemain de très-bonne heure. Éprouvés par ce long jeûne, notre faiblesse était extrême. Nous nous endormîmes cependant, mais ce fut pour nous réveiller en proie à d'horribles angoisses! L'excès de la faim amène le délire : l'un, à genoux, les mains jointes et élevées vers le ciel, le suppliait de mettre un terme à ses souffrances; un autre chantait de gais refrains d'une voix éteinte;

un troisième sautait et hurlait; quelques-uns demeuraient immobiles et fixaient sur la terre leurs yeux éteints; d'autres enfin tenaient des discours incohérents. Au moment de monter à cheval, le Yakoute qui me servait de domestique me serra dans ses bras en s'écriant d'une voix convulsive : « Quand donc nous amèneras-tu à l'Aniouy ? » Je tâchai de les consoler en les assurant que nous arriverions le soir dans une contrée habitée.

Notre position, en effet, ne tarda pas à s'améliorer. Nous étions en marche depuis quelque temps, lorsque nous rencontrâmes une rangée de collines qu'il s'agissait de traverser. Arrivés au sommet, une vallée spacieuse s'offrit à nos regards; elle était parsemée de groupes d'arbres. Je ne saurais rendre l'effet que son aspect produisit sur nous: *Des arbres! des arbres!*..... s'écriaient les malheureux voyageurs sortis du désert et accablés par la fatigue et l'inanition! L'Aniouy, si vivement souhaité, coulait à peu de distance!!!

Cependant, les chevaux, exténués, avançaient avec peine. Après avoir franchi en tout

bliée, on redouble d'efforts, et nous voyons apparaître trois gros poissons et nombre de petits! Lorsque ce don de la Providence fut étalé devant nous, nos têtes s'inclinèrent pour remercier Dieu de ce secours inespéré! Notre campement, naguère si morne, s'anima : on se félicitait les uns les autres, on s'embrassait!..... Nous venions d'échapper à la mort! — La flamme alimentée pétille; les uns préparent le poisson et le mettent cuire dans le chaudron plein d'eau bouillante. D'autres s'occupent à cueillir de l'ognon sauvage et différentes herbes; nous assaisonnons le potage : bientôt enfin les voyageurs s'établissent à l'entour d'une *oukha* succulente!

Grâce à un bon pâturage, nos chevaux avaient repris des forces, et nous nous remîmes en route avec l'espoir d'atteindre promptement au but de notre course. Il fallut traverser ce jour-là plusieurs cours d'eau plus ou moins rapides, soit en bateau, soit à gué, et souvent au risque de nous noyer. Ce ne fut qu'après avoir surmonté de nombreux obstacles que nous atteignîmes les bords de

l'Aniouy. Nous campâmes en ce lieu. On se disposait à jeter le filet pour se procurer de quoi souper, lorsque nous aperçûmes deux nombreuses volées d'oies qui s'avançaient à une grande hauteur pour passer sur nos têtes. Un faucon planait au-dessus des oies; tout à coup il fond avec la rapidité de l'éclair sur une d'elles, qui, blessée à mort, vient tomber à nos pieds. Nous fîmes main basse sur le butin du faucon en rendant grâce à la Providence d'un secours aussi inattendu!

Le lendemain, 26 août, après une journée pénible, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit au point de jonction de la Chitchoutina et de l'Aniouy. Une estacade fut immédiatement établie dans la première de ces rivières, pour y placer notre seine: peu de temps s'était écoulé, lorsque nous la vîmes s'enfoncer dans l'eau; on se hâta de l'en retirer, et nous aperçûmes, à notre grande joie, qu'elle contenait *deux cents poissons!* Pour tirer parti de cette pêche miraculeuse, chacun fit preuve de bonne volonté : tandis que l'un préparait l'*oukha,* l'autre plaçait une partie des poissons sur

des charbons ardents : mettant le froid à profit, nous fîmes geler le surplus pour nous régaler de *strouganina* fraîche. Le souper achevé, les pêcheurs se remirent à l'ouvrage : ils ne cessèrent de travailler que le lendemain matin, après avoir pris *huit cents* poissons [1]!

Le 29, au matin, le produit de notre pêche se trouva si considérable, que nous prîmes le parti d'en laisser la majeure partie sur place, dans une *sayba,* pour qu'il pût servir à d'autres voyageurs. Une caisse ou *sayba* fut établie sur deux mélèzes ; nous y déposâmes 5 000 poissons, et élevâmes à côté une grande croix en bois. J'appris, par la suite, que deux familles de Tchouvanetz chassés de chez eux par la famine, étaient arrivés au bord de l'Aniouy, où ils

[1] La fin d'août est l'époque la plus favorable à la pêche, car c'est alors que le poisson quitte les endroits où l'eau étant peu profonde se transforme souvent, en hiver, en une masse de glace. La pêche se fait toujours pendant la nuit, soit que pendant le jour le poisson se tienne au fond de l'eau, soit qu'il aperçoive alors les pieux de l'estacade.

avaient rencontré notre *sayba* dont le contenu leur avait procuré de quoi vivre pendant plusieurs mois.

Le 30 août était le jour de la Saint-Alexandre; nous tâchâmes de la fêter de notre mieux, et demeurâmes en place. Un devoir religieux occupa les premiers moments de la journée : M. Bérejnoy nous lut à haute voix les prières consacrées à cette solennité, lecture pendant laquelle nos Yakoutes observèrent un maintien très-convenable; ils joignirent leurs prières aux nôtres pour demander à Dieu de protéger *le Tzar blanc, fils du Soleil.* Le repas se composait d'une grande quantité de poissons diversement accommodés, et dont les Yakoutes dévorèrent une prodigieuse quantité. Faute d'eau-de-vie, je leur distribuai du tabac. Enfin, les Yakoutes, à mon invitation, s'exercèrent à tirer de l'arc; les vainqueurs reçurent, pour prix, une bride neuve et mon couteau de chasse. Malgré l'insuffisance des moyens de célébrer dignement cette solennité, une gaîté franche anima notre cercle, et les chansons bruyantes des guides continuèrent à retentir dans la

vallée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain matin, nous étions sur le point de nous mettre en route, lorsque les guides, en ramenant les chevaux, découvrirent une *sayba* remplie de vêtements fourrés. Il nous restait un long trajet à faire dans une saison froide; je pris donc le parti d'enlever autant de fourrures qu'il en fallait pour habiller notre troupe, après quoi je déposai en échange (dans la *sayba*) du tabac, de la poudre et de la dragée. Nous érigeâmes, en outre, un poteau surmonté d'une barre dirigée vers l'endroit où se trouvait notre dépôt de poissons [1]. Ces arrangements faits, nous nous mîmes en route. Des montagnes escarpées nous obligèrent à traverser l'Aniouy à plusieurs reprises; ce qui s'exécuta aisément, car le vent et la gelée avaient fait baisser considérablement l'eau. Le campement fut établi le soir au bord de l'Ebouné-

[1] Ces poteaux indicateurs se rencontrent fréquemment dans les parties de la Sibérie où habitent des peuplades nomades; quoique en très-petit nombre, ils atteignent le but que se sont proposé ceux qui les érigèrent.

avaient rencontré notre *say*
tenu leur avait procuré d
dant plusieurs mois.

Le 30 août était le j
dre; nous tâchâmes d
et demeurâmes en
occupa les premi
M. Bérejnoy n
res consacré
dant laquel
maintien
prières ... l'Anioui le
de pro ... es ses bords au
repas ... douze heures, dans l'es-
de p ... quelques huttes d'été habi-
les ... s Youkaguires ; mais l'obscurité
c ... rça à faire halte pour passer la nuit
... un bois. J'avais rencontré, chemin fai-
... nt, plusieurs cases construites en rameaux entrelacés ; c'est là que les Youkaguires guettent les rennes à l'époque de leur passage.

Nous fûmes réveillés de bonne heure par les discours et les chansons de plusieurs femmes youkaguires ; ces femmes, qui avaient passé la nuit en plein air non loin de nous, sur-

ment que la majeure partie des chiens étaient exténués, et hors d'état d'exécuter un voyage dans la mer Glaciale : il fallut leur faire rebrousser chemin. Nous emmenâmes les meilleurs avec nous à Soukharnoyë, où soixante chiens se trouvaient réunis depuis le 14 février. Ce fut avec ces moyens de transport que je me disposai à me mettre en route.

Nous quittâmes Soukharnoyë le 26 février, en nous dirigeant à l'est, le long des bords de la Kolima. Un Cosaque, porteur de dépêches, me rejoignit le 1er mars. Ces dépêches, relatives aux travaux de l'expédition, arrivaient de Saint-Pétersbourg et avaient franchi une énorme distance — 11 000 verstes (près de 1200 myriamètres) — en quatre-vingt-huit jours, y compris plusieurs jours passés à Yrkoutsk : il faut au moins *six mois* pour parcourir cette distance par les moyens ordinaires ! Je rédigeai, séance tenante, sur un glaçon transformé en table à écrire, et par 22 degrés de froid, un compte rendu de nos travaux. Le paquet cacheté, je le remis au courrier, qui partit à l'instant même, emmenant une de nos nartas parmi les chiens

done : une légère couche de glace recouvrait déjà cette rivière.

Nous souffrîmes beaucoup du froid les deux jours suivants : les pelisses retirées de la *sayba* étaient si légères, qu'elles ne suffisaient pas à nous garantir, et force nous fut de marcher presque constamment à pied pour tâcher de nous réchauffer. Une vaste forêt, s'étendant sur notre droite, nous séparait de l'Aniouy, qui forme là un long circuit.

Nous arrivâmes au bord de l'Aniouy le 3 septembre, et suivîmes ses bords au grand trot, pendant douze heures, dans l'espoir d'atteindre quelques huttes d'été habitées par des Youkaguires ; mais l'obscurité nous força à faire halte pour passer la nuit dans un bois. J'avais rencontré, chemin faisant, plusieurs cases construites en rameaux entrelacés ; c'est là que les Youkaguires guettent les rennes à l'époque de leur passage.

Nous fûmes réveillés de bonne heure par les discours et les chansons de plusieurs femmes youkaguires ; ces femmes, qui avaient passé la nuit en plein air non loin de nous, sur-

veillaient une estacade établie pour la pêche, en travers du courant de l'Elochbale. Les nouvelles qu'elles nous donnèrent étaient tristes : la famine désolait les rives de la Kolima et des deux Aniouy. La chasse aux rennes et la pêche n'avaient pas réussi, et toute la population de ces contrées attendait en frémissant la venue d'un hiver désastreux.

Après avoir fait 5 verstes, nous arrivâmes à un petit village habité par les mêmes Youkaguires que nous avions rencontrés au bord de l'Elochbale. Ils nous reçurent à bras ouverts, et nous installèrent dans la hutte la plus spacieuse et la meilleure. Nos Yakoutes ne se possédaient pas de joie d'avoir rencontré des hommes qui écoutaient avec un intérêt extrême le récit détaillé de notre voyage, les dangers auxquels nous avions été exposés, le courage et la résolution dont nous avions tous fait preuve. D'après l'usage suivi dans le nord de la Sibérie, le conteur se vantait outre mesure, et mentait effrontément ! Notre présence ne leur occasionnait pas le moindre embarras ; sou-

vent, au contraire, ils recouraient à notre témoignage, et qui plus est, ils paraissaient eux-mêmes convaincus de la vérité des fables qu'ils débitaient.

Je me séparai ici de M. Bérejnoy, qui désirait séjourner quelques semaines en cet endroit, pour donner à ses chevaux le temps de se reposer des rudes fatigues qu'ils venaient d'essuyer. Quant à moi, ayant achevé la reconnaissance de la *toundra*, je me décidai à consacrer le temps qui restait à courir jusqu'à l'hiver, à relever le Mali-Aniouy jusqu'à Nijné-Kolimsk, sur une étendue de 500 verstes (53 myriamètres). Je me fis construire un radeau triangulaire, à la mode du pays : il me fut amené le 6 septembre, tout équipé et garni de ses deux avirons [1].

[1] Voici comment se construisent ces sortes de radeaux : on attache ensemble, par le bout le plus mince, un certain nombre de perches, assez épaisses, d'un bois léger, tel que le tremble et le peuplier, c'est ce qui forme le devant du radeau. Les gros bouts sont séparés de manière à ce que les perches forment des rayons partant d'un centre qui se trouve à l'extrémité opposée. L'on remplit les intervalles avec d'autres

Je m'embarquai sur ce singulier esquif, où l'eau pénétrait de tous côtés, et qui était dirigé par un jeune Youkaguire âgé de quinze ans; tel était le pilote avec lequel j'entreprenais une navigation réputée dangereuse, à cause des fréquentes chutes d'eau et des nombreux bancs de sable dont le Mali-Aniouy est parsemé. Nous étions en route depuis peu de temps, et venions de franchir près de 5 verstes, lorsque nous aperçûmes sur le rivage un renne qui paissait. Mon jeune pilote fit preuve d'adresse; il prit aussitôt son arc, ajusta la bête, et lui décocha une flèche qui l'étendit morte sur le coup. Ceci fait, il gouverna vers le rivage et s'en approcha. Nous descendîmes à terre, traînâmes le renne tué jusqu'au bord de l'eau, l'attachâmes au radeau de manière à ce qu'il flottât à l'arrière, et nous nous remîmes en route. Vers le soir, je visitai quelques cabanes où j'avais l'espoir de rencon-

perches plus courtes, et le tout est attaché avec des brins de fanons de baleine que l'on entrelace autour des pièces de bois. Un pareil radeau a la forme d'un énorme coin.

trer des habitants : mais elles étaient vides, ce qui me contraria d'autant plus, qu'ayant oublié d'emporter un briquet, nous dûmes passer la nuit sans feu, avec de la cervelle de renne et des nerfs de renne crus pour toute nourriture[1] !

Notre navigation, déjà pénible, le devint encore davantage le lendemain. Le radeau n'obéissait pas à la rame, et pivotait sur lui-même : à la descente des chutes d'eau, il s'enfonçait dans l'eau à une telle profondeur, que nous n'évitions d'être emportés et engloutis qu'en nous cramponnant aux perches du radeau! Nous passâmes cette journée pour ainsi dire dans l'eau! On s'arrêta le soir près de l'embouchure de la Loubouguina, rivière qui se jette dans l'Aniouy.

Ce fut avec joie que nous aperçûmes du feu sur le rivage, le 8 septembre, car nous venions de passer deux nuits glaciales sans

[1] Les habitants du nord de la Sibérie considèrent les nerfs de la jambe du renne et sa cervelle comme des mets très-délicats : l'un et l'autre se mangent toujours crus.

moyen de nous chauffer. Je me hâtai d'aborder en ce lieu, et je trouvai que le feu avait été allumé par des chasseurs qui, après avoir passé la nuit en cet endroit, venaient de quitter leur campement. Nous ranimâmes le feu prêt à s'éteindre, suspendîmes au-dessus notre chaudron, et bientôt une bonne soupe à la viande de renne nous fit oublier les froides immersions du radeau. Afin d'éviter de passer à l'avenir des nuits sans feu, j'imaginai d'établir une espèce d'âtre sur le radeau, de manière à transporter du feu d'une station à la suivante : la chose était exécutable, car toutes les chutes d'eau avaient été franchies. Nous fîmes halte, à la tombée de la nuit, en face du mont Obrome, en un endroit où s'élevaient quelques yourtes de Youkaguires. Je distribuai de la viande de renne à ces malheureux, qui n'avaient rien mangé depuis deux ou trois jours!

Notre navigation fut fortement contrariée le lendemain, et nous ne parvînmes à avancer que jusqu'à Moungol. Le 11, nous passâmes la nuit à Plotbistcha, et arrivâmes le 12 à Maloyë-Vétrenno. Ces lieux avaient changé

de face depuis le voyage que nous y avions fait l'année précédente avec le docteur Kiber: ils étaient alors habités par une population pourvue du nécessaire et satisfaite; mais actuellement tout y était morne, silencieux! Dans les cases désertées nichaient quelques oiseaux, et des loups affamés rôdaient aux alentours! Triste tableau de ces régions glacées et inhospitalières!.... Je rencontrai là Korkine, ce même vieillard qui, l'année précédente, nous avait fait un accueil si cordial; il s'y trouvait avec quelques-uns de ses gens, et malgré l'affreuse misère à laquelle cet homme (autrefois riche) était réduit, il s'empressa de mettre à ma disposition tous les vivres qu'il possédait.... un peu de poisson! Dans la crainte de blesser le vieillard, je goûtai de ce qui m'était si généreusement offert. La plupart des habitants s'étaient dispersés dans la *toundra*, pour y chercher des moyens de subsistance; ceux qui se trouvaient dans le village ne mangeaient que tous les deux jours!

Le radeau avait tellement souffert du voyage, qu'il n'y avait plus moyen de s'en

servir. Le bon Korkine, pour me tirer d'embarras, mit son *karbase* à ma disposition. Je m'y embarquai : le vent étant bon, nous étendîmes une voile, et ne tardâmes pas à arriver au village de Molotovka, où quelques familles de Youkaguires s'occupaient à la pêche; elle ne leur procurait qu'un moyen d'existence insuffisant.

Malgré la rapidité du courant de l'Aniouy, ses rives étaient garnies d'une bordure de glace, dont une couche s'étendait par places au milieu du courant; le passage de notre bateau suffisait néanmoins pour la rompre. Les froids rigoureux de l'hiver approchaient! Comme le rivage, à partir de ce point jusqu'à Baykovo, sur un espace de 100 verstes, est complétement désert, et que nous courions risque d'être arrêtés chemin faisant par les glaces, je louai dans le village une narta attelée de sept chiens, qui fut placée dans le bateau.

Nous nous remîmes en route le 15 septembre. Après avoir navigué pendant 50 verstes au milieu des glaces, nous arrivâmes le soir à l'île de Rouski-Ostroff; elle est couverte

d'un bois de mélèzes épais et de la plus belle venue. Les glaces rendirent le débarquement difficile : peu s'en fallut que le bateau ne fût écrasé entre deux glaçons! néanmoins, nous parvînmes à nous approcher du rivage, sur lequel nous hissâmes le bateau pour le mettre à sec. Les arrangements à faire, pour continuer le voyage en traîneau, nécessitaient une halte de quelques jours; c'est pourquoi nous nous mîmes immédiatement à construire une case avec des perches et des rameaux entrelacés. Nous la recouvrîmes d'abord d'un lit de mousse et puis d'une couche de neige, après quoi nous versâmes de l'eau sur le tout : la gelée consolida ce revêtement, et le rendit impénétrable au vent. Nous nous trouvâmes ainsi en possession d'un logement convenable et suffisamment clos. Je demeurai deux jours dans l'île.

Enfin, le 18 septembre, la glace ayant acquis de la consistance pendant la nuit, on put se mettre en route. Nous traversâmes la rivière en narta, sans accident. Nos chiens étaient tellement faibles que nous eûmes de la peine à franchir 15 verstes en deux jours.

Malgré l'intensité du froid, la glace était encore mince, et elle se brisa deux fois sous notre traîneau.

Le 20 septembre, la glace devint un peu plus solide; la route étant meilleure, les chiens avancèrent plus rapidement. A 15 verstes de la station, je remarquai de la fumée sur la rive gauche : je me dirigeai sur ce point dans l'espoir d'y rencontrer du monde; mais vers le milieu de la rivière la glace s'effondra sous moi : sans un Youkaguire qui vint à mon secours je me serais sans doute noyé! Nous gagnâmes ce lieu, en faisant un détour. Il était habité par des Youkaguires et une famille de Lamoutes. Ayant eu le malheur de perdre leurs rennes (leur unique richesse) ils s'étaient transportés en ce lieu, et vivaient tant bien que mal de la pêche. Les Youkaguires étaient plus à leur aise, et purent nous fournir du poisson sec et gelé. Le *vent chaud* s'étant élevé pendant la nuit, abîma la route, et nous contraignit à demeurer deux jours sur place. Nous repartîmes le 23 septembre, et atteignîmes le village de Baykovo, après une course périlleuse. Ici se trouvait une famille

russe de Nijné-Kolimsk, qui habitait encore ses huttes d'été.

Nous arrivâmes enfin à Nijné-Kolimsk le 24 septembre, après une absence de quatre-vingt-quatorze jours.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

QUATRIÈME ET DERNIER VOYAGE DE M. DE WRANGELL DANS LA MER GLACIALE,

ET DESCRIPTION DES COTES JUSQU'A L'ILE KOLIOUTCHINE.

ANNÉE 1823.

SOMMAIRE DU CHAPITRE QUATORZIÈME.

Hiver doux. — Préparatifs. — M. Taraboukine. — Grands approvisionnements. — Difficulté de voyager en hiver; M. Kozmine met cette saison à profit pour visiter les Iles-aux-Ours. — Dépêches; énorme distance qu'elles ont parcourues. — Arrivée au cap Chélagsk. — Je rencontre un Tchouktcha; conversation par signes. — Trois Tchouktchas viennent nous visiter : le *kamakay*; renne blanc offert en sacrifice. — Toute la famille du chef nous rend visite; renseignements donnés par lui sur des montagnes aperçues au nord dans la mer Glaciale; il désire que l'Empereur lui fasse un cadeau; modestie de ses prétentions. — Le cap Kiber. — L'île Chalaouroff. — Nous nous dirigeons au nord, sur la mer Glaciale; grands *toroses;* difficulté de s'y frayer un passage. — Tempête; crevasses énormes; danger imminent; nuit affreuse! La gelée vient à notre secours. — Nouvelles tentatives pour pénétrer dans le nord; rochers infranchissables. — Ile de glace; pont construit en blocs de glace. — Mer libre; tout espoir de découvrir une terre perdu! — Un malade. — La glace se brise; nous voguons sur un glaçon; moment terrible! — Nous échappons par miracle. — Arrivée sur la côte. — Verkona, rivière. — Vivres perdus. — Rencontre inattendue. — Découverte du lieu où Chalaouroff a succombé. — Renseignements fournis à M. Matiouchkine par les Tchouktchas. — Je me dirige à l'est et M. Ma-

CHAPITRE [illegible]

...atifs. — M. [illegible] —
...ments. — Difficulté [illegible]
...ne met cette [illegible]
...n. — Dépêches [illegible]
...n. — Arrivée [illegible]
...bouktcha; corre...
...chas viennent
...offert en
...vous rend
...les mon...
[illegible]

RZIÈME.

DE WRANGELL

CHINE.

…uivant l'opinion …té bien moins rigou… …ne, attendu que le ther… … descendu qu'un seul jour …r) à 37 *degrés de froid*, et que les …boréales avaient été faibles et peu nom…ses. Néanmoins on ne pouvait se hasarder à entreprendre pendant l'hiver un voyage dans la mer Glaciale, car non-seulement le froid y est plus intense, mais on y est aussi plus sensible à cause du manque complet d'abri convenable. Il fut donc décidé que l'on attendrait une saison moins rigoureuse pour se mettre en route; d'ailleurs nous avions encore des préparatifs à terminer, de nom-

tiouchkine au nord. — Arrivée au cap Nord. — Village de Tchouktchas; rapports avec les habitants; je reçois *douze veaux marins* en cadeau. — Continuation du voyage; un chef nous accompagne. — Réception bruyante! — Bois flotté. — Caps Vankaréma et Onemane. — Effet merveilleux produit par une tête de corbeau. — Les Tchouktchas nous visitent en grand nombre. — Arrivée à l'île Kolioutchine (Burney's Island), à 1 300 myriamètres de Saint-Pétersbourg. — Nous rebroussons chemin. — Détails sur les Tchouktchas. — Arrivée à Nijné-Kolimsk. — L'expédition y reçoit l'ordre de s'en retourner à Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

QUATRIÈME ET DERNIER VOYAGE DE M. DE WRANGELL DANS LA MER GLACIALE,

ET DESCRIPTION DES COTES JUSQU'A L'ILE KOLIOUTCHINE.

ANNÉE 1823.

L'HIVER de 1822 à 1823, suivant l'opinion des gens du pays, avait été bien moins rigoureux que de coutume, attendu que le thermomètre n'était descendu qu'un seul jour (le 10 janvier) à 37 *degrés de froid,* et que les aurores boréales avaient été faibles et peu nombreuses. Néanmoins on ne pouvait se hasarder à entreprendre pendant l'hiver un voyage dans la mer Glaciale, car non-seulement le froid y est plus intense, mais on y est aussi plus sensible à cause du manque complet d'abri convenable. Il fut donc décidé que l'on attendrait une saison moins rigoureuse pour se mettre en route; d'ailleurs nous avions encore des préparatifs à terminer, de nom-

breux approvisionnements à réunir. Je passais une partie de la journée dans ma case, éclairé par des lucarnes garnies de glaçons et assis près du *tchouvale* où flamboyait un feu ardent : je m'y occupais à ranger mes notes et à rédiger les observations faites pendant l'été précédent.

L'arrivée de M. Taraboukine, qui avait rempli les fonctions d'ispravnik (bailli) des districts de Verkho-Yansk et de Kolimsk, produisit une agréable diversion à notre genre de vie uniforme. Ce fonctionnaire, aussi obligeant qu'actif, nous rendit de nombreux services. Il mit à profit l'abondance de la pêche d'automne pour nous procurer une grande quantité de poisson; et cela, non-seulement sans imposer aucune charge aux habitants, mais, qui plus est, en leur assurant ainsi des bénéfices. Grâce à lui, de grands et nombreux approvisionnements furent répartis sur les principaux points de la route que nous allions parcourir pour nous rendre au bord de la mer Glaciale.

Je fis plusieurs excursions, très-longues, pour me procurer le nombre de chiens néces-

saire à l'attelage des traîneaux. Les riverains de la Kolima ne pouvant en fournir que très-peu, j'allai visiter les rives de la Khroma, de la Yana et de l'Indiguirka. M. Anjou, que je rencontrai à Oust-Yansk, m'aida de son active coopération. Je revins à Nijné-Kolimsk, à la fin de décembre, avec l'espoir d'être bientôt rejoint par quatorze nartas que les habitants de ces divers lieux s'étaient engagés à me livrer.

Afin de mettre à profit le temps qui restait à courir jusqu'au départ, je chargeai M. Kozmine d'aller visiter les Iles-aux-Ours, de relever l'île Krestovi, et de s'assurer s'il était vrai qu'il existât une autre île plus rapprochée de la côte. Cet officier partit le 30 janvier et fut de retour le 17 février. M. Kozmine était parvenu à accomplir un voyage que l'extrême rigueur du froid avait rendu très-difficile, et il me remit en arrivant un compte rendu détaillé de ses travaux de relèvement. Il avait acquis la conviction qu'il n'existait point de seconde île Krestovi; du moins des courses répétées n'avaient pu la lui faire découvrir.

Cependant je m'occupais activement des préparatifs du dernier et du plus important de nos voyages dans la mer Glaciale. Nijné-Kolimsk tout entier s'était transformé en un vaste atelier : ici se réparaient nos vieilles nartas, là on en fabriquait de nouvelles, et plus loin, enfin, des ouvriers s'occupaient à mettre nos tentes de voyage en état. Les traîneaux commandés continuaient à se réunir ; bientôt ils furent assez nombreux pour me permettre de partager l'expédition en deux divisions : l'une, confiée à M. Matiouchkine, devait reconnaître la côte du pays des Tchouktchas jusqu'au cap Nord ; je me proposais de pénétrer dans la mer Glaciale avec la seconde pour y renouveler nos tentatives de découverte. Le rivage pouvant seul offrir des sujets d'étude au naturaliste, M. Kiber s'adjoignit à M. Matiouchkine.

Sur ces entrefaites, la nouvelle me parvint qu'une partie des nartas attendues des bords de l'Indiguirka et de la Khroma, venaient d'arriver à Pokhotsk : je me dépêchai de m'y rendre, avec M. Taraboukine, pour les passer en revue. Nous trouvâmes malheureuse-

ment que la majeure partie des chiens étaient exténués, et hors d'état d'exécuter un voyage dans la mer Glaciale : il fallut leur faire rebrousser chemin. Nous emmenâmes les meilleurs avec nous à Soukharnoyë, où soixante chiens se trouvaient réunis depuis le 14 février. Ce fut avec ces moyens de transport que je me disposai à me mettre en route.

Nous quittâmes Soukharnoyë le 26 février, en nous dirigeant à l'est, le long des bords de la Kolima. Un Cosaque, porteur de dépêches, me rejoignit le 1er mars. Ces dépêches, relatives aux travaux de l'expédition, arrivaient de Saint-Pétersbourg et avaient franchi une énorme distance — 11 000 verstes (près de 1200 myriamètres) — en quatre-vingt-huit jours, y compris plusieurs jours passés à Yrkoutsk : il faut au moins *six mois* pour parcourir cette distance par les moyens ordinaires! Je rédigeai, séance tenante, sur un glaçon transformé en table à écrire, et par 22 degrés de froid, un compte rendu de nos travaux. Le paquet cacheté, je le remis au courrier, qui partit à l'instant même, emmenant une de nos nartas parmi les chiens

de laquelle j'avais cru apercevoir quelques symptômes d'épizootie. Nous nous remîmes après cela en route et arrivâmes le soir à notre cabane sur la Baranikhina.

D'assez rudes travaux nous y attendaient : il s'agissait de faire le partage des vivres et des divers objets nécessaires pour la route ; puis il fallut les charger sur les nartas. Outre une quantité considérable de biscuit, de viande et de poisson gelé, dont la majeure partie avait été transportée là d'avance, nous emportions un *ourose* ou tente de voyage en peau de renne, cinq fusils, cinq piques, cent cartouches à balles, deux sextants, deux horizons artificiels à mercure, un chronomètre de poche, une livre de mercure et une sonde.

Le chargement nous occupa pendant trois jours. Tout se trouva prêt le 4 mars, mais une tempête violente nous empêcha de nous mettre en route. La cabane courut le risque d'être renversée par le vent. Le froid avait atteint 25 degrés. Ce gîte nous offrait au moins une sorte d'abri ; mais les malheureux chiens demeurèrent exposés à toute la furie de l'ouragan, qui soulevait

d'épaisses masses de neige, et obscurcissait l'air ! Il fallut travailler le lendemain à retirer chiens et traîneaux de dessous les monticules de neige sous lesquels ils étaient enfouis.

La tempête s'apaisa le 5 mars, et nous nous remîmes en route. Le 8, nous arrivâmes au cap Chélagsk sans qu'aucun incident particulier eût signalé notre voyage. Là, je fus redevable au hasard d'entrer en rapport avec une peuplade dont j'avais tenté vainement jusqu'alors de me rapprocher.

J'avais pris les devants avec M. Kozmine pour choisir un lieu où nous pussions camper, et nous nous trouvions dans la partie méridionale du cap, quand tout à coup un Tchouktcha, assis dans un léger traîneau tiré par deux rennes, sortit de derrière un rocher de glace. Il s'arrêta à distance et nous adressa quelques mots à haute voix ; mais voyant qu'on n'avait pas l'air de le comprendre, il nous fit signe d'approcher. Nous nous dirigeâmes vers lui. Comme j'avais un vif désir d'en obtenir des renseignements sur sa peuplade, je l'engageai par signes

à demeurer avec nous jusqu'à l'arrivée de l'interprète. Le Tchouktcha mit pied à terre, et s'avança vers nous sans témoigner ni crainte ni méfiance. Il prit alors sa pipe, et me fit signe d'y mettre du tabac; je me dépêchai de le satisfaire. Il l'alluma fort tranquillement, et se mit à fumer. Puis, il quitta sa pipe tout à coup, en prononçant le mot *kamakay*, et, se jetant dans son traîneau, il partit avec la rapidité de l'éclair, et disparut entre les toroses.

Vers le soir, nous nous occupions à disposer le campement, lorsque j'aperçus deux traîneaux tirés par des rennes, qui s'avançaient vers nous : deux Tchouktchas y étaient assis, tandis qu'un troisième courait à côté et excitait les rennes à avancer. Lorsque les traîneaux ne furent plus qu'à une petite distance, les deux voyageurs se mirent à gesticuler de la manière la plus bizarre : autant que nous pûmes en juger, ces gestes signifiaient qu'ils venaient nous visiter sans armes, et que leurs intentions étaient amicales. Les traîneaux s'arrêtèrent avant de nous avoir rejoints : alors, l'un des deux

hommes, petit vieillard enveloppé dans une pelisse velue, s'avança résolûment vers moi, en me déclarant qu'il était le *kamakay* (le chef) d'une tribu de Tchouktchas établie dans le voisinage de la baie de Tchaounsk. Ses mouvements vifs et décidés annonçaient un tempérament robuste, et ses yeux petits et brillants exprimaient le courage et la confiance en soi-même; *toroma,* me dit-il en m'abordant, ce qui signifie *bonjour;* puis il fit prendre dans son traîneau une côte de veau marin et un morceau de viande d'ours, et me les offrit comme des productions de son pays. Je le fis entrer dans notre tente, et lui offris à mon tour du thé et du tabac. Il n'était nullement embarrassé, et paraissait aussi à son aise au milieu de nous, que si nous eussions été pour lui d'anciennes connaissances. Nous causâmes longtemps à l'aide de l'interprète; les renseignements qu'il me donna avaient de l'intérêt.

Malgré cet échange de bons procédés, le kamakay ne paraissait pas complétement rassuré sur nos intentions; il continuait à nous examiner d'un œil scrutateur, et ses discours

témoignaient de la méfiance que nous lui inspirions. Ce qu'il paraissait surtout curieux de savoir, c'était la cause qui avait pu nous décider à entreprendre un voyage si long dans une saison aussi froide; il me demanda si nous n'étions pas suivis par une bande plus nombreuse et armée. Je m'efforçai de le convaincre que nos intentions n'étaient nullement hostiles. Afin de le distraire de sa pensée dominante, je lui demandai si ses compatriotes avaient aperçu la croix que j'avais plantée, en 1820, au sommet du cap. — Sans doute, me répondit-il, — cette croix nous a porté bonheur, car au printemps suivant nous avons fait une excellente chasse à l'ours et au veau marin; aussi, la tribu reconnaissante s'est-elle empressée d'offrir un renne blanc en sacrifice à cette croix tutélaire! Au contraire, une autre croix élevée par quelques-uns des tiens au bord de la baie de Tchaounsk faisait fuir le poisson par son influence malfaisante : celle-là nous l'avons abattue et puis brûlée!

Le kamakay m'apprit que les Tchouktchas n'habitent les environs du cap Chélagsk que

pendant la belle saison ; c'est vers le mois de mars qu'ils s'y rassemblent pour faire la chasse aux ours blancs. — Il se donnait pour le descendant des anciens Chélagues qui quittèrent autrefois le pays, se dirigèrent à l'ouest, le long des bords de la mer Glaciale, et ne reparurent plus. Après être demeuré avec nous près de deux heures, notre hôte se retira en m'exprimant sa satisfaction.

Le lendemain, 9 mars, le kamakay vint nous visiter avec ses femmes et ses enfants ; il était accompagné d'un jeune Tchouktcha qu'il nous présenta comme son neveu ; ce jeune homme était marié, et amenait aussi sa femme. Je leur offris du thé; mais ils ne faisaient qu'y goûter et jetaient le contenu de la tasse par terre, en se récriant sur la fadeur de cette boisson. Pour faire passer le goût du thé, les Tchouktchas se dépêchèrent de découper des morceaux de neige bien dure, et se mirent à la mâcher. J'observai depuis qu'ils considéraient la neige comme un régal, et qu'ils en mangeaient à la fin de leurs repas en guise de dessert. Ils aiment beaucoup le sucre : le neveu du kamakay me parla avec ex-

tase de la grande quantité de sucre qu'il avait mangé, à la foire d'Ostrovnoyë, à l'époque de son baptême. Il est extraordinaire que l'organe du goût ne soit pas complétement émoussé chez ces gens qui fument et mâchent continuellement du tabac. Nous fîmes quelques questions au jeune Tchouktcha relativement à son baptême; mais, à l'exception de quelques cérémonies, il ne se souvenait de rien, et avait même oublié son nom. Nos guides enseignèrent à sa femme à faire le signe de la croix : elle parvint bientôt à les imiter, et s'en acquitta de manière à mériter les éloges de son orgueilleux époux, qui paraissait ravi de posséder une femme aussi intelligente. Son fils, jeune garçon d'une dizaine d'années, profita de ce que l'attention était attirée par cette scène, pour nous dérober divers objets; je m'en aperçus, mais ne fis semblant de rien pour ne pas troubler la bonne harmonie qui régnait entre nous.

Le kamakay était, dans sa sphère, un homme au-dessus du commun. Non-seulement il me décrivit les limites du pays des Tchouktchas, mais il indiqua sur une plan-

che, à l'aide d'un morceau de charbon, la véritable position du cap Chélagsk; il plaça très-exactement l'île Araoutane, dans la baie de Tchaounsk, et en dessina une seconde plus avant vers l'est. Je l'interrogeai relativement à la terre que l'on disait exister dans la mer Glaciale, en face des côtes des Tchouktchas : le vieillard parut alors se recueillir; puis il me dit : — Entre les caps Yerri et Yr-Kaypi (cap Chélagsk et Cap Nord), près de l'embouchure d'une petite rivière qui se fait jour à travers des rochers peu élevés, dans les beaux jours d'été, l'on aperçoit au nord de hautes montagnes couvertes de neige. Autrefois il nous arrivait de ce pays-là de grands troupeaux de rennes, mais les chasseurs et les loups les ont détruits. J'ai moi-même poursuivi un de ces troupeaux qui se dirigeait vers les montagnes; mais la glace, à une certaine distance du rivage, devint tellement inégale que mon traîneau se trouva arrêté, ce qui m'obligea à m'en retourner. — Suivant le kamakay, les montagnes que l'on aperçoit du rivage se trouvent dans une contrée aussi étendue que le pays des Tchouk-

tchas, et forment l'extrémité d'un cap très-allongé. Pour me prouver que cette terre est habitée, il me raconta qu'une baleine portant un dard armé d'une pointe en pierre, était venue échouer sur les bords de l'île Araoutane [1].

Avant de nous séparer, je fis encore quelques cadeaux au vieillard, en l'assurant que dans le cas où les renseignements qu'il m'avait fournis seraient trouvés exacts, le Gouvernement ne manquerait pas de le récompenser convenablement. — Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, prie le *Tsar blanc* de m'envoyer un chaudron en fer et un sac de tabac ; la possession de ces objets mettrait le comble à tous mes vœux ! — Je lui promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour contenter son désir. Il partit enfin, avec sa suite, très-satisfait de l'accueil que nous lui avions fait.

Je profitai de ce que le temps était clair,

[1] Les baleines parcourant de très-grandes distances et nageant très-vite, et les Aléoutes faisant usage de dards de cette espèce, il serait possible que la baleine dont il est question fût venue des îles Aléoutiennes.

le 9 mars, pour déterminer la position de l'isthme [1].

Le lendemain, nous nous dirigeâmes vers la partie orientale du cap. Notre course fut fortement contrariée par un vent violent accompagné de chasse-neige : plusieurs traîneaux furent culbutés ou brisés. La partie de la côte que nous parcourûmes, sur une étendue de 18 verstes, est hérissée de rochers qui s'abaissent de plus en plus et disparaissent enfin complétement auprès de l'embouchure d'un gros ruisseau. L'état de nos nartas ne nous permit pas de nous avancer au delà.

Le 11, le vent s'apaisa. Nous nous mîmes en route par 19 degrés de froid, et arrivâmes vers midi au cap Kozmine, dont je déterminai la position [1]. Nous suivîmes, au delà de ce point, un rivage bordé de collines entre lesquelles gisaient d'énormes tas de côtes de baleine et une petite quantité de bois flotté. Après avoir fait encore 24 verstes, notre campement fut établi près de l'embouchure du

[1] Latitude, 70° 55'; longitude, 170° 55'; déclinaison de l'aimant, 18° à l'E.

Verkone, large rivière qui coule entre de hautes montagnes : elle a 1 mille d'Italie de largeur. Sa rive gauche est plate et couverte de gravier, tandis que la droite est au contraire escarpée, rocheuse et se termine à l'embouchure par un énorme rocher abrupt, qui a près de 300 pieds de hauteur et s'avance dans la mer, où il forme un cap : je lui donnai le nom de cap Kiber. Le mont Egoguine, qui s'y appuie, est de forme conique. A 3 verstes de ce cap se trouve une petite île, à laquelle je donnai le nom d'île Chalaouroff, en mémoire du voyageur qui, par sa hardiesse, sa constance, et sa mort en ces régions, a sans doute mérité que son nom passât à la postérité. Cette île est bordée au nord et au couchant par des rochers qui s'abaissent en pente douce vers la mer : ils sont couverts de petits tas de côtes de baleine. Ce sont des vestiges laissés par la peuplade qui habitait ces lieux, laquelle se nourrissait uniquement de poissons et de mammifères amphibies. Elle employait les énormes côtes de la baleine à la construction de ses huttes. On prétend que l'idiome

de cette peuplade différait complétement de la langue parlée par les Tchouktchas nomades, et qu'elle avait de l'analogie avec celle dont les Tchouktchas sédentaires du détroit de Béring font usage : ceux-ci habitent encore des huttes construites en côtes de baleine recouvertes de terre. Au reste, il a été suffisamment démontré que les Tchouktchas sédentaires, les Aléoutes et les Groenlandais sont issus d'une même race ; laquelle est répandue maintenant sur les bords de la mer Glaciale, depuis l'extrémité orientale de l'Amérique jusqu'au cap Chélagsk.

Le 13 mars, au matin, je quittai la côte de Sibérie et me dirigeai directement au nord. L'horizon était enveloppé de brouillards. Il faisait 19 degrés de froid. Après avoir franchi 4 verstes, nous fîmes halte pour creuser une fosse dans la glace et y déposer une partie des vivres; après quoi les traîneaux déchargés furent renvoyés à Nijné-Kolimsk[1].

Le 14 mars, nous nous mîmes en route

[1] Profondeur de l'eau, 10 mètres 65 cent.

par un temps froid, et fîmes d'abord 17 verstes sur une neige assez unie. Là, se trouvaient d'énormes *toroses* qui semblaient devoir mettre un terme au voyage : néanmoins nous persistâmes à avancer en brisant la glace à coups de pic pour nous frayer un passage. Nous cheminâmes ainsi, pas à pas, en travaillant sans relâche, et fîmes halte le soir, après avoir franchi en tout 3 verstes.

La journée de route du lendemain, par 20 degrés de froid et un temps couvert, fut encore plus pénible que celle de la veille. Nous travaillâmes pendant toute la journée à briser la glace, au milieu d'un labyrinthe de toroses, et ne parvînmes à nous avancer qu'à 5 verstes. Nos traîneaux avaient tellement souffert qu'il fallut s'arrêter pour y faire quelques réparations [1]. Un second dépôt de vivres fut établi en ce lieu, afin d'alléger le convoi. Nous laissâmes là une quantité de poissons suffisante pour nourrir nos attelages pendant vingt-trois jours. Ceci fait, je renvoyai huit nartas à Nijné-Kolimsk, et me

[1] Profondeur de l'eau, 30 mètres 47 cent.

remis en route avec quatre traîneaux très-légèrement chargés, et des vivres pour cinq jours, dans l'espoir de parvenir à pénétrer plus avant dans le nord.

Nous ne pûmes cependant nous mettre immédiatement en route, à cause du chasse-neige épais qui obscurcissait l'atmosphère. Le 17 au soir, le vent tourna à l'ouest nord-ouest; il continua à augmenter, finit par se transformer en tempête, et brisa la glace près de notre campement. Nous nous réfugiâmes sur un grand glaçon, d'environ 100 mètres en largeur. Cependant la violence de l'ouragan ébranlait la glace; de nouvelles crevasses se formaient, les anciennes s'agrandissaient, et plusieurs étaient d'une largeur énorme! De quelque côté que l'on portât ses regards, on n'apercevait que glaces brisées et une mer furieuse! Tout à coup le glaçon sur lequel nous nous trouvions se détache, et, soulevé par la vague, part et flotte au gré des vents, emportant les voyageurs qui s'attendent à être engloutis d'un moment à l'autre!.... C'est dans cette situation lamentable que nous passâmes une partie de la

nuit, dans une obscurité complète, et dans de mortelles angoisses! Mais le vent se calma, et le glaçon, qui par bonheur ne s'était point brisé, fut poussé avant le jour contre des glaces immobiles, où il s'arrêta. Sur ces entrefaites, la gelée survint, et souda notre glaçon à ceux qui l'entouraient, en sorte que nous nous trouvâmes de nouveau, le 18 mars au soir, sur une plaine de glace immobile [1].

Le péril auquel nous venions d'échapper par miracle, ne nous fit pas renoncer à essayer de pénétrer plus au nord. Je repartis, le 19, à travers des rochers de glace. Il fallut travailler à coups de pic pendant toute cette journée, traverser souvent de larges crevasses sur une glace à peine formée qui s'effondrait sous les nartas, ou contourner d'autres crevasses qu'il n'y avait aucun moyen de franchir. Nous campâmes, après avoir fait 10 verstes, près d'une haute montagne de glace que je me hâtai de gravir : j'aperçus du sommet les côtes de la Sibérie.

Le 20 mars, le vent acheva de s'apaiser,

[1] Profondeur de l'eau, 40 mètres 47 cent.

et le temps s'éclaircit. L'horizon, vers le nord, se couvrit d'une épaisse vapeur d'un bleu presque noir! Il faisait alors 19 degrés de froid. D'énormes blocs de glace, amoncelés les uns sur les autres, formaient en cet endroit une muraille impossible à franchir. Nous prîmes le parti de faire route à l'ouest nord-ouest; mais 8 verstes seulement avaient été parcourues lorsque nous rencontrâmes une énorme crevasse, sur laquelle s'étendait une couche de glace très-mince et parfaitement lisse. On ne pouvait songer à la contourner, car elle s'étendait de côté et d'autre à perte de vue. Nous prîmes le parti de passer la nuit sur place [1].

Le lendemain matin, notre premier soin fut d'examiner l'état de la mer. Comme les toroses qui garnissaient le bord opposé de la crevasse paraissaient moins escarpés que ceux à travers lesquels nous avions passé la veille, je conçus l'espoir de m'avancer dans le nord. Le seul moyen qu'il y eût de mettre

[1] Profondeur de l'eau, 41 mètres 53 cent., fond d'argile et sable.

ce projet à exécution était de traverser la crevasse : les guides ne pensaient pas que la chose fût praticable! Tout mon espoir reposait dans l'extrême vitesse des chiens lorsqu'ils sont lancés sur une surface unie. Décidé à tenter le passage, coûte que coûte, je plaçai les quatre nartas au bord de la crevasse, à une certaine distance les unes des autres; elles partirent en même temps, la glace craquait et s'effondrait sous elles; mais, glissant avec une vitesse inouïe, elles étaient enlevées avant d'avoir eu le temps d'enfoncer; les chiens eux-mêmes, paraissant comprendre l'imminence du péril, redoublaient d'ardeur et nous déposèrent bientôt sains et saufs sur l'autre bord. Les pauvres animaux étaient haletants; il fallut leur accorder quelques moments de repos.

A partir de cet endroit nous fîmes 24 verstes d'un seul trait, tantôt passant dans des ravins remplis d'une neige profonde, tantôt traversant des montagnes de glace. Vers le soir, une belle aurore boréale éclaira le ciel, et nous permit de continuer notre marche jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le

ement fut établi au fond d'un vallon
ıré de montagnes de glace.

22 mars au matin, le ciel était pur; vers midi il s'éleva un chasse-neige . Cette journée de route fut constam- contrariée par la rencontre répétée de as (espaces ouverts); et maintes fois courûmes le risque de nous noyer [1]. ; avoir d'abord franchi 20 verstes, nous halte pour sonder [2], puis parcourûmes ıtres verstes. On campa sur un groupe *roses*, qui étant entouré de tous côtés l'énormes crevasses, ressemblait tout à une île rocheuse. L'endroit avait été :hoisi! En effet, le vent ayant augmenté ant la nuit, élargit considérablement 'evasses; ce qui rendit notre situation

:s *polinas* sont ordinairement entourées d'une re de neige large et épaisse, en sorte que les ers chiens de l'attelage enfoncent dans l'eau que le guide se soit aperçu du danger : il doit ·eil cas arrêter les chiens tout d'un coup, sans e traîneau serait englouti.

·ofondeur de l'eau, 44 mèt. 73 cent., fond de t sable fin.

tout à fait critique. Par bonheur, le vent se calma, et nous nous dépêchâmes de quitter l'île, au moyen d'une espèce de pont en blocs de glace que nous construisîmes à la hâte. Cependant il ne nous restait plus qu'une très-petite quantité de poisson pour la nourriture des chiens; afin de pouvoir avancer, je détachai deux de nos *nartas*, qui allèrent nous attendre au dépôt de vivres le plus rapproché. Je me proposais de me diriger vers le nord avec les deux traîneaux restants.

Nous repartîmes le 23 mars, moins avec l'espoir de réussir que pour qu'il fût dit que nous avions fait tout ce qui dépendait de nous en de pareilles circonstances. Le temps demeura calme et clair jusqu'à midi; mais alors le vent commença à augmenter, et vers le soir le ciel se couvrit de nuages. A l'horizon s'élevaient d'épaisses et sombres vapeurs bleues; signe trop certain d'une mer libre. Quoiqu'il fût évident qu'il nous serait impossible de pénétrer bien avant dans le nord, nous résolûmes de poursuivre. Après avoir fait 9 verstes, nous rencontrâmes une large crevasse, qui dans les parties les plus étroites

300 mètres de largeur; elle s'étendait extrémité à l'autre de l'horizon : le vent ıt, qui augmentait de violence, élargis- e plus en plus ce canal. Je gravis un rocher de glace, pour examiner s'il ;ait pas un passage quelconque par où ût avancer, mais je n'aperçus qu'une bre et sans limite; tableau grandiose, ;rrible pour nous!... Sur les vagues écu- s flottaient d'énormes glaçons ; ils al- échouer sur la glace ramollie qui for- e bord opposé du canal. On pouvait ır qu'une mer aussi agitée et les chocs s des blocs de glace flottants ne tarde- pas à renverser cette barrière; en un que la mer allait envahir l'espace que ›ccupions!.... Peut-être eussions-nous ıverser le canal sur quelque glaçon; quoi bon? la glace, de l'autre côté, plus de consistance! Déjà, près de ébranlée par le vent et la rapidité ırant dans le canal [1], elle commen-

courant était dirigé à l'est; sa rapidité était ud $\frac{1}{2}$.

çait à se lézarder, et l'eau, pénétrant avec bruit par les fentes, en détachait des parties et démolissait la plaine glacée. Nous ne pouvions plus avancer!

Ainsi, tout espoir d'arriver à la découverte d'une terre, dont l'existence n'avait plus rien de problématique, venait de disparaître : il fallait renoncer à atteindre au but de trois années de travaux incessants, accomplis au milieu d'obstacles sans nombre, de dangers et de privations de toute espèce! Nous avions fait, du moins, tout ce que l'honneur et le devoir exigeaient de nous! Je me décidai à rebrousser chemin [1].

Nous reprîmes notre ancienne route : malgré de fréquentes crevasses qu'il fallait contourner, 35 verstes furent franchies d'un trait, et le campement fut établi au milieu d'un groupe de *toroses*. La glace, en ce lieu, était sillonnée de crevasses; mais le vent allait s'affaiblissant, ce qui diminuait le danger.

[1] Latitude, 70° 51'; longitude, 175° 27'; distance en ligne directe de la côte (invisible à cause du brouillard), 159 kilomètres; profondeur de l'eau, 48 mètres, fond de vase.

us quittâmes le campement le lende-
de bonne heure par 17 degrés ½ de froid.
emin tracé par nous était alors obstrué
'énormes *toroses* de formation récente,
i prouvait que, pendant notre absence,
la surface glacée avait été en mouve-
Nous dûmes traverser, sur des glaçons
nts, un grand nombre de crevasses que
ne pouvait contourner. Ces glaçons
ıt quelquefois trop petits pour y pla-
ne narta et son attelage : on jetait en
l cas les chiens à l'eau, et ils passaient le
à la nage, traînant après eux le glaçon,
îneau et les voyageurs. La rapidité du
nt dans les crevasses, rendait ces sortes
ıssages très-dangereux [1]. Vers le soir,
atteignîmes l'endroit où nos vivres
ıt été déposés : les deux traîneaux, ex-
s à l'avance, nous y attendaient depuis
-quatre heures. Les vivres furent re-
és intacts.

[1] ıns l'un de ces canaux la vitesse du courant
à l'E. S. E. égalait 4 milles à l'heure ; la tem-
re de l'eau y était de 1° ¼ de froid ; le thermo-
, placé à l'air, marquait 10°.

Le temps s'améliora, le 25 mars; le vent et un froid de 15 degrés soudèrent entre eux plusieurs glaçons, ce qui rendit notre situation moins mauvaise. Toutefois, nous ne devions pas nous bercer de trompeuses espérances! La glace était tellement molle et spongieuse que le moindre coup de vent aurait suffi pour tout briser et nous engloutir. Les chiens étaient exténués et nous risquions de demeurer en route! En de pareilles circonstances il ne restait qu'un seul parti à prendre: c'était de nous diriger en droite ligne vers la côte, et d'y transporter tous nos vivres. Sur ces entrefaites, le meilleur de nos guides fut atteint d'un violent mal de reins, ce qui nous força à demeurer un jour entier sur place. Je rencontrai à peu de distance du lieu où nous étions campés les traces de deux renards polaires; leur aspect excita chez nos guides la passion de la chasse, qui chez eux est innée: en peu de temps deux piéges, ingénieusement combinés, furent construits et placés. L'un des isatis vint s'y prendre, et l'autre fut trouvé mort de faim aux environs.

La température s'adoucissait sensiblement;

'aisait que 2 degrés de froid, le 26 mars au
ı. Le malade, quoique soulagé, n'était
n état de conduire un traîneau, et ce-
ant il était urgent de quitter ce lieu, car
ıre en heure la glace devenait moins
M. Kozmine, toujours prêt à se dé-
: pour être utile à l'expédition, s'offrit
duire la narta, et céda sa place au ma-
Afin de transporter plus promptement
ivres sur le rivage, je fis construire un
.ième traîneau avec le bois de réserve :
attela des chiens enlevés aux autres
s, et l'interprète fut converti en cocher.
moins nous ne parvînmes pas à empor-
ɔus nos vivres, et nous en laissâmes
oup sur place.
erstes avaient à peine été franchies lors-
: chemin que nous avions tracé disparut
ı fait. D'énormes rochers de glace et de
:lles *polinas* rendirent la route si difficile
fallut se résigner à jeter une partie du
ement. Mais ce sacrifice nous servit peu :
'erstes au delà, tout espoir d'avancer
:ut ! De vastes polinas s'étendaient dans
, les directions. On apercevait à l'ouest

une mer libre, couverte de glaces flottantes. D'épaisses vapeurs obscurcissaient l'horizon. Du côté du sud s'étendait à la vérité une plaine de glace immobile, mais de larges crevasses nous en séparaient, en sorte que nous n'avions aucun moyen d'y atteindre.

Chacun de nous attendait avec effroi l'arrivée de la nuit. Par bonheur le temps était calme et il gelait; ces circonstances nous sauvèrent! Un léger vent de nord-ouest transporta notre glaçon vers le sud, et le poussa contre la plaine de glace immobile, où il s'arrêta. Nous attirâmes à nous de petits glaçons flottants, à l'aide de perches; et nous nous en servîmes pour construire une sorte de pont, de notre île à la glace fixe. La gelée consolida l'ouvrage, en sorte que nous pûmes traverser le pont, le 27 au matin, avant qu'il fît jour.

Après avoir franchi près d'une verste, vers le sud-est, nous arrivâmes dans un endroit tout couvert de polinas et où la glace était entièrement crevassée. Le glaçon sur lequel nous nous trouvions étant plus grand que les autres, et le temps devenant de plus en plus

pauvre), qui excitait les chiens à avancer. Presque tous les visiteurs se donnaient pour des chefs, et demandaient qu'on les favorisât dans la répartition des cadeaux; en sorte que notre petite provision de tabac fut bientôt consommée.

Parmi les visiteurs se trouvait l'Ancien d'une tribu de Tchouktchas établis près du détroit de Béering : cet homme se distinguait de la foule par l'élégance de sa mise. Il portait, suspendus au cou, par-dessus sa *koukhlyanka* velue, deux images et quatre croix; sur sa poitrine pendaient deux certificats renfermés entre des planchettes, en guise de portefeuille : l'un constatait que lui et ses trois fils avaient été baptisés; l'autre, qu'il avait reçu de l'Empereur un kamley (sorte de vêtement) en drap rouge, pour envoi d'une fourrure en renard-charbonnier. Pour nous prouver quel était son zèle pour sa nouvelle foi, il se signait sans cesse en nous adressant la parole. Il se vantait de connaître la manière de boire le thé, en y mettant fondre du sucre et y trempant des biscuits; toutes choses dans lesquelles ses compatriotes firent preuve

surface glacée. Le choc fut terrible! Un craquement prolongé retentit sous nos pieds, et nous sentîmes les vagues emporter les fragments de glace brisée. L'instant de notre perte approchait.... Mais en cet affreux moment, l'instinct de conservation, qui est inné dans l'homme, nous sauva : par un mouvement spontané, nous nous précipitâmes dans nos *nartas*, lançâmes nos chiens par-dessus les glaces brisées, et fûmes plutôt jetés que nous n'arrivâmes dans une île de glace entourée de hauts *toroses*. Nous étions sauvés, et le cœur plein de joie nous remerciâmes Dieu de notre délivrance!

Le mugissement du vent et la fureur des vagues nous avertissaient de ne pas demeurer longtemps en ce lieu. Après nous être reposés quelques instants, nous nous mîmes en route vers le rivage. Nous atteignîmes le soir le premier dépôt de vivres : après en avoir chargé le plus possible sur les nartas, nous repartîmes immédiatement dans l'espoir de gagner la côte avant qu'il fût nuit. Ce projet réussit, et nous établîmes notre campement auprès de l'embouchure du Verkone, au pied d'un roc

: qui nous garantissait du vent; ce qui
permit d'allumer du feu. Nous nous dé-
âmes de faire sécher nos habits, de nous
auffer l'estomac avec du thé brûlant, et
établir nos forces par une bonne nour-
re.

ıa tempête se calma le 28; un léger vent
ısa les nuages. Le thermomètre marquait
ːgrés ½ le matin. La journée tout entière
employée à transporter les vivres du pre-
r dépôt sur le rivage. Nous conservions
poir que le froid, qui augmentait, conso-
ːrait assez la glace pour nous permettre
nlever les vivres du second dépôt, situé
nord du premier.

Je demeurai en place, le 29, pour donner
chiens le temps de se reposer. L'atmo-
hère était pure et le thermomètre marquait
degrés de froid [1].

Le 30 mars, le froid s'étant élevé à 21 de-
és, je supposai que la glace serait assez
nsolidée pour nous permettre d'atteindre
ı second dépôt, et je chargeai M. Kozmine

[1] Latitude, 69° 51′ 23″; longitude, 173° 34′; décli-
ison de l'aimant, 18° 56′ à l'E.

de s'y rendre. Il revint après une absence de six heures avec la fâcheuse nouvelle que les *polinas* s'étaient tellement étendues, qu'elles ôtaient tout moyen de pénétrer plus avant. La perte des vivres pouvait avoir pour nous les suites les plus fâcheuses!

Je m'étais occupé, pendant l'absence de M. Kozmine, à reconnaître la rive droite du Verkone ; elle est garnie d'une chaîne de montagnes à sommets arrondis, sur lesquels s'élèvent des rocs en forme de piliers (kékours), semblables à ceux du cap Baranoff. Ces montagnes aboutissent à la mer, et y forment un cap long et peu élevé : je lui donnai le nom de cap Kékour [1]. L'espace compris entre ce promontoire et le cap Kiber est occupé par de petites îles formées par les bras de la rivière, dont le principal a une demi-verste de largeur.

Le 1er avril, il fit 12 degrés de froid. Un vent impétueux amena un chasse-neige tellement épais, qu'il nous fallut demeurer en place. Le lendemain on se mit en route vers

[1] Latitude, 69° 50′ 53″; longitude, 174° 34′.

la baleine, des morses et des phoques. Ils abandonnèrent les toundras et les contrées montueuses, et s'établirent au bord de la mer[1].

Les Tchouktchas se partagent actuellement en *sédentaires* (habitant au bord de la mer) et en *nomades* ou *Tchouktchas à rennes*. Ces deux races vivent en bonne intelligence : les sédentaires fournissent aux autres des côtes et de la chair de baleine, des courroies en peau de morse et de la graisse ; ils reçoivent en échange des peaux et des vêtements tout faits.

Les Tchouktchas sédentaires sont groupés par petits villages. Ils construisent leurs huttes avec des perches ou des côtes de baleine recouvertes de peaux de renne ; ces habitations ont la forme de cônes irréguliers. La partie tournée vers le nord est fortement bombée, tandis que la partie opposée est au contraire plate : là se trouve une ouverture basse, servant de porte d'entrée, devant laquelle est étendu un rideau également en peau. Une se-

[1] C'est la partie de la côte, voisine du détroit de Béering, que les amphibies fréquentent le plus ; aussi est-elle la plus peuplée.

conde ouverture, au sommet de la hutte, donne passage à la fumée qui s'échappe du foyer, lequel est toujours placé au centre de l'habitation. Dans la partie bombée se trouve une petite tente intérieure, de forme carrée; elle sert habituellement de chambre à coucher, mais on y fait aussi la cuisine à l'époque des grands froids. Le feu est entretenu avec de la mousse, des os ou des côtes de baleine arrosés de graisse.

La principale occupation des Tchouktchas sédentaires, surtout à Yr-Kaypi, est la chasse aux morses et aux phoques. Pour la première, ils emploient une espèce de filet, fait de courroies, que l'on descend dans l'eau par une ouverture pratiquée dans la glace; les veaux marins s'y embarrassent la tête et les pattes, et deviennent ainsi la proie des pêcheurs. Voici un autre moyen de les prendre: le pêcheur s'habille en blanc de la tête aux pieds, de manière à ne pas être aperçu au milieu de la neige, et va se coucher près de l'endroit où il sait que les phoques se réunissent pour se chauffer au soleil. Outre sa pique, le chasseur tient un instrument qui

reconnu qu'entre l'ouest et le nord toute la mer était couverte de *polinas ;* elles diminuaient un peu vers le nord-est, mais là d'énormes *toroses* formaient une muraille infranchissable. Vers l'est, la glace était continue, mais bornée par de sombres vapeurs bleues. Quant aux ours, il n'en avait pas même rencontré de traces. Ces nouvelles m'apprirent que nous étions définitivement séparés de l'endroit où nos vivres avaient été déposés ; il était même à présumer qu'ils avaient été engloutis. En de pareilles conjonctures je pris le parti de rebrousser chemin sans perte de temps, car près de 400 verstes nous séparaient de notre magasin sur la Baranikhina, et nous avions tout au plus des vivres pour trois jours. Nous partîmes avec la triste perspective de voir nos chiens mourir de faim en route, et d'être obligés d'achever le voyage à pied!

Nous nous dirigeâmes à l'ouest, et fîmes 10 verstes, dans un abattement d'esprit complet ; là, une rencontre aussi heureuse qu'inattendue nous combla de joie; je rencontrai M. Matiouchkine! nous retrouvions

des amis, qui alors étaient pour nous des sauveurs ! Le détachement confié à cet officier était dans le meilleur état, et abondamment pourvu de vivres. Il n'avait point aperçu le poteau, et s'occupait alors à relever les côtes.

M. Matiouchkine avait eu de fréquents rapports avec les Tchouktchas; ils s'étaient d'abord montrés défiants, mais plus tard ils lui témoignèrent même de l'amitié. Le kamakay d'un village tchouktcha, situé aux environs du cap Chélagsk, lui fournit de nombreux renseignements sur cette peuplade; il lui avait dit aussi que l'existence d'une vaste terre au nord, dans la mer Glaciale, était un fait avéré; le kamakay ajouta qu'elle était habitée par des sauvages qui se nourrissaient de neige. Ce chef lui fournit, en outre, un renseignement qui nous conduisit à une découverte intéressante. « Dans la toundra, à l'est de la Verkona, lui dit le kamakay, se trouvent les débris d'une habitation que des Russes naufragés construisirent autrefois. De grandes voiles blanches tombant en lambeaux, recouvraient exté-

rieurement les murs de cet abri lorsque nous le découvrîmes ; il renfermait plusieurs squelettes, et divers objets. » Ces détails, joints à l'époque où suivant le kamakay le naufrage avait eu lieu, se rapportaient parfaitement aux circonstances de la mort du malheureux Chalaouroff [1]. M. Matiouchkine s'était empressé d'aller visiter ces ruines, et il avait acquis la conviction que c'était en effet là que le courageux navigateur avait succombé ! Le nom de Chalaouroff est tellement connu et si vénéré en Sibérie, que nos guides mêmes tout grossiers qu'ils étaient, furent émus par le récit de M. Matiouchkine !

M. Kiber, à son passage par Ostrovnoyë, avait appris de plusieurs chefs tchouktchas, qu'une terre située dans la mer Glaciale s'apercevait aisément d'un cap auquel ils donnaient le nom de Yakane. Comme ce lieu, d'après leurs indications, devait se trouver plus avant, vers l'est, je me décidai à faire route dans cette direction.

Afin d'alléger le convoi, nous enfouîmes une partie des vivres dans la glace, renvoyâ-

[1] Voir le Précis.

principalement en produits du règne animal : elle se compose le plus souvent de viande de renne bouillie avec de la graisse de phoque ou de baleine. La chair d'ours blanc et la peau de baleine sont considérées comme des mets de choix : on a soin d'enlever la peau de manière qu'elle conserve un peu de chair ; cette peau se mange toujours crue. Le jus de viande, mélangé avec de la neige, forme une boisson particulière, que l'on présente dans de grandes tasses de bois. Les Tchouktchas ne mangent du poisson qu'à défaut d'autre aliment, et ont un dégoût prononcé pour le sel. Il est remarquable qu'en une contrée où la rigueur du climat devrait rendre tout moyen de se réchauffer précieux, tous les aliments se servent froids.

Nous quittâmes le cap Yr-Kaypi le 23 avril, fîmes route à l'ouest, et atteignîmes le lendemain l'endroit d'où M. Matiouchkine s'était dirigé dans la mer Glaciale. J'y trouvai une grande croix en bois, portant une inscription qui nous apprit que cet officier n'avait pu s'avancer au nord à plus de 16 verstes de la côte, à cause de l'état de la mer.

naître [1]; quant à la terre en question, nous n'en aperçûmes pas la moindre apparence. A 4 verstes au delà, coule le Yakane-Ouvayane, sur les rives duquel je découvris les restes d'une grande baydare. On se remit en route après une courte halte. Nous franchîmes 16 verstes et fûmes obligés de nous arrêter à cause de l'extrême douceur de l'air qui avait ramolli la neige.

Nous repartîmes le soir, et rencontrâmes, à 10 verstes de ce point, une rangée de rochers auxquels succède une plage sablonneuse parsemée de monticules. Je trouvai en cet endroit une quantité de bois flotté suffisante pour nous approvisionner; cette découverte était d'autant plus heureuse, que M. Matiouchkine était sur le point de se mettre en route pour faire une nouvelle tentative dans la mer Glaciale.

Le 9, la température s'étant sensiblement refroidie, M. Matiouchkine en profita pour partir. Je me disposais à quitter aussi le campement pour me diriger à l'est, le long

[1] Latitude, 69° 41′ 32″; longitude, 176° 32′.

du rivage, en compagnie de M. Kiber et de M. Kozmine, et accompagné d'un Tchouvanetz qui entendait et parlait la langue des Tchouktchas.

Nous nous mîmes en route le soir, fîmes 48 verstes, et nous arrêtâmes à 5 heures du matin au delà du Kousgoune. Du bois flotté soigneusement rangé par tas, joint à des traces de traîneaux, annonçaient que cette partie du rivage était fréquentée; nous pouvions donc espérer de rencontrer bientôt des habitants.

On repartit le lendemain matin, par un froid de 16 degrés. Nous suivîmes le rivage qui, en cet endroit, tourne brusquement au sud-est, franchîmes 23 verstes, et ne tardâmes pas à apercevoir à l'est, un rocher qui s'avançait fort loin dans la mer; un isthme allongé le réunissait au rivage, en sorte qu'à distance, il faisait l'effet d'une île. Quelques huttes de Tchouktchas s'élevaient sur l'isthme. Ce promontoire, appelé Cap Nord par Cook qui le reconnut en 1777, est formé de deux grands rochers schisteux, dont le principal a 150 pieds d'élévation.

de nombreuses observations astronomiques pour la détermination des points de la côte.

Mon retour à Nijné-Kolimsk mit fin à nos tentatives réitérées pour la découverte d'une terre dans la mer Glaciale. Les courses fréquentes que nous y avons faites, semblent prouver qu'il n'en existe aucune à une distance des côtes, facile à atteindre. Une réunion de circonstances heureuses pourrait seule la faire découvrir. Les principales conditions pour un voyage de découvertes sont: un temps calme, un hiver soutenu, et un printemps tardif; il faudrait que Yakane fût pris pour point de départ.

D'après des ordres que je venais de recevoir, l'expédition devait mettre fin à ses travaux à Nijné-Kolimsk, et s'en retourner le plus tôt possible à Saint-Pétersbourg. Diverses circonstances m'obligèrent à différer, mais MM. Matiouchkine et Kiber partirent au commencement de juillet. Ils s'embarquèrent sur la Kolima et la remontèrent jusqu'à Verkhné-Kolimsk, d'où, continuant à voyager par eau, ils se rendirent par l'Omékone à

tchas et dans la sienne : tous trois les portèrent à leur bouche et achevèrent de les fumer en silence : alors seulement l'interprète prit la parole pour prononcer un long discours, à la suite duquel les Tchouktchas se levèrent pour se diriger vers nous. L'un d'eux, qui se nommait Éthel, nous déclara qu'il était le chef de la tribu de Tchouktchas établie en ce lieu. Il me fit présent de deux veaux marins qui venaient d'être tués et me dit qu'il était disposé à nous rendre tous les services qui dépendraient de lui. Cet homme était parent du kamakay dont nous avions fait la connaissance au cap Chélagsk ; ce qui acheva de dissiper toute méfiance. Je lui promis, lorsqu'il nous quitta, d'aller lui rendre visite le lendemain.

On me reçut sous un vaste pavillon où je trouvai Éthel entouré de ses parents. Les parois intérieures de cette tente étaient garnies de piques, d'arcs et de flèches. On y voyait suspendus, entre des instruments de pêche, de petits traîneaux joliment décorés et des espèces de cuirasses en cuir. Au bas, se trouvaient de grands tas de peaux de renards

polaires, des fanons de baleine, et de larges courroies en peau de morse. Le vieillard s'interrompit tout à coup pour me dire : « Choisis entre ces objets ceux qui te plaisent le plus, et donne-moi en échange ton fusil et de la poudre. » Je fis d'abord semblant de refuser, et lui déclarai ensuite que je ne me déferais de mon arme qu'à condition qu'il se chargerait de m'accompagner à l'île Koliout-chine, qu'il ferait amener une suffisante quantité de bois flotté d'une distance de 20 verstes, et qu'enfin il me fournirait treize veaux marins. Il s'attendait sans doute à ce que j'exigeasse davantage, car il s'empressa d'accepter mes propositions en exaltant ce qu'il appelait mon désintéressement et ma grandeur d'âme ! Je fixai le départ au lendemain et me décidai à déposer une partie de nos vivres dans la hutte du chef. Avant de nous séparer, il me demanda l'autorisation d'emporter avec lui en voyage son *batase* [1], dont il désirait faire présent à

[1] Arme habituelle des Tchouktchas : elle se compose d'une lame d'acier fixée à l'extrémité d'un long manche.

une sœur établie dans l'île Kolioutchine : quoiqu'il fût évident qu'il avait recours à ce prétexte pour voyager armé, je consentis à sa demande pour ne pas le mécontenter.

Le lendemain matin, Éthel vint me trouver en costume de voyage : derrière son dos pendait une besace remplie de tabac et de divers objets destinés à être échangés dans l'île Kolioutchine. Son bonnet, de forme bizarre, était brodé en perles, entouré de plusieurs fils de grains de rassade et surmonté d'une tête de corbeau : Éthel m'assura que, grâce à cette tête, nous étions assurés de faire un heureux voyage et d'être bien reçus en tous lieux. Nous partîmes accompagnés par tous les habitants du village, qui paraissaient fort inquiets sur le sort de leur chef. Ils prirent congé de nous en nous suppliant de leur ramener promptement Éthel.

Après avoir voyagé pendant onze heures consécutives, nous arrivâmes le soir à deux huttes de Tchouktchas, où, d'après le conseil de notre guide, il fut convenu que nous passerions la nuit. Les aboiements de nos

chiens, en approchant du village, éveillèrent les habitants et leur causèrent une vive frayeur. Dans leur trouble, et ne sachant comment s'y prendre pour nous obliger à nous éloigner, ils saisirent un tambour de chaman avec lequel ils firent un vacarme épouvantable. Éthel s'empressa de s'avancer vers eux, coiffé de son bonnet magique; non-seulement il parvint à apaiser leurs craintes, mais il leur persuada même de nous héberger pendant la nuit. Les deux huttes, qui composaient tout le village, étaient habitées par quatre hommes et cinq femmes : ils me parurent très-pauvres, et eurent de la peine à consentir à me céder un veau marin.

Cet endroit, nommé Takogaguine, est à 90 verstes du cap Yr-Kaypi : sur tout cet espace le rivage est plat. A 40 verstes du cap, l'Ékegta, rivière rapide et poissonneuse, débouche dans la mer. Les trois ruisseaux d'Émaoume, de Terkourgouyne et de Kentel se jettent ici dans la baie. Nous rencontrions en général peu de bois flotté : la petite quantité de bois que la mer rejette est soigneuse-

ment ramassée par les Tchouktchas à l'époque où ils vont faire la chasse aux phoques et aux morses [1].

Le lendemain, 14 avril, nous suivîmes une plage nue et sablonneuse, et à 12 verstes de notre couchée, nous traversâmes l'Omgouema. Éthel nous dit que les rennes fréquentaient autrefois ce lieu en grand nombre, et que les Tchouktchas de l'île Kolioutchine leur faisaient la chasse; mais que depuis lors ces animaux avaient disparu. Le rivage, d'abord bas, se convertit ensuite en berge abrupte, et le terrain s'élève de plus en plus

[1] Les rivières qui se jettent ici dans la mer coulent la plupart à travers des contrées nues. Aussi est-il à présumer que le petit nombre de pins et de sapins qui viennent échouer sur la plage proviennent des côtes de l'Amérique; d'autant plus que les forêts à l'est de l'Indiguirka n'en produisent pas. La Léna n'en charrie qu'une très-petite quantité. Parmi les grands amas de troncs de mélèzes et de trembles que l'on rencontre sur la côte, entre la Léna et l'Indiguirka, il est rare que l'on trouve des pins ou des sapins. D'ailleurs ce qui confirme la supposition que ce bois provient de l'Amérique, c'est que les Tchouktchas ont rencontré des troncs qui avaient été abattus avec des haches en pierre.

pour atteindre au pied d'une chaîne de montagnes, parallèle au rivage [1].

Nous arrivâmes ce jour-là au cap Vankarème, situé sur la rive gauche de la rivière de même nom, et nous nous disposâmes à passer la nuit dans un petit village tchouktcha, composé de quatre cases. Tous les habitants dormaient lorsque nous y arrivâmes. Les chiens, exténués, n'aboyaient pas, et nous fîmes halte au milieu du village sans que personne nous eût aperçus. Éthel, avant de songer à éveiller quelqu'un des habitants pour nous procurer un gîte, se dirigea vers un endroit où l'un de ses ancêtres avait été enterré. Il récita une prière sur la tombe avec toutes les marques d'une grande dévotion, puis y répandit quelques feuilles de tabac, comme un sacrifice offert aux mânes du trépassé. Après avoir accompli ce devoir pieux, il entra dans une des huttes, et nous dépeignit sans doute aux habitants sous des couleurs très-favorables, car ils nous firent l'accueil le plus bienveillant. L'Ancien du

[1] Latitude, 68° 9′ 51″; longitude, 182° 6′.

village me donna plusieurs veaux marins pour nourrir les chiens. Nous lui fîmes de nombreux cadeaux, et passâmes une excellente nuit [1].

Nous nous remîmes en route, le 15, à la pointe du jour. Le ciel était pur, et le thermomètre marquait 12 degrés de froid. En descendant de l'isthme nous aperçûmes une petite île. Le rivage s'élève à partir de ce point, et à 25 verstes au delà du cap apparaissent de grands rochers de granit et de porphyre. Au sud-est, et dans le lointain, se trouve le cap Onemane, sur lequel s'élève une haute montagne. Je rencontrai là, près d'une rangée de rochers ressemblant à des ruines d'édifices, deux cases de Tchouktchas, complétement ouvertes du côté du nord. Le Tchouktcha est insensible au froid; il habite sans souffrir une contrée dépourvue de végétation; la mer Glaciale lui tient lieu de forêts, de champs cultivés et de prai-

[1] Il est à remarquer que les caps Chélagsk, Yr-Kaypi et Vankarème se composent tous les trois de grands rochers réunis à la côte par des isthmes bas et étroits : ils diminuent de volume de l'ouest à l'est.

ries, et les morses et les phoques suffisent à tous ses besoins !

Après avoir dépassé le cap Onemane, nous aperçûmes bientôt, dans la direction du sud-est, l'île Kolioutchine [1]. Nous nous dirigeâmes de ce côté, le long du bord occidental de la baie de ce nom, et par une bonne route. On fit halte sur la mer Glaciale, à un quart de verste d'un village de Tchouktchas. L'aspect de voyageurs inconnus mit toute la population du village en émoi. Les femmes et les enfants se retirèrent sur une montagne voisine, tandis que les hommes, armés de piques, de massues, d'arcs et de flèches, se rangèrent devant leurs habitations comme des gens résolus à repousser une attaque. Ce fut alors que nous reconnûmes à quel point Éthel, avec son bonnet à tête de corbeau, nous était utile ! Il alla les trouver immédiatement, et parvint, en peu de temps, à dissiper leurs appréhensions. Les habitants déposèrent

[1] Cette île, nommée Burney's Island par Cook, a près de 4 kilomètres de longueur. Son rivage nord-est est garni de rochers abrupts de granit rouge ; le rivage opposé est, au contraire, plat.

leurs armes, et vinrent nous trouver dans les dispositions les plus amicales. Ils acceptèrent avec joie la proposition que je leur fis d'échanger des rassades et du tabac contre de la chair de baleine [1].

La nouvelle de notre arrivée parvint bientôt aux Tchouktchas établis sur les bords de la baie; et, dans l'espoir de se procurer du tabac, nous les vîmes accourir de tous côtés avec des traîneaux chargés de chair de baleine, de courroies en peau de morse et de bois flotté. En peu de temps soixante-dix Tchouktchas se trouvèrent rassemblés autour de notre campement, qui ressemblait à une foire. Chaque nouvel arrivant, avant que d'entrer en marché, exigeait qu'on lui donnât une certaine quantité de tabac en cadeau. Les plus riches arrivaient dans des traîneaux attelés de quatre et cinq chiens de front, et près de chaque traineau courait un Tchouktcha (appartenant à la classe la plus

[1] Les baleines sont très-nombreuses dans cette partie des côtes de la mer Glaciale. La chasse au morse est très-abondante dans la baie de Kolioutchine à l'époque du brisement des glaces.

pauvre), qui excitait les chiens à avancer. Presque tous les visiteurs se donnaient pour des chefs, et demandaient qu'on les favorisât dans la répartition des cadeaux; en sorte que notre petite provision de tabac fut bientôt consommée.

Parmi les visiteurs se trouvait l'Ancien d'une tribu de Tchouktchas établis près du détroit de Béering : cet homme se distinguait de la foule par l'élégance de sa mise. Il portait, suspendus au cou, par-dessus sa *koukhlyanka* velue, deux images et quatre croix; sur sa poitrine pendaient deux certificats renfermés entre des planchettes, en guise de portefeuille : l'un constatait que lui et ses trois fils avaient été baptisés; l'autre, qu'il avait reçu de l'Empereur un kamley (sorte de vêtement) en drap rouge, pour envoi d'une fourrure en renard-charbonnier. Pour nous prouver quel était son zèle pour sa nouvelle foi, il se signait sans cesse en nous adressant la parole. Il se vantait de connaître la manière de boire le thé, en y mettant fondre du sucre et y trempant des biscuits; toutes choses dans lesquelles ses compatriotes firent preuve

d'une ignorance complète! Ce fanfaron nous était devenu insupportable, car, se prévalant du droit de coreligionnaire, il nous demandait sans cesse de nouveaux cadeaux, sans nous rendre aucun service. Quoi qu'il en soit, la généralité des Tchouktchas se conduisit convenablement. Leur principal défaut est d'être enclins au vol : quelques bagatelles nous furent dérobées. Éthel lui-même se fiait si peu à la probité de ses compatriotes, qu'il nous donna à garder les divers objets qu'il avait achetés.

Les chiens étaient tellement exténués que je me décidai à leur donner deux jours de repos. N'ayant plus de tabac à échanger contre de la chair de veau marin, je dus renoncer au projet de suivre la côte jusqu'au détroit de Béering, et me hâter de retourner à Nijné-Kolimsk, dont nous nous trouvions à 1 060 verstes (près de 1 064 kilomètres). L'approche de l'été était une raison de plus de nous dépêcher. Au reste, la partie des côtes comprise entre l'île Kolioutchine et le détroit a été convenablement reconnue et décrite par Billings. Tout bien considéré, il

fut décidé que nous rebrousserions chemin. De nouveaux visiteurs ne cessèrent d'affluer dans l'île jusqu'au moment de notre départ. Nous la quittâmes le 17 avril, suivis par les Tchouktchas : ils espéraient qu'en se séparant on leur ferait encore quelque cadeau [1].

Nous arrivâmes le 20 avril au village d'Yr-Kaypi, dont tous les habitants vinrent à notre rencontre. Ils nous témoignèrent la joie que leur causait l'heureux retour d'Éthel, et peut-être le succès de ses échanges dans l'île. Nos provisions étaient intactes et les habitants nous offrirent en outre plusieurs veaux marins. Avant de quitter Yr-Kaypi [2], où je fis quelques observations astronomiques, je crois à propos de donner quelques détails sur les Tchouktchas.

[1] Latitude de l'extrémité sud de l'île, 67° 26′ 36″; longitude, 184° 24′; déclinaison de l'aimant, 23° 26′ à l'E. L'instrument ayant été endommagé, nous ne pûmes observer l'inclinaison de l'aiguille.

[2] Latitude, 68° 55′ 16″; longitude, 179° 57′. Cook, d'après des observations faites à bord, avait trouvé que le cap Yr-Kaypi (Cap Nord) se trouvait au 68° 56′ de latitude, et au 180° 49′ de longitude.

Cette peuplade habite l'extrémité nord-est de l'Asie : l'espace qu'elle occupe s'étend, d'une part, de la baie de Tchaounsk au détroit de Béering, et de l'autre, de l'Anadirsk aux sources du Soukhoy-Aniouy et à la mer Glaciale. Près d'elle habitent au sud les Koryaks et à l'ouest les Tchouvanetz et les Youkaguires des Aniouy [1].

Autrefois les Tchouktchas étant tous nomades, erraient dans les toundras avec leurs rennes, et vivaient du produit de ces animaux. Par la suite plusieurs d'entre eux perdirent leurs troupeaux par des épizooties, et durent recourir, pour subsister, à la pêche de

[1] On a des raisons de supposer que les Tchouktchas occupaient jadis une contrée infiniment plus vaste, et qui s'étendait jusqu'à la Kolima ; d'où ils auraient été expulsés par les Cosaques. Ce sont les Tchouktchas à rennes, établis dans la partie montagneuse de la contrée, qui forment le noyau de la population. Sur les bords du golfe d'Anadirsk habitent les Tchouktchas-Onkilones : cette peuplade, qui a beaucoup d'analogie avec les Aléoutes, occupait autrefois toute l'étendue de la côte depuis le cap Chélagsk jusqu'au détroit de Béering : les Tchouktchas sédentaires les contraignirent à resserrer leurs limites.

la baleine, des morses et des phoques. Ils abandonnèrent les toundras et les contrées montueuses, et s'établirent au bord de la mer[1].

Les Tchouktchas se partagent actuellement en *sédentaires* (habitant au bord de la mer) et en *nomades* ou *Tchouktchas à rennes*. Ces deux races vivent en bonne intelligence : les sédentaires fournissent aux autres des côtes et de la chair de baleine, des courroies en peau de morse et de la graisse ; ils reçoivent en échange des peaux et des vêtements tout faits.

Les Tchouktchas sédentaires sont groupés par petits villages. Ils construisent leurs huttes avec des perches ou des côtes de baleine recouvertes de peaux de renne ; ces habitations ont la forme de cônes irréguliers. La partie tournée vers le nord est fortement bombée, tandis que la partie opposée est au contraire plate : là se trouve une ouverture basse, servant de porte d'entrée, devant laquelle est étendu un rideau également en peau. Une se-

[1] C'est la partie de la côte, voisine du détroit de Béering, que les amphibies fréquentent le plus ; aussi est-elle la plus peuplée.

conde ouverture, au sommet de la hutte, donne passage à la fumée qui s'échappe du foyer, lequel est toujours placé au centre de l'habitation. Dans la partie bombée se trouve une petite tente intérieure, de forme carrée; elle sert habituellement de chambre à coucher, mais on y fait aussi la cuisine à l'époque des grands froids. Le feu est entretenu avec de la mousse, des os ou des côtes de baleine arrosés de graisse.

La principale occupation des Tchouktchas sédentaires, surtout à Yr-Kaypi, est la chasse aux morses et aux phoques. Pour la première, ils emploient une espèce de filet, fait de courroies, que l'on descend dans l'eau par une ouverture pratiquée dans la glace; les veaux marins s'y embarrassent la tête et les pattes, et deviennent ainsi la proie des pêcheurs. Voici un autre moyen de les prendre: le pêcheur s'habille en blanc de la tête aux pieds, de manière à ne pas être aperçu au milieu de la neige, et va se coucher près de l'endroit où il sait que les phoques se réunissent pour se chauffer au soleil. Outre sa pique, le chasseur tient un instrument qui

consiste en un certain nombre de dents d'ours fixées à un bâton : il s'en sert pour gratter continuellement la neige à ses côtés : ce léger bruit étouffe (au dire des Tchouktchas) le craquement de la neige sous le corps du chasseur, qui s'approche en rampant du veau marin et le tue. Ils prennent les loups par un procédé tout particulier. Les extrémités d'un morceau de fanon de balcine, plié en deux, sont aiguisées et attachées ensemble : le fanon ainsi préparé est aspergé d'eau jusqu'à ce qu'il soit entièrement couvert de glace : on détache alors les extrémités qui restent soudées par la glace, et l'on enduit le tout de graisse. Le loup se jette sur cet appât, et l'avale. Mais la glace fond dans son estomac, la baleine se déploie et ses bouts aiguisés tuent l'animal.

La chasse aux morses, dans l'île Kalioutchine, est très-productive : les chasseurs choisissent l'instant où ces animaux sont sortis de l'eau pour se chauffer au soleil ; alors, ils tombent sur eux, leur coupent le chemin de la crevasse par laquelle ils pourraient s'échapper, les obligent à se diriger dans l'intérieur

berie et le vol ont pris racine parmi cette population. Le manque de confiance mutuel et la crainte d'être dévalisé par ses voisins, obligent chaque famille à s'entasser dans une seule yourte, avec tout son avoir et même son bétail. On peut, d'après cela, se faire une idée de la malpropreté d'un tel réduit et des exhalaisons méphitiques que l'on y respire. Ceux des Yakoutes du district de Kolimsk qui habitent à l'écart, loin de la grande route, et à l'abri de l'influence pernicieuse des caravanes de marchands qui transportent de l'eau-de-vie, vivent infiniment mieux; leurs vêtements sont meilleurs et leurs habitations sont bien tenues.

A l'époque de mon séjour à Verkhoyansk, il régnait dans la ville ainsi qu'aux environs une affection catarrhale épidémique, d'une espèce particulière; elle se manifestait par une forte oppression de poitrine, des maux de tête et des élancements dans les oreilles. Ce mal était dû à l'influence d'un brouillard très-épais qui avait rempli l'atmosphère pendant une semaine entière, et auquel avaient succédé tout à coup de fortes gelées.

li, le renard, et le loup, ils ne les poursuivent pas; mais se contentent de faire la chasse aux ours, pour en manger la chair dont ils font très-grand cas. Quoique les Tchouktchas fassent usage d'arcs et de flèches, ils ne les manient pas avec beaucoup d'adresse. Leurs armes habituelles sont la pique et le *batase*, dont ils se servent à la chasse et à la guerre : faute d'acier, ces armes ont des pointes en dents de morse.

Les Tchouktchas n'attellent pas les chiens par couples, ainsi que les habitants de la Kolima, mais par quatre de front : leurs traîneaux ont une forme particulière.

Il résulte des renseignements que nous avons recueillis que l'esclavage existe chez les Tchouktchas. Les plus riches disposent de familles entières : ces esclaves ne peuvent changer de séjour ; ils ne possèdent rien, et dépendent entièrement de leur maître qui les emploie aux plus rudes travaux. Il les nourrit et les habille à titre de salaire. Ce sont, je crois, les descendants d'anciens prisonniers de guerre.

La nourriture des Tchouktchas consiste

principalement en produits du règne animal: elle se compose le plus souvent de viande de renne bouillie avec de la graisse de phoque ou de baleine. La chair d'ours blanc et la peau de baleine sont considérées comme des mets de choix : on a soin d'enlever la peau de manière qu'elle conserve un peu de chair; cette peau se mange toujours crue. Le jus de viande, mélangé avec de la neige, forme une boisson particulière, que l'on présente dans de grandes tasses de bois. Les Tchouktchas ne mangent du poisson qu'à défaut d'autre aliment, et ont un dégoût prononcé pour le sel. Il est remarquable qu'en une contrée où la rigueur du climat devrait rendre tout moyen de se réchauffer précieux, tous les aliments se servent froids.

Nous quittâmes le cap Yr-Kaypi le 23 avril, fîmes route à l'ouest, et atteignîmes le lendemain l'endroit d'où M. Matiouchkine s'était dirigé dans la mer Glaciale. J'y trouvai une grande croix en bois, portant une inscription qui nous apprit que cet officier n'avait pu s'avancer au nord à plus de 16 verstes de la côte, à cause de l'état de la mer.

Le 25, nous passâmes la nuit au bord du Verkone, près de l'habitation de Chalaouroff, dont les murs sont encore solides; le toit seul s'est écroulé. Je découvris parmi ces ruines quelques débris de squelettes et une giberne en bois, couverte de mousse.

J'arrivai le 1er mai, de très-bonne heure, au cap Chélagsk, et me dépêchai d'aller réveiller le kamakay, dans l'espoir d'obtenir des vivres; mais cet espoir fut déçu! le kamakay se trouvait alors dans un dénûment tel, qu'il lui avait été impossible d'en fournir à M. Matiouchkinequi, à son passage, lui avait remis une lettre pour moi. Notre situation était des plus critiques, car nous n'avions plus de vivres, tandis que la partie des côtes sur laquelle nous nous trouvions était inhabitée. Nos chiens n'en pouvaient plus, et leurs pattes avaient tellement souffert qu'ils laissaient après eux une longue traînée de sang ; nous dûmes même en placer quelques uns sur les traîneaux. Dans de telles circonstances , je n'avais d'autre parti à prendre que de me conformer à la règle suivie en pareil cas ; à savoir, de forcer les chiens sans

verser l'air d'un vol faible et lent, en laissant après lui une traînée de vapeur, déliée comme un fil. Non-seulement les objets animés, mais les objets inanimés eux-mêmes éprouvent la terrible influence du froid! Des arbres énormes éclatent avec un bruit retentissant qui résonne dans la steppe comme le bruit du canon dans la mer. Le sol des *toundras* et des vallées se crevasse, et il s'y forme de profondes fondrières; l'eau contenue dans les entrailles de la terre, sort par ces ouvertures, se répand au dehors en fumant, et se transforme immédiatement en glace. Dans les montagnes, d'énormes rochers se détachent, et forment des avalanches qui roulent avec fracas dans le fond des vallées. Les fortes gelées étendent même leur influence sur l'atmosphère : la beauté si majestueuse et si justement vantée du ciel bleu foncé des régions polaires, disparaît dans un air épaissi par le froid; les étoiles n'ont plus leur éclat habituel, et ne brillent que faiblement. Le charme mystérieux d'une nuit que la lune éclaire, se perd là où une nature morte est cachée sous un vaste tapis de neige.

de nombreuses observations astronomiques pour la détermination des points de la côte.

Mon retour à Nijné-Kolimsk mit fin à nos tentatives réitérées pour la découverte d'une terre dans la mer Glaciale. Les courses fréquentes que nous y avons faites, semblent prouver qu'il n'en existe aucune à une distance des côtes, facile à atteindre. Une réunion de circonstances heureuses pourrait seule la faire découvrir. Les principales conditions pour un voyage de découvertes sont : un temps calme, un hiver soutenu, et un printemps tardif; il faudrait que Yakane fût pris pour point de départ.

D'après des ordres que je venais de recevoir, l'expédition devait mettre fin à ses travaux à Nijné-Kolimsk, et s'en retourner le plus tôt possible à Saint-Pétersbourg. Diverses circonstances m'obligèrent à différer, mais MM. Matiouchkine et Kiber partirent au commencement de juillet. Ils s'embarquèrent sur la Kolima et la remontèrent jusqu'à Verkhné-Kolimsk, d'où, continuant à voyager par eau, ils se rendirent par l'Omékone à

Irkoutsk; ils comptaient consacrer l'été à étudier l'histoire naturelle d'une contrée encore très-peu connue.

Je quittai Nijné-Kolimsk le 1er novembre avec M. Kozmine, après y avoir séjourné pendant trois années consécutives. Nous atteignîmes bientôt Sredné-Kolimsk, où M. Taraboukine se réunit à nous. Je louai des chevaux chez notre ancienne connaissance, le marchand Bérejnoy, avec lequel je me remis en route pour Yakoutsk, le 19 novembre 1823, par un froid de 32 degrés.

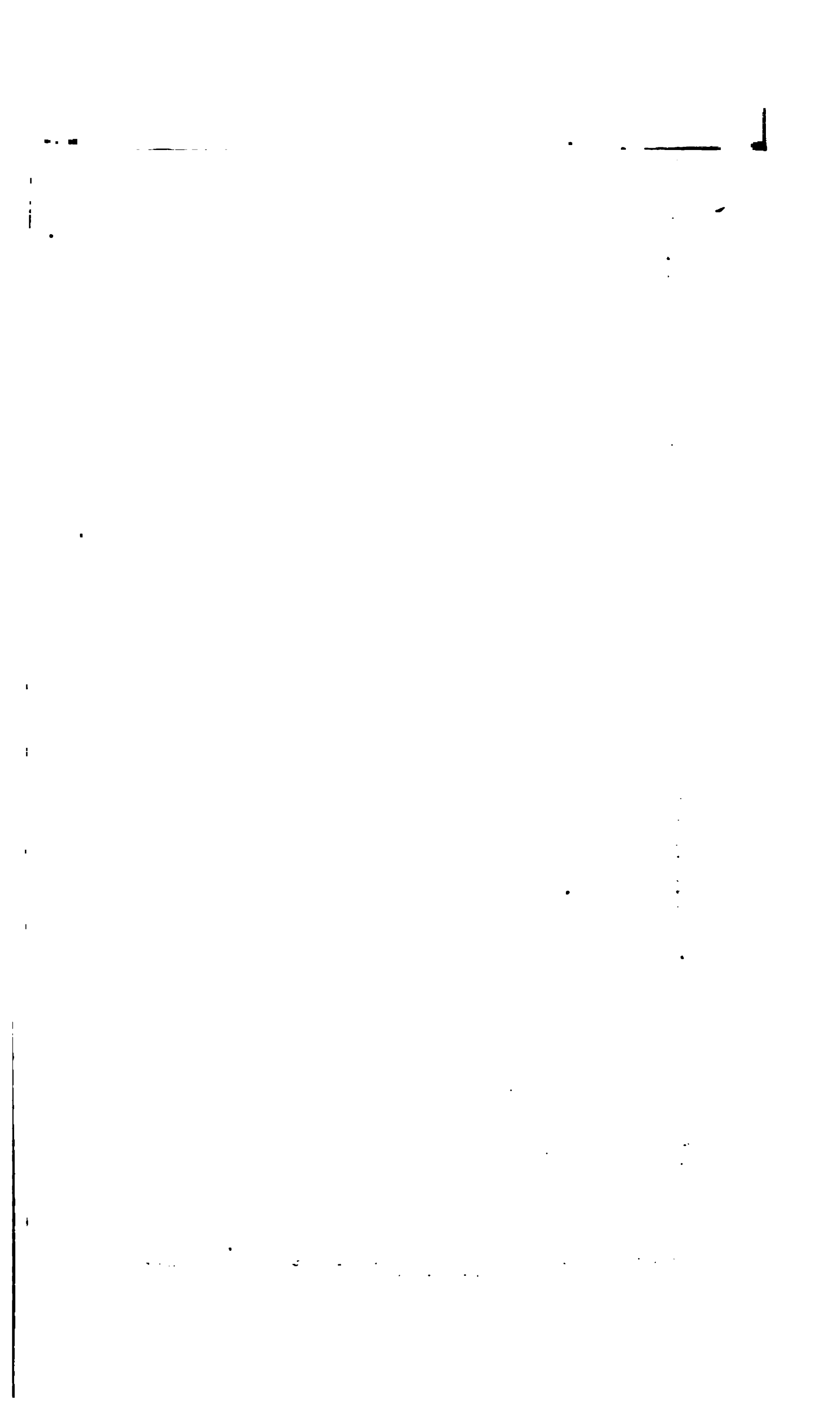
CHAPITRE QUINZIÈME.

RETOUR DE L'EXPÉDITION DE SREDNÉ-KOLIMSK A SAINT-PÉTERSBOURG.

ANNÉE 1823 ET 1824.

SOMMAIRE DU CHAPITRE QUINZIÈME.

Départ de Nijné-Kolimsk. — Nous prenons une nouvelle route. — Sélénikha, rivière. — L'*equisetum* et la *tchiboga*, plantes salutaires. — Les *tarini*, phénomène naturel très-singulier. — Arrivée à Verkhoyansk; nous y trouvons un reflet de l'existence européenne. — Population aux environs. — Lacs remplis de myriades de très-petits poissons. — Maladie d'une espèce particulière; ses symptômes. — Quarante degrés *de froid!* souffrances qu'il occasionne; difficulté de voyager par un froid pareil. —Passage des monts Verkho-Yansk; nous y sommes assaillis par la tempête. — Arrivée à Yakoutsk; la ville s'est embellie pendant notre absence; on y joue l'*opéra!* — Arrivée à Irkoutsk. — Excursion à des eaux minérales chaudes. — Arrivée à Saint-Pétersbourg.



CHAPITRE QUINZIÈME.

RETOUR DE L'EXPÉDITION DE SREDNÉ-KOLIMSK A SAINT-PÉTERSBOURG.

ANNÉE 1823 ET 1824.

QUITTANT Sredné-Kolimsk pour nous rendre à Yakoutsk avec des chevaux de louage, et n'ayant aucun motif de suivre la grande route[1], qui à partir des monts Alézeysk passe par Zachiversk, Tobalo et Verkhoyansk, nous prîmes celle que suivent ordinairement les caravanes de marchands. Cette route se dirige de Zachiversk le long de la Sélénikha, à travers un désert habité de loin en loin par quelques Yakoutes. Nous coupâmes donc la contrée dans une autre direction qu'à l'époque de notre arrivée (de Yakoutsk à Nijné-Kolimsk). Le nord de la Sibérie étant, d'un bout à l'autre, d'une invariable uniformité,

[1] Celle sur laquelle se trouvent des relais de poste.

le compte rendu de notre voyage ne serait que la répétition de ce qui précède; c'est pourquoi je me bornerai à mentionner ici un petit nombre d'objets sur lesquels je n'ai pas eu l'occasion d'appeler l'attention du lecteur.

Les caravanes de marchands préfèrent la route que nous avions prise à la route ordinaire, parce qu'elle traverse les plaines arrosées par la Sélénikha, lesquelles procurent aux chevaux une bonne nourriture. Sur les rives sablonneuses de cette rivière croît en abondance une herbe du genre de la prêle (*equisetum*) : elle y atteint à peine un pouce de hauteur. Pendant l'été, sa saveur a de l'amertume, ce qui fait que les chevaux refusent d'en manger à cette époque. Mais après les premières gelées, elle acquiert une saveur sucrée et devient la nourriture que les chevaux préfèrent à toute autre : ils engraissent en peu de temps lorsqu'ils s'en nourrissent. La *tchiboga* (c'est l'herbe en question), agit si puissamment sur l'organisme, que la sueur du cheval qui en mange habituellement prend une couleur verdâtre. Quoique la gelée soit indispensable pour rendre cette herbe propre

à la nourriture des chevaux, un froid trop intense lui est nuisible, car elle devient alors cassante, et elle s'éparpille en fragments sous le sabot du cheval qui gratte la neige pour se la procurer.

Nos chevaux se refirent à vue d'œil, grâce à cette plante salutaire ; aussi avions-nous soin de camper dans les endroits où il était à présumer que la *tchiboga* croissait en abondance. La nuit du 9 décembre fut remarquable par l'intensité du froid, qui était de 33 degrés ! Nous la passâmes auprès d'un grand feu et à la belle étoile, sur un petit pré qu'aucune éminence ne garantissait contre un vent froid et perçant.

J'eus l'occasion d'observer en route un phénomène naturel remarquable ; c'est ce que l'on nomme ici des *tarini* : ils rendirent notre voyage très-pénible. Le sable dont se composent les collines dont la contrée est parsemée, après un été chaud et un automne où les pluies ont été rares, se dessèche complétement. Quand arrivent les fortes gelées d'hiver, le sable se fend, et il sort de l'eau par les crevasses, laquelle se congèle à mesure qu'elle

se répand. La glace ainsi formée se crevasse à son tour, et de nouvelle eau s'échappe par les ouvertures; bientôt cette eau se gèle aussi, ce qui forme une seconde couche de glace. A mesure que le froid augmente, l'eau sort en plus grande abondance du sol spongieux, et les couches de glace s'étendent, se superposent et s'élèvent; enfin elles atteignent à une hauteur telle, que la glace recouvre non-seulement les arbustes, mais même les arbres. Les choses demeurent ainsi jusqu'au printemps: alors sous l'influence du soleil et de la chaleur, la glace fond, et d'innombrables ruisseaux descendent du sommet de la masse glacée vers les parties basses, où l'eau se fraye un passage dans le sol et s'y engouffre. La glace, dans les *tarini*, est d'un blanc éclatant, et l'eau qui en provient renferme à ce qu'il paraît de la chaux, du moins à en juger par le goût, et parce qu'elle dissout mal le savon [1].

[1] Sur le chemin d'Okhotsk et dans les monts Omékansk l'on rencontre aussi de vastes champs de glace qui ne fond jamais; mais ces champs se distinguent complétement des *tarini* situées sur les rives du Dogdo;

Le passage des *tarini* est aussi difficile que dangereux : lorsqu'elles sont fortement gelées, leur surface est tellement glissante que, même les chevaux ferrés à glace, bronchent à chaque pas, et se tuent bien souvent sur le coup en s'abattant. Les *tarini* les plus dangereuses à traverser sont celles qui se trouvent dans les endroits escarpés ou bien au bord des ravins. Malheur à la caravane surprise en pareil chemin par l'un de ces coups de vent subits, qui sont si fréquents en Sibérie! hommes et chevaux roulent alors dans l'abîme! Il est moins dangereux, mais non moins pénible, de franchir les *tarini* à l'époque où l'eau continue à s'échapper des crevasses dont elles sont alors sillonnées. Il faut en pareil cas que la caravane traverse des flaques d'eau profondes : les voyageurs européens doivent éviter avec soin de se mouiller les pieds, qui exposés ensuite au froid courraient le risque d'être gelés. Les Yakoutes dédaignent ces précautions, car leur constitu-

ils proviennent sans doute de l'accumulation des neiges arrosées de pluie, et puis converties en glace.

tion est tellement robuste qu'ils sont capables de résister aux plus rudes épreuves. Après avoir traversé une de ces mares glaciales, le Yakoute se contente de passer ses jambes dans de la neige récemment tombée, et puis il continue à voyager tout le jour avec ses *torbases*[1] mouillés d'outre en outre et recouverts d'une croûte de glace. Ce n'est que le soir, en arrivant au campement, qu'il achève de les faire sécher auprès du feu!

Le 22 décembre nous atteignîmes Verkhoyansk, auquel les Yakoutes donnent le nom de Boronouk. M. Bérejnoy y prit congé de nous. Il nous avait amenés ici de Sredné-Kolimsk (1224 verstes, près de 1298 kilomètres), avec les mêmes chevaux, en trente-deux jours : ce voyage peut donner une idée de la vigueur des chevaux du pays.

Ce simulacre de ville se compose en tout de *cinq* maisons de bois, et d'une église également en bois, nouvellement construite, et qui n'est pas encore consacrée[2]. Ver-

[1] Grandes bottes de voyage.

[2] Le système de construction suivi par les paysans

khoyansk est situé sur la rive occidentale de la Yana, dont le courant sinueux ronge et dégrade de plus en plus le rivage : aussi est-il à présumer que la ville sera transportée tôt ou tard sur la rive opposée. Je fus bien agréablement surpris, en entrant dans le logement qui m'avait été assigné, de me trou-

russes pour leurs *isba* est appliqué avec succès aux maisons les plus élégantes, et même à des édifices publics. Il n'est point rare de rencontrer, aux environs des deux capitales, des maisons de plaisance à plusieurs étages, où l'architecte s'est appliqué à reproduire *en bois* tous les détails délicats et les formes capricieuses de l'architecture gothique. D'autres fois ce sont de vastes salles de spectacle, aussi élevées que l'Opéra de Paris, dans la construction desquelles il n'est entré ni une seule pierre, ni une seule poignée de mortier. Le système, fort simple en lui-même, consiste à superposer des troncs de sapins, qui, dans les parties saillantes du bâtiment, sont réunis au moyen d'échancrures pratiquées à quelques pouces du bout des solives. C'est sur l'extrémité des poutres, qui, par conséquent, forment saillie, que l'on applique un revêtement de planches rabotées et ajustées avec soin. Le plâtre, moulé en ornements de toute espèce, se fixe aisément sur cette surface unie pour la décorer. Les ouvriers russes, qui par instinct sont tous d'habiles

Les toroses sont disposés tantôt par groupes irréguliers, tantôt sous forme de montagnes, tantôt enfin on les rencontre par masses isolées. Ces masses, provenant de l'accumulation de glaces brisées, offrent à l'œil des cassures tantôt nettes et à profils tranchants, lorsque les toroses ont été récemment formés; tantôt arrondies, lorsque les glaces sont anciennes.

Ceci nous conduit à distinguer deux genres de toroses; à savoir : les *toroses de formation récente* et les *toroses d'ancienne formation*.

I. Toroses de formation récente.

Ils proviennent du brisement des glaces dans l'intervalle qui sépare l'automne de l'été de l'année suivante. Les toroses de formation récente comprennent, par conséquent, les toroses formés en automne, en hiver et au printemps.

On conçoit aisément que la mer, sur une étendue de plusieurs centaines de verstes, ne se couvre pas de glace instantanément. C'est près des côtes, et dans le voisinage des îles que la glace commence à se former; cette glace s'étend ensuite de plus en plus, et finit par recouvrir la mer. Mais cette congélation graduelle est parfois troublée par l'effet du vent, qui agite la mer dans les endroits où elle est encore libre; le mouve-

ment se transmet aux parties qui déjà sont glacées, et brise souvent une glace qui n'a encore que peu d'épaisseur. C'est là ce qui forme des ouvertures plus ou moins grandes, auxquelles les habitants de la Sibérie donnent le nom de *polinas*. Des blocs, provenant du brisement des glaces à l'époque de la formation de la polina, flottent d'abord à sa surface, puis sont rejetés sur les bords par les vagues, où la gelée vient les fixer en les soudant les uns aux autres. Ce genre de torose se forme au commencement de l'hiver, ou bien en automne, quand la surface de la mer est encore coupée par de vastes polinas. On ne parvient qu'avec difficulté à traverser de pareils *toroses*, car ils sont hérissés de glaçons à arêtes tranchantes, qui souvent ont six pieds de face; entre eux s'étend une neige molle et profonde, dans laquelle la narta risque de se perdre.

Les toroses d'hiver et de printemps sont encore plus difficiles à franchir : ceux-ci, de même que les toroses d'automne, sont composés de glaçons rejetés par les vagues sur les bords des polinas. Les polinas, en hiver et au printemps, se forment dans une direction régulière (du nord-ouest au sud-est), d'où il résulte que les chaînes de toroses d'hiver sont dirigées dans le même sens. Cette direction est d'ailleurs parallèle à celle de la *polina permanente* qui se trouve vers le nord (nous en

tournée annuelle de son vaste désert, trouve toujours une besogne suffisante pour lui, son secrétaire et un écrivain, attendu qu'en ce pays-ci la mésintelligence règne partout où deux familles vivent réunies; de là des querelles et des procès sans fin que ce magistrat est obligé d'instruire et puis de juger!

Les environs de Verkhoyansk sont peuplés de Yakoutes. Leur principale industrie est l'élève du bétail : il est favorisé par la nature montagneuse de la contrée et la douceur du climat. En hiver, il tombe infiniment moins de neige ici que dans les autres parties du nord-est de la Sibérie. Les troupeaux demeurent pendant toute l'année dans les prés, et ils y trouvent toujours une nourriture suffisante: cette circonstance est d'une grande importance pour les habitants, car le sol se dessèche pendant l'été; ce qui empêche de faire des approvisionnements de foin considérables. Les lacs sont moins nombreux dans ce district que dans celui de Kolimsk, mais en revanche ils sont plus poissonneux. Plusieurs renferment en abondance une espèce de petits poissons, qui n'ont que deux pouces de

longueur, et qui y fourmillent à un tel point, que les Yakoutes, au lieu de les pêcher, les puisent dans des seaux. On les fait geler pour les conserver pendant l'hiver. Les Yakoutes, pour manger ce poisson, commencent par le broyer; puis ils le font cuire avec de l'écorce pilée de jeune mélèze.

La chasse occupe le second rang parmi les industries des Yakoutes établis en cette contrée. La quantité de perdrix et de lièvres qui l'habitent passe toute idée! En outre, les forêts abondent en animaux de diverses espèces: on y trouve des élans, des rennes, des ours noirs, des loups, des muscs, des renards, des écureuils, des hermines de qualité supérieure, etc. Les renards noirs sont rares, et il n'existe point du tout de martres zibelines. Ce qui prouve à quel point le musc (animal) est commun ici, c'est le prix du musc (parfum) à Verkhoyansk (de 10 à 15 roubles la livre).

Les rapports continuels que les Yakoutes de Verkhoyansk entretiennent avec les Yakoutes des environs de Yakoutsk, sont cause de la démoralisation des premiers. La passion des querelles, des procès, des cartes, la four-

berie et le vol ont pris racine parmi cette population. Le manque de confiance mutuel et la crainte d'être dévalisé par ses voisins, obligent chaque famille à s'entasser dans une seule yourte, avec tout son avoir et même son bétail. On peut, d'après cela, se faire une idée de la malpropreté d'un tel réduit et des exhalaisons méphitiques que l'on y respire. Ceux des Yakoutes du district de Kolimsk qui habitent à l'écart, loin de la grande route, et à l'abri de l'influence pernicieuse des caravanes de marchands qui transportent de l'eau-de-vie, vivent infiniment mieux; leurs vêtements sont meilleurs et leurs habitations sont bien tenues.

A l'époque de mon séjour à Verkhoyansk, il régnait dans la ville ainsi qu'aux environs une affection catarrhale épidémique, d'une espèce particulière; elle se manifestait par une forte oppression de poitrine, des maux de tête et des élancements dans les oreilles. Ce mal était dû à l'influence d'un brouillard très-épais qui avait rempli l'atmosphère pendant une semaine entière, et auquel avaient succédé tout à coup de fortes gelées.

Du vingt-trois au vingt-quatre décembre, le thermomètre marqua 36, 40, 42 et même 42 degrés ½ de froid! Tous les habitants furent plus ou moins malades, et je fus atteint moi-même d'une oppression de poitrine des plus douloureuses; elle se prolongea fort longtemps, et je ne parvins à m'en débarrasser qu'à Yakoutsk, après un traitement convenable. Un Cosaque, que j'y avais expédié en avant, succomba à cette espèce d'affection typhoïde. D'après une opinion généralement accréditée, les diverses maladies épidémiques qui règnent en Sibérie ne sont pernicieuses qu'aux indigènes, ou bien à ceux qui habitent la contrée depuis longtemps.

Le 27 décembre, nous quittâmes Verkhoyansk. La température continuait à être rigoureuse; le mercure se tenait constamment à 40 *degrés* au-dessous du point de congélation. Par un froid pareil, toute course, même en traîneau, est sujette à difficulté; à cheval, elle n'est point supportable! Il est impossible de se représenter les souffrances auxquelles on est exposé en un pareil voyage, sans les avoir éprouvées soi-même! On che-

mine le corps enveloppé dans des vêtements fourrés, pesant près d'un poud (40 livres). Ce n'est qu'à la dérobée que l'on se hasarde à respirer de temps en temps un peu d'air frais, car on a la bouche cachée sous un vaste collet montant en fourrure d'ours, autour duquel s'étend une épaisse couche de givre. L'air est tellement âpre, que chaque aspiration occasionne une sensation douloureuse insupportable dans la gorge et dans la poitrine. Un énorme bonnet fourré recouvre le visage tout entier. Pendant l'espace d'environ dix heures (terme habituel d'une étape) le voyageur est pour ainsi dire cloué à la selle du cheval. Il va sans dire que sous un accoutrement pareil, tout mouvement est à peu près impossible. Les chevaux se frayent un passage, à grand'peine, à travers une neige si profonde qu'un homme s'y perdrait! Ces animaux souffrent beaucoup du froid : les bords de leurs naseaux se garnissent de glaçons qui augmentent de plus en plus, et finissent par les empêcher de respirer. Ils poussent en pareil cas une sorte de hennissement douloureux, auquel se joint

un tremblement de tête convulsif. Il faut alors que le cavalier se hâte de secourir son cheval, qui sans cela ne tarderait pas à étouffer. Lorsqu'on traverse des steppes glacées, dégarnies de neige, il arrive souvent que les sabots des chevaux se crevassent, ce qui les empêche de marcher. La caravane est toujours entourée d'un épais nuage bleuâtre, qui provient des exhalaisons des hommes et des chevaux. La neige elle-même, en se contractant de plus en plus, dégage du calorique : les particules aqueuses des vapeurs se transforment immédiatement en une infinité de paillettes glacées; elles se répandent dans l'atmosphère en faisant entendre une espèce de craquement prolongé ressemblant au bruit produit par le déchirement du velours ou d'une étoffe de soie épaisse. Le renne, cet habitant des régions septentrionales les plus éloignées, cherche un refuge dans les bois contre ce froid épouvantable! Dans les toundras, les rennes se rassemblent par masses serrées, pour tâcher de se réchauffer par la communication de la chaleur qui leur est propre. Le corbeau seul se hasarde à tra-

verser l'air d'un vol faible et lent, en laissant après lui une traînée de vapeur, déliée comme un fil. Non-seulement les objets animés, mais les objets inanimés eux-mêmes éprouvent la terrible influence du froid! Des arbres énormes éclatent avec un bruit retentissant qui résonne dans la steppe comme le bruit du canon dans la mer. Le sol des *toundras* et des vallées se crevasse, et il s'y forme de profondes fondrières; l'eau contenue dans les entrailles de la terre, sort par ces ouvertures, se répand au dehors en fumant, et se transforme immédiatement en glace. Dans les montagnes, d'énormes rochers se détachent, et forment des avalanches qui roulent avec fracas dans le fond des vallées. Les fortes gelées étendent même leur influence sur l'atmosphère : la beauté si majestueuse et si justement vantée du ciel bleu foncé des régions polaires, disparaît dans un air épaissi par le froid; les étoiles n'ont plus leur éclat habituel, et ne brillent que faiblement. Le charme mystérieux d'une nuit que la lune éclaire, se perd là où une nature morte est cachée sous un vaste tapis de neige.

L'imagination, affaissée sous le poids de l'uniformité, cherche en vain un aliment à son activité dans une contrée où tout est immobile, et où les derniers efforts de l'organisme humain tendent uniquement à échapper à un froid qui souvent est mortel.

Il nous restait encore à accomplir le pénible passage des monts Verkhoyansk. Nous atteignîmes leur pied le 4 janvier. Un vent perçant s'échappait de ces montagnes et de leurs ravins avec une force inimaginable, en menaçant de mort le voyageur assez audacieux pour s'y hasarder. Nous nous décidâmes à passer la nuit dans une hutte de refuge qui se trouvait en cet endroit, pour y attendre que le temps changeât. Immédiatement après le coucher du soleil, un brouillard épais se répandit dans la vallée, et embrassa tout l'horizon visible. Il s'éleva en même temps une tempête épouvantable! Le vent soufflait par rafales du côté de la forêt, brisant et renversant les arbres les plus forts. Notre hutte, à claire-voie, n'échappa à la destruction générale que grâce à son peu d'élévation. Mais, retirés dans ce réduit,

nous y courions le risque d'être écrasés d'un instant à l'autre par l'un des arbres qui nous entouraient. Ce fut ainsi que nous passâmes la nuit. Vers le matin, la tempête s'apaisa, l'atmosphère s'éclaircit, et le froid devint plus modéré; le thermomètre marquait seulement 19 degrés; une température pareille nous paraissait très-supportable après les terribles gelées que nous avions ressenties. Nous nous dépêchâmes de profiter d'un changement si favorable, et nous accomplîmes le passage des montagnes en peu de temps, et sans rencontrer de grands obstacles.

Le 7 janvier, nous descendîmes de la montagne sans accident, et pénétrâmes dans une grande forêt de pins. L'aspect d'énormes arbres, toujours verts, produisit sur nous l'impression la plus agréable, en nous rappelant des contrées plus favorisées. Après avoir traversé plusieurs forêts pareilles, j'arrivai le 10 janvier à Yakoutsk. J'y rencontrai un camarade et un ami dans la personne de M. Anjou, qui était de retour de son pénible et dangereux voyage.

Dans l'espace de quatre années qui s'étaient écoulées depuis que j'avais quitté Yakoutsk, cette ville avait changé d'aspect, et s'était remarquablement embellie. Entre autres améliorations utiles, on avait démoli le vieil et inutile ostrog, et l'on s'était servi de la portion des pièces de bois qui étaient encore solides, pour bâtir une maison destinée à un club; c'est là que les habitants notables de la ville se réunissent à des jours marqués. J'y trouvai une salle de réunion bien éclairée, un café-restaurant, un billard et une chambre destinée au jeu. On y dînait les jours de fête, et le soir il y avait bal. Quelquefois la salle se transformait en théâtre : pendant notre séjour on y donnait l'opéra du *Melnik* (*le Meunier*). Les acteurs étaient de jeunes Cosaques qui jouaient très-passablement.

C'est ici que se termina de fait notre voyage. Mes compagnons de route quittèrent successivement la ville, pressés de s'en retourner à Saint-Pétersbourg. Quant à M. Anjou et à moi, il nous fallut séjourner encore pendant un mois à Yakoutsk pour achever

de régler le compte des dépenses des deux expéditions; il en résulta que nous ne pûmes nous mettre en route que le 8 février. Nous arrivâmes le 25 à Irkoutsk, où nous attendait le docteur Kiber. Le gouverneur général m'autorisa à visiter les sources minérales chaudes qui se trouvent au delà du Baykal : je m'y rendis avec M. Anjou. L'usage de ces eaux nous procura quelque soulagement aux cruelles douleurs de rhumatisme dont nous souffrions : c'est le résultat inévitable d'un voyage dans les régions polaires. M. le docteur Kiber, ayant publié le résultat de ses observations sur ces eaux, je me bornerai à dire que l'usage que nous en fîmes retarda de beaucoup notre retour.

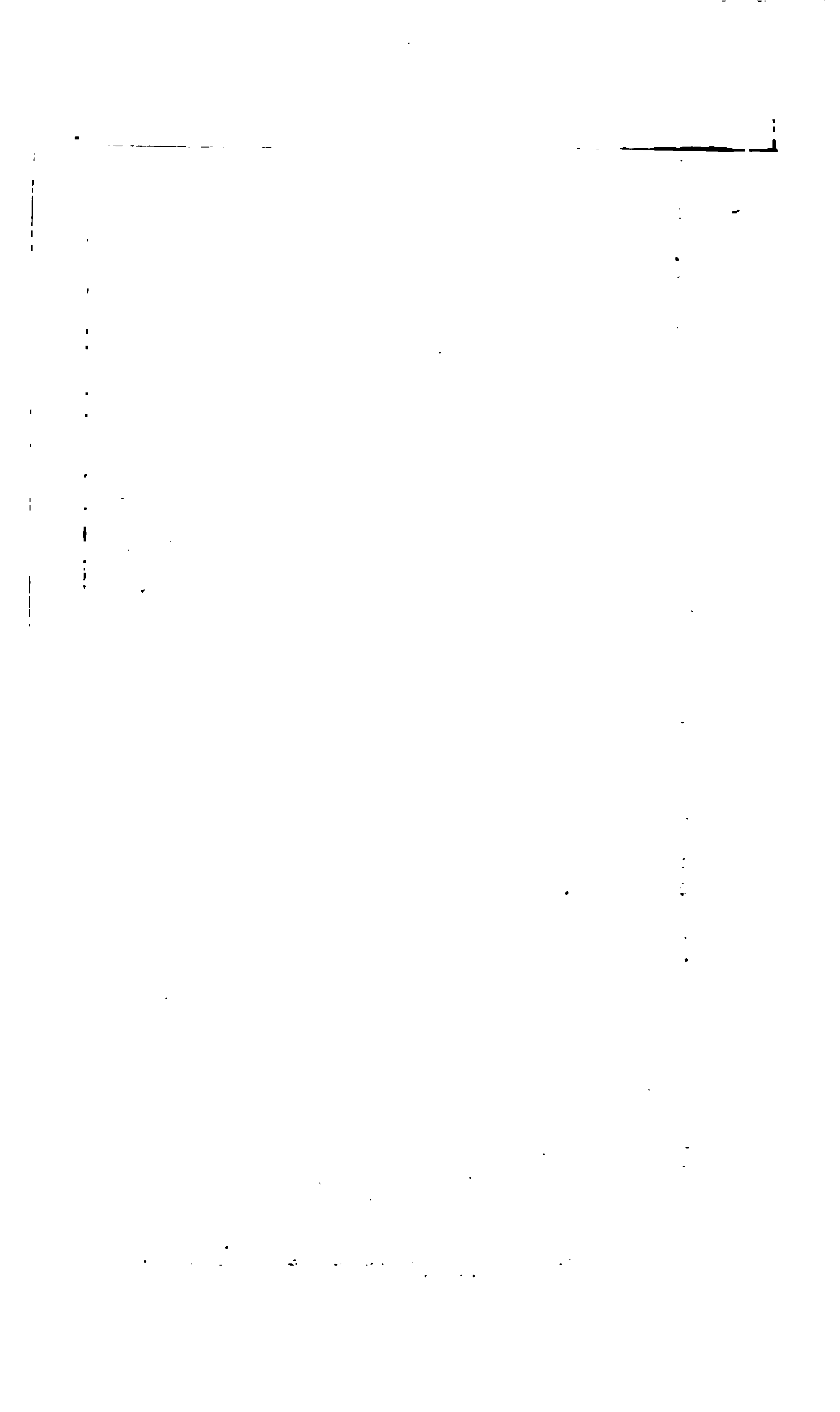
Nous arrivâmes enfin à Saint-Pétersbourg le 15 août 1824; MM. Matiouchkine et Kozmine nous y avaient devancés de trois mois.

---

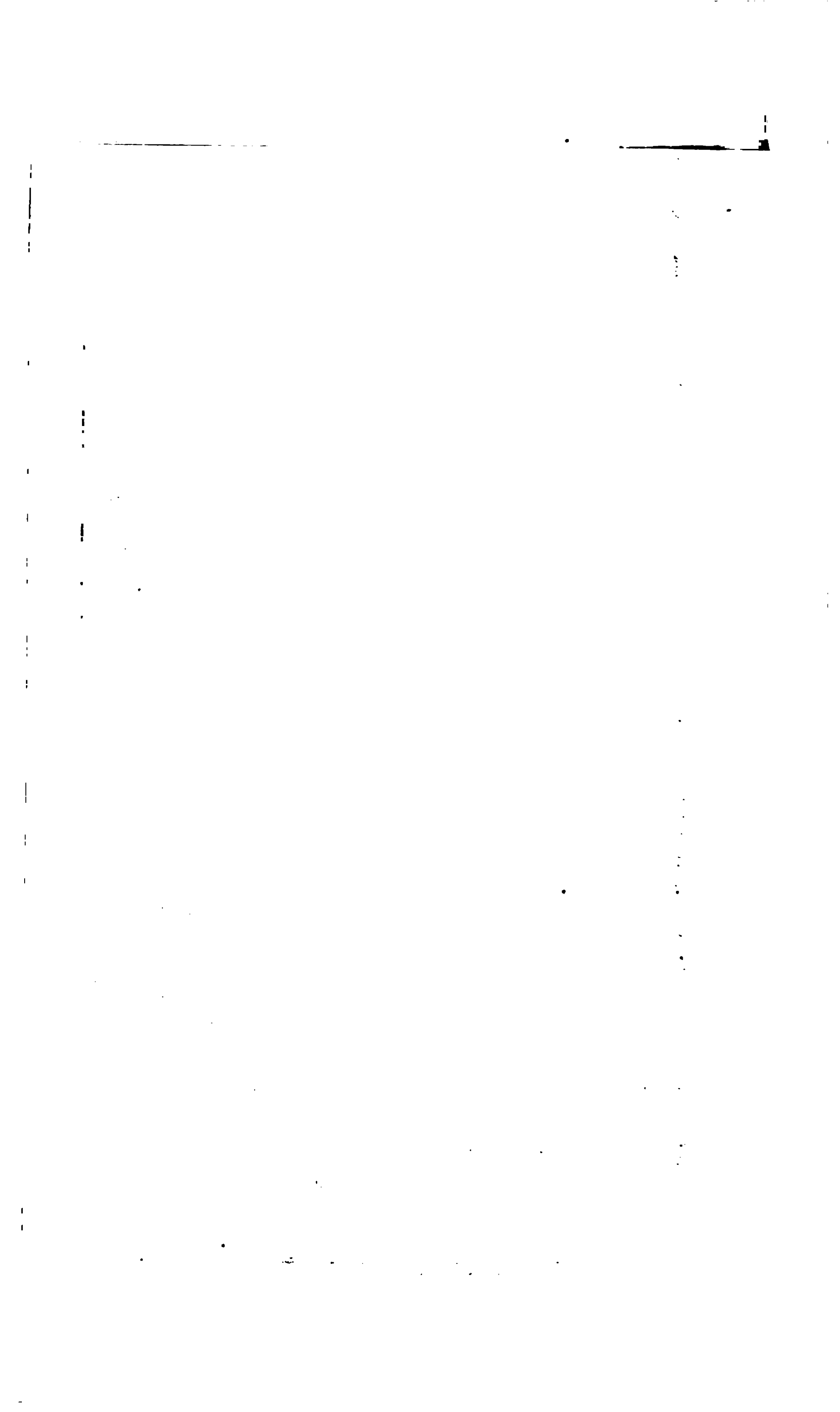
180 185 190

Gravé chez Gratia

APPENDICE.



APPENDICE.



APPENDICE.

SOMMAIRE DE L'APPENDICE.

I. Observations générales sur la mer Glaciale. — Des *toroses* : *toroses* de formation récente; *toroses* de formation ancienne. — *Polina* permanente et courants. — Profondeur de la mer. — La mer qui se retire des côtes. — Du sel à la surface de la mer (razsol). — II. Illusion d'optique produite par la réfraction — III. Aurores boréales. — IV. Des vents. — V. Manière de voyager en hiver : des *nartas*; des *chiens*. — VI. Résumé des observations thermométriques faites à Nijné-Kolimsk.

APPENDICE.

NOTICE.

Les côtes de la Sibérie et la mer Glaciale elle-même sont des régions si peu connues, que nous croyons nécessaire de compléter la relation du voyage par quelques remarques détachées, propres à jeter un nouveau jour sur le tableau de ces parages éloignés. Nous passerons en revue, tour à tour, les glaces du pôle, les effets produits par la réfraction, les aurores boréales, les vents, la manière de voyager, et nous terminerons cette analyse par le résumé succinct des observations thermométriques faites par les officiers de l'expédition.

I.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA MER GLACIALE.

Les *promichléniks* (chasseurs et chercheurs de dents de mammouth) qui fréquentent tous les ans l'île Kotelnoy et la Nouvelle-Sibérie, ont remarqué qu'entre ces îles et la côte, la mer ne gèle solidement qu'à la fin d'octobre; tandis que la congélation s'opère bien plus tôt le long du rivage. Par contre, dès le mois de juin, la glace qui borde le rivage se brise. Plus loin, le brisement n'a lieu qu'un mois plus tard, lorsque les crevasses qui se sont formées au printemps, et même en hiver, se sont suffisamment élargies pour disloquer la plaine glacée que les vents achèvent ensuite de rompre.

En été la mer est couverte de glaces flottantes que les vents et les courants portent dans différentes directions. Dans les parties voisines de la côte où l'eau a peu de profondeur, ainsi que dans celles qui sont éloignées de la direction du courant des grandes rivières qui s'y jettent, la glace est permanente, ou du moins elle ne se brise que très-tard.

Une quantité considérable de glace est apportée dans la mer par les nombreuses rivières qui y dé-

bouchent. Cette glace éprouve d'autant plus de difficulté à fondre, malgré l'action combinée du soleil et du sel de la mer, que la fonte elle-même absorbe une quantité considérable de calorique, ce qui refroidit l'air ambiant. Il en résulte que l'énorme quantité de glace contenue dans la mer Glaciale, et qui s'y forme annuellement, est constamment accrue par celle que les rivières y apportent.

La mer Glaciale, en hiver, a le même aspect que les régions glacées du nord de la Sibérie, c'est-à-dire que l'on y aperçoit de vastes toundras complétement nues, coupées çà et là par des chaînes de montagnes. La surface de ces plaines est ondulée, et elles sont couvertes d'une neige profonde, aussi dure que la glace. Des espaces ouverts (polinas), pareils à de vastes lacs, à des rivières ou à des marécages, se rencontrent de distance en distance, soit dans la plaine, soit dans les cavités situées entre les montagnes de glace.

Après ces observations préliminaires, passons aux détails des objets qui forment les traits distinctifs de la mer Glaciale.

Des Toroses.

Les habitants du nord de la Sibérie donnent en général le nom de *toroses* aux masses de glace qui se trouvent à la surface de la mer Glaciale.

Les toroses sont disposés tantôt par groupes irréguliers, tantôt sous forme de montagnes, tantôt enfin on les rencontre par masses isolées. Ces masses, provenant de l'accumulation de glaces brisées, offrent à l'œil des cassures tantôt nettes et à profils tranchants, lorsque les toroses ont été récemment formés; tantôt arrondies, lorsque les glaces sont anciennes.

Ceci nous conduit à distinguer deux genres de toroses; à savoir : les *toroses de formation récente* et les *toroses d'ancienne formation*.

I. Toroses de formation récente.

Ils proviennent du brisement des glaces dans l'intervalle qui sépare l'automne de l'été de l'année suivante. Les toroses de formation récente comprennent, par conséquent, les toroses formés en automne, en hiver et au printemps.

On conçoit aisément que la mer, sur une étendue de plusieurs centaines de verstes, ne se couvre pas de glace instantanément. C'est près des côtes, et dans le voisinage des îles que la glace commence à se former; cette glace s'étend ensuite de plus en plus, et finit par recouvrir la mer. Mais cette congélation graduelle est parfois troublée par l'effet du vent, qui agite la mer dans les endroits où elle est encore libre; le moure-

ment se transmet aux parties qui déjà sont glacées, et brise souvent une glace qui n'a encore que peu d'épaisseur. C'est là ce qui forme des ouvertures plus ou moins grandes, auxquelles les habitants de la Sibérie donnent le nom de *polinas*. Des blocs, provenant du brisement des glaces à l'époque de la formation de la polina, flottent d'abord à sa surface, puis sont rejetés sur les bords par les vagues, où la gelée vient les fixer en les soudant les uns aux autres. Ce genre de torose se forme au commencement de l'hiver, ou bien en automne, quand la surface de la mer est encore coupée par de vastes polinas. On ne parvient qu'avec difficulté à traverser de pareils *toroses*, car ils sont hérissés de glaçons à arêtes tranchantes, qui souvent ont six pieds de face; entre eux s'étend une neige molle et profonde, dans laquelle la narta risque de se perdre.

Les toroses d'hiver et de printemps sont encore plus difficiles à franchir : ceux-ci, de même que les toroses d'automne, sont composés de glaçons rejetés par les vagues sur les bords des polinas. Les polinas, en hiver et au printemps, se forment dans une direction régulière (du nord-ouest au sud-est), d'où il résulte que les chaînes de toroses d'hiver sont dirigées dans le même sens. Cette direction est d'ailleurs parallèle à celle de la *polina permanente* qui se trouve vers le nord (nous en

ferons mention plus bas) [1]. — Les toroses d'hiver apparaissent à une certaine distance des côtes; cette distance varie beaucoup, et dépend de la profondeur de la mer, ainsi que de la proximité de la *polina permanente*. Les versants de ces toroses offrent quelquefois des pentes égales, d'autres fois ils s'abaissent d'un côté en pente douce, tandis que le côté opposé s'élève perpendiculairement. La majeure partie des toroses de formation récente est composée de glaçons amoncelés, dont quelques-uns sont d'une dimension énorme : leurs formes sont très-variées, et ils se soutiennent mutuellement par un incroyable mécanisme. On rencontre quelquefois des masses gigantesques, de forme cubique, ayant 2 sagènes de face, et dont le sommet est à 70 pieds au-dessus du niveau de la mer, reposant sur une base qui n'a que deux pied d'épaisseur sur un pied de largeur [2].

Les toroses renfermant des fragments de glace ancienne mêlés à de la glace nouvelle, il en résulte une coloration variée : la couleur *gris-sale* appartient aux glaçons d'automne, ce qui pro-

[1] Cette règle, générale dans les parties où la mer Glaciale est ouverte, offre une exception dans la portion située entre la côte et l'île Kotelnoy et la Nouvelle-Sibérie : ici les chaînes de toroses d'hiver prennent diverses directions.

[2] La sagène équivaut à mètres 2,13 : le pied russe à mètres 0,30.

vient de ce que l'agitation des vagues à cette époque rend l'eau trouble, laquelle est convertie en glace avant que les parties terreuses aient eu le temps de se déposer : le *blanc-terne* distingue les parties supérieures des glaces anciennes, et la couleur *vert-bleu vif* est particulière à la glace formée à la fin de l'hiver. Les glaçons de cette catégorie ont peu de transparence, et sont parfaitement homogènes. Leur couleur *vert-bleu* est si vive, qu'on les aperçoit à une grande distance, quand le soleil les éclaire. Ils sont d'autant plus salés que leur couleur est plus verte. On rencontre parmi eux des glaçons bleuâtres et plus transparents que les autres, qui ne sont point salés du tout.

II. Toroses de formation ancienne.

Voici comment se forment ces toroses. La surface glacée qui recouvre la mer, lorsqu'elle se brise au printemps, a près de 10 pieds d'épaisseur. Après le brisement des glaces, les glaçons qui en proviennent s'enfoncent dans la mer à près de 8 pieds. Ces glaçons, quand l'hiver reparaît, se soudent entre eux, et leur épaisseur, au printemps suivant, s'est augmentée de près de 5 pieds. Détachés de nouveau au commencement de l'été, le tirant d'eau de ces mêmes glaçons, qui ont maintenant près de 15 pieds d'épaisseur, sera d'envi-

ron 12 pieds $\frac{1}{2}$. Cette masse, déjà considérable par son volume et par son poids, lorsque le printemps reparaîtra, se trouvera entourée de glaces brisées, tandis qu'elle résistera aux efforts de la lame et du vent. Alors des glaçons flottants soulevés par les vagues et précipités contre elle, s'y amoncelleront en glissant les uns sur les autres; enfin, la gelée réunira en une seule masse ces glaçons accumulés. On concevra aisément que des masses semblables, augmentant de volume d'année en année, parviennent, au bout d'un certain temps, à une épaisseur de plus de 150 pieds [1]. Le tirant d'eau de pareils glaçons étant d'environ 22 sagènes (47 mètres), ils atteignent facilement le fond, et deviennent dès lors immobiles.

Ces masses épaisses sont diversement disposées, et leurs aspects varient beaucoup. Ce sont quelquefois des rochers séparés ayant jusqu'à 100 pieds de tour, et de 20 à 30 pieds d'élévation. D'autres fois, elles s'étendent en ligne droite, comme une chaîne de montagnes formée de blocs de glace séparés et soudés les uns aux autres; enfin, ces masses sont parfois disséminées de manière à représenter un assemblage de collines, composées

[1] Les couches de neige déposées au sommet des glaçons facilitent la réunion des diverses parties; elles forment des sutures très-distinctes composées de veines déliées et généralement parallèles.

d'un noyau de glace autour duquel les vents ont amoncelé de la neige. Ces collines ont la forme de pains de sucre ou de coupoles, suivant que leurs versants sont plus ou moins inclinés.

La saveur de la glace ancienne est moins salée que celle de la glace récente, sa densité est moindre et sa couleur est plus égale.

Polina permanente et courants.

La limite de la ligne de congélation, dans le méridien de l'île Kotelnoy, est à environ 25 verstes au nord de cette île. Voici à cet égard, ainsi qu'au sujet des courants, ce qui a été observé par divers voyageurs. — Tatarinoff, qui visita la Nouvelle-Sibérie en 1811, au mois d'avril, aperçut, à la distance susdite, une mer libre de glace, dans une direction parallèle au rivage septentrional de la Nouvelle-Sibérie. M. Gédenchtrom, en 1810, atteignit la limite des glaces à 70 verstes à l'est de cette île. M. Anjou suivit le bord de la *polina permanente* qui contournait l'extrémité septentrionale de l'île Kotelnoy et de la Nouvelle-Sibérie, et observa vers l'occident un courant variable, qu'il reconnut être un flux et un reflux. Léontieff, en 1764, en faisant route au nord, à partir de l'île Tchétiré-Stolbovoy, fut arrêté après avoir franchi près de 40 verstes par une

glace mince : or, on sait qu'une glace pareille indique toujours, lorsqu'elle embrasse un vaste espace, une mer libre de glaces. Nous rencontrâmes nous-mêmes une glace mince à 79 verstes au nord nord-est de cette île, et des polinas à 118 verstes. M. Gédenchtrom, en 1810, en se dirigeant au nord nord-est, à partir du Mali-Baranoff-Kamene, arriva à une large crevasse bordée d'une glace mince; il se trouvait alors à 250 verstes de la côte. Un fort courant, dirigé à l'est sud-est, régnait en cet endroit. Nous atteignîmes, en 1821, une partie de la mer où la glace se brisait, laquelle était éloignée de 190 verstes du cap Baranoff; après avoir longé les polinas au sud-est, pendant 140 verstes, nous observâmes un courant dirigé à l'est sud-est. En 1822, nous rencontrâmes une glace qui se brisait et des polinas à 270 verstes de ce cap; nous les suivîmes jusqu'au méridien du cap Chélagsk, et après nous être avancés à 80 verstes au delà, nous retrouvâmes de nouveau la *polina permanente*. Quoique nous fussions parvenus, en 1823, à 109 verstes du rivage, la limite réelle des glaces doit se trouver à vingt-cinq verstes au nord nord-est de l'île Chalaouroff, c'est-à-dire dans l'endroit où, en nous en retournant, le glaçon sur lequel nous étions se détacha et nous retint prisonniers toute la nuit. Plus avant, vers l'est,

M. Matiouchkine, à 5 verstes de la côte, rencontra la polina : le vent soufflait alors du nord-ouest, et nous y observâmes un courant rapide au sud-est, mais qui était irrégulier. Au dire des Tchouktchas, la polina est plus éloignée du Cap Nord que du cap Yakane. Nous observâmes aussi que les vents du nord, de nord-ouest et de nord-est amènent un brouillard d'une extrême humidité.

Les remarques qui précèdent nous conduisent à conclure qu'il existe une *polina permanente*, laquelle paraît se diriger au sud-est en se rapprochant de plus en plus du cap Yakane, au delà duquel elle s'éloigne de nouveau du rivage. Elle a probablement son point de départ au nord-ouest de l'île Kotelnoy, où, d'après les observations qui précèdent, s'étend une mer libre. C'est pour cette raison 1°. que les glaces se brisent toujours avec plus de violence quand soufflent les vents d'ouest et de nord-ouest; 2°. que le brisement suit une ligne dirigée du nord-ouest au sud-est; 3°. que les vents de nord-ouest rendent le courant plus rapide. Les promichléniks, qui passent souvent l'été dans la Nouvelle-Sibérie, ont remarqué qu'il existait un flux et un reflux constant dans le golfe de Blagovetchensk : vers l'est, ce phénomène ne se fait pas sentir. Il se pourrait que pendant les mois de janvier et de février, lorsque l'hiver est

froid, et qu'il y a peu de vent, il n'existât pas de polina entre les caps Chélagsk et Yakane; c'est-à-dire à une assez longue distance de la vaste mer, qui, suivant moi, se trouve au nord-ouest de l'île Kotelnoy.

Entre le cap Sviatoy et l'île Kolioutchine on remarque un courant qui en été se dirige de l'est à l'ouest, et en automne de l'ouest à l'est. Cette observation est confirmée par les voyages maritimes de Chalaouroff, qui s'avança jusqu'au cap Chélagsk; de Lyakhoff, en 1773, qui arriva à la première des îles Lyakhoff, et de Billings, en 1787, qui contourna le cap Baranoff. Les Tchouktchas qui habitent sur la côte, entre le cap Chélagsk et l'île Kolioutchine, nous dirent qu'en été les glaces flottantes se dirigent avec rapidité de l'est à l'ouest, et que le contraire avait lieu en automne. « Il est vrai qu'à Yr-Kaypi (le Cap Nord),—nous « dit un Tchouktcha, — la mer semble couler « vers l'orient en été, et dans le sens contraire « en automne. » Mais il se peut que notre interprète l'ait mal compris : dans le cas contraire, cette portion des côtes ferait une singulière exception. Le capitaine Cook, se trouvant au nord du détroit de Béering, observa aussi un faible courant à l'ouest. Enfin, le courant dirigé au sud-est, qui a été observé au printemps, par M. Gédenchtrom et par nous, doit être attribué, suivant moi,

à l'action des vents frais de nord-ouest, lesquels forment des polinas.

Profondeur de la mer.

Les sondages exécutés par Billings et par nous démontrent que la profondeur de la mer augmente rapidement vers l'est, tandis qu'elle n'augmente que peu vers le nord. Ainsi, à une distance de 200 verstes, au nord du Mali-Baranoff-Kamene, la profondeur est de 12 sagènes et 2 pieds, tandis qu'à 10 milles à l'est du Bolchoy-Baranoff-Kamene, d'après un sondage pratiqué à bord du Yasakhcha, en 1797, la profondeur était de 17 sagènes. A 250 verstes au nord de la partie septentrionale du golfe Sabadey, la profondeur est de 14 sagènes ½, tandis qu'à 68 verstes au sud et à 38 verstes à l'est, la profondeur atteint 21 sagènes. Les sondages pratiqués par Cook, à l'est du Cap Nord, prouvent aussi que la profondeur de la mer continue à augmenter vers l'est, jusqu'au détroit de Béering. Nous avons trouvé partout un fond de vase verdâtre, à l'exception d'un seul point situé au 72° 3′ de latitude et au 166° 12′ de longitude où le fond était rocheux.

Retraite de la mer le long des côtes.

Les habitants du nord de la Sibérie supposent généralement que la mer se retire des côtes ; ils fondent cette croyance sur ce que l'on rencontre du bois flotté, et à demi pourri, dans des toundras éloignées de 50 verstes du rivage, ainsi que sur des collines fort élevées au-dessus du niveau actuel de la mer. Non-seulement l'eau n'atteint plus ces endroits, mais même les glaces que les vagues rejettent au loin ne sauraient s'élever à de pareilles hauteurs. L'île Diomida, indiquée sur la carte de Chalaouroff à l'est du cap Sviatoy, ainsi qu'un détroit resserré qui la séparait de la côte et qu'il avait traversé en bateau, n'existent plus. On ne saurait dire si le détroit a été comblé par des terres que les eaux de pluie ont charriées du haut des montagnes, ou bien si l'eau de la mer s'est en effet retirée. Au reste, ceux qui visiteront à l'avenir ces parages, et qui seraient curieux de constater si l'eau décroît en effet, pourront se servir, comme moyen de vérification, d'un écueil isolé dans la mer, lequel porte le nom d'Opryadich, et qui est situé dans le voisinage du Mali-Baranoff-Kamene : sa hauteur au-dessus de la surface glacée était, en 1822, de 30 pieds russes.

Du sel déposé sur la glace (*razsol.*)

Le *razsol* existe dans tous les endroits où la glace n'est pas recouverte d'une couche de neige épaisse : cette couche de sel provient de l'évaporation de l'eau de mer, qui se trouvait à la surface de la glace après sa congélation. Nous en rencontrâmes une si grande quantité dans les endroits où la glace avait peu d'épaisseur, ainsi qu'aux environs des polinas, qu'il pénétrait la couche de neige à une profondeur de 5 pouces. Ce sel, quand le soleil dardait, faisait fondre la glace. Des vapeurs s'élèvent de cette couche saline, aussitôt après le coucher du soleil, et se maintiennent à une petite hauteur. On peut se servir du *razsol* pour assaisonner les aliments : les chercheurs de dents de mammouth qui fréquentent les îles de la mer Glaciale, n'emportent point de sel, car ils sont sûrs d'en trouver suffisamment à la surface de la glace. Ce dépôt salin a une saveur amère, et il agit sur l'estomac comme un détersif. La narta éprouve autant de difficulté à glisser sur le razsol que sur du sable.

II.

DES EFFETS DE LA RÉFRACTION.

L'extrême condensation de l'air en hiver, et les vapeurs répandues en été dans l'atmosphère par l'évaporation, donnent une grande puissance à la réfraction dans la mer Glaciale. En pareil cas, les montagnes de glace prennent souvent les formes les plus bizarres : quelquefois même elles semblent détachées de la surface glacée qui leur sert de base, de manière à paraître suspendues en l'air. Néanmoins, malgré cette puissance de réfraction qui semblerait devoir étendre la vue, on distingue difficilement les objets éloignés; cela provient de l'uniformité de blancheur qui les confond, comme aussi du manque de netteté dans leurs contours.

jusqu'au lendemain sous l'apparence de nuages onduleux.

3°. Souvent à l'horizon, du côté du nord, et sous le segment lumineux, apparaissent des vapeurs bleu-foncé : elles sont remarquables par leur analogie avec les vapeurs qui s'élèvent de la mer, dans les endroits où la glace vient de se briser.

4°. Lorsque l'aurore boréale est intense et que les colonnes lumineuses se succèdent rapidement et se meuvent avec vitesse, il m'a semblé entendre dans la direction des lueurs, un léger frôlement qui ressemblait au bruit du vent.

5°. Les aurores boréales observées à Nijné-Kolimsk ont ordinairement leur point de départ au nord-est, et le milieu de l'espace qu'elles occupent à l'horizon, du côté du nord, se trouve en général à un ou deux rumbs à l'est du vrai nord. Je ferai observer que la déclinaison de l'aiguille en cet endroit est d'environ 10 degrés à l'est.

6°. Les colonnes lumineuses sont en général plus brillantes et se répètent plus fréquemment près du rivage que dans l'intérieur des terres, sans que cela dépende de la latitude du lieu. Ainsi, par exemple, suivant les Tchouktchas, les jets lumineux ont plus d'éclat et se succèdent plus fréquemment pour l'observateur placé dans l'ile

K[illegible] que pour celui qui se trouve placé à Nijne-Kolimsk [illegible].

7°. Les habitants des bords de la mer Glaciale prétendent qu'à la suite d'une forte aurore boréale, il s'élève un vent frais dans la direction suivie par les colonnes lumineuses. Nos observations ne s'accordent point avec cette remarque; ce qui provient peut-être de ce que les vents de mer n'atteignent pas toujours Nijne-Kolimsk, et se transforment chemin faisant en vents contraires. Ainsi, par exemple, dans le village de Pokhodsk, à 70 verstes au nord de Nijne-Kolimsk, il règne souvent un fort vent du nord tandis qu'à Nijne-Kolimsk le vent souffle du sud.

8°. C'est au mois de novembre, à l'époque des grands vents, que les colonnes lumineuses ont le plus d'éclat. En janvier, lorsque le froid a atteint son maximum, leur éclat s'affaiblit et elles deviennent moins fréquentes.

9°. Lorsque des étoiles filantes atteignent le segment lumineux, il en sort aussitôt des jets lumineux; j'observai cette singulière propriété des étoiles filantes les 10 et 17 décembre 1820, et le 18 décembre 1821.

10°. Les observations précédentes nous amènent à conclure que la congélation de la mer concourt à la formation des aurores boréales. Ce phénomène est peut-être le résultat d'un dégage-